www.e-rara.ch

Vie et aventures de Robinson Crusoé

Defoe, Daniel

A Paris, 1821

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 7069

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-28472

Tome premier.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

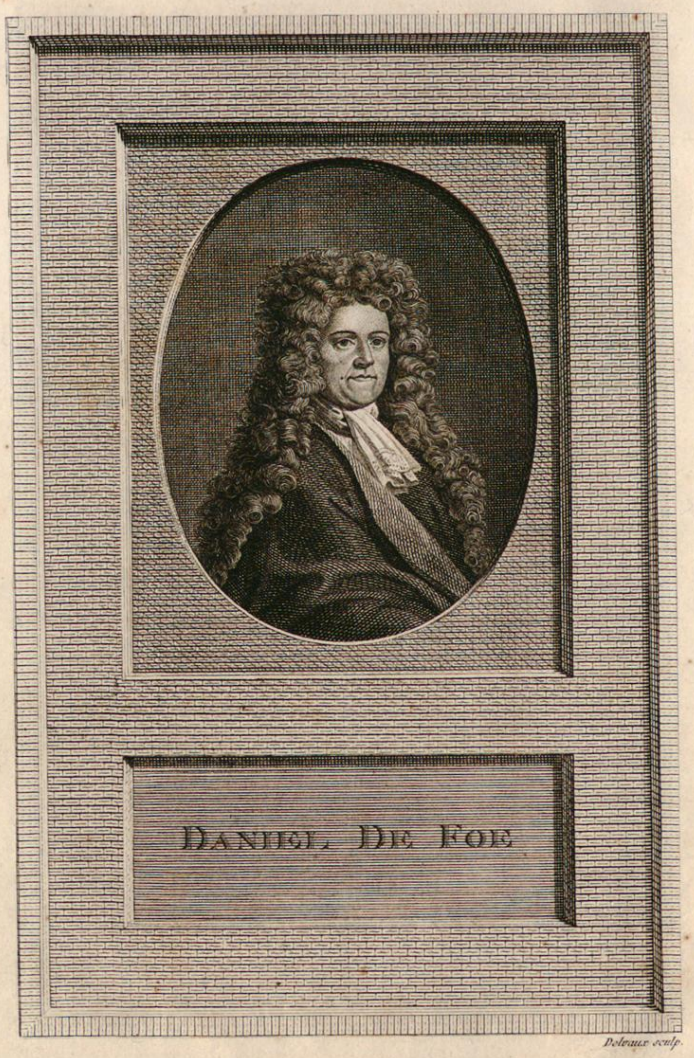
Visual Library

LEGAT
DR. MAX DOERNER
ORSELINA

Doc. 24
Rar 7069:1

VIE
ET AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

DE L'IMPRIMERIE D'ABEL LANOE, RUE DE LA HARPE.



Doleaux sculp.

VIE
ET AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR ET DE DIX-HUIT GRAVURES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1821.

BIBLIOTHEK DER RHEINPROVINZ

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. (1821)

« Puisqu'il nous faut absolument des livres, disait J.-J. Rousseau, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon *Emile* : seul, il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement; et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? est-ce Pline? est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé. (*) »

Le jugement du Public éclairé de tous les pays a confirmé l'approbation d'un aussi juste appréciateur du bon et de l'utile que J.-J. Rous-

(*) *Émile*, tome 2, liv. 3, pag. 55 de l'édit. de Kell.

seau. Plus de deux cents traductions ou imitations du Robinson ont paru dans les différentes langues de l'Europe, et chaque année ne fait qu'ajouter une sanction nouvelle au mérite de cet ouvrage.

Le Robinson anglais fut publié, en 1719, par Daniel De Foe, dont on trouvera la vie à la suite de cette Préface. Il fut dès lors tellement goûté du Public, qu'on l'attribua au célèbre chevalier Richard Steele, un des auteurs du Babillard et du Spectateur, et un des amis d'Addison. D'autres crurent y reconnaître l'empreinte particulière du talent de lord Oxford, et prétendirent qu'il l'avait composé pour se distraire pendant son emprisonnement dans la tour de Londres. Rendu bientôt à son véritable auteur, le Robinson fut presque immédiatement après son apparition traduit en français par MM. St. Hyacinthe et Van Effens. C'est cette traduction, imprimée pour la première fois en 1720, que nous offrons ici au Public. Celle faite depuis par Feutry, en 1766, est loin d'être sans mérite; mais les nombreux retranchemens qu'il a cru devoir faire dans l'original anglais, en ont, pour ainsi dire, fait un nouvel ouvrage qui n'a plus la physionomie

naïve et caractéristique du Robinson anglais. Madame de Montmorency-Laval, qui s'est déguisée sous les initiales G. E. Y. M. L., nous en a donné plus récemment encore, en 1797, une version fort estimable et très-complète; mais comme elle n'a eu en vue que la fidélité nécessaire dans une version interlinéaire, on est bien loin d'y trouver la facilité de style nécessaire dans une lecture suivie; de sorte qu'en effet la traduction de St.-Hyacinthe est encore, à tout prendre, la plus exacte et la meilleure, surtout depuis les nombreuses corrections faites à l'édition de Panckoucke.

Après avoir contesté à De Foe ses titres à la composition du Robinson, on chercha à lui enlever le mérite de l'invention. Ses détails et ses descriptions paraissaient si frappans de vérité, qu'on avait peine à se persuader qu'ils ne fussent autre chose qu'une relation exacte et naïve de ce qui s'était passé, plutôt qu'une fiction méditée dans le cabinet. Les uns prétendirent qu'un certain Alexandre Selkirk, écossais, jeté dans l'île de Juan Fernandez (Amérique méridionale) à la suite d'une querelle qu'il avait eue avec son capitaine, avait, lors de son retour en Angleterre, en 1707, com-

muniqué son journal à De Foe. MM. Reichard, Bakmann, Maltebrun, et d'autres critiques, ont tour à tour adopté et réfuté cette assertion, ou cherché ailleurs la première source de l'ouvrage anglais. M. Maltebrun pense que c'est dans un auteur espagnol, Garcillaso de la Vega, né à Cusco, dans l'Amérique méridionale, et descendant en doite ligne des Incas, dont il a écrit l'histoire, qu'il faut aller chercher l'idée mère développée par De Foe.

L'histoire de ce premier Robinson nous est rapportée par Garcillaso de la Vega, dans son *Histoire des Incas* *, vol. I^er^, chap. 7 et 8. L'auteur commence par nous garantir la vérité de son récit, et continue ainsi : « L'île Serrana, située entre Carthagène et la Jamaïque, a reçu son nom d'un espagnol, Pedro Serrano, qui, ayant fait naufrage près de cette île, y a séjourné pendant plusieurs années. L'île a plus d'une lieue de circonférence, étant presque partout entourée de bancs de sables. Les navigateurs évitent, autant que possible, d'en approcher. Dans les premiers momens, Serrano se trouva dans la position la plus dé-

(*) Publié en 1560. (*Voyez Ann. des Voyages.*)

plorable, car il ne put y trouver ni eau douce, ni bois, pas seulement des herbes qui pussent lui servir de nourriture. C'est dans cette triste situation qu'il passa la première nuit à réfléchir sur son sort et à pleurer son malheur. Le lendemain, en faisant le tour de l'île, il trouva quelques écrevisses et quelques moules, qu'il fut obligé de manger crues, n'ayant point de feu pour les faire cuire. S'étant enfin aperçu que plusieurs tortues sortaient de temps en temps de la mer et s'avançaient sur les rivages de l'île, il s'empara de quelques-unes, et après en avoir tué une avec le couteau qu'il avait conservé dans sa ceinture, il en but le sang pour calmer la soif qui le tourmentait : il coupa les autres en morceaux, qu'il exposa au soleil pour les faire sécher. Les écailles de ces tortues lui furent encore d'une grande utilité, car comme il pleut fort souvent dans cette île, et que ces écailles pouvaient contenir une assez grande quantité d'eau de pluie, il se pourvut suffisamment de boisson pour plusieurs jours. Il lui était cependant impossible de prendre les tortues d'une certaine grandeur, car celles-ci étaient plus fortes que lui; et lorsqu'en montant sur elles avec ses pieds, il voulait les

fatiguer pour les assommer après, elles couraient bien vite vers la mer. Plus tard, il se mit à songer aux moyens de se procurer du feu pour cuire ses tortues, et d'attirer en même temps, par la fumée, l'attention des vaisseaux qui pourraient passer dans le voisinage de son île. Il chercha long-temps en vain une pierre à feu. Il nageait souvent dans la mer; il y plongeait même : mais ce ne fut qu'après beaucoup de peines et de fatigues qu'il parvint enfin à se procurer quelques-unes de ces pierres dont le choc produit l'étincelle du feu et de la lumière. Il arracha de suite un morceau de toile de sa chemise, qu'il effila aussitôt pour en faire de l'amadou : son couteau lui servit de briquet; après quelques coups, il obtint heureusement du feu. Ensuite il chercha à ramasser toutes sortes de combustibles, comme de l'algue, du bois pourri, des arrêtes de poissons, des coquilles. Pour entretenir son feu, et de crainte que la pluie ne vînt à l'éteindre, il avait en même temps soin de le cacher sous des écailles de tortues, qui, dans cette circonstance encore, lui furent d'une très-grande utilité. C'est dans ce triste état et avec de pareilles occupations qu'il passa les deux premiers mois

dans cette île, sans avoir eu le temps de songer à autre chose qu'à ses besoins les plus urgens; mais alors il commença à s'apercevoir que ses habillemens, ayant été exposés depuis si long-temps au changement continuel de chaleur et de pluie, ne pouvaient plus tenir sur son corps et tombaient en lambeaux. Qu'on s'imagine maintenant combien il dut souffrir de l'ardeur du soleil, dans une île où le climat brûlant paraît en avoir banni tout le règne végétal et ses ombres rafraîchissantes ! Comme il lui aurait été impossible de supporter continuellement cette chaleur fatigante, il se plongeait souvent dans l'eau.

« Trois ans se passèrent ainsi, sans qu'il put jamais rencontrer un seul homme ; il vit bien passer différens vaisseaux pendant ce temps-là, mais il avait beau faire de la fumée (signe de détresse connu de tous les marins), personne ne s'approchait de son île; ce qui affligeait tellement le pauvre Serrano, qu'il eut souvent l'idée de s'ôter la vie. Tous les jours il s'asseyait tristement sur quelque pointe de rocher ; ses regards planaient au loin sur la mer agitée; chaque nuage qui paraissait sur l'horizon lui présentait la perfide image d'un navire.

« Las d'espérer et d'attendre, il bénissait la nuit qui venait le bercer d'un rêve consolateur. L'aurore le replongeait de nouveau dans le chagrin.

« La misère l'avait déjà tellement défiguré, que tout son corps ne ressemblait presque plus qu'à un squelette couvert de longs poils : sa barbe et sa chevelure lui descendaient jusqu'à la ceinture.

« Un soir qu'il était profondément enseveli dans ses méditations sinistres et mélancoliques ; qu'il se révoltait avec violence contre le sort fatal qui l'avait rejeté ainsi loin de ses semblables, il aperçut tout à coup un *homme*. Dès que le jour avait commencé à paraître, l'inconnu avait aperçu de même la fumée du feu de Serrano, et comme il ne savait qu'en penser, il s'était approché de l'endroit d'où elle paraissait sortir. Il serait difficile de dire lequel des deux fut plus frappé d'étonnement et de frayeur, lorsqu'ils se trouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre. Serrano crut d'abord que c'était un mauvais esprit qui, sous la figure d'un homme, venait le tourmenter pour le mettre au désespoir ; et l'inconnu conçut à peu près la même idée de Serrano. Que devait-il en ef-

fet penser à la vue d'un homme, ou plutôt d'un monstre velu, dont tout le corps ne paraissait être composé que de longs poils ? « Fuyons, se disait-il, c'est le diable en personne » ; et ils prirent ainsi tous les deux le parti de se fuir l'un l'autre. Cependant l'inconnu fut le premier à se remettre de sa crainte, lorsqu'il entendit les cris de Serrano. « Jésus mon Seigneur, délivre-moi de la tentation du diable ! » Il s'approcha alors de lui, et dit en pleurant : « Je te prie, mon frère, ne fuie pas devant moi ; je suis Chrétien comme toi, » et il récita là-dessus son *credo*. Serrano se précipita de suite sur lui, et l'embrassant avec tendresse, il lui exprima son regret de ce qu'ils se trouvaient ainsi tous les deux dans le même malheur sans pouvoir espérer de secours. Après qu'ils se furent mutuellement raconté, en peu de mots, leur aventure, Serrano offrit à son convive, qui se trouvait déjà presque exténué de faim et de soif, les provisions de tortues et d'eau de pluie qui lui restaient encore, et que celui-ci accepta avec joie. Ils délibérèrent ensuite sur les moyens de se procurer la subsistance dont ils avaient besoin, et décidèrent à la fin de partager les heures de la journée en-

tre eux, de manière que lorsque l'un d'eux reposerait, l'autre aurait, en attendant, soin de l'approvisionnement, et surtout de l'entretien du feu.

« Ils passèrent ainsi quatre années ensemble : durant ce temps, ils aperçurent souvent des vaisseaux; mais, malgré la fumée qu'ils avaient soin de faire en pareil cas, personne ne s'était encore hasardé de venir à leur secours. Ils commencèrent alors à perdre tout espoir de jamais sortir de ce triste lieu de bannissement.

« Enfin, après tant d'années de misère et de peine, la providence parut se ressouvenir de ces hommes infortunés. Un vaisseau qui longeait la côte de cette île, se trouvant tout près de l'endroit d'où la fumée paraissait s'élever, fit expédier un bateau pour les chercher. Dès qu'ils virent approcher ce messager de leur délivrance, ils se mirent à réciter le *credo*, et invoquèrent à haute voix le Sauveur, de crainte que le marin ne les prît pour des diables, et ne s'en retournât sans eux. On les conduisit à la fin à bord du vaisseau, où ils excitèrent l'étonnement et la pitié de tout le monde. Ce vaisseau était en route pour retourner en Espagne. Mais il était encore réservé à Serrano

un autre malheur qui le toucha sensiblement : chemin faisant, son compagnon qui, depuis tant d'années avait partagé toutes ses peines, vint à mourir. Enfin, le vaisseau arriva heureusement en Espagne, où Serrano eut l'honneur d'être présenté à l'Empereur, tel qu'on l'avait trouvé dans l'île, c'est-à-dire, presque nu et velu comme un ours. L'Empereur fut frappé d'étonnement au récit des aventures singulières de Serrano, et lui accorda une pension de 4800 ducats; mais il n'en jouit que très-peu de temps : car s'étant rendu à Panama, pour y vivre tranquillement avec sa pension, il y mourut quelque temps après.

« Je tiens cette histoire, continue Garcilaso de la Véga, d'un gentilhomme de foi, Garcisanchez de Figuerra, qui a connu Serrano personnellement. Il m'a même assuré que Serrano lui-même lui avait raconté toutes ses aventures. »

Au reste, que De Foe ait tiré le fonds de son ouvrage de la relation de Garcilaso ou de celle de tout autre voyageur, cela n'enlève rien à l'intérêt de son histoire et à son talent comme écrivain. Il aura toujours le mérite d'avoir développé les détails de ce roman, et suivi les

progressions de l'esprit industrieux de son héros, avec assez de naturel et de vraisemblance pour produire une illusion complète sur la vérité de ses tableaux.

Un tel sujet était assurément propre à intéresser toutes les classes de lecteurs. On aime à voir l'homme, privé de l'assistance si puissante de ses semblables, et réduit aux seules forces de son intelligence, trouver dans cette faculté féconde les ressources innombrables qui doivent lui assujétir les autres êtres créés moins parfaits que lui, et le faire triompher de la nature. Robinson, forcé de remonter au germe de ses premières observations, et de parcourir ainsi tout le cercle de ses idées jusqu'à leur complet développement, offrira surtout un exemple utile à la jeunesse. A cet âge où tout est neuf, où tout offre un intérêt de curiosité, la nature enseigne déjà le besoin d'une analyse scrupuleuse, dont on ne perd plus tard l'habitude qu'en apprenant à compter davantage sur ses forces. Les enfans qui n'ont pas d'idée d'un ensemble cherchent à y arriver par la connaissance des divers objets qui composent cet ensemble. Si les instituteurs chargés de l'instruction de la jeunesse savaient com-

prendre ce premier besoin de l'intelligence, les études seraient à la fois et moins pénibles et plus productives. C'est là l'avantage qu'on trouve dans le *Robinson Crusoé*. En analysant tout lui-même, il apprend à analyser; en ramenant tout aux élémens les plus simples, il apprend aux autres à l'imiter; en réfléchissant, il apprend à réfléchir, et accoutume ainsi les jeunes gens à exercer leur attention sur un seul objet à la fois. Ce procédé porté ensuite des sciences naturelles dans toutes les autres sciences, et dans la plus indispensable de toutes, dans la morale, est le principe réformateur qui renferme dans son sein le germe de toutes les améliorations futures de la société.

VIE

DE DANIEL DE FOE,

PAR A.-G. LABAUME. (1)

De Foe n'est guères connu en France que comme auteur de *Robinson Crusoé;* il s'en faut pourtant de beaucoup que ce soit-là son seul titre aux honneurs de la célébrité. Il servit sa patrie, au péril

---

(1) Stockdale, libraire de Londres, a placé, à la suite de sa magnifique édition de *Robinson Crusoé*, la vie de De Foe, par Chalmers. Cette vie qui peut, à certains égards, satisfaire la curiosité des Anglais, aurait été mortellement ennuyeuse et quelquefois inintelligible dans une traduction littérale. En même temps qu'elle abonde en minuties et en particularités purement locales, elle est généralement obscure et incomplète, et l'auteur a souvent confondu ou transposé les époques. Son travail ne pouvait donc m'être utile, que comme un amas de matériaux indigestes. Je l'ai recomposé à ma manière. J'ai élagué ce qu'il a de superflu, et suppléé à ses lacunes, soit par des réflexions qui m'ont semblé naître du sujet, soit par des développemens puisés chez les historiens, chez d'autres biographes, dans les journaux anglais enfin dans le peu d'ouvrages de De Foe que je suis parvenu à déterrer.

de ses jours, dans l'une des opérations politiques qui ont le plus contribué à sa tranquillité intérieure. Son esprit s'exerça sur une infinité de sujets différens, et, s'il ne produisit pas toujours des chefs-d'œuvre, au moins tous ses ouvrages, excepté deux ou trois débauches d'imagination, sont marqués au coin du patriotisme ou de la saine morale. L'Amérique Septentrionale est peut-être redevable à l'un d'eux (1) de l'heureuse direction que prit le génie inventif de Franklin vers des projets d'utilité publique. Le *Spectateur* d'Addison n'aurait probablement pas existé, sous la forme attrayante qui lui a procuré tant de lecteurs, si De Foe n'eût créé ce genre d'essais périodiques, qui admet tout, excepté les longueurs et la monotonie. Sa vie fut intègre autant que laborieuse ; son âme, élevée et reconnaissante. Il défia avec courage les persécutions des grands ; il repoussa par une noble fierté les insultes des calomniateurs. A la vérité, il encensa un roi qui n'était digne d'éloge que sous le rapport des succès militaires ; mais ce roi

(1) L'*Essai sur les projets*. Voyez le *Précis historique sur la vie de B. Franklin, écrite par lui-même*.

était l'espérance de son parti, de sa religion; mais il conserva, en le louant, l'indépendance de sa plume : et loin qu'on ait à lui reprocher d'avoir compromis sciemment la cause du peuple, tandis qu'il était comblé des bienfaits de Guillaume III, à cette époque même, il marqua les limites de son autorité dans un livre qu'il lui dédia.

La marche de son talent présente d'ailleurs un phénomène littéraire assez curieux. L'homme doué de l'invention poétique ou romanesque, se livre d'ordinaire à l'exercice de cette faculté séduisante, dès qu'il est en état de classer bien ou mal ses idées. Il s'occupe moins des objets réels dont il est environné, que des régions chimériques où sa fantaisie le promène. Il prendra peut-être assez d'intérêt à une aventure de société, à une action glorieuse, pour ridiculiser la première ou célébrer la seconde. Mais, à moins de circonstances particulières et rares, il donne fort peu d'attention aux affaires d'état. Il laisse les gouvernemens aller comme ils veulent, les ministres rivaliser à qui conseillera le plus de sottises, les intrigans se supplanter tour à tour, et le peuple suivre, tout en murmurant, l'ornière de la dépen-

dance et du malheur. S'il lui arrive jamais de se lancer dans la carrière des discussions polémiques, d'examiner la conduite de ceux qui gouvernent, de proposer des plans de réforme, ce n'est que lorsque le temps, l'expérience et les chagrins ont refroidi son imagination. L'on voit précisément le contraire chez De Foe. Pendant les deux premiers tiers de sa vie, il tourna, pour ainsi dire, toutes ses pensées vers la chose publique, les intérêts du commerce, les erreurs de l'administration. Lorsqu'il se mêla d'écrire en vers, la satire des antagonistes de son parti fit presque tous les frais de ses hymnes et de ses poèmes, ou sa verve languit dans les sujets les plus féconds en beautés. Parvenu à l'âge de cinquante-six ans, il renonça, ou peu s'en fallut, à la guerre des pamphlets et aux considérations politiques, et acquitta la dette de sa jeunesse en publiant une multitude de fictions remplies d'originalité, dont une seule a suffi pour immortaliser sa mémoire.

Daniel Foe ou De Foe naquit à Londres, vers 1663, de James Foe, boucher établi dans la paroisse de S. Gilles, quartier de Cripplegate. Son grand-père était un fermier du comté de Nor-

thampton. Là s'arrête sa généalogie; et fût-elle encore plus ignorée, la postérité s'en consolerait aisément.

Ses ennemis l'ont accusé d'avoir ajouté la particule *de* au nom de sa famille, pour faire croire qu'il était étranger. Le vrai motif de cette addition, que légitimaient peut-être d'anciens documens ou une tradition domestique, est encore et sera toujours un mystère; mais il est peu vraisemblable que De Foe ait eu le puéril travers de renier son pays natal, lui qui ne voulut pas en habiter d'autre et ne s'occupa long-temps que de sa prospérité.

Ses parens étaient non-conformistes, et l'élevèrent dans leurs principes, auxquels il demeura constamment attaché. En s'efforçant de lui inculquer des dogmes qu'ils croyaient essentiels à son bonheur et à sa moralité, ils ne négligèrent point la culture de son esprit. Ils le confièrent, de 1675 à 1680, aux soins d'un instituteur habile et sage; et dix ans après avoir achevé ses études, il répondait en ces termes au nommé Tutchin, libelliste, qui l'avait taxé d'ignorance : « Je dois cette justice » à mon vieux père, lequel est encore vivant, de » déclarer que si j'ai le malheur d'être un sot, il

» n'en faut accuser que moi seul; le digne auteur » de mes jours n'ayant rien épargné pour me » mettre en état d'aller de pair avec le savant » docteur B***, ou avec le savantissime Tutchin. »

Dès l'âge de vingt-un ans, De Foe mit au jour un pamphlet, intitulé : *Traité contre les Turcs.* La majorité de ses compatriotes était favorablement disposée pour les Turcs, envisagés comme ennemis de la maison d'Autriche. De Foe combattit cette opinion. Il aimait mieux que la maison d'Autriche sacrifiât les protestans de Hongrie aux intérêts du papisme, que si les *infidèles* Ottomans eussent inondé l'Allemagne, et détruit à la fois protestans et papistes. Avec une manière de voir plus philosophique, il se serait élevé contre toute prédilection exclusive à l'égard de telle ou telle puissance; il eût recommandé aux Anglais cette bienveillance universelle qui donnerait pour toujours la paix au monde, si elle pouvait germer dans tous les cœurs. Mais il aurait couru risque de n'être lu que d'un petit nombre de sages, et ce n'est pas à vingt-un ans que l'on se sèvre du plaisir d'attirer sur soi l'attention du public. D'ailleurs, il était dans son caractère de traiter les questions

politiques sous le point de vue qui, suivant lui, s'accordait le mieux avec les maximes de la religion et l'utilité nationale, mais non de remonter aux grands principes de justice et d'humanité que les peuples sont tacitement convenus de mettre à l'écart dans leurs transactions mutuelles. Les écrits postérieurs de De Foe prouvent que le temps ne changea rien à sa prévention contre les Turcs.

Il était agrégé dès lors au parti des Whigs et à la foule nombreuse des mécontens qui désiraient une révolution. L'insurrection du duc de Montmouth, en 1685, les enivra de l'espérance d'un succès prochain. De Foe se hâta de joindre l'armée de ce jeune ambitieux. Echappé aux dangers du combat et aux bourreaux de Jefferys, il retourna à Londres, où, par bonheur, son absence n'avait pas été remarquée. Incorporé, en 1687, dans la bourgeoisie de la cité, il essaya ses talens pour le commerce, dans celui de la bonneterie; et selon toute apparence, il faut placer ici la date de son mariage. On aimerait à savoir jusqu'à quel point la convenance, le penchant ou l'intérêt influèrent sur son choix, dans cette circonstance importante; mais les biographes ont négligé de

nous en instruire. Ils gardent également le silence sur le nom de sa femme, et sur la dot qu'elle lui apporta. Ils se contentent de nous apprendre qu'elle avait été baptisée sous le nom de Suzanne, qu'elle lui donna six enfans, et qu'elle eut la douleur de lui survivre.

Au temps dont nous parlons, il ne dependait que de lui de jouir en paix de la félicité domestique, et des fruits d'une profession lucrative. Mais sa ferveur religieuse le porta à se mêler des controverses, qui signalèrent le règne de Jacques II. Ce prince excitait les non-conformistes à demander l'abrogation des lois pénales rendues contre eux; son but était de faciliter l'établissement du culte catholique. De Foe sentit le piége. Il invita, par une lettre imprimée, tous ceux qui, comme lui, ne reconnaissaient point l'Eglise anglicane, « à se défier de l'insidieuse tolérance, » qui leur était offerte par la bigotterie du mo» narque. »

La révolution, qu'il avait appelée par ses vœux, et presque achetée de son sang, s'opéra enfin, en 1688. Il fit partie, l'année suivante, d'un régiment de volontaires, composé des principaux ha-

bitans de la Cité, et commandé par le célèbre comte de Peterborough, qui, dans une fête donnée à Guillaume III par le maire de Londres, forma le cortége de ce prince. Il négligeait depuis long-temps son comptoir pour se répandre dans des cercles polis, dont il faisait l'agrément, et pour étendre la sphère de ses connaissances dans la conversation de quelques hommes instruits et studieux. Ses affaires se ressentirent de son insouciance. Il se vit forcé, en 1692, de se soustraire aux demandes de ses créanciers. L'un d'eux eut même recours à la justice, pour le faire déclarer en état de faillite. Heureusement, ceux à qui il devait le plus arrêtèrent la procédure, et consentirent à une réduction, sans autre garantie que son billet. A dater de ce moment, rappelé à lui-même par le sentiment de l'honneur, il chercha, dans un travail infatigable, les moyens de remplir ses nouveaux engagemens. Ses billets furent exactement payés à leur échéance, et nous verrons bientôt que sa probité ne s'en tint pas là.

Les amis que ses qualités sociales lui avaient procurés, ne l'abandonnèrent point dans sa détresse. Ils lui offrirent de le placer en qualité de

facteur, à Cadix, où son commerce lui avait déjà donné quelques correspondans. Mais, dit-il dans un de ses derniers ouvrages, « la Providence m'inspira une antipathie secrète pour l'émigration. » Il eut assez de confiance dans ses talens et dans ses moyens pour espérer qu'ils lui ouvriraient, en même temps, le chemin de la gloire et celui de la fortune.

Sans quitter la bonneterie, il se mit à la tête d'une fabrique de tuiles. On a lieu de présumer que cette tentative lui réussit médiocrement. Sa plume, au reste, ne demeura point oisive. Il traduisit en anglais le *Voyage du monde de Descartes*. La manie des projets était alors à la mode; il en imagina de toute espèce. Le gouvernement désirait la continuation de la guerre, et manquait de ressources pour subvenir aux dépenses qu'elle entraînait : De Foe lui en indiqua plusieurs. Il écrivit sur les monnaies; il proposa un registre d'inscriptions pour les marins, long-temps avant l'acte du parlement relatif à cet objet; il donna des plans de banques et de factoreries provinciales; il conseilla d'établir une commission chargée de faire des recherches sur la fortune des ban-

queroutiers, et une caisse pour le soulagement des pauvres.

En 1695, s'étant tout-à-fait retiré du commerce, il obtint un emploi en sous ordre dans la commission proposée à la perception d'un droit sur les marchandises de verre. Il conserva cette place jusqu'en 1699, où le parlement supprima la taxe et la commission.

Sur la fin de 1696, il rassembla en un seul corps d'ouvrage, une foule d'aperçus nouveaux, qui fermentaient dans son imagination, et les publia sous le titre d'*Essai sur les projets*. Au milieu des vues fiscales qui sont le principal objet de cette production, l'on est tout surpris de rencontrer un morceau dans lequel l'auteur invite Guillaume III à instituer, comme avait fait Louis XIV, une société savante, occupée d'encourager la culture des belles-lettres, d'épurer la langue anglaise, et d'empêcher la barbarie de s'introduire dans les mœurs.

Quatre ans après, l'ingénieux Prior s'empara de cette idée, et la revêtit des charmes de son élégante versification, dans son *Poëme séculaire*. Swift parut l'appuyer, en 1710, dans un écrit

adressé au lord Oxford; et ces vers de Tickell, dans sa *Perspective de la paix*, annoncent que l'on se flattait de la voir réaliser :

> O langue des Bretons, vos écarts arbitraires
> Vont être reprimés par des règles sévères.

Mais, malgré l'invitation de De Foe, malgré les beaux vers de Prior et l'autorité de Swift, ce projet plus séduisant qu'utile, demeura sans exécution.

Le public commençait à connaître le nom de De Foe; mais le roi, les ministres ne l'honoraient pas encore de leur attention, quelque empressement qu'il témoignât pour les aider de ses conseils. Il trouva enfin l'occasion de mériter d'une manière plus directe la reconnaissance du monarque. La révolution n'avait pas eu l'assentiment général, et la partialité de Guillaume III, en faveur de ses compatriotes, augmentait de jour en jour le nombre des mécontens. Pour marquer le peu d'estime qu'ils faisaient du souverain étranger que s'était donné l'Angleterre, les amis de l'ancien gouvernement affectaient de mépriser quiconque n'était pas né dans leur île, et se qualifiaient arrogam-

ment d'*Anglais de vieille roche*. Tutchin, dont nous avons déjà parlé, se rendit l'écho de leurs ressentimens et de leurs prétentions vaniteuses. Il mit au jour un pamphlet, en mauvais vers, intitulé: *Les Etrangers*. Non content d'y prodiguer les invectives à la nation hollandaise, il y attaquait personnellement Guillaume III, et lui reprochait les crimes les plus odieux. L'indignation alluma tout à coup la verve de De Foe. Il répondit à Tutchin par une satire véhémente, qu'il intitula l'*Anglais de vieille roche*. Dès la préface il y démontrait combien la classe d'hommes qui se targuait de ce nom, était peu fondée dans son impertinent orgueil. « Nos » aïeux, disait-il, ont été des Saxons, des Nor- » mands et des Danois. Nous sommes un peuple » métis. Nous n'avons point une origine sans mé- » lange; et pourquoi ne vaudrait-il pas autant des- » cendre de nos voisins que d'une race indigène? » Je dis plus : si notre sang ne s'était point mêlé » avec celui des autres peuples, il me semble que » nous y aurions beaucoup perdu. En effet, sans » aller plus loin, nous avons autour de nous » trois nations, qui se sont conservées sans mé- » lange, autant qu'aucune autre qui soit au monde,

» et je ne sais à laquelle des trois nous serions ja-
» loux de ressembler. Je veux parler des Ecossais,
» des Gallois et des Irlandais; et, si j'étais d'hu-
» meur à faire une satire, qui fût la contre-partie
» du libelle de Tutchin, je passerais en revue
» toutes les nations de l'Europe, et je prouverais
» que celles dont le sang est le plus mêlé, sont
» les plus civilisées et les moins corrompues. »

Dans l'ouvrage même, De Foe commence par censurer les vices des nations voisines de l'Angleterre; puis jetant les yeux sur ce royaume, il reproche à ses habitans d'être souillés du plus noir de tous les crimes, du crime d'ingratiude envers un prince qui se dévoue à leur bonheur et à leur gloire. Il fait ensuite l'énumération des peuples de qui ils sont issus, tels que les Gaulois, les Saxons, les Danois, les Irlandais, les Ecossais, etc.; et il ajoute que cette tourbe amphibie et bâtarde a produit

L'être méchant et vain qu'on appelle un Anglais.

Il ne faut chercher dans cette satire, ni les finesses de l'art, ni le mérite d'un plan régulier, ni l'harmonie de la versification. Ce qu'elle ren-

ferme de meilleur, ce sont plusieurs traits d'une hardiesse et d'une énergie singulière, contre la ridicule vanité des généalogies. De ce nombre est le passage qui la termine, et dont voici une faible imitation :

Si nos aïeux pouvaient, rappelés à la vie,
De leur postérité contempler l'infamie,
Nous voir, gonflés d'un nom, lâchement désœuvrés,
Parer de leurs hauts-faits nos fronts dégénérés;
Brisant leurs écussons, effaçant leurs annales,
Ils diraient qu'à leur sang nous n'appartenons plus.
Les titres sont des riens ou de pompeux scandales;
Notre grandeur dépend de nos seules vertus.

Non-seulement le débit de cette satire fut prodigieux et inoui jusqu'alors, mais Guillaume III prouva essentiellement à l'auteur combien il lui savait gré de s'être ainsi chargé de sa défense. « Il » n'entre point dans mon sujet, dit quelque part » De Foe, d'exposer ici comment ce poëme me » fit connaître du roi ; comment il me reçut par » la suite, comment je fus employé au dehors, et » récompensé, même au-delà du degré de mérite » auquel il m'était donné d'attendre ». Rien ne peut suppléer maintenant au silence qu'il a gardé

sur ces détails. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut des conversations avec le monarque, qui n'était pas amateur de poésie, et qu'il garda religieusement le souvenir de ses bienfaits.

Ce fut à l'époque où ils l'élevaient au-dessus du besoin, qu'au lieu d'en abuser pour des jouissances de luxe, il en consacra une partie à l'honorable emploi que nous avons indiqué. Plusieurs de ses créanciers étaient tombés dans l'indigence. Aux termes de la réduction qu'ils lui avaient allouée, ils n'avaient plus rien à prétendre, et ne réclamaient rien. Sa conscience réclama pour eux; il ne se souvint que de ses anciennes obligations, et solda en entier des sommes qu'il ne devait plus aux yeux de la loi.

Après la paix de Ryswick, les politiques anglais se divisèrent sur la question de savoir si l'intérêt national n'exigeait point le licencîment absolu de l'armée. Il s'ensuivit une guerre de plume : De Foe se rangea du parti de ceux qui voulaient que le roi fût autorisé à garder un certain nombre de troupes sur pied. C'était flatter les désirs de ce prince; et si l'on ne voyait, dans Smollett et ailleurs, que les vrais amis de la chose

publique avaient d'excellentes raisons pour appuyer ce système, on serait tenté de croire qu'en cette occasion notre auteur se livra un peu trop aux mouvemens de sa reconnaissance.

Bientôt les deux factions, qui maintiennent depuis un siècle la Grande-Bretagne dans une effervescence salutaire, furent plus que jamais aux prises, et leurs dissensions éclatèrent avec scandale au sein même du parlement. De Foe prouva, dans ces momens d'orage, que les patriotes énergiques pouvaient toujours compter sur son appui. Le grand jury et les francs-tenanciers du comté de Kent, présentèrent, le 19 mai 1701, à la chambre des communes, une pétition où ils engageaient ses membres à s'occuper davantage des affaires publiques, et moins de leurs passions particulières. Ils y laissaient entrevoir qu'il existait un projet de les contraindre à mieux remplir leur mission, pour lequel on était sûr de l'assentiment de Londres et de plusieurs comtés. Trois signataires de cette adresse intrépide furent mis en prison. Révolté contre les trois quarts de la nation, d'un acte aussi criant, De Foe se déchaîna contre ses auteurs, dans un mémoire étincelant de vérités

hardies, et que l'histoire s'est fait un devoir de recueillir. Il finissait par ces mots : « Les Anglais » ne doivent pas être plus esclaves des parlemens » que des rois. Notre nom est LÉGION, et nous » sommes un très-grand nombre ». De peur que cet écrit ne fût intercepté, et pour ne pas se compromettre, De Foe se déguisa en femme et le donna lui-même à l'orateur des communes, lorsqu'il entrait dans la salle (1).

A la même époque, il attaqua ouvertement l'audace avec laquelle on se jouait de la souveraineté du peuple dans les élections parlementaires, en trafiquant bassement des suffrages. Il opposa à cet abus invétéré un pamphlet, qui a pour titre : *Requête du franc-tenancier contre les élections mercenaires des députés au parlement.* Mais il eut beau développer, avec l'éloquence nerveuse qui lui était propre, les moyens que lui fournirent l'évidence et la raison; il eut beau représenter que,

(1) Je rapporte cette anecdote sur la foi de G. Chalmers, qui assure la tenir du fils de l'un des magistrats incarcérés. Les historiens disent simplement que De Foe envoya son mémoire, sous enveloppe, à l'orateur Harlay.

suivant toutes les probabilités morales, un candidat n'achetait l'honneur de siéger au corps législatif qu'avec l'intention de se faire rembourser ses avances; les argumens plus persuasifs auxquels les électeurs n'avaient pu résister jusqu'alors, conservèrent tout leur ascendant; et l'on sait trop qu'ils le conservent encore aujourd'hui.

Ce pamphlet fut suivi presque immédiatement d'un écrit plus étendu, qui devait aussi le jour aux circonstances, mais qui supposait et plus de savoir, et des méditations plus profondes. De Foe l'intitula : *Examen et preuves de la puissance du peuple anglais, pris collectivement.* La dédicace, adressée à Guillaume III, respire la dignité de l'homme libre, qui, sachant bien ce qu'il a cédé de ses prérogatives, parle sans arrogance, mais avec fermeté, de celles qui lui restent. Suivant Chalmers, cette production, mieux écrite que l'*Essai* de Locke *sur le gouvernement civil*, ne lui cède en rien du côté de la dialectique. Un mot suffira pour en indiquer l'esprit : elle montra aux Whigs que leurs droits, en fait de liberté, allaient encore bien au-delà de leurs prétentions.

Cependant, la guerre était sur le point de se

rallumer. Guillaume III, secondé par la cupidité des ministres et par le vœu général, croyait son honneur intéressé à cette mesure. Louis XIV venait d'offenser son orgueil, en reconnaissant le fils de Jacques II en qualité de roi d'Angleterre, et en acceptant la couronne d'Espagne pour le duc d'Anjou, malgré un traité de partage qu'ils avaient fait ensemble avant la mort de Charles II. De Foe, toujours moins attaché au monarque qu'à la patrie et à la vérité, publia des *Raisons contre une guerre avec la France.* Il y soutenait que la reconnaissance du prince du Galles était une démarche sans conséquence, qui ne pouvait offrir un sujet raisonnable de rupture. Le traité de partage n'ayant point été ratifié par les deux chambres, sa non-observation ne lui semblait pas devoir être traitée comme une affaire nationale. Il convenait cependant que la guerre était peut-être nécessaire, pour empêcher la France de devenir trop puissante; mais il blâmait le plan d'après lequel on se proposait de la faire; il demandait que l'on se tînt sur la défensive en Flandres, et que l'on attaquât les Espagnols à la source de leurs richesses. Si l'on eût suivi ses conseils, ils

auraient épargné beaucoup d'or et de sang. Le malheur de l'Angleterre voulut que la nation, le parlement et la cour, frappés du même vertige, les négligeassent d'un commun accord.

L'Angleterre se réjouit plutôt qu'elle ne s'affligea de la mort de Guillaume III, arrivée dans les premiers mois de 1702; mais De Foe ressentit vivement la perte de son bienfaiteur; et les malheurs, qui vinrent bientôt l'assaillir, ne laissèrent pas d'ajouter à l'amertume de ses regrets. Souvent, au milieu de ses chagrins, il reportait sa pensée sur les jours de paix, de liberté et d'aisance, dont il était redevable à la protection de ce monarque, et il se plaisait à croire que s'il eût vécu, jamais on n'aurait osé lui faire tant de mal.

Il aurait prévenu une partie de ses infortunes, s'il avait pu demeurer spectateur indifférent du choc des partis civils et religieux, qui se manifesta dès que la reine Anne fut montée sur le trône. Il avait déjà publié, en 1697, des *Recherches sur la conformité occasionnelle des non-conformistes*, ou sur leur adhésion momentanée aux pratiques de l'Eglise établie, en vue d'occuper les fonctions publiques. Il en donna une nouvelle édition. L'ou-

vrage était d'une virulence extrême; il occasionna des réfutations, des répliques non moins véhémentes, sur lesquelles il est superflu de nous appesantir. Tout ce qu'il importe de savoir, c'est que De Foe s'y déclarait hautement contre les ambitieux qui transigeaient ainsi avec leur conscience.

Dans cette production, il n'avait frappé que sur des particuliers obscurs. Il se permit de tourner en ridicule les chefs de l'Eglise anglicane et le parti qui avait le dessus au parlement, dans son *Plus court chemin avec les non-conformistes*, ou *Propositions pour l'établissement de l'Église*. A ce signal, toutes les haines qu'il avait provoquées depuis long-temps en favorisant la révolution, en faisant l'éloge de Guillaume III, en écrivant pour la liberté, en s'opposant à la guerre, se réunirent pour l'écraser. La chambre des communes ordonna qu'il serait poursuivi et son livre brûlé par la main du bourreau. Il parvint à se cacher; une proclamation offrit cinquante livres sterling de récompense à qui découvrirait sa retraite. Informé que l'imprimeur et d'autres personnes couraient des dangers, il publia une explication, dans la-

quelle il justifiait le but de l'ouvrage, montrait que les passages dont on était le plus blessé devaient être entendus ironiquement, et prenait d'ailleurs sur son compte tout ce qui serait jugé répréhensible. Après quoi, il comparut volontairement devant les juges. Ces actes de générosité et de déférence ne désarmèrent point la rage de ses persécuteurs. Il fut condamné, comme coupable d'un libelle, au pilori, à l'amende et à la prison. Trois mille cinq cents livres sterling composaient alors sa fortune ; il s'en vit dépouillé. Il se trouva, une seconde fois, avec sa famille, dans les horreurs de la misère.

Mais il se consola de sa ruine et de sa détention, en songeant qu'il n'avait point mérité son sort ; et quoique le triste isolement d'une prison diffère un peu de cette espèce de solitude où l'esprit sent redoubler son activité, la fécondité du sien ne se démentit pas, à beaucoup près, dans les murs de Newgate. Le ressentiment lui dicta d'abord une *Hymne au pilori*. Ce morceau singulier est surtout remarquable par la vigueur du style et l'acrimonie des sarcasmes. L'auteur commence par définir le pilori, une machine hiérogly-

phico-politique, inventée pour punir les saillies de l'imagination. Il exhale ensuite toute sa bile, mais sans laisser échapper l'occasion d'énoncer quelques-unes de ces vérités que les gouvernemens ne devraient jamais perdre de vue. Telle est la réflexion contenue dans les vers suivans :

Chaque législateur eut le projet sublime
De prévenir le mal en frappant les pervers.
Ce fut pour extirper la semence du crime
Que Thémis inventa les châtimens divers.
Mais on intervertit le but de la justice
Quand la vengeance de la loi,
Au lieu de tomber sur le vice,
Glace les gens de bien de stupeur et d'effroi.

De Foe introduit, en finissant, un de ses concitoyens, qui s'adresse au pilori lui même, pour savoir la raison qui l'y a fait mettre :

Instrument de la loi, parle, romps un silence
Qui dure trop long-temps et qu'on explique mal.
Quel est cet homme, au front tranquille et jovial,
Criminel toutefois, du moins en apparence,
Et qui se trouve pris dans ton collier fatal?

Et il feint qu'un de ses oppresseurs, pour mettre le pilori à portée de satisfaire à cette demande,

lui dévoile en ces termes l'infamie de leur conduite:

Réponds qu'il s'est permis d'écrire
D'utiles vérités qu'il ne fallait pas dire.
Exalte l'équité de ce pays benin,
Où l'on punit les gens sans vouloir les comprendre.
Dis que cet homme est là pour avoir, à dessein,
Commenté certains mots qu'il nous est dur d'entendre.
L'imbécille ignorait que, pour être à l'abri
De l'amende et du pilori,
Il fallait à propos se borner ou s'étendre,
Et ménager ainsi notre oreille trop tendre.
Dis que c'est là le digne prix
De sa vertueuse arrogance,
Et qu'il peut redouter quelque chose de pis
Pour n'avoir pas voulu, malgré nos bons avis,
Poussant l'honnêteté jusqu'à l'extravagance,
A beau deniers comptans nous vendre ses amis.
Ajoute, qu'un exemple a semblé nécessaire
Pour briser de l'honneur le redoutable frein,
Et que nous espérons, dans un temps très-prochain,
Voir les plus scrupuleux trahir jusqu'à leur père.
Ajoute enfin, que les hommes puissans
Qui, sans pudeur, l'ont mis au rang de leurs victimes,
Sont l'opprobre de notre temps
Et ne peuvent nommer ses crimes.

De Foe employa aussi ce loisir forcé à préparer, pour la presse, une collection de ses ouvrages, qui parut en 1703. Un contrefacteur venait d'en publier une, où il avait eu le front d'insérer

le dernier pamphlet pour lequel notre auteur était persécuté. De Foe crut devoir l'exclure de la sienne. Elle est composée de vingt-un morceaux plus ou moins étendus, soit en vers, soit en prose. Ceux en vers comprennent trois satires : *L'Anglais de vieille roche ; Les faux Pleureurs,* dont nous ignorons le sujet, et *La Réforme des mœurs,* dirigée contre des personnages éminens, qui, revêtus d'un pouvoir destiné à réprimer le vice, s'en servaient pour le favoriser; une *Elégie sur le docteur Sam. Annelesly*, et un poëme intitulé : *La descente des Espagnols.* Voici les titres des écrits en prose, dont nous n'avons point fait mention : *Dangers que court la religion protestante, dans l'hypothèse d'une guerre religieuse en Europe. — La bassesse des vgioteurs dévoilée. — Les six Caractères d'un membre du Parlement. — Pétition du pauvre. — Examen de ces deux grandes questions* : 1° *quelle conduite tiendra le roi de France, à l'égard de la monarchie espagnole ?* 2° *quelles mesures doivent prendre les Anglais ? — Réflexions additionnelles sur le même sujet. — Parallèle de la loyauté des Whigs et de celle de l'Eglise anglicane. — Le plus court moyen d'amener la paix et l'union.* En tête

de ce recueil, se trouve le premier portrait de De Foe. L'on y ajouta depuis cette inscription, qui convient malheureusement à un si grand nombre de ses pareils, *Laudatur et alget.*

Ce fut encore à Newgate qu'il conçut le plan de l'ouvrage périodique, qui servit de modèle au *Babillard* et au *Spectateur.* Il se proposa d'y traiter des nouvelles nationales et extérieures, de la politique de l'Angleterre et de celle du reste de l'Europe, et du commerce tant en particulier qu'en général. Mais, pour mieux assurer le débit de sa feuille, il résolut d'éviter le ton sérieux et dogmatique, et de la rendre aussi amusante qu'il serait possible. Il imagina, dans cette vue, un *Club de médisance*, où l'on discute des questions de théologie, de morale, de guerre, de commerce, de grammaire, de poésie, d'amour, d'ivrognerie et de jeu. Il fallait ou qu'il eût déjà pardevers lui des matériaux considérables, ou qu'il comptât singulièrement sur la fertilité de son invention, pour se flatter de remplir avec succès un cadre aussi vaste, surtout au fond d'une prison. Quoi qu'il en soit, il publia le premier numéro de sa *Revue*, le 19 février 1704, et la continua

jusqu'en mai 1713, d'abord à deux numéros, ensuite à trois par semaine. Nous ne pouvons dissimuler qu'il manque souvent de cet enjouement délicat, de ce sel vraiment attique, de cette profondeur de savoir et de cette correction de style, qui distinguent ses premiers imitateurs. Cependant, les dix-sept volumes de la *Revue* offrent de loin en loin des pages de vers ou de prose que Steele et Addisson n'auraient pas désavouées.

Il y avait, dans un pareil travail, de quoi absorber tous les momens d'un écrivain moins actif. De Foe trouva le temps de composer, sans l'interrompre, un nouvel ouvrage, intitulé : *L'Ouragan*, ou *Résumé des accidens arrivés durant la tempête du* 3 *novembre* 1703. Ce recueil de faits, que, sur le titre, on est tenté de confondre avec la foule des compilations, mérite d'être classé plus honorablement. De Foe y développa des connaissances physiques et littéraires, qu'en général on était loin de lui supposer. La nature de l'ouvrage lui fournit aussi l'occasion de rappeler ces idées consolantes, bases fondamentales de la plupart des religions; et il remplit cette tâche avec le zèle et l'éloquence d'un homme persuadé.

Pendant que ces diverses occupations le préservaient de l'ennui et du désespoir, sir Robert Harley, ce même orateur des communes, dont il avait mis la complaisance à l'épreuve, lui fit demander en quoi il pourrait lui être utile, soit qu'il approuvât ses principes et sa conduite, soit qu'il pensât que dans un temps de factions, quiconque s'attacherait un esprit de cette trempe, en serait récompensé par des services importans. Pour toute réponse, De Foe copia dans l'Evangile et lui envoya l'histoire de cet aveugle, qui dit à Jésus : « *Seigneur, faites que je voie* ». Mais la bonne volonté de Harley se réduisit pour lors à cette démarche, et de long-temps notre auteur n'entendit plus parler de lui.

Une révolution ministérielle l'ayant porté, en 1704, au poste de secrétaire d'Etat, il dut avoir toute sorte de facilités pour mettre sous les yeux de la reine et du trésorier, lord Godolphin, la longue injustice qui pesait sur De Foe. Celui-ci n'en passa pas moins encore quatre mois à Newgate. Harley trouva enfin le secret d'amener la reine elle-même à s'informer de sa situation. Aussitôt le trésorier fit remettre à son épouse une somme

considérable, et à lui, de quoi payer son amende et les frais de son élargissement. Il voua, dès ce moment une reconnaissane éternelle à sir Robert, et conçut pour la reine une affection respectueuse, qui ne se démentit pas, même lorsqu'elle eut cessé de vivre.

Au sortir de Newgate, De Foe, pour éviter les propos, se retira dans un village, à soixante douze milles de Londres; mais la haine de ses ennemis ne l'y laissa pas en repos. Un colporteur de nouvelles, nommé Dyer, répandit qu'il s'était soustrait à l'action de la justice. Stephen, messager d'Etat, dit partout qu'il avait un mandat d'arrêt contre lui. Il se hâta de faire savoir au ministre la retraite qu'il avait choisie, et lui fixa l'époque où il comptait reparaître. Harley lui écrivit de ne rien craindre, attendu que l'on n'avait rien à lui reprocher.

Le duc de Marlborough était alors au comble de sa gloire; et de toutes parts il pleuvait des vers en son honneur. De Foe n'était pas homme à garder le silence dans ce concert de louanges patriotiques. Il célébra le héros de Blenheim dans un *Hymne à la victoire*, et dans un poëme intitulé : *Double*

Bienvenue au duc de Marlborough. Ces deux productions honorent plus son caractère que son talent. Ce sont, à vrai dire, des gazettes rimées; mais il y annonce hautement que leur objet n'est point de briguer une place ou une pension; et, constant dans ses principes, il y blâme avec énergie la continuation d'une guerre ruineuse.

Le genre admiratif n'était pas de nature à fixer long-temps l'imagination de De Foe. Ces deux panégyriques, que lui avaient arrachés les services d'un seul homme, furent bientôt suivis d'une satire presque universelle. Son titre était, *Le Consolideur*, ou *Mémoires relatifs à certaines affaires, envoyés du monde de la lune.* Notre auteur s'y égayait aux dépens des rois, des métaphysiciens, des poètes et des esprits-forts. Charles XII n'y était pas ménagé. L'ambassadeur de Suède eut la gaucherie de s'en plaindre, et, comme il arrive toujours en pareil cas, il ne réussit qu'à donner plus de cours à l'ouvrage.

Les beaux-esprits sont, pour le moins, aussi susceptibles que les ambassadeurs. On répondit vertement à De Foe; mais il n'y prit pas garde. Déjà ses réflexions étaient dirigées vers un sujet

plus grave. La chambre des communes venait d'adopter avec enthousiasme un bill de sir Humphrey Mackworth, tendant à occuper les pauvres. La chambre des pairs ne l'avait point rejeté; mais elle y avait ajouté des mesures que semblait conseiller la prudence. De Foe s'étudia, dans plusieurs numéros de sa *Revue*, à prouver que le projet de Mackworth ne servirait qu'à augmenter le nombre des pauvres, en ce qu'il ruinerait les individus laborieux. Ensuite, trop circonscrit par les borne sde sa feuille, il le réfuta plus amplement dans un écrit séparé, qu'il intitula : *Donner l'aumône n'est point acte de charité*, parce que l'une des bases du plan était de former des ateliers dans chaque paroisse, et de les soutenir avec un fonds qui devait être assigné à chacun de ces arrondissemens.

Suivant lui, il y avait en Angleterre plus de travail que de bras; par conséquent, aucun habitant de la Grande-Bretagne, avec de la santé et de l'intelligence, ne pouvait, faute de travail, être réduit à l'état de pauvreté. Toutes les maisons de travail, destinées à fournir de l'occupation aux indigens, servaient à ruiner une multitude de fa-

milles, et rendaient ainsi les pauvres plus nombreux. Enfin, l'on avait besoin d'un réglement pour cette classe infortunée, et non de lui créer des travaux. Une longue expérience a démontré combien ce problème d'économie politique était difficile à résoudre : le temps n'a fait que l'entourer de difficultés nouvelles. Si la pénétration de De Foe échoua, comme celle de tant d'autres, dans une question aussi compliquée, au moins, parmi les auteurs qui l'ont approfondie, en citerait-on bien peu dont la logique soit plus pressante, et les connaissances plus étendues.

Dans l'orgueil du triomphe qu'il se flattait d'avoir remporté sur un député des communes, De Foe mit à profit l'imprudence d'un membre de la chambre haute, pour lui jeter aussi le gant de bataille. Lord Haversham, harangueur infatigable, après avoir prononcé un discours extravagant sur l'état de la nation anglaise, en 1705, l'avait fait imprimer et débiter par les colporteurs. Notre auteur le couvrit d'un tel ridicule dans sa *Revue ;* il s'en moqua si souvent, que le lord publia une apologie encore plus absurde que le discours même. De Foe ne l'épargna pas davantage,

et les rieurs furent pour lui. Dans ces sortes de querelles, il est rare que le public ne se venge des hauteurs du patriciat, en applaudissant à l'antagoniste non titré. On distingua surtout ce passage de la réplique de De Foe. « Le sort, qui joue » au ballon avec les hommes, lance les uns au » premier étage, les autres dans les cuisines. Ceux-» ci parviennent sans honneur; ceux-là perdent » leurs places, et n'en sont pas moins considérés. » Quelques-uns obtiennent les dignités sans mé-» rite; d'autres sont punis sans être coupables; et » nul ne sait, au commencement de la pièce, » si elle finira par l'admission dans la chambre » haute, ou par le pilori ».

Au milieu de ces querelles, graves ou risibles, De Foe jugea à propos de lancer dans le public un écrit intitulé : *Avis à tous les partis.* Il y recommandait fortement une condescendance, une modération qu'il était plus enclin à prêcher qu'à mettre en pratique, s'il en faut croire ses ennemis. Il adressait en même temps, dans d'autres opuscules, des conseils salutaires aux non-conformistes, tout en les défendant avec zèle.

Ces travaux multipliés lui laissaient encore du

loisir; et le besoin lui criait de l'employer utilement. Il fit donc paraître; en 1705, un second volume des *Œuvres de l'Anglais de vieille roche.* Ce volume renfermait deux satyres, ayant pour titre : *Nouvelle découverte d'une vieille intrigue;* et *Surcroît de réforme ;* une *Elégie sur l'auteur de l'Anglais de vieille roche ; L'Ouragan ; L'Hymne au Pilori ; L'Hymne à la Victoire*, et les pamphlets ou traités polémiques, dont il vient d'être fait mention. Il était terminé par *La religion royale*, ou *Examen de la piété des princes.*

La satyre intitulée : *Surcroît de réforme*, était une sorte de supplément à celle qui avait paru dans le premier volume, sous le titre de *Réforme des mœurs.* Ici De Foe, à la manière d'Horace, feignait de railler à ses propres dépens, pour mieux faire passer le ridicule qu'il versait sur autrui. On l'avait déjà blâmé de ce qu'il ne ménageait point dans ses satyres les sots ou les méchans qui déshonoraient son parti. « Il devrait épargner » les Whigs, disait-on, puisqu'il l'est lui-même. » N'y a-t-il pas, parmi les Toris, assez de caractères dignes de censure? et n'est-ce pas nous » affaiblir que d'exposer ainsi quelques-uns

» d'entre nous à la risée ou à l'indignation? »

De Foe repoussa victorieusement ce reproche, dans la préface de cette nouvelle satyre; et ce passage offre aux modernes imitateurs de Juvénal une leçon trop instructive, pour que je me dispense de le citer. « En fait de vice, je ne connais » ni Whig ni Tory; je n'ai à faire qu'à deux par» tis, celui des hommes vertueux et celui des hom» mes vicieux. Si les Whigs comptent dans leurs » rangs un magistrat de mœurs dépravées, eh » bien! qu'il réforme ses mœurs; à lui permis » alors d'appartenir aux Whigs: autrement ceux» ci doivent rougir qu'il porte leur livrée. »

Dans la préface générale, De Foe se plaignait avec amertume « de la scandaleuse licence de la » presse, au moyen de laquelle des imprimeurs » pirates dépouillent un auteur du produit de ses » méditations, et lui enlèvent jusqu'au mérite de » la pureté du style. » On dit que la vigueur de ses réclamations à cet égard fut ce qui donna lieu à l'acte pour l'encouragement des sciences, lequel garantit aux auteurs ou à leur ayans-cause, la propriété des ouvrages publiés par la voie de l'impression; mais ce n'est là qu'une assertion dénuée

de preuves. Cette loi bienfaisante, que De Foe seul avait long-temps invoquée sans succès, dut sa naissance à l'intérêt mutuel des auteurs et des libraires, et à la vanité d'une administration qui affectait de protéger les savans.

On ne tarda pas à réimprimer ces recueils des *Œuvres de De Foe;* et pour que la malignité y trouvât une pâture plus substantielle, on les enrichit, ou plutôt on les souilla d'une clef mensongère et partiale, comme toutes les indications de ce genre. L'attrait de la médisance et l'esprit de parti firent rechercher cette nouvelle édition par une nombreuse classe de lecteurs; mais il paraît, à quelques plaintes semées dans les écrits de De Foe, d'une date postérieure, que cette classe n'était pas celle dont il aurait le plus ambitionné les suffrages.

Au surplus, si l'année 1705 augmenta sa réputation littéraire, elle fut pour lui une époque de chagrins et de persécutions. Dans un voyage qu'il fit du côté d'Exeter, l'inimitié de ses antagonistes arma contre son repos l'autorité subalterne de plusieurs magistrats de province; les uns prétendirent le faire arrêter comme vagabond; les autres,

profitant du besoin qu'on avait alors de recrues, et de l'assentiment tacite donné par le gouvernement aux violences que l'on se permettait pour en accroître le nombre, formèrent le complot de l'enrôler malgré lui. Son courage et sa présence d'esprit en imposèrent à leur malveillance; et des engagemens formels, pris en face du public, avec ses véritables créanciers, le délivrèrent d'une nuée de procédures, qu'on lui avait intentées à Londres, durant son absence, pour des dettes chimériques.

Après avoir publié, dans les premiers mois de 1706, une *Hymne à la paix*, un *Essai tendant à faire revenir la nation de ses préjugés contre l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse*, et un autre Essai, qui avait pour but de calmer les haines et de réduire la perversité à l'impuissance de nuire, De Foe s'acquitta envers la liberté d'une promesse qu'il avait réitérée bien des fois. Il attaqua ouvertement la tyrannie et l'obéissance passive, dans un poëme satyrique, intitulé : *Jure divino*. L'on ne saurait dire, de cet ouvrage, comme de la *Liberté*, de Thomson, qu'il ait pour but de prouver ce que personne ne nie; l'histoire de tous les pays

et de tous les siècles atteste malheureusement que la doctrine de l'oppression et de l'esclavage a, pour le moins, autant de sectateurs que celle qui établit les droits des peuples et les bornes de l'autorité. Dryden, quelques années auparavant, avait donné un exemple de poésie argumentative (si ce genre bâtard mérite le nom de poésie), dans son poëme de *La Biche et de la Panthère*, entrepris pour défendre les dogmes de l'Eglise romaine. De Foe eut le courage de rimer à son imitation, mais avec des vues plus libérales, douze livres de raisonnemens, à l'appui des droits imprescriptibles que chaque homme a reçus de la nature, lorsque tout fléchissait ou était disposé à fléchir sous le despotisme. Heureux, si plus de talent ou de travail eût attaché à son poëme le sceau de la perfection! mais il n'a d'autre mérite que celui de l'intention et du sujet. L'on y chercherait vainement ce que Pope appelle « la variété du rythme, » les vers pleins et sonores, la majesté des pério- » des et l'énergie divine. »

De Foe se trouva bientôt engagé dans une occupation plus utile. Lord Godolphin, qui savait discerner les caractères, jugea que ses connais-

sances, dans la partie du commerce et des revenus publics, ses manières insinuantes, et surtout la facilité avec laquelle il maniait la plume, seraient très-propres à consommer le grand ouvrage de l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre. Il le présenta à la reine, et, trois jous après, il le chargea d'une mission pour l'Ecosse. De Foe arriva dans Edimbourg au mois d'octobre 1706, et tout atteste qu'il y joua un rôle important. Il eut voix consultative dans les séances des comités parlementaires, à l'usage desquels il dressa plusieurs tables de calculs relatifs au commerce et aux taxes. Il se plaint néanmoins de ce que l'on rejeta tout sur lui, lorsque ensuite il s'éleva des clameurs, contre l'inégalité des proportions adoptées, et qu'un déchaînement tumultueux menaça les jours de ceux qui avaient rédigé ces états. Loin de se laisser décourager, soit par cette injustice, soit par les outrages de la multitude, généralement mécontente du projet d'union, il entreprit de réfuter les pamphlétaires qui entretenaient sa répugnance, et rassembla les documens, qui lui servirent ensuite de matériaux pour composer l'histoire de cette opération politique, l'une des plus

difficiles dont il soit parlé dans les annales de la Grande-Bretagne.

Ces travaux, passablement arides, et la rédaction de son journal, qu'il avait solennellement promis de ne jamais confier à personne, ne lui faisaient pas négliger les muses, quelque peu disposées qu'elles eussent paru jusqu'alors à lui savoir gré de son dévouement. Il mit au jour, en décembre 1706, un poëme intitulé : *Caledonia*, qui avait pour but de venger la nation écossaise des calomnies de ses détracteurs. Cette production, qu'il dédia au duc de Queensberry, commissaire pour l'union, lui valut, entre autres bienfaits, le privilége exclusif de la vendre, pendant sept ans, dans le pays qu'il y avait célébré. Le 16 janvier 1707, l'acte d'union passa au parlement d'Ecosse, et De Foe retourna à Londres, emportant l'estime et l'amitié de plusieurs personnes respectables, qui s'honorèrent, par la suite, de correspondre avec lui, et n'eurent qu'à se féliciter de l'appui qu'elles trouvèrent dans ses relations politiques.

On ignore si et comment notre auteur fut récompensé de ses services; tout ce qu'il nous apprend à ce sujet, c'est qu'avant son départ, Godol-

phin lui fit continuer une pension, que la reine lui avait accordée, par l'entremise de son premier bienfaiteur, en considération d'un ancien service rendu hors de l'Angleterre, « avec les mêmes ris-» ques, dit-il, que si j'avais été sur la brèche d'une » ville assiégée ». Sa prudence ne lui a pas permis de s'expliquer plus clairement. Il déclare, au surplus, avec reconnaissance, que Godolphin lui conserva ses bonnes grâces, jusqu'à la fin de son ministère, malgré la mésintelligence qui éclata entre ce lord et sir Robert Harley.

L'Angleterre ressemblait alors à une vaste fournaise remplie de substances inflammables, qui n'attendaient qu'une étincelle pour s'embrâser. Cette rupture mémorable, arrivée en 1707, mit en jeu les passions de tous les partis. Le premier mouvement de De Foe fut de suivre l'impulsion de son cœur et de sa probité. Dès qu'il eut appris la destitution de Harley, il courut chez lui. L'ex-ministre lui conseilla généreusement de servir, comme par le passé, la reine et Godolphin. Il alla en conséquence se présenter à celui-ci, qui le reçut avec la même bienveillance qu'auparavant. Si l'on ne peut récuser son propre témoignage,

sur un fait que ses ennemis se seraient empressés de démentir, il n'eut, pendant trois ans, aucune correspondance avec son premier bienfaiteur, et ce grand homme ne parut jamais lui en savoir mauvais gré.

Ce fut en 1709 qu'il publia l'*Histoire de l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse*. Il avait pris une part trop active à cet événement, ses moindres particularités étaient trop présentes à son souvenir, pour qu'il ne s'abusât point sur les inconvéniens d'une attention scrupuleuse à ne rien omettre de ce qui s'était passé sous ses yeux. Mais, d'un autre côté, ce défaut qui dût rendre l'ouvrage fastidieux pour ses contemporains, semble ajouter à son mérite, à mesure que les hommes, prenant une physionomie et des mœurs nouvelles, recherchent avec plus de curiosité quelles étaient les mœurs et la physionomie de leurs ancêtres. Le récit de De Foe est maintenant un drame, où l'on voit les simples paysans et les grands seigneurs agir et converser suivant leurs affections, leurs habitudes et l'esprit de leur siècle. Cette manière plaît au savant qu'elle instruit, à l'homme de goût qu'elle amuse, à l'homme d'état qu'elle repose de la lecture

des pièces justificatives dont le livre est parsemé.

Elle ne fut point goûtée, au moment où il parut, ainsi qu'il était naturel de s'y attendre. D'ailleurs, le succès d'un pareil ouvrage est trop subordonné à l'influence des partis. Cependant, l'*Histoire de l'union* fut réimprimée, en 1712 : elle l'a été de nouveau en dernier lieu (1786), lorsque l'union projetée de l'Irlande a commencé de fournir un texte aux discussions publiques et aux conversations particulières.

De Foe mit au jour, en 1709, une autre production historique, d'un genre beaucoup plus facile; c'est l'*Histoire* ou plutôt le *Recueil des adresses*. Le but ostensible et avoué de cette compilation était de mettre en regard les caractères des hommes d'autrefois et de ses contemporains, afin d'établir en résultat jusqu'à quel point les uns valaient mieux que les autres; mais il avait en secret un but non moins louable, qui cessa d'être un mystère lorsqu'il publia, en 1711, un second volume d'*Adresses*, accompagnée de remarques sérieuses et comiques. Il voulait, à l'aide du ridicule, appaiser l'effervescence générale qu'avait excitée l'affaire de Sacheverel.

Son premier bienfaiteur venait d'être rappelé au timon des affaires, et ne l'avait point négligé dans la distribution des grâces. Il demeurait à Newington, jouissant d'une honnête aisance, composant tour-à-tour les numéros de sa *Revue*, et des pamphlets, qui servaient en même temps son intérêt et ses passions. Agresseur véhément, il lui arrivait souvent de rencontrer des antagonistes qui ne le ménageaient pas. Tel était un certain Dyer, avec qui, par prudence, il conclut une sorte de paix plâtrée. Les conditions furent que, quelque parti qu'ils adoptassent, il ne se permettraient aucune personnalité l'un contre l'autre, et qu'ils différeraient d'opinion, en conservant toutes les apparences d'une estime mutuelle. Mais il est aisé de sentir qu'entre des hommes, dont l'esprit de parti guidait seul la plume, un traité pareil devait être exposé à bien des violations.

Un acte de reconnaissance publique, de la part de la cité d'Edimbourg, ouvrit à De Foe, vers le commencement de 1711, une nouvelle arène pour exercer ses talens polémiques. Cette corporation, en mémoire du panégyrique dont il avait honoré l'Ecosse, lui accorda le privilége du *Courier d'E-*

dimbourg ; il y a cependant lieu de présumer qu'il ne profita pas long-temps de cet avantage. Londres offrait à son activité des objets d'une toute autre importance. Il avait d'une part à seconder le projet d'établissement d'une compagnie de la mer du Sud, pour complaire au ministre, qui en pressait l'exécution de tout son pouvoir; et de l'autre, à fomenter le désir d'une paix, dont la vanité nationale se dissimulait encore l'urgente nécessité. De là naquirent deux essais, dictés sans doute par des intentions également pures; mais dont le premier concourut à propager une illusion désastreuse, tandis que le second en dissipait une autre qui ne l'était pas moins.

Bientôt le cours des événemens imposa au ministère britannique la tâche difficile de rallier tous les esprits à des mesures de pacification, à la suite d'une guerre soutenue avec éclat. De Foe n'abandonna point son bienfaiteur dans cette conjoncture délicate; et ses réflexions en faveur de la cour, parurent dans un ouvrage périodique, intitulé: *Mercator*, ou *Le Commerce revivifié.* On a prétendu qu'elles lui valurent une gratification considérable; mais il l'a nié solennellement, et son

extrême sensibilité pour les injures qu'elles lui attirèrent, semble venir à l'appui de sa dénégation.

Ce qui lui donne peut-être encore plus de poids, c'est un écrit qu'il publia contre les bases du traité d'Utrecht, et dans lequel il censurait directement les combinaisons politiques de lord Oxford. Il n'approuvait pas plus ce traité qu'il n'avait approuvé, quelques années auparavant, celui de Gertruidenberg, conclu sous de tous autres auspices, et il ne balança pas plus qu'il n'avait fait alors à mettre au jour son opinion. Il avait, dit-il, appelé de tous ses vœux une paix honorable et avantageuse; jamais il n'avait conçu l'idée d'une paix, qui donnât le trône de l'Espagne à la maison d'Autriche ou à la maison de Bourbon. Il aurait voulu que cet *os de dispute* fût tellement divisé qu'il cessât d'être dangereux pour la tranquillité de l'Europe. Il aurait voulu partager le commerce des Espagnols entre l'Angleterre et la Hollande, ce qui aurait mis ces deux puissances en état de ne plus craindre ni la France, ni l'Empire; enfin, il aurait voulu que la Grande-Bretagne conservât les conquêtes qu'elle avait faites en Amérique

sur les Espagnols. Mais il est aisé de tout vouloir à l'écrivain qui médite seul dans son cabinet; placé à la tête d'une négociation politique, il serait effrayé des obstacles qui s'opposeraient à ses vues, et ferait peut-être des concessions plus étendues que celles qu'il se permet de blâmer.

De Foe abandonna la *Revue*, au mois de mai 1713. Elle avait commencé dans Newgate; ce fut de Newgate que sortit son dernier numéro.

Un mal-entendu bizarre, dont les ennemis de notre auteur profitèrent avec adresse, venait en effet de lui ravir la liberté pour la seconde fois. Il était allé passer quelque temps à Halifax, ville du nord de l'Angleterre. Le parti jacobite exerçait encore dans ces contrées une influence très-active. L'insolence de ses nombreux adhérens était au comble, et ils employaient toute sorte d'artifices pour gagner la masse du peuple en faveur du prétendant. De Foe leur opposa quatre pamphlets, où il démontrait l'absurdité et le danger de leur chimère; et, pour faciliter la circulation de ces opuscules, il leur donna des titres qui semblaient annoncer tout le contraire de ce qu'ils renfermaient. La méchanceté saisit avidement cette occasion de lui

nuire. Des personnages éminens, qu'il avait indisposés contre lui, favorisèrent cette manœuvre, quoique certains de son innocence. Il fut arrêté, obligé de fournir une caution de huit cents livres sterling, poursuivi en justice, et définitivement incarcéré, pour avoir plaidé sa cause, dans la *Revue*, avec son énergie accoutumée. Il fallut céder à l'orage. Les soumissions convenables le firent relâcher, et, chose assez difficile à comprendre, Oxford lui obtint le pardon de la reine, comme s'il eût été réellement coupable. De là vint que ses adversaires, en dépit de l'évidence, eurent l'audace de soutenir qu'il était duement convaincu de jacobitisme.

En abandonnant la *Revue*, De Foe entreprit une *Histoire générale du commerce*, qu'il se proposa de publier par numéros, de mois en mois, et qui ne s'étendit qu'à deux numéros. Les agitations du moment l'entraînèrent vers d'autres travaux, et l'acharnement des factions l'obligea de pourvoir à sa sûreté personnelle.

La reine n'eut pas plutôt cessé de vivre, que la rage des pamphlétaires se déchaîna plus que jamais contre lui; ils l'abreuvèrent de calomnies et

d'invectives, au sujet de ses relations avec un gouvernement qu'ils déprimaient de concert, parce qu'il n'était plus là pour les acheter ou pour les contenir. Importuné de ces clameurs, privé de sa pension, délaissé par les hommes même qu'il avait servis de son crédit ou de sa plume, il puisa un surcroît de courage dans son adversité, et commença un *Appel à l'honneur et à la justice*, dans lequel il rendait un compte exact et circonstancié de sa vie politique. » La mort s'approche, disait-» il avec sensibilité, dans le préambule de cet ou-» vrage : et d'après les infirmités dont je suis re-» devable à tant de fatigues et d'ennuis, j'ai lieu » de me supposer bien près du rivage de cet océan » qui n'a point de terme. Ainsi, je crois devoir, » avant de m'embarquer, régler mes comptes avec » le public, de peur que la calomnie ne trouble » mes enfans dans la possession du seul bien que » je leur laisserai, la réputation d'un père labo-» rieux et intègre ». Une attaque d'apoplexie interrompit ce travail; et après que De Foe eut langui pendant six semaines, sans pouvoir le continuer, ses amis, témoins de sa profonde affliction, augmentée par l'impuissance de se faire

connaître tel qu'il était, jugèrent convenable de publier son appel dans cet état d'imperfection.

Il s'y représente comme attaché au parti des Whigs, sans toutefois lui avoir jamais été servilement dévoué. Il rappelle les diverses époques où le bien de l'état et leur propre avantage lui ont fait embrasser une opinion qui différait de la leur. Il déclare que la conviction intime, autant que la reconnaissance, l'empêcheront toujours de partager leur animosité contre la feue reine et contre lord Oxford. Il provoque un examen sévère, mais impartial, des erreurs qu'il a pu commettre; il désavoue une multitude de livres incendiaires qu'on lui attribue, blâme l'aigreur des partis, les invite à se rapprocher, et recommande surtout au gouvernement d'user d'indulgence envers tous, bien que lui-même ait été victime de la modération, qu'il assure, un peu gratuitement, avoir sans cesse dirigé ses démarches et présidé à ses écrits.

Cet appel, que notre auteur négligea d'achever lorsqu'il fut rétabli, termina sa carrière polémique. Le peu d'amis, de fortune et de véritable gloire que lui avaient procuré ses travaux en ce

genre, lui ouvrit enfin les yeux sur la nullité et sur les risques du métier d'écrivain de parti. Il l'abjura sans retour, quoique ses ennemis lui aient encore imputé des pamphlets de circonstance, dont le titre même lui était le plus souvent inconnu; et le reste de ses jours fut consacré à des ouvrages d'un intérêt général et durable. Aussi, à dater de cette époque, son nom ne se trouve plus mêlé dans les intrigues ministérielles ou dans les querelles des factions, et sa vie prend le caractère de celle de la plupart des gens de lettres; elle n'offre plus d'autres particularités remarquables que la date, et le plus ou moins de succès de ses productions.

En voici la liste, dans l'ordre où elles parurent. Je me permettrai d'y joindre quelques observations succinctes, pour donner au lecteur une idée de celles qu'il ne connaît pas, ou pour apprécier le mérite des autres.

1° *L'Instituteur de famille*, en cinq parties. 1715.

Cet ouvrage, qui, en 1772, était à sa dix-septième édition, embrasse tout ce qui a rapport aux devoirs mutuels des pères et des enfans, des maîtres et des serviteurs, des maris et des femmes; aux

querelles domestiques, au danger du mauvais exemple et des châtimens infligés par humeur. L'intention de De Foe avait d'abord été d'en resserrer les matériaux dans une pièce de théâtre; mais la richesse du sujet, et le désir d'être utile à toutes les classes de la société, le firent renoncer à cette idée; seulement, pour éviter la sécheresse et la monotonie, presque inséparables d'un recueil de préceptes, il crut devoir lui donner la forme dramatique. Le public, occupé d'objets qui parlaient davantage à ses passions, l'accueillit d'abord assez froidement; mais le libraire ayant eu l'adresse d'engager un prédicateur célèbre à en faire l'éloge, aussitôt il fut vanté dans les chaires et dans les journaux: on s'empressa de l'acheter et de le lire; son utilité fut généralement sentie, et De Foe, qui avait gardé l'anonyme, de peur de nuire à sa réussite, ne craignit plus de s'en avouer l'auteur.

2° *La Vie et les Aventures surprenantes de Robinson Crusoé.* 1719.

Le succès de ce chef-d'œuvre fut prompt et universel: il valut, dit-on, plus de mille livres sterling au libraire Taylor, qui avait acheté le manus-

crit, *refusé par tous ses confrères.* Les critiques, les parodies auxquelles l'ouvrage donna lieu, ne servirent qu'à le faire connaître davantage, et tombèrent bientôt dans l'oubli, tandis que les éditions s'en multipliaient à Londres, et qu'on le traduisait dans toutes les langues de l'Europe.

La haine et l'envie, ne pouvant réussir à le décrier, s'efforcèrent au moins de ravir à De Foe le mérite de l'invention. On l'accusa de s'être approprié furtivement les papiers d'Alexandre Selkirk, matelot écossais, qui, après avoir vécu seul dans l'île de Juan Fernandez, l'espace de quatre ans et quatre mois, fut tiré de cette situation le 2 février 1709, par le capitaine Woodes Rogers. Mais il est aisé de le disculper à cet égard. L'histoire de Selkirk avait été insérée dès 1712, dans le voyage de ce capitaine, dans celui du capitaine Cook à la mer du Sud, dans les Mémoires de littérature, et dans un ouvrage périodique, intitulé : l'*Anglais.* Il y était dit formellement que Selkirk n'avait conservé ni plumes, ni encre, ni papier, et qu'il avait même oublié sa langue maternelle. Il est donc bien constaté qu'il n'avait point tenu de journal, et que De Foe n'avait pu s'emparer de ses manuscrits. Il est

très-probable que sa relation, qui n'occupe pas plus de six pages dans le voyage de Rogers, fournit à notre auteur l'idée-mère de son ouvrage; mais rien ne prouve qu'il ait puisé ailleurs que dans son cœur et dans son imagination les admirables détails qui rendent sa lecture si attachante et auxquels il est redevable de sa popularité.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner combien l'éducation théologique du pauvre Vendredi jette de langueur sur la dernière moitié du roman; l'époque où il fut composé, le goût, encore subsistant des Anglais pour les discussions religieuses, peut-être aussi le désir et le besoin de capter la bienveillance des dévots, expliquent cette intempérie d'argumens, et tant de beautés la rachètent qu'il y aurait plus que du pédantisme à la juger trop sévèrement.

Il faut, ce semble, user de la même indulgence à l'égard de deux autres superfétations, que notre auteur eut la faiblesse de publier, comme la suite, ou, pour mieux dire, comme le complément d'un ouvrage auquel il ne manquait rien. La première est un recueil de dissertations mystiques et morales, qui a pour titre : *Réflexions serieuses et importantes de Robinson Crusoé*, et que

suivant toute apparence, De Foe n'intitula ainsi que pour en avoir un débit plus avantageux. La seconde, intitulée : *Vision du monde Angélique*, n'est point une vision, ne présente pas même l'intérêt des chimères ingénieuses, et paraît n'avoir d'autre but que d'établir la doctrine des pressentimens, l'existence du diable, le sens prophétique des songes et la réalité du commerce, que des fous ou des fripons ont supposé entre l'homme et les substances immatérielles. Malheureusement pour De Foe, il prouva, par d'autres ouvrages, qu'au moins à une certaine époque de sa vie, il n'était que trop infatué de ces puériles extravagances.

3° *Le Philosophe muet*, ou *La Merveille de la Grande-Bretagne*, *contenant* : 1° *L'Histoire surprenante de Dickory Cronke, fils d'un chaudronnier du comté de Cornwall, qui, muet de naissance et demeuré tel pendant cinquante-huit ans, a parlé quelques jours avant sa mort ; avec des particularités sur sa vie et le genre de son décès*; 2° *Sa profession de foi et ses principes religieux, avec des méditations choisies, composées dans sa retraite ;* 3° *Ses observations prophétiques, sur les affaires*

de l'Europe et en particulier de la Grande-Bretagne, depuis 1620 *jusqu'à* 1629 *; le tout extrait de ses papiers, et garanti par des autorités incontestables, etc.* 1719.

Un pareil titre dispense de toute observation.

4° *La Vie, les Aventures et les Pirateries du fameux capitaine Singleton.* 1720.

Le succès de Robinson fut ce qui engagea De Foe à mettre au jour ce nouveau voyage imaginaire, qui lui est très-inférieur, soit du côté des incidens, soit pour l'agrément du récit. Abandonné dans l'île de Madagascar, le capitaine Singleton s'y établit et adopte les mœurs de ses habitans. Il passe en canot sur le continent de l'Afrique, échappe miraculeusement aux attaques des sauvages et des bêtes féroces; rencontre un de ses compatriotes parmi les Nègres; acquiert des richesses immenses; retourne en Angleterre; se rembarque et fait le métier de pirate. Tel est le cadre de ses aventures, également dépourvues d'intérêt et d'originalité.

5° *La Vie et les Aventures de M. Duncan Campbell, qui, quoique sourd et muet, écrit, à la*

première vue, le nom et la bonne fortune de quiconque paraît devant lui. 1720.

Abstraction faite des oracles de M. Campbell, cet opuscule, dont le fonds paraît véritable, mérite d'être recherché. Il renferme des développemens curieux, sur la méthode intellectuelle que ce sourd-muet s'était faite à lui même, pour comprendre les signes de la parole.

6° *Le Philosophe surnaturel*, ou *les Mystères de la Magie clairement développés, dans toutes les branches de cet art.*

Campbell est encore le héros de cette production; mais De Foe l'y considère uniquement sous le rapport des notions surnaturelles qu'il lui prête. L'ouvrage est divisé en cinq parties; la première a pour objet de prouver que les hommes correspondent par tous leurs sens avec les démons, les génies ou les esprits familiers, et de faire connaître les diverses classes de ces intelligences, ainsi que leur nature, bonne ou mauvaise : la seconde renferme un discours *philosophique* sur la seconde vue ou don de prophétie, tendant à démontrer qu'il est héréditaire dans certaines familles : la troisième répond à toutes les objections que l'on peut faire

contre l'existence des esprits, des sorciers, etc.: la quatrième traite de la divination par les songes, des spectres, des augures, des apparitions de revenans, des prédictions, etc.: la cinquième, enfin, ne laisse rien à désirer sur les enchantemens, la nécromancie, la géomancie, l'hydromancie, l'aëromancie, la pyromancie, la chiromancie, etc.

Il faut dire, à la louange de De Foe, qu'il eut le bon esprit de ne point mettre son nom à cette œuvre de démence; d'ailleurs, comme elle porte celui de W. Bon, il serait permis, à la rigueur, de ne pas la lui attribuer.

7° *L'Art de peindre, poëme latin de Dufresnoy, traduit en vers.*

Dryden avait publié, en 1695, une traduction en vers du poëme de Dufresnoy. Le public l'avait favorablement accueillie, parce qu'il y avait trouvé une profonde connaissance de la peinture et de grandes beautés de versification. Sans doute, il n'appartenait pas à De Foe de lutter avec un talent aussi supérieur, et l'on a peine à concevoir ce qui lui en suggéra l'idée. Quoi qu'il en soit, ce qui étonne le plus dans cette entreprise malheureuse, c'est de voir combien peu il s'efforça de

rivaliser Dryden, quant à l'harmonie et à la correction. Le faire de ce grand poète n'avait pas toujours été exempt de reproche; instruit par la réflexion et par les vers de Pope, il avait judicieusement abandonné les habitudes vicieuses, qui déparaient ses compositions. De Foe, qui avait bien d'autres vices à corriger dans sa manière, semble n'avoir pas même eu le sentiment du mieux, et, quoique entouré de modèles excellens, il donna toujours lieu de croire qu'il ne soupçonnait, entre la poésie et la prose, d'autre différence que la rime et la mesure.

8° *Les Aventures heureuses et malheureuses de Molly Flanders.* 1721.

Molly Flanders naquit dans la prison de Newgate; elle fut douze fois prostituée, se maria cinq fois (dont une à son propre frère), exerça pendant douze ans le métier de voleuse, fut déportée en Virginie et y passa cinq ans, puis devint riche, vécut honnêtement,

Et termina ses jours par un beau repentir.

De Foe s'est garanti le plus qu'il était possible des écueils que présentait cette narration sca-

breuse. Il tâche d'occuper moins le lecteur de l'histoire même que de son but moral, et de l'intéresser par les applications, plus que par les incidens. Mais à tout prendre, ce roman, peu digne de fixer l'attention d'un esprit cultivé et délicat, n'est fait que pour cette classe de lecteurs à qui il est bon de montrer le vice dans toute sa difformité; et assez d'auteurs, dont le génie est à leur niveau, prennent soin de tracer pour eux ces hideuses caricatures, sans que le vrai talent s'abaisse à les imiter.

9° *Journal de la Peste de* 1665. 1722.

10° *Courtoisie religieuse*, ou *Discours historiques sur la nécessité de ne marier que des personnes pieuses et de la même croyance.* 1722.

11° *Histoire et vie remarquable du véritablement honorable le colonel Jacques.* 1722.

Le colonel Jacques est le pendant de Molly Flanders; né dans l'aisance, il est mis en apprentissage chez un coupeur de bourse, passe vingt-six ans d'une manière conforme à cette éducation, est déporté en Virginie, devient un riche commerçant, retourne en Angleterre, se marie cinq fois avec quatre prostituées, va à la guerre, se bat bien, est fait colonel d'un régiment, et le quitte

pour aller mener, dans les pays étrangers, une vie des plus extraordinaires.

12° *L'Heureuse Maîtresse*, ou *Histoire de mademoiselle de Belau, connue sous le nom de comtesse de Wintselsheim et de lady Roxane, du temps de Charles II.* 1724.

Autre roman du même genre.

13° *Mémoire d'un cavalier*, ou *Journal militaire des guerres, qui ont eu lieu en Allemagne et en Angleterre, de* 1632 *à* 1648.

Roman d'un ordre plus relevé que les précédens. C'est le tableau d'événemens majeurs, racontés avec une simplicité noble, et accompagnés de réflexions solides : on ignore la date de sa publication.

14° *Examen de la grande loi de la subordination*, ou *Remarques sur l'insolence et la conduite insupportable des domestiques anglais.* 1724.

Ouvrage estimable à beaucoup d'égards, mais dont le but est manqué. Le tort de De Foe est d'attendre de la loi ce qu'il ne faut espérer que des mœurs.

15° *Voyage dans toute la Grande-Bretagne ;* 3 vol. 1724 à 1727.

De Foe avait voyagé avec des yeux observateurs et un jugement sain. Ses descriptions sont exactes et ses observations aussi justes que spirituelles. Il attache surtout le lecteur par des retours fréquens, sur les hommes et sur les faits dont on aime à s'entretenir.

16° *Nouveau voyage autour du monde, par une route non encore essayée.* 1725.

Voyage purement imaginaire, rempli d'intérêt et de variété.

17° *Histoire politique du diable.* 1726.

18° *Système complet de magie.* 1727.

Ces deux ouvrages peuvent être regardés comme n'en formant qu'un seul. De Foe s'y montre d'une manière digne de lui, et non plus comme un aveugle partisan des superstitions populaires, contre lesquelles il emploie tour-à-tour l'érudition, la satyre, le raisonnement et la saillie.

19° *La science complète du négociant anglais ;* 2 vol. 1727.

La probité, l'honneur, sont les bases des instructions que De Foe donne ici aux commerçans. Il n'était pas de ces écrivains qui regardent les vices particuliers comme utiles à la société en gé-

néral. « Dieu me préserve, dit-il, de passer pour » encourager l'immoralité, afin de vivifier une » branche de commerce »! Ce n'est pas ainsi que pense le plus grand nombre des spéculateurs. Aussi l'ouvrage de De Foe, quoique l'un des plus amples et des plus instructifs qui ait paru sur ces matières, n'obtint qu'un faible succès dans sa nouveauté, et n'est presque plus consulté aujourd'hui.

20° *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions.* 1727.

Retour bien étrange à une crédulité, dont l'*Histoire du diable* n'offrait presque plus de traces.

21° *Traité sur l'usage et l'abus du lit conjugal.* 1727.

Cet ouvrage satyrique et moral était commencé depuis trente ans. De Foe, après y avoir mis la dernière main, différa encore long-temps à le publier, « dans l'espérance, dit-il, que les hommes » deviendraient meilleurs et n'en auraient pas be- » soin ». Trop convaincu que cette espérance était vaine, il se décida enfin à le mettre au jour. Ses intentions étaient pures, et il n'avait rien épargné pour l'instruction de ceux qu'il voulait corriger;

mais on a observé avec raison qu'il aurait pu choisir un titre plus décent.

22° *Plan du commerce britannique.* 1728.

Espèce de supplément à la *Science du commerçant anglais*, composé dans le même esprit, et négligé par le même motif.

On a mis sur le compte de De Foe une vingtaine d'autres ouvrages polémiques ou religieux; mais il n'y a véritablement de lui que ceux dont j'ai donné la liste; et certes, ils sont assez nombreux pour qu'on ait droit d'être surpris d'une telle fécondité.

Ce fut au prix de ce travail infatigable que notre auteur acquit un peu d'aisance pour ses derniers jours; mais il ne lui procura ni la considération à laquelle il pouvait prétendre de la part du public, ni les égards que se doivent mutuellement les gens de lettres, dignes de ce nom. Pope, pour se venger de quelques plaisanteries contre les sylphes et les gnomes, insérées dans le *Système de magie* de De Foe, eut la cruauté de flétrir à la fois, dans un seul couplet de la Dunciade, sa réputation, celles de son épouse et de l'un de ses fils. Il paraît avoir méprisé cette insulte.

Il touchait alors au terme de sa vie laborieuse, et le voyait approcher avec la résignation de l'homme de bien. Il mourut à Londres, au mois d'avril 1731, à l'âge de soixante-huit ans, laissant après lui une veuve, qui ne lui survécut pas long-temps; six enfans, dont un seul entra dans la carrière des lettres, où il se traîna sans gloire; et eut moins de célébrité que n'en ont obtenu des assembleurs de mots, qui n'auraient pas imaginé une page de *Robinson*.

PRÉFACE

DU PREMIER TRADUCTEUR.

Le livre dont on donne ici la traduction au public, a été extrêmement goûté en Angleterre, et il s'en est débité un nombre prodigieux d'exemplaires : je ne m'en étonne pas. Jamais on n'a vu dans la vie d'un seul homme, un tissu si merveilleux d'aventures surprenantes; jamais on n'a vu un assemblage d'événemens extraordinaires, relevé par une si grande variété; et tous ceux qui ont fait quelque réflexion sur l'esprit humain, savent jusqu'à quel point il s'attache à la variété jointe au merveilleux.

Il est vrai qu'il aime encore naturellement la vérité, et qu'il ne jouit jamais si pleinement des agréables impressions que *le surprenant et le varié* font sur lui, que lorsqu'il croit avoir raison de se persuader que ces impressions, et les sentimens vifs et animés qui en sont les effets, sont produits par des objets véritables.

C'est conformément à ce principe, que ceux qui s'efforcent à nous amuser par des romans et par des fables, tâchent de nous dédommager de la vérité par une vraisemblance habilement ménagée. On sait qu'on va lire des fables, mais on oublie qu'on en lit; et l'imagination qui, dans la liaison des objets qu'on lui présente, ne trouve rien d'incohérent ou de contradictoire, s'y attache avec tant d'ardeur, qu'elle donne rarement à la raison le loisir de venir l'interrompre dans ses amusemens. Il arrive pourtant quelquefois, surtout à ceux dont le bon sens est cultivé, et qui se sont habitués à en faire usage, d'être assez maîtres de leur imagination, pour ne lui pas laisser longtemps la jouissance paisible d'un plaisir causé par l'arrangement artificieux d'une quantité d'images fausses.

Le roman est par conséquent de beaucoup inférieur à l'histoire, quand on ne les comparerait que du côté du plaisir qu'on tire de leur lecture.

Dans la dernière, on goûte le merveilleux sans interruption et sans inquiétude, et l'on a la satisfaction de se divertir d'une manière que la raison avoue et qu'elle augmente, en nous assurant que

nous ne sommes pas la dupe de celui qui nous amuse.

Il est aisé de voir par là qu'il est de l'intérêt de l'éditeur de cette traduction, de persuader au public qu'il leur donne une histoire véritable; mais il a trop d'intégrité pour décider positivement là-dessus : tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il trouve la chose très-probable ; en voici la principale raison.

L'ouvrage dont il s'agit ici n'est pas seulement un tableau des différentes aventures de *Robinson Crusoé ;* c'est encore une histoire des différentes situations où son cœur a dû se trouver. Les unes et les autres répondent avec tant de justesse aux événemens qui les précèdent, qu'un lecteur capable de réflexion sent, de la manière la plus forte, que, dans les mêmes circonstances, il est impossible de n'être pas agité par les mêmes mouvemens.

Il est difficile de décrire d'une manière naturelle et pathétique, les différentes situations du cœur, si on ne les copie d'après ses propres sentimens; mais j'avoue que cela est possible; et que de ce côté-là, l'art et la force de l'imagination

peuvent mettre à peu près la fiction au niveau de la vérité. On aurait tort pourtant de soupçonner l'auteur de cette histoire d'une habileté et d'un génie propres à nous en imposer d'une manière si adroite. On n'y voit rien qui sente l'homme de lettres. On y découvre plutôt un pauvre marinier qui est bien embarrassé à faire passer ses idées dans l'esprit de ses lecteurs; son style est rempli de répétitions; au lieu de réflexions, il nous donne souvent des sentimens tout crus, qui deviennent pourtant des réflexions sensées et justes en passant dans un esprit cultivé. Le bon sens qu'on entrevoit dans ses expressions est, pour ainsi dire, brut et privé de cette politesse et de cette forme que l'étude et le commerce des honnêtes gens sont capables de prêter à une justesse d'esprit naturel.

Je conviens qu'il paraît beaucoup d'industrie dans la description qu'on voit dans cette histoire, de tout ce que notre aventurier a fait pour sa conservation, et pour rendre sa solitude la moins désagréable qu'il était possible. Mais on aurait tort d'inférer de là que l'auteur doit être un habile homme. On sait à quels efforts la nécessité

porte l'esprit humain. On sait que les brutes même sont d'excellens machinistes, quand il s'agit de leur conservation ou de leur commodité; et nous sommes souvent étonnés de la justesse des mesures qu'elles prennent pour se procurer le bien et pour éviter le mal.

Le défaut de génie et de lumières que je trouve dans cette histoire, n'en doit point dégoûter le lecteur; la naïveté en fait le caractère essentiel; et, dans une pareille relation, elle vaut infiniment mieux que la finesse d'esprit.

Il y a pourtant des personnes qui y découvrent une grande finesse bien dangereuse. Ils s'imaginent que ce livre a été fait pour saper la base de la religion; mais il n'est pas possible de donner dans un raffinement plus bizarre. Il ne se peut rien trouver de plus orthodoxe que le pauvre *Robinson Crusoé;* rien n'est plus édifiant que les réflexions continuelles qu'il fait, pour justifier la providence divine dans toute sa conduite avec les hommes; rien de plus exemplaire que sa résignation dans tous les malheurs sous lesquels il est obligé de gémir.

Sison but avait été de répandre un venin caché

dans ses ouvrages, il en avait une occasion très-naturelle, quand, s'étant assujéti un sauvage du continent, il s'efforçait à jeter dans l'âme de ce barbare les premiers fondemens de la religion chrétienne. Il était le maître de prêter à ce sauvage toutes les difficultés qu'il pouvait croire embarrassantes. Mais bien loin de là, il lui donne une raison très-souple, et lui fait recevoir les principes de nos dogmes avec une grande docilité.

Il est vrai qu'une seule fois ce sauvage lui fait une question sur la compatibilité de la puissance du démon avec la Toute-Puissance divine, et que son maître n'a pas l'esprit d'y répondre; mais la seule raison en est, qu'il n'était pas grand théologien, et qu'il avait adopté les idées les plus populaires des opérations du démon sur le cœur humain.

Voilà tout ce que j'ai à dire au lecteur sur l'ouvrage même: je ne m'étendrai pas beaucoup sur la traduction; elle n'est pas scrupuleusement littérale, et l'on a fait de son mieux pour y aplanir un peu le style raboteux qui, dans l'original, sent un peu trop le matelot, pour satisfaire à la déli-

catesse française. Cependant, on n'a pas voulu le polir assez pour lui faire perdre son caractère essentiel, qui doit être hors de la juridiction d'un traducteur fidèle. On a eu soin, en récompense, d'abréger les répétitions des mêmes pensées, ou de les déguiser par le changement des termes.

VIE

DE THEMISEUL DE St.-HYACINTHE.

Thémiseul de Saint-Hyacinthe, dont le vrai nom était Hyacinthe Cordonnier, naquit à Orléans, le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, et d'Anne-Marie Mathé. Sa mère étant veuve, se retira à Troyes avec son fils ; elle y donnait des leçons de guitare, et son fils, de langue italienne. Celui-ci avait pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame; et ses leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'Abailard à Héloïse, il fut forcé de quitter Troyes, où M. Bossuet, évêque de cette ville, l'accueillait très-bien. Loin de s'occuper à détromper le public sur l'opinion ridicule qui lui donnait cet homme célèbre pour père, il paraissait n'être pas fâché qu'elle s'accrédităt. Au reste, ce qui peut y avoir donné lieu, ce sont ses liaisons avec le prélat neveu de ce grand homme, et la multitude de noms sous lesquels Saint-Hyacin-

the masquait souvent le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Les autres aventures de sa vie errante et romanesque ne sont pas très-connues. Voltaire, qui ne l'aimait pas, assure qu'il avait été moine, soldat, libraire, marchand de café, et qu'il vivait du profit du biribi. (*Lettres secrètes*, *Lettre* L.) Il n'a guères vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes et de ses libelles. Voici (suivant M. de Burigny) ce qui avait attiré à Saint-Hyacinthe ces injures et même ces calomnies; car c'est ainsi qu'il qualifie plusieurs des imputations faites à l'homme dont il prend la défense. Cet auteur fit un voyage à Paris, en 1719. Il y fut bien accueilli des gens de lettres, et fit connaissance avec Voltaire, qui commençait déjà sa brillante carrière. Son Œdipe attirait tous les gens de goût de la capitale. « Je me souviens (dit M. de Burigny) » que M. de Saint-Hyacinthe, se trouvant à une » de ses nombreuses représentations, près de l'au- » teur, lui dit, en lui montrant la multitude des » spectateurs : voilà un éloge bien complet de » votre tragédie. A quoi M. de Voltaire répondit

très-honnêtement : « votre suffrage, monsieur, » me flatte plus que celui de toute cette assem- » blée ». Ces deux écrivains se voyaient quelquefois, mais sans être fort liés. Peu d'années après, ils se trouvèrent en Angleterre, et ce fut alors que leur inimitié commença pour durer le reste de leur vie. M. de Saint-Hyacinthe, suivant les auteurs du journal Encyclopédique, a dit et répété plusieurs fois à M. de Burigny, que M. de Voltaire se conduisit très-irrégulièrement en Angleterre ; qu'il s'y fit beaucoup d'ennemis, par des procédés qui ne s'accordaient pas avec les principes d'une morale exacte. Il est même entré avec moi, ajoute M. de Burigny, dans des détails que je ne rapporterai point, parce qu'ils peuvent avoir été exagérés. Quoi qu'il en soit, Saint-Hyacinthe fit dire à M. de Voltaire que, s'il ne changeait de conduite, il ne pourrait s'empêcher de témoigner publiquement qu'il le désapprouvait : ce qu'il croyait devoir faire pour l'honneur de la nation française, afin que les Anglais ne s'imaginassent pas que les Français étaient ses complices et dignes du blâme qu'il méritait. On peut bien penser que M. de Voltaire fut très-mécontent d'une pareille correc-

tion. Il ne fit de réponse à M. de Saint-Hyacinthe que par des mépris; et celui-ci, de son côté, blâma publiquement et sans aucun ménagement, la conduite de M. de Voltaire. Ce poète, depuis cette époque, ne cessa de marquer sa haine à Saint-Hyacinthe. « La bile de celui-ci s'enflam-» ma, et il résolut de se venger par un trait qui » offenserait vivement son adversaire. Il faisait » dans ce temps-là une nouvelle édition de Ma-» thanasius, à laquelle il joignit l'apothéose ou la » déification du docteur Masso. Il y inséra la re-» lation d'une fâcheuse aventure arrivée à M. de » Voltaire, qui avait été indignement traité par » un officier français, nommé Beauregard. Cette » édition de Mathanasius, augmentée de l'apo-» théose, ne fit pas grande sensation à Paris, » quand elle y fut apportée d'Angleterre. Mais » l'abbé Desfontaines, ayant fait imprimer, dans » sa *Voltairomanie*, l'extrait qui regardait M. de » Voltaire, on recommença à parler beaucoup de » sa triste aventure, qui était presque oubliée ». M. de Voltaire se plaignit vivement à M. de Burigny, qui engagea Saint-Hyacinthe à écrire au poète pour désavouer le procédé de l'abbé Des-

fontaines; mais cette lettre ne le satisfit nullement (Voyez *la lettre de M. de Burigny, sur les démêlés de M. de Voltaire avec Saint-Hyacinthe, in*-8°, 1780; *et l'extrait qui en a été donné dans le journal Encyclopédique du premier juin* 1780).

Saint-Hyacinthe mourut à Breda, en 1746. L'ouvrage qui fait le principal fondement de sa réputation est le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, critique ingénieuse de l'abus de l'érudition que se permettent les commentateurs. Quelques-uns ont reproché à cette plaisanterie d'être trop longue. Il a donné en outre le *Mathanasiana*, ouvrage médiocre, et l'*Histoire du prince Titi*, féerie agréable, mais que l'auteur a laissée imparfaite. Saint-Hyacinthe est encore auteur de plusieurs romans, au-dessous de sa réputation, et de quelques traductions, qui prouvent qu'il a été contraint de travailler souvent pour la fortune, plutôt que pour la gloire. Au reste, trois ouvrages de notre auteur suffisent pour lui assurer une place distinguée dans la littérature : le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, le Prince Titi, et la traduction de la Vie de Robinson Crusoé, que l'on réimprime ici avec un grand nombre de corrections.

EXPLICATION,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DE QUELQUES TERMES DE MARINE

EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

—

AFFUT. On se sert d'un affût de canon sur un vaisseau, quand il est en mer.

A FLOT. Un vaisseau est à flot quand il est dans un lieu où il y a assez d'eau pour le porter.

AGRÈS. Les agrès d'un vaisseau sont ses cordages, ses voiles, ses poulies, ses vergues, son ancre, ses cables; en un mot, tout ce qui est nécessaire pour le faire naviguer.

AMARRER, lier, attacher avec une amarre. On amarre un vaisseau aux anneaux du port. On amarre un canon dans un vaisseau, de peur qu'il ne roule.

BANC DE SABLE. Ecueil ou roche cachée sous l'eau, ou grand amas de sable qui se trouve souvent à l'entrée des ports, où communément il n'y a qu'à peine assez d'eau pour porter un vaisseau, ce qui rend les bancs de sable dangereux.

BARRE. C'est un banc, un écueil qui barre une rivière ou un port, et qui ne permet d'y entrer que quand la mer est haute, ou qu'après avoir allégé les vaisseaux.

BATEAU DE CONSERVE. C'est un bateau qui va de compagnie avec un autre pour le secourir et en être secouru dans le besoin.

Baie. Petit golfe ou bras de mer qui se jette entre deux terres, et qui s'y termine en cul-de-sac par un ventre ou enfoncement plus grand que celui de l'anse, et plus petit que celui du golfe ; ou, plus simplement, enfoncement de la mer dans la terre, beaucoup plus large par le dedans que par l'entrée.

Beaupré. Mât de beaupré, celui des mâts d'un vaisseau qui est le plus avancé de la proue, et qui est couché sur l'éperon.

Bosseman. Second capitaine d'un vaisseau. Il est particulièrement chargé de l'ancre et des cordages. Les *Bossoirs* sont des poutres en saillie pour tenir l'ancre quand on l'a levé : celui qui en a soin se nomme *Bosseman*.

Bouffée. Coup de vent prompt et violent, mais qui n'a aucune suite.

Boulins. On appelle trous de boulins les trous où l'on met les pièces de bois qui portent les échafauds.

Bourasque. Un tourbillon de vent impétueux et de peu de durée s'appelle une *bourasque*.

Branle. Manière de lit dont se servent les gens de l'équipage d'un vaisseau. Il est composé d'un morceau de toile long de six pieds et large de trois. Cette toile est renforcée par les bords d'un cordage appelé *ralingues*, en façon d'ourlet. On le suspend par les quatre coins entre les ponts d'un vaisseau, et l'on y fait coucher les matelots et les soldats. On appelle *ralingues* les cordes que l'on coud autour des voiles pour en renforcer les bords.

Bras de mer. Cours d'eau plus ou moins considérable que fait la mer entre deux terres-fermes.

Cable. Grosse corde dont on se sert pour tenir les vaisseaux en rade, pour élever de grands fardeaux, et pour d'autres usages.

Caler. Caler les voiles, c'est les amener ou les abaisser avec les vergues, en les faisant glisser et descendre le long

du mât. Le mot *caler* est vieux ; il est remplacé aujourd'hui par *amener*.

Canal. Lieu creusé de main d'homme en forme de rivière, où il y a de l'eau.

Canevas. Espèce de grosse toile écrue, claire, de chanvre ou de lin.

Canot. Manière de petit vaisseau fait d'un tronc d'arbre. Les Indiens n'en ont point d'autres pour naviguer. Au reste, Gondole et Canot sont pris ici indifféremment l'un pour l'autre.

Cap. Un Cap ou Promontoire est une pointe de terre qui s'avance dans la mer plus que les terres contigües.

Capitaine de vaisseau. C'est un homme de confiance choisi par les négocians, pour transporter par mer leurs marchandises dans les pays où ils font commerce.

Caravanes. Campagne qu'un chevalier de Malte est obligé de faire sur mer pour s'acquitter du service qu'il doit à son Ordre. On dit aussi, mais improprement, d'un homme qui a beaucoup couru, soit sur mer, soit sur terre, qu'il a fait ses caravanes.

Cargaison. Provisions et marchandises dont un vaisseau est chargé.

Carrelet. Gros fil qui sert à faire des cordages, ou fil que l'on tire des cordons de quelque vieux cable coupé par pièce. Ce fil est d'un grand usage sur la mer pour raccommoder les manœuvres rompues.

Chaloupe. Sorte de petit vaisseau dont on se sert sur mer.

Cime. La pointe la plus élevée d'un arbre, d'un rocher, d'une montagne et de toute élévation.

Cingler. C'est naviguer à pleines voiles.

Compas de mer. Le compas de mer est la boussole, et la boussole est un cadran dont l'aiguille frottée d'aimant se tourne toujours vers le Nord.

Corsaire. Les corsaires, ordinairement parlant, font sur la mer ce que les voleurs font sur les grands chemins; ils épient les passans, et quand ils sont plus forts qu'eux ils les attaquent et les volent.

Degrés de latitude. Ils se comptent depuis la ligne ou l'équateur. On les appelle degrés de latitude septentrionale dans l'hémisphère septentrional, et de latitude australe dans l'hémisphère austral. Un degré est la soixantième partie d'un méridien.

Démâté. Il y a dans chaque navire un mât, c'est-à-dire une grande pièce de bois plantée debout, et à laquelle sont attachés les voiles. Un navire démâté est celui dont le mât est brisé et hors d'état de remplir sa destination.

Demi-pont. C'est la partie d'un vaisseau qui se trouve sous le gaillard de l'arrière.

Dériver. C'est sortir de sa route par la violence des vents, des courans ou de la marée.

Dunes. Collines sablonneuses qui s'étendent le long des bords de la mer.

Ecoutilles. Grandes ouvertures des ponts ou tillacs d'un vaisseau, pour y descendre et pour en tirer les gros fardeaux et les marchandises.

Ecumeur. Nom que l'on donne aux corsaires.

Eperon. Partie de l'avant du vaisseau, qui se termine en pointe en faisant une grande saillie, et s'avance la première en mer.

Fanal. Feu allumé sur le haut d'une tour élevée sur la côte, ou à l'entrée des ports et des rivières, pour éclairer et pour guider, pendant la nuit, les vaisseaux dans leur route. C'est ce qu'on nomme plus communément *Phare*.

Filer le cable. C'est le lâcher et en donner autant qu'il est besoin pour s'éloigner en mer.

Fraichir. Se dit du vent lorsqu'il commence à devenir fort

Frégate. Vaisseau de haut bord, mais moindre que les grands vaisseaux, et qui est à rames et à voiles.

Freter. Freter un vaisseau, c'est le prendre à louage pour transporter dedans des marchandises.

Golfe. Espace de mer embrassé de terre, à peu près en forme d'arc.

Gondole. Petite barque fort légère, qui s'élargit un peu par le milieu, et qui se termine en pointe par les deux bouts.

Goudron. Le goudron est une espèce de gomme et de poix servant principalement à calfater les vaisseaux, c'est-à-dire à en boucher les trous et les fentes pour empêcher que l'eau n'y pénètre.

Gouvernail. C'est une grande pièce de bois qui est attachée au derrière d'un navire, et qui sert, comme l'indique le mot, à le gouverner.

Grappin. Espèce de croc ou de crochet à quatre becs ou pointes recourbées, avec lesquelles on accroche un vaisseau en toute chose.

Gros temps. On entend par gros temps, une tempête, un orage.

Haler. C'est tirer une barque à soi à force de bras avec une corde.

Hansière. La hansière est un cordage que l'on jette à une chaloupe ou à un bâtiment qui veut venir à bord d'un autre.

Ligne ou équateur. C'est le cercle de la sphère qui est également distant des deux pôles du monde.

Mât. C'est un arbre qui tient les voiles d'un navire. Dans chaque navire il y a ordinairement quatre mâts et quelquefois cinq. Chacun de ces mâts a son nom.

Matelot. Homme de mer subalterne. Il sert à faire manœuvrer le vaisseau, sous les ordres du capitaine.

Mizaine. Le mât de mizaine est celui qui est placé entre le mât de beaupré et le grand mât d'un vaisseau.

Ouragan. Vent de tempête. Ce vent règne principalement dans les îles. Il abat les arbres et les maisons. L'ouragan, dans l'espace de vingt-quatre heures, fait le tour de la boussole.

Parages. Il se dit d'un endroit, d'un espace de mer où les vaisseaux se trouvent dans leur course.

Passager. Être passager dans un vaisseau, c'est s'y embarquer pour ne faire que passer dans un autre lieu.

Patron. On appelle Patron d'un vaisseau celui qui commande aux matelots de ce vaisseau, et qui a soin de ce qui en regarde le service et la manœuvre.

Perroquet. Le perroquet est le mât le plus élevé d'un vaisseau. Il est arboré sur les hunes des autres mâts. Les hunes sont une sorte de petits planchers qui sont en saillie autour des mâts, et sur lesquels quand on est en mer, on fait monter un matelot pour découvrir de plus loin.

Pilote. Le Pilote est le conducteur d'un vaisseau, celui qui est chargé de diriger sa marche. Il le conduit à la faveur de la boussole.

Pomper. C'est jeter l'eau hors du navire par le moyen d'une pompe, c'est-à-dire par le moyen d'une machine propre à l'enlever.

Poupe. La poupe est la partie du derrière d'un vaisseau. Avoir le vent en pouppe, c'est avoir le vent favorable; c'est être poussé par le vent vers le lieu qu'on désire d'atteindre.

Proue. La proue est la partie du vaisseau qui s'avance la première en mer.

Quille. C'est une longue pièce de bois qui va de la poupe à la proue d'un vaisseau, et qui lui sert comme de fondement.

Rade, signifie une certaine étendue de mer proche des

côtes, qui n'est point enfermée, à la vérité, mais qui est à l'abri de certain vent, et où les vaisseaux peuvent tenir à l'ancre.

Radeau. Espèce de train de bois de charpente ou de planches, que l'on fait aller à flot.

Radouber. C'est réparer les dommages qu'a soufferts le corps d'un vaisseau. Les matières dont on se sert à cet effet sont des planches, des plaques de plomb, des étoupes, du brai, du goudron, et en général tout ce qui peut arrêter les voies d'eau.

Remora. Signifie obstacle, retardement. Il est emprunté du latin, et remora se dit en latin d'une espèce de petit poisson auquel les anciens attribuaient la force d'arrêter les vaisseaux dans leur course.

Vergue. Pièce de bois longue, arrondie, une fois plus grosse par le milieu que par les bouts, posée carrément par son milieu sur le mât vers les racages, et qui sert à porter les voiles. Les racages sont des boules de bois enfilées qu'on met sur les mâts pour faciliter le mouvement des vergues.

Voile. Mettre à la voile, c'est sortir du port, c'est mettre en mer. La voile est un assemblage de pièces de toile et quelquefois de pièces d'étoffe cousues ensemble. Elles sont attachées aux vergues, ainsi qu'aux étais, et on les développe en les déroulant pour recevoir le vent qui doit pousser le vaisseau.

Mappemonde
DES DEUX
Hemispheres
Oriental et Occidental
Pole Arctique
Pôle Arctique
MER DU NORD
MER PACIFIQUE
MER DU SUD
OCEAN MERIDIONAL
MER DES INDES
AMERIQUE MERIDIONALE
AMERIQUE SEPTENTRIONALE
AFRIQUE
ARABIE
PERSE
INDOSTAN
TARTARIE CHINOISE
CHINE
TARTARIE INDEPENDANTE
TARTARIE RUSSE
MER ORIENTALE
NOUVELLE HOLLANDE
Cercle Polaire Antarctique
Pole Antarctique
Pôle Antarctique
HEMISPHERE OCCIDENTAL OU NOUVEAU MONDE.
HEMISPHERE ORIENTAL OU ANCIEN MONDE.
VOYAGE de ROBINSON.

VIE ET AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ.

Je suis né en l'année mil six cent trente-deux, dans la ville d'Yorck, d'une bonne famille, mais qui n'était point originaire de ce pays là. Mon père était étranger, natif de Brême, et fit son premier établissement à Hull. Il y acquit beaucoup de bien en faisant le négoce : ensuite, renonçant au commerce, il alla demeurer à Yorck, où il épousa ma mère, dont les parens s'appelaient Robinson. Cette famille est une des meilleures du comté, et c'est de là que j'ai été appelé Robinson Kreutznaer ; mais par une corruption de nom, qui est assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle aujourd'hui Crusoé, et nous nous appelons et nous signons de même. Mes compagnons ne m'ont jamais donné d'autre nom.

J'avais deux frères plus âgés que moi, dont l'un était lieutenant colonel d'un régiment d'infanterie anglais, commandé par le fameux colonel Lockart, et qui fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols. Quant au second, je

n'ai jamais su ce qu'il était devenu, et je ne suis pas mieux instruit de sa destinée, que mon père et ma mère ne l'ont été de la mienne.

Comme j'étais le troisième garçon de la famille, et que je n'avais appris aucun métier, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon père, qui était fort âgé, ne m'avait pas laissé dans l'ignorance : il m'avait donné la meilleure éducation qu'il avait pu, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une de ces écoles publiques qu'il y a dans les campagnes, et il me destinait à l'étude des lois ; mais j'avais de toutes autres vues. Le désir d'aller sur mer me dominait uniquement ; cette inclination me roidissait si fort contre la volonté et même contre les ordres de mon père, et me rendait si sourd aux remontrances et aux sollicitations pressantes de ma mère et de tous mes proches, qu'on eût pu conjecturer, dès-lors, qu'une espèce de fatalité m'entraînait secrètement vers un état de souffrance et de misère. Mon père, qui était un sage et grave personnage, me donna d'excellens avis pour me faire renoncer à un dessein, dont il voyait bien que je m'étais entêté. Un matin, il me fit venir dans sa chambre où il était confiné à cause de la goutte, et il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avais, ou plutôt quelle était ma folie, de vouloir quitter la maison paternelle et ma patrie,

Mon pere me donna d'excellens avis pour me faire renoncer à ce dessein.

Tom. I pag. 2.

Stothart inv.

Delvaux sculp.

où je pouvais avoir de l'appui, et une belle espérance de pousser ma fortune par mon application et par mon industrie, et cela en menant une vie commode et agréable ? Il me disait qu'il n'y avait que deux sortes de gens, les uns dénués de tout bien et sans ressource, les autres d'un rang supérieur et distingué, à qui il appartînt de former de grandes entreprises, et d'aller par le monde chercher les aventures, afin de s'élever, et de se rendre fameux par une route peu frayée; que ce parti était de beaucoup trop au dessus, ou trop au dessous de moi; que mon état était mitoyen, ou tel, qu'on pouvait l'appeler le premier étage de la vie bourgeoise ; que par une longue expérience il avait reconnu que cette situation était la meilleure de toutes, la plus à la portée de la félicité humaine, à l'abri de la misère, des travaux et des souffrances du commun des artisans; exempte de l'orgueil et du luxe, de l'ambition et de l'envie des grands du monde. Il me disait que je pouvais juger du bonheur de cet état, par cela même que c'était celui que tous les autres hommes enviaient : que des rois avaient souvent gémi sur les misérables suites d'une haute naissance; qu'ils auraient souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités, entre les grands et les petits; que le sage s'était déclaré en faveur de cet état, et qu'il y avait fixé le point de la vraie félicité, en priant le ciel de n'avoir ni pauvreté, ni richesse.

Il me faisait remarquer une chose que je trouverais toujours dans la suite; c'est que les calamités de la vie se partageaient entre les plus qualifiés et le bas peuple; mais que dans l'état de médiocrité, il n'y avait point tant de désastres, et qu'on n'y était point sujet à autant de vicissitudes que dans le plus haut ou dans le plus bas : que dis-je? les maladies et les indispositions, soit du corps, soit de l'esprit, y étaient moins fréquentes que parmi des gens qui, par une suite naturelle de leur manière de vivre, gagnaient divers maux, ceux-ci par leurs débauches et leurs excès, ceux-là par un trop rude travail, ou faute de nourriture et du nécessaire : il ajoutait qu'une fortune médiocre était le siége de toutes les vertus et de tous les plaisirs; que la paix et l'abondance en étaient les compagnes; que la tempérance, la modération, la tranquillité, la santé, la société, en un mot, tous les divertissemens honnêtes et désirables étaient attachés à ce genre de vie; que, par cette voie, les hommes finissaient doucement leur carrière, et la finissaient en paix, sans être fatigués du travail des mains, ni de celui de l'esprit; sans se livrer à une vie servile pour gagner leur subsistance, ni à une suite continuelle de perplexités qui troublent la tranquillité de l'âme et le repos du corps; sans sentir en soi-même ni la rage de l'envie, ni les aiguillons cuisans de l'ambition; après avoir joui des commodités et de toutes les

douceurs de la vie; sensibles à leur propre bonheur, et apprenant, par une expérience journalière, à l'affermir de plus en plus.

Après quoi il m'exhorta dans les termes les plus pressans et les plus tendres, à ne point faire une étourderie de jeunesse, à ne point aller au devant des maux, dont la nature et ma naissance m'avaient garanti; il me fit observer que je n'étais pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain; qu'il ferait tout pour moi, et n'oublierait rien pour me mettre en possession de cet état de vie qu'il venait de me recommander; que si je n'étais pas content et heureux dans le monde, ce serait sans doute ma propre faute ou ma destinée; qu'après avoir fait son devoir, en m'avertissant du préjudice que me porteraient de fausses démarches, il n'était plus responsable de rien; en un mot, que, comme il travaillait à mon bonheur, si je voulais demeurer à la maison et m'établir de la manière qu'il le désirait, aussi ne voulait-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant, que j'avais devant les yeux l'exemple funeste de mon frère aîné, à qui il avait pareillement fait valoir ces puissans motifs, pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-Bas; qu'il n'avait pu l'empêcher de suivre une résolution de jeune homme, ni de courir à sa perte en embrassant le parti qu'il lui défendait. Il ajouta qu'il ne cesserait jamais de

prier pour moi; mais qu'en même tems il osait m'annoncer que, si je faisais ce faux pas, Dieu ne me bénirait point, et qu'à l'avenir j'aurais tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils, sans avoir personne pour m'assister.

Ce discours fut véritablement prophétique, quoiqu'à mon avis il ne le crût point tel; et je remarquai, sur la fin, que les larmes coulaient abondamment de ses yeux; sur-tout quand il parla de la mort de mon frère. Mais lorsqu'il dit que j'aurais le loisir de me repentir, sans avoir personne pour m'assister, il fut si ému qu'il s'interrompit, et m'avoua qu'il n'avait pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre : eh! pouvais-je y être insensible? En conséquence je résolus de ne plus penser à mes voyages, mais plutôt de m'établir chez nous, suivant les intentions de mon père. Mais, hélas! cette bonne disposition passa comme un éclair : et pour prévenir désormais les importunités de mon père, je formai le projet de m'éloigner, sans prendre congé de lui. Néanmoins je n'en vins pas sitôt à l'exécution, et je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvemens. Un jour que ma mère paraissait un peu plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part : je lui dis que ma passion, pour voir le monde, était insurmontable; qu'elle me rendait incapable d'en-

treprendre quoique ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout, et que mon père ferait mieux de m'en donner la permission que de me forcer à la prendre. Je la priai de faire réflexion que j'avais déjà dix-huit ans, et qu'il était trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir clerc chez un procureur; que si je l'entreprenais, j'étais sûr de ne jamais finir mon tems, de m'enfuir de chez le maître avant le terme, et de m'embarquer. Mais si elle voulait bien parler pour moi, et m'obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettais, en cas que je revinsse, et que je ne m'accommodasse pas de cette vie errante, d'y renoncer et de réparer ensuite le tems perdu par un redoublement de diligence.

A ces propos, ma mère se mit fort en colère : elle me dit que ce serait peine perdue de parler à mon père sur cette matière; qu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts, pour donner son consentement à une chose qui me serait si pernicieuse; qu'elle ne concevait pas comment j'y pouvais encore penser, après l'entretien que j'avais eu avec lui, et malgré les expressions tendres et engageantes dont elle savait qu'il avait usé pour me ramener; en un mot, que si je voulais m'aller perdre, elle n'y voyait point de remède; mais qu'assurément elle n'y donnerait jamais son consentement; qu'elle ne voulait point contribuer à

ma ruine; et qu'il ne serait jamais dit que ma mère se fût prêtée à une chose que mon père aurait rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, néanmoins j'ai appris dans la suite, qu'elle avait rapporté le tout à mon père, et que, pénétré de douleur, il avait dit en soupirant : « Ce garçon pourrait être heu» reux, s'il voulait demeurer à la maison, mais il » sera la plus misérable de toutes les créatures s'il va » dans les pays étrangers; je n'y saurais consentir. »

Ce ne fut qu'un an après ceci, que je m'échappai. Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. Souvent même je me plaignais à mon père et à ma mère qu'ils fussent si fermes à me contrarier dans une chose pour laquelle je me sentais une inclination prédominante.

Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard, et sans aucun dessein formé de prendre l'essort, j'y rencontrai un de mes camarades qui était sur le point d'aller par mer à Londres, sur le vaisseau de son père. Il m'invita à aller avec eux; et pour mieux m'y engager, il me tint le langage ordinaire des mariniers; savoir, qu'il ne m'en coûterait rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni père ni mère; je ne me mets pas en peine de leur faire savoir de mes nouvelles; mais abandonnant la chose au hasard, sans demander la bénédiction de mon père, ni implorer l'assis-

tance du ciel; sans faire attention ni aux circonstances, ni aux suites, je me rendis à bord d'un vaisseau qui allait à Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le premier septembre de l'an mil six cent cinquante et un. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune aventurier, dont les infortunes aient commencé plus tôt, et duré plus longtems que les miennes. A peine le vaisseau était-il sorti de la rivière d'Humber, que le vent commença à fraîchir, et la mer à s'enfler d'une furieuse manière. Comme je n'avais pas été sur mer auparavant, le malaise et la terreur s'emparant à la fois de mon corps et de mon âme, me plongèrent dans une angoisse que je ne puis exprimer. Je commençai dès-lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avais fait, et sur la justice divine qui châtiait en moi un enfant vagabond et désobéissant. Dès-lors, tous les bons conseils de mes parens, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit; et ma conscience qui n'était pas encore endurcie, comme elle l'a été depuis, me reprochait d'avoir méprisé des leçons si salutaires, et de m'être éloigné de mon devoir envers mon père, et envers Dieu.

Pendant ce tems-là la tempête se renforçait, la mer s'agitait de plus en plus; et quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, et sur-tout de ce que je vis peu de jours après, c'en était assez pour ébranler un nouveau

marin, et un homme qui, comme moi, se voyait dans un autre élément. A chaque minute je m'attendais à être englouti dans les flots, et chaque fois que le vaisseau s'abaissait, je croyais qu'il allait toucher au fond de la mer, pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse je fis plusieurs fois le vœu que si Dieu me sauvait de ce voyage, et qu'il me fît la grâce de reprendre terre, je ne remonterais de mes jours sur un vaisseau, et ne m'exposerais plus à de semblables dangers; mais que je men irais tout droit chez mon père, et me conduirais par ses conseils. C'est alors que je vis clairement combien étaient justes ses observations sur l'état mitoyen de la vie; combien il avait passé ses jours doucement et agréablement, n'ayant à essuyer ni tempête sur la mer, ni disgrâce sur la terre. Ainsi, me proposant pour modèle la pénitence de l'enfant prodigue, je résolus de retourner à la maison de mon père.

Ces sages et saines pensées durèrent autant de tems que dura la tempête, et même un peu au-delà. Le jour suivant, le vent s'était abattu, la mer apaisée, et je commençai un peu à m'y accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer. Mais à l'approche de la nuit, le tems s'éclaircit; le vent cessa tout-à-fait, une charmante soirée s'ensuivit; le soleil se coucha sans nuage, et le lendemain il se leva de même. Ainsi l'air qui n'était agité que

d'un vent doux et léger, l'onde unie comme la glace, le soleil qui brillait sur ce miroir, offraient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avais bien dormi pendant la nuit, et loin d'être encore incommodé du mal de mer, j'étais plein de courage, regardant avec admiration l'Océan qui, le jour d'auparavant, avait été si courroucé et si terrible, et qui se faisait voir alors si calme et si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bons propos que j'avais faits, mon compagnon, qui véritablement m'avait engagé dans cette équipée, s'en vint à moi, me donnant un coup sur l'épaule; « Eh bien! cama-« rade, dit-il, je gage que vous aviez peur la nuit » précédente; n'est-il pas vrai? Ce n'était cependant » qu'une bouffée. Comment! dis-je, vous n'appe-» lez cela qu'une bouffée ? c'était une véritable » tempête? Une tempête ! répliqua-t-il, que vous » êtes innocent! ce n'était rien du tout : vraiment! » vraiment! nous nous moquons bien du vent, » quand nous avons un bon vaisseau et que nous » sommes au large; mais, camarade, voulez-vous » que je vous dise la vérité? c'est que vous n'êtes » encore qu'un novice. Allons, mettons-nous à faire » du punch, et que les plaisirs de Bacchus nous » fassent entièrement oublier la mauvaise humeur » de Neptune. Voyez-vous quel beau tems il fait » à cette heure! » Enfin, pour abréger ce triste endroit de mon histoire, nous suivîmes le vieux train

des gens de mer : on fit du punch, je m'enivrai ; et dans une nuit de débauche, je noyai tous mes repentirs, toutes mes réflexions sur ma conduite passée, et toutes mes résolutions pour l'avenir. En un mot, comme à l'orage on avait vu succéder le calme et la tranquillité sur les eaux, ainsi l'agitation de mes pensées finie, ma crainte dissipée, mes premiers désirs revenus, j'oubliai entièrement les promesses et les vœux que j'avais formés dans la détresse. Il est bien vrai que j'avais quelques intervalles de réflexion, et que les bons sentimens revenaient quelquefois à la charge, comme il arrive dans ces sortes d'occasions; mais je les repoussais, et je tâchais de m'en guérir comme d'une maladie. En prenant à tâche de bien boire et d'être toujours en compagnie, j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès; car c'est ainsi que je les appelais. De sorte qu'en cinq ou six jours de tems, j'obtins, sur ma conscience, une victoire aussi complète, que le pourrait souhaiter un jeune homme qui cherche à en étouffer les remords. La Providence, selon ses vues de miséricorde ordinaires en pareil cas, avait résolu de me laisser sans excuse; et puisque je ne reconnaissais pas mon libérateur dans cette dernière occasion, celle qui devait se présenter était telle que le plus méchant garnement et le plus endurci qui fût parmi nous, serait forcé de reconnaître, et la grandeur du danger, et la miséricorde infinie qui nous en aurait tirés.

Le sixième jour de notre navigation nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avait été contraire, et le tems calme, nous n'avions fait que très-peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fûmes obligés de mouiller en cet endroit, et nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire et de souffler sud-ouest, sept ou huit jours de suite, pendant lesquels plusieurs vaisseaux de Newcastel entrèrent dans la même rade, le rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins nous n'aurions pas laissé écouler tant de tems, sans atteindre l'embouchure de cette rivière à la faveur de la marée, si le vent n'avait pas été trop rude, et si au quatrième ou cinquième jour, il n'était pas devenu très-violent. Mais une rade passant pour aussi bonne qu'un hâvre, notre ancrage étant bon, et le fond où nous mouillâmes très-ferme, nos gens ne se mettaient en peine de rien, et avaient si peu de pressentiment de quelque danger, qu'ils passaient le tems dans le repos et dans la joie, comme on fait sur mer. Mais le huitième jour, au matin, le vent augmenta, et tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts du perroquet, et pour tenir toutes choses bien serrées et en bon ordre, afin de donner au vaisseau tout l'allégement possible. Vers le midi, la mer s'enfla prodigieusement : notre château gaillard plongeait à tous momens, et les flots inondè-

rent le bâtiment plus d'une fois. Là-dessus le maître fit jeter l'ancre maîtresse ; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur deux ancres, après avoir filé nos cables jusqu'au bout.

Pour le coup, la tempête était horrible, et je voyais déjà l'étonnement et la terreur sur le visage des matelots mêmes. Quoique le maître fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du vaisseau, cependant je l'entendais souvent qui, en passant près de moi, à l'entrée et au sortir de sa cabane, proférait tout bas ces paroles : « Grand Dieu, ayez pitié de nous ! » nous sommes tous perdus ! c'est fait de nous » ! Dans cette première confusion, j'étais tout étendu, stupide et immobile dans ma cahute qui était au gouvernail ; et je ne saurais bien dire quelle était la situation de mon esprit. Je ne pouvais, sans honte, rappeler le souvenir de ma première repentance, dont j'avais foulé aux pieds tous les engagemens par un endurcissement de cœur effroyable. Les horreurs de la mort que j'avais cru tout-à-fait passées, n'imaginant pas que ce second orage approcherait du premier, se réveillèrent, quand j'entendis dire au maître, comme je viens de le raconter, que nous étions tous perdus. Je sortis de ma cahute pour voir ce qui se passait dehors. Un plus affreux spectacle n'avait jamais frappé ma vue ; les flots s'élevaient comme des montagnes, et venaient fondre sur nous de mo-

ment à autre; de quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. Deux vaisseaux passèrent auprès de nous pesamment chargés, ils avaient leurs mâts coupés rez-pied, et nos gens s'écrièrent qu'un vaisseau qui était à un mille devant nous, venait de couler à fond. Deux autres bâtimens, détachés de leurs ancres, avaient été jetés à la rade en pleine mer, voguant sans mâts à l'aventure. Les bâtimens légers se trouvaient les moins en butte à la tourmente, comme étant moins accablés de leur propre poids, et il en passa deux ou trois tout proche de nous, qui couraient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir, le pilote et le contre-maître demandèrent au maître la permission de couper le mât de devant; à quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance : mais le contre-maître lui ayant représenté que, si on ne le faisait pas, le vaisseau s'enfoncerait infailliblement, il y consentit; et quand le mât de devant eut été coupé, celui du milieu branlait si fort et donnait de telles secousses, qu'on fut obligé de le couper pareillement, et de rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penser en quel état j'étais dans cette conjoncture, moi qui n'avais point encore navigué, et à qui peu de chose avait déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis de si loin rappeler les pensées que j'avais, le souvenir des leçons que j'aurais dû tirer du dernier péril, et le

mépris que j'en avais fait pour suivre ma première et méchante résolution, m'effrayaient encore plus que la mort. Ces réflexions, jointes à l'horreur qui naissait naturellement de la tempête, me jetèrent dans une situation qu'il n'est pas possible d'exprimer. Mais nous n'en devions pas être quittes à si bon marché; la tempête continua avec tant de furie, que les matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais vu une pire. Notre vaisseau était bon, mais extrêmement chargé, et si fort affaissé dans l'eau, que les matelots s'écriaient de tems en tems qu'il allait s'enfondrer. Je m'enquis de la signification de ce mot ENFONDRER, car je l'ignorais auparavant, et j'aurais dû, en quelque façon chérir cette ignorance. Cependant la tempête était si violente, que je voyais, ce qu'on voit rarement, le maître, le contre-maître et quelques autres des plus raisonnables, faisant leur prière, et s'attendant à tout moment que le vaisseau irait à fond. Pour surcroît de malheur, vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avait envoyé en bas pour visiter le fond de cale, s'écria qu'il y avait une ouverture, et un autre dit que nous faisions quatre pieds d'eau. Alors on appela tout le monde à la pompe. Ce mot seul me jeta dans une telle consternation, que j'en tombai à la renverse sur mon lit, au bord duquel j'étais assis. Mais les gens du vaisseau s'en vinrent me tirer de ma léthargie, et me dirent que, si je n'avais été bon à rien jusqu'ici, j'étais à

cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai, et m'en allai à la pompe, où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces choses se passaient, le maître, voyant quelques bâtimens légers de charbonniers qui, ne pouvant tenir contre la tempête, étaient obligés de gagner le large, et qui voulaient venir vers nous, fit tirer un coup de canon, pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne savais ce que cela signifiait, je fus si étonné, que je crus le vaisseau brisé, ou qu'il était arrivé quelque autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis. Mais, comme nous étions dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, on ne prenait pas garde à moi, ni à l'état où je me trouvais; seulement un autre prit ma place à la pompe, en me poussant de côté avec son pied, et me laissa tout étendu, dans la pensée que j'étais mort : je ne revins à moi que long-tems après.

On continuait de pomper; mais l'eau gagnant à fond de cale, il y avait toute apparence que le vaisseau s'enfondrerait; et quoique la tempête commençât tant soit peu à diminuer, il n'était pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un port : de sorte que le maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit bâtiment, qui venait justement de passer devant nous, hasarda un bateau pour nous secourir; ce ne fut qu'avec beaucoup de risques

que ce bateau approcha, et il ne paraissait guères possible qu'il nous abordât, ni que nous y entrassions, quand enfin, les rameurs faisant les derniers efforts, et exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous leur jetâmes de l'arrière une corde avec une bouée, et lui donnâmes une grande longueur. Eux, bravant et la peine et le danger, s'en saisirent, et nous, après les avoir tirés jusques sous la poupe, nous nous mîmes dans leur bateau. C'est en vain que nous aurions prétendu, et les uns et les autres, aborder à leur vaisseau : tous convinrent qu'il fallait nous laisser flotter, mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre, et notre maître promit que si leur bateau était endommagé en touchant le sable, il en tiendrait compte au maître de leur vaisseau. Ainsi, partie en ramant, partie en suivant le gré du vent, nous déclinâmes au nord presque jusqu'à Winterton-Ness.

Il n'y avait guères plus d'un quart-d'heure que nous avions quitté notre vaisseau, lorsque nous le vîmes couler bas, et c'est alors que j'ai appris, pour la première fois, ce qu'on entendait par ce mot, en termes de marine; mais j'avoue franchement que j'avais la vue un peu trouble, et qu'à peine pouvais-je discerner les choses quand les matelots me dirent que le bâtiment enfonçait ; car dès le moment que je m'étais mis, ou plutôt qu'ils m'avaient mis dans le bateau, j'étais comme un

homme pétrifié, tant par la peur qui m'avait saisi, que par mes réflexions, qui me faisaient sentir d'avance toutes les horreurs de l'avenir.

Pendant ce tems-là nos gens faisaient force de rames pour approcher de terre aussi près qu'il serait possible ; et lorsque le bateau était au-dessus des vagues, d'où l'on découvrait au loin, nous appercevions un grand nombre de personnes qui accouraient le long du rivage, pour nous assister dès que nous serions proche. Mais nous n'avancions guères vers la terre, et même nous ne pouvions aborder, jusqu'à ce que nous eussions passé le fanal de Winterton; car, au-delà, la côte s'enfonce à l'ouest du côté de Cromer, et ainsi elle brisait un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, et non sans de grandes difficultés, que nous descendîmes tous heureusement à terre. De là nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire, avec beaucoup d'humanité, soit de la part du magistrat, qui nous assigna de bons quartiers, soit par des marchands particuliers, et des propriétaires de vaisseaux, qui nous donnèrent assez d'argent pour aller à Londres, ou pour retourner à Hull, si nous le jugions à propos.

C'est alors que j'aurais dû avoir le bon sens de prendre le chemin de Hull pour m'en retourner à la maison. C'est la route qu'il m'aurait fallu tenir

pour devenir heureux; et mon père, qui était un emblème de celui dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile, aurait même tué le veau gras pour moi; car ayant appris que le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué avait fait naufrage dans la rade de Yarmouth, il fut long-tems avant de savoir que je n'avais pas été noyé.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînait avec une force irrésistible; et quoique souvent la raison et le jugement criassent tout haut, qu'il fallait m'en retourner chez moi, je ne pouvais pourtant m'y résoudre. Je ne sais quel nom donner à ceci, et je ne prétends pas affirmer que c'est un décret inviolable qui nous pousse à être les instrumens de notre propre malheur, et à nous lancer dans le précipice ouvert à nos pieds et devant nos yeux; mais véritablement; il fallait que je fusse, en quelque sorte, destiné à une misère certaine et inévitable, pour prendre un parti si directement contraire à de solides raisonnemens et à ma propre conviction; un parti dont aurait dû me détourner le danger extrême que j'avais couru dès le commencement, en deux tempêtes consécutives, qui devaient être une assez forte leçon.

Mon camarade, qui avait contribué à mon endurcissement, et qui était le fils du maître, était maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth (ce qui n'arriva que le second ou le troisième jour, parce que nous étions

logés en différens quartiers de la ville), je m'aperçus qu'il avait changé de ton : il me demanda d'un air fort mélancolique et en secouant la tête, comment je me portais, et dit à son père qui j'étais, et que je m'étais mis de ce voyage pour un essai, dans le dessein d'en faire d'autres. Le père se tournant de mon côté d'un air grave et touché : « Jeune homme, dit-il, vous ne devez plus retourner sur mer; vous devez prendre ceci pour une » marque certaine et visible qu'il ne faut pas que » vous fréquentiez cet élément. — Monsieur, lui répondis-je, pourquoi cela? est-ce que vous renoncez à la mer? — Mon cas, répliqua-t-il, est » bien différent : je suis marinier de profession, » c'est ma vocation; il est de mon devoir de la remplir. Au lieu que vous, vous n'avez entrepris ce » voyage que pour essayer, et vous voyez quel » avant-goût la providence vous a donné de ce à » quoi vous devez vous attendre, en cas que vous » persistiez : peut-être êtes-vous la cause de tout » ce qui nous est arrivé, comme autrefois Jonas » sur le vaisseau de Tarsis. Car enfin, ajouta-t-il, » qui êtes-vous, je vous prie, et pour quel sujet » vous étiez-vous embarqué »? Sur cela je lui fis une partie de mon histoire; mais il m'interrompit sur la fin, et s'emportant d'une étrange manière, il s'écria : « Qu'avais-je donc fait, pour mériter d'a» voir un tel malheureux sur mon bord? Non, je » ne voudrais pas, pour tous les biens du monde,

» monter, de rechef, sur un vaisseau où vous se-» riez ». C'était-là, comme j'ai déjà dit, un vrai emportement, mais où le chagrin de la perte qu'il avait soufferte avait beaucoup de part, et où il passait les limites de son autorité. Quoi qu'il en soit, il me parla ensuite avec beaucoup de gravité; il m'exhorta à m'en aller chez mon père, à ne pas tenter davantage la providence, à reconnaître que le ciel était visiblement courroucé contre moi; et enfin, « jeune homme, dit-il, sachez que si vous » ne vous en retournez, vous ne trouverez par-tout » que mauvais succès et que désastres, jusqu'à ce » que les paroles de votre père se vérifient en vous. »

Je lui répondis fort peu de choses; nous nous séparâmes bientôt après, et je ne l'ai jamais vu depuis, ni ne sais quelle route il prit. Quant à moi, comme j'avais quelque argent dans ma poche, je m'en allai, par terre, à Londres. Là, aussi bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même, sur le genre de vie que je devais embrasser; savoir si je m'en irais à la maison, ou bien sur mer.

Quant à retourner au logis, la mauvaise honte rejetait bien loin les plus saines pensées qui se présentaient à mon esprit. Je m'imaginais d'abord, que je serais montré au doigt dans tout le voisinage, et que j'aurais honte de paraître, non devant mon père et ma mère seulement, mais même devant qui que ce fût. D'où j'ai souvent pris occasion de

remarquer combien est perverse et déraisonnable l'humeur ordinaire de la plupart des hommes, et surtout des jeunes gens, qui, au lieu de se guider par la raison, en pareilles circonstances, ont à la fois honte de pécher, et honte de se repentir; rougissant, non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés, mais de l'amendement, qui seul leur peut mériter le titre de sages.

Cependant je demeurai quelque tems dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti, ni quel genre de vie j'embrasserais. Je continuais d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous : à mesure que le tems se passait, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçait de mon imagination, et s'il me venait quelques légers désirs de retour, ils s'amortissaient tellement, qu'enfin j'en perdis tout-à-fait la pensée, et que je cherchai à faire un nouveau voyage.

Cette influence maligne qui m'avait premièrement entraîné hors de la maison de mon père, et qui m'avait inspiré le dessein bizarre et téméraire de pousser ma fortune; qui s'était emparée de moi, jusqu'à me rendre sourd aux avis, aux remontrances, et même aux ordres de mon père; cette influence, de quelque nature qu'elle fût, me fit concevoir, de toutes les entreprises, la plus funeste. Je m'embarquai sur un vaisseau qui allait aux côtes de l'Afrique, ou, suivant le langage ordinaire des matelots, pour un voyage de Guinée.

Dans toutes ces aventures, ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de simple matelot : car sur ce pied j'aurais, à la vérité, travaillé plus fort que de coutume, mais en même tems j'aurais appris la marine, et me serais rendu capable de devenir pilote ou lieutenant, et peut-être maître d'un vaisseau. Mais, en ceci, comme en toute autre chose, j'étais destiné à choisir le pis; et me sentant de l'argent dans la poche, et de bons habits sur le corps, je ne voulais aller à bord qu'en habit de monsieur : de cette manière je n'y avais aucun emploi, ni ne me mettais en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres, j'eus le bonheur d'y tomber en bonne compagnie; chose qui n'arrive pas toujours à un jeune homme aussi libertin et mal avisé que je l'étais. La première personne avec laquelle je fis connaissance fut un maître de vaisseau, lequel avait été sur la côte de Guinée, et, ayant eu un fort heureux succès, était résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, qui n'était pas tout-à-fait désagréable en ce tems-là; et m'entendant dire que j'avais envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même voyage : il m'assura que je ne serais pas obligé de faire la moindre dépense; que je mangerais avec lui, et serais son compagnon; que si je voulais emporter quelque chose avec moi, je jouirais de tous les avantages que peut

procurer le commerce; et que peut-être le gain qui m'en reviendrait ne frustrerait pas mes espérances.

J'embrassai l'offre; et me liant d'étroite amitié avec le capitaine, qui était un homme franc et honnête, j'entrepris de faire le voyage avec lui. Je mis à l'aventure une somme petite, à la vérité, mais qui se multiplia considérablement, par la probité et le désintéressement du capitaine. Elle montait, en tout, à quarante livres sterlings, que j'employai en quincailleries, suivant son conseil. J'avais amassé cet argent, avec l'assistance de quelques-uns de mes parens, qui avaient correspondance avec moi, et qui, comme je crois, avaient engagé mon père et ma mère à contribuer de pareille somme, à ma première aventure.

Je puis dire que, de tous mes voyages, celui-ci est le seul qui m'ait réussi; j'en suis redevable à la bonne foi et à la générosité de mon ami le capitaine; car, parmi plusieurs autres avantages que je trouvais avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les mathématiques et les règles de la navigation; à estimer juste la course d'un vaisseau, et à faire mes observations: enfin, je me procurai des connaissances absolument nécessaires à un marin; et s'il se plaisait à m'enseigner, je me plaisais à apprendre: tellement que ce voyage me rendit, à la fois, et matelot et marchand. En effet, j'en rapportai cinq livres et neuf onces de poudre

d'or pour mon aventure, ce qui me valut, à Londres, environ trois cents livres sterlings. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui depuis causèrent ma ruine entière.

J'éprouvai néanmoins quelques inconvéniens dans ce voyage : d'abord, j'y fus toujours malade, et j'eus une fièvre ardente, causée par les chaleurs du climat; car notre principal commerce se faisait sur une côte qui s'étend depuis le quinzième degré de latitude septentrionale, jusques à la ligne.

Enfin, j'étais devenu marchand de Guinée; mais pour mon malheur, ce bon ami, le capitaine du vaisseau, mourut peu de jours après notre arrivée. Néanmoins je me résolus à refaire le même voyage, et me rembarquai sur le même vaisseau, avec un homme qui, la première fois, en avait été le pilote, et, cette seconde, en avait le commandement. Jamais navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci : car, quoique je ne portasse pas avec moi moins de cent pièces de l'argent que j'avais gagné, et que j'en eusse encore laissé deux autres cents entre les mains de la veuve de mon ami défunt, laquelle en usa avec beaucoup d'équité, il ne laissa pas de m'arriver d'étranges malheurs. Le premier fut qu'en faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et les côtes d'Afrique, nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un corsaire turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes

les nôtres, pour nous sauver; mais voyant qu'il gagnait sur nous, et qu'au bout de quelques heures, il ne manquerait pas de nous avoir atteints, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons; l'écumeur en avait dix-huit. Sur les trois heures après midi, il fut à notre portée, commença l'attaque, et fit une méprise; car au lieu de nous prendre en arrière, comme c'était son dessein, il lâcha sa bordée sur un de nos côtés : ce que voyant, nous y pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque, et lâchâmes à notre tour une bordée qui le fit reculer; ce ne fut pourtant qu'après nous l'avoir rendue, et en faisant jouer sa mousqueterie, qui était de deux cents hommes. Cependant nos gens se tenaient fermes; aucun d'eux n'avait été touché. Il se prépara à renouveler le combat, et nous à le soutenir. Mais étant venus de l'autre côté à l'abordage, soixante des siens se jetèrent sur notre pont, et commencèrent à jouer de la hache, coupant et taillant mâts et cordages. De notre côté nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades et autres armes; en sorte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont. Néanmoins, pour ne pas insister sur cette époque lugubre de notre histoire, le vaisseau étant désemparé, trois de nos gens tués, et huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et emmenés prisonniers à Salé, port appartenant aux Maures.

Les traitemens qu'on me fit là ne furent pas si terribles que je l'aurais cru d'abord, et je ne fus point emmené, avec le reste de nos gens, dans l'intérieur du pays, au lieu où l'empereur fait sa résidence ; mais le capitaine du corsaire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune et agile, et par conséquent tout propre pour lui. Un pareil changement de condition, qui de marchand me rendait esclave, me plongea dans le désespoir. Je me ressouvins du discours vraiment prophétique de mon père, qui m'avait prédit que je serais misérable, et que je n'aurais personne pour me secourir dans ma misère. Ne connaissant pas un plus haut période de calamité, il me paraissait que la prédiction était entièrement accomplie, que la main de Dieu s'était appesantie sur moi, et que j'étais perdu sans ressource. Mais, hélas ! ceci n'était encore qu'un échantillon des maux que je devais souffrir, comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Mon nouveau patron, ou, si vous voulez, mon nouveau maître, m'ayant emmené avec lui dans sa maison, j'espérais aussi qu'il se ferait accompagner de moi lorsqu'il irait en mer, que sa destinée serait, tôt ou tard, d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, et que de cette manière je recouvrerais ma liberté : mais cette espérance s'évanouit bientôt; car, lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre, pour soigner son petit jardin,

et pour faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison; et quand il fut de retour, il m'ordonna de coucher dans sa cabane, pour garder le vaisseau.

Étant à bord, je ne pensais à autre chose qu'à m'échapper; mais après y avoir bien pensé, je ne trouvais aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible; car je n'avais personne à qui je pusse me communiquer, ni qui voulût s'embarquer avec moi; nul compagnon d'esclavage; pas un seul anglais, irlandais, ou écossais : j'étais le seul de cette nation; tellement que, pendant deux ans entiers, je ne vis pas la moindre apparence de pouvoir exécuter un tel projet, quoique j'en récréasse souvent mon imagination.

Au bout de deux ans, il se présenta une occasion assez singulière, qui réveilla en moi la pensée que j'avais conçue dès long-tems, de travailler au recouvrement de ma liberté. Comme mon patron restait à terre plus que de coutume, et qu'il n'équipait point son vaisseau, et cela faute d'argent, à ce que j'appris, il ne manquait point, deux ou trois fois la semaine, de sortir avec la grande chaloupe, pour pêcher dans la rade. Alors il me menait avec lui, aussi bien qu'un jeune Maurisque, pour ramer dans le bateau; nous lui donnions tous deux du divertissement, et je me montrais fort adroit à la pêche : enfin il était si content, que

quelquefois il m'envoyait, avec un Maure de ses parens et le jeune Maurisque, pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva qu'une fois étant allé pêcher le matin, dans un grand calme, il s'éleva tout-à-coup un brouillard si épais, qu'il nous déroba la vue de la terre, quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue : nous nous mîmes à ramer, sans tenir de route certaine ; nous travaillâmes tout le jour et toute la nuit suivante : le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer ; au lieu de nous approcher du rivage, nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues : mais nous retournâmes à bon port, quoique ce ne fut pas sans beaucoup de peine et même sans quelque danger, car le vent commençait à être un peu fort, et sur-tout nous avions une grande faim.

Cet accident rendit notre patron plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de ne plus aller à la pêche sans un compas et quelques provisions, d'autant qu'il avait en sa disposition le grand bateau du vaisseau anglais qu'il avait pris sur nous. Ainsi il ordonna à son charpentier, qui était aussi un esclave anglais, de construire, au milieu de ce bateau, une cahutte semblable à celle d'une barque, laissant suffisamment d'espace derrière et devant ; là, pour manier le gouvernail et haler la grande voile ; ici, pour le maniement libre de deux personnes qui pussent, par conséquent, aplester

ou enverguer, et faire toute la manœuvre. Ce bateau cinglait avec une voile latine ou triangulaire, laquelle portait par-dessus la cabane : dans cette cabane, qui était fort basse, le capitaine avait assez de place pour y coucher avec un ou deux esclaves; pour une table, pour de petites armoires à mettre telles liqueurs qu'il voudrait, et particulièrement son pain, son riz et son café.

Il sortait souvent avec ce bateau pour aller à la pêche; et comme j'avais l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson, il n'allait jamais sans moi.

Or, il arriva qu'il avait lié une partie avec deux ou trois Maures de quelque distinction, pour sortir un jour avec ce bateau, afin de pêcher et de se récréer. Dans cette vue, il avait fait des provisions extraordinaires, qu'il fit embarquer la veille, et il m'ordonna de tenir tout prêts trois fusils avec du plomb et de la poudre, parce qu'ils se proposaient de prendre le plaisir de la chasse, aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendais dans le bateau, que j'avais bien lavé et rendu plus propre, et où j'avais arboré les flammes et les pendans, en un mot, je n'avais rien oublié de ce qui pouvait contribuer à bien recevoir ses hôtes, lorsque je vis venir mon patron tout seul, qui me dit que ses convives avaient remis la partie à une autre fois, à cause de quelques affaires. Il m'ordonna,

en même tems, d'aller avec le bateau, accompagné, comme de coutume, de l'homme et du jeune garçon, pour lui prendre du poisson, parce que ses amis devaient souper chez lui, et il m'enjoignit de l'apporter aussitôt que j'en aurais pris, ordre auquel je me disposai d'abord à obéir.

Ce moment fit renaître mon premier dessein de m'affranchir de l'esclavage : je considérais que j'étais sur le point d'avoir un petit vaisseau à mon commandement ; et dès que mon maître se fut retiré, je commençai à me préparer, non pas à une pêche, mais à un voyage, quoique je ne susse, ni ne pensasse pas même quelle route je prendrais. En effet, celle qui devait m'éloigner de ce triste séjour, quelle qu'elle fût, me paraissait toujours assez favorable.

La première démarche que je fis, fut de m'adresser à ce Maure, sous le spécieux prétexte de pourvoir à notre subsistance pour le tems que nous serions à bord. Je lui dis donc qu'il ne nous fallait pas présumer de manger du pain de notre patron; il me répondit que j'avais raison : en conséquence il alla chercher un panier de biscuit à notre usage, et trois jarres d'eau fraîche. Je savais l'endroit où était placée la cave, dont la structure me montrait assez que c'était une prise faite sur les Anglais. J'en allai tirer les bouteilles, et les portai au bateau, pendant que le Maure était à terre, circonstance qui lui donnerait à juger qu'elles

avaient été mises là auparavant pour l'usage de notre maître. J'y transportai encore un grand morceau de cire, pesant plus de cinquante livres, avec un paquet de ficelle, une hache, un marteau; toutes choses qui nous furent, dans la suite, d'un grand usage, et surtout la masse de cire pour faire des chandelles. Je tendis à mon homme un autre piége, dans lequel il donna tout bonnement, et voici de quelle manière. Son nom était Ismaël, et c'est ce qu'ils appellent, en ce pays-là, Muly ou Molëy. Molëy, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre patron; ne pourriez-vous pas nous procurer un peu de poudre et de plomb de chasse? car nous pourrions très-bien tuer, pour nous autres, des alcamies (oiseaux de mer, de l'espèce de nos courlis); et je sais qu'il a laissé à bord du vaisseau, les provisions de la Sainte-Barbe. Oui-dà, répliqua-t-il, j'en vais chercher; et en effet, il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avait environ une livre et demie de poudre, et même davantage, l'autre pleine de plomb avec quelques balles : celle-ci pesait bien cinq ou six livres, et nous mîmes tout cela dans le bateau. De mon côté, j'avais rencontré de la poudre dans la chambre du capitaine, et j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avais trouvées dans la cave, après avoir versé dans une autre le peu qui restait dedans. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mîmes à la

voile, et sortîmes du port pour aller à la pêche. Le château qui est à l'entrée du port, savait qui nous étions, et ne prit pas connaissance de notre sortie. A peine étions-nous à un mille en mer, que nous amenâmes notre voile, et nous nous assîmes pour pêcher. Le vent soufflait nord-nord-est, et, par conséquent, était contraire à mes désirs; car, s'il eût été sud, j'aurais été assuré de gagner les côtes d'Espagne, et du moins de me rendre dans la baie de Cadix. Mais de quelque côté que vînt le vent, ma résolution était bien prise de quitter cette horrible demeure, et d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes long-temps sans rien prendre; car lorsque je sentais un poisson à mon hameçon, je n'avais garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le maure ne le vît. Alors je lui dis, nous ne faisons rien qui vaille; notre bon maître n'entend pas raillerie, il veut être bien servi; il faut aller plus loin. Lui, qui n'entendait point malice, opina de même, et étant allé à la proue, il aplesta les voiles. Moi qui me trouvais au gouvernail, je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin; après quoi je fis amener, faisant mine de vouloir pêcher. Mais tout-à-coup laissant le timon au petit garçon, je m'avançai vers le maure, qui se trouvait à la proue, et feignant de me baisser pour ramasser quelque chose qui était derrière lui, je le saisis par surprise, et lui passant les bras entre les

deux cuisses, je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au-dessus de l'eau, car il nageait comme un canard; il m'appela, il me supplia de le recevoir à bord, protestant de me suivre d'un bout du monde à l'autre si je le voulais. Il nageait avec tant de vigueur, derrière le bateau, qu'il m'allait bientôt atteindre, parce qu'il ne faisait que peu de vent; dans cette crainte je cours à la cahute, j'en tire un des fusils, je le couche en joue, et lui adresse ces paroles : Écoutez, mon ami, je ne vous ai point fait de mal, ni ne vous en ferai point, pourvu que vous restiez en repos. Vous savez assez bien nager pour gagner le rivage; la mer est calme; hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre, et nous nous quitterons bons amis : mais si vous approchez de mon bord, je vous casse la tête, car je suis résolu d'avoir ma liberté. A ces mots, il ne répliqua rien, se retourna d'un autre côté, et se mit à nager vers la côte. C'était un excellent nageur; ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Je me serais déterminé à noyer le petit garçon, et j'aurais été bien aise de garder le maure avec moi; mais il n'était pas sûr de se fier à lui. Après que je m'en fus défait de la manière que je viens de dire, je me tournai vers le petit garçon, qui s'appelait Xuri : Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidèle, je ferai votre fortune; mais à moins

que vous ne me le promettiez, en mettant la main sur votre face, et que vous ne me le juriez par Mahomet, et par la barbe de son père, il faut que je vous jette aussi dans la mer. Ce petit garçon me fit un sourire, et me parla si innocemment, qu'il m'ôta tout sujet de défiance ; ensuite il fit serment de m'être fidèle, et d'aller avec moi partout où je voudrais.

Tant que le maure, qui était à la nage, fut à la portée de ma vue, je ne changeai point de route, aimant mieux bouliner contre le vent, afin qu'on crût que j'étais allé vers le détroit. En effet, on ne se serait jamais imaginé qu'un homme dans son bon sens pût prendre d'autre parti, ni que nous ferions voile au sud, vers des régions toutes barbares, où des peuplades de nègres nous envelopperaient selon toute apparence, avec leurs canots, pour nous égorger, et où d'ailleurs nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés, soit par des bêtes féroces, soit par des hommes sauvages, plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre, et que je vis que la nuit approchait, je changeai ma course, et mis le cap droit au sud-quart sud-est, tirant un peu vers l'est, pour ne pas trop m'écarter de terre ; et comme j'avais un vent favorable, et que la surface de la mer était riante et paisible, je fis tant de chemin, que je crois que le lendemain, sur les trois heures après midi, lors-

que j'eus le premier aperçu de la terre, je pouvais être à cent cinquante milles de Salé, vers le sud, bien au-delà des domaines de l'empereur de Maroc, ou de quelqu'un des rois ses voisins; car nous ne rencontrâmes personne.

Cependant je craignais beaucoup les Maures, et j'avais une si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus ni m'arrêter, ni prendre terre, ni mouiller l'ancre; mais que je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable, au bout desquels il changea, et devint sud. Alors je conclus, que si j'avais à ma poursuite aucun des bâtimens de Salé, il cesserait de me donner la chasse. Ainsi je me hasardai à approcher de la côte; je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière, dont j'ignorais le nom, la latitude, le pays par où elle passait, les peuples qui en habitaient les bords : je ne vis, ni ne me souciais de rencontrer aucun homme; ce dont j'avais le plus grand besoin était de l'eau fraîche. Ce fut sur le soir que nous entrâmes dans cette petite baie : je résolus d'aller, dès qu'il ferait nuit, à la nage, et de reconnaître le pays. Mais la nuit étant venue, nous entendîmes un bruit si épouvantable, causé par les hurlemens et les rugissemens de certaines bêtes sauvages, dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre petit garçon faillit en mourir de peur, et me supplia instamment de ne point débarquer jusqu'à ce qu'il fût

jour. Je me rendis à sa prière, et je lui dis : « Non, » Xuri, je ne veux pas débarquer maintenant ; » mais aussi, ajoutais-je, le jour pourra nous faire » voir des hommes qui sont aussi à craindre pour » nous que ces lions. — Alors, reprit-il en riant, » nous tirer à eux un bon coup de fusil, pour faire » eux prendre fuite; » car Xuri n'avait pas appris un langage plus pur, en conversant avec nos esclaves. Cependant j'étais bien aise de voir qu'il eût tant de courage ; et pour le fortifier encore, je lui donnai un petit verre de liqueur, que je tirai de la cave de notre patron. Après tout, l'avis de Xuri était bon ; aussi le suivis-je : nous jetâmes notre petite ancre, et nous demeurâmes tranquilles toute la nuit ; je dis que nous demeurâmes tranquilles, car il n'était pas possible de dormir, parce que nous ne tardâmes pas à voir des animaux d'une grosseur extrême, et de plusieurs sortes, auxquels nous ne savions quel nom donner, qui descendaient vers le rivage et couraient dans l'eau, où ils se lavaient et se vautraient pour se rafraichîr ; ils poussaient des cris si horribles, que de mes jours je n'entendis rien d'approchant.

Xuri était dans une frayeur extrême, et, à ne point mentir, je n'en étais pas trop exempt. Mais ce fut bien pis, quand nous entendîmes un de ces animaux énormes qui venait à la nage vers notre bateau. A la vérité, nous ne pouvions pas le voir ; mais il était aisé de connaître au bruit de ses naseaux, que

ce devait être une bête prodigieusemen grosse et furieuse. Xuri disait que c'était un lion, et cela pouvait bien être. Le pauvre garçon me criait de lever notre ancre, et de nous enfuir à force de rames; mais je lui répondis que cela n'était pas nécessaire; qu'il suffirait bien de filer notre cable avec une bouée, de nous écarter en mer, et qu'il ne pourrait nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles, que j'aperçus cet animal, quel qu'il fut, qui n'était pas à plus de deux toises de moi; ce qui m'effraya un peu : mais enfin, je courus d'abord à l'entrée de la cabane, où je pris mon fusil, et tirai dessus; ce qui le détermina à tourner bien vite d'un autre côté, et à regagner le rivage en nageant.

Il est impossible de donner une juste idée des cris et des hurlemens affreux qui s'élevèrent, tant au bord de la mer, que plus avant dans les terres, au bruit et au retentissement de mon coup de fusil; et il y a quelque apparence que ces animaux n'avaient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement qu'il n'y avait pas moyen de se hasarder sur cette côte pendant la nuit : il ne me paraissait pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour; car de tomber entre les mains des sauvages, ou bien entre les griffes des tigres et des lions, c'est une chose qui nous aurait été également funeste, ou du moins que nous redoutions également.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés de prendre terre quelque part, pour faire aiguade, car nous n'avions pas une pinte d'eau de reste. Mais quel temps et quel lieu choisir pour cela, c'était la difficulté : Xuri me dit que, si je le laissais aller à terre avec une jarre, il se faisait fort de découvrir de l'eau, en cas qu'il y en eût, et de m'en apporter. Je lui demandais pourquoi il voulait y aller; s'il ne valait pas mieux que j'y allasse moi-même, et qu'il restât à bord. Il me répondit avec tant d'affection, que je l'en aimai toujours depuis : » C'est, dit-il, en son langage corrompu, c'est » que si les sauvages hommes ils viennent, eux » mangent moi, et puissiez sauver vous. Eh bien! » répondis-je, eh bien! mon cher Xuri, nous irons » tous les deux; si les sauvages viennent, nous » les tuerons, et nous ne leur serviront de proie » ni l'un ni l'autre. » Après cela, je lui donnai à manger un morceau de biscuit, et lui fis boire un petit verre de liqueur, de celle que me fournissait la cave de notre patron : nous halâmes le bateau aussi près du rivage que nous le jugeâmes convenable; et nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes et deux jarres.

Je n'osais m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les sauvages ne descendissent le long de la rivière avec leurs canots; mais le petit garçon ayant découvert un lieu enfoncé à

près d'un mille avant dans les terres, il s'y en alla en trottant : quelque temps après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La pensée me vint qu'il était poursuivi par quelque sauvage, ou épouvanté par quelque bête féroce; j'accourus à son secours : mais quand je fus assez près, je vis quelque chose qui lui pendait à l'épaule; c'était une bête qu'il avait tirée, et qui ressemblait à un lièvre, avec cette différence, qu'elle était d'une autre couleur, et qu'elle avait les jambes plus longues; la chair en était fort bonne; et cet exploit nous causa beaucoup de joie : mais celle qui transportait le pauvre Xuri, venait de ce qu'il avait trouvé de l'eau, sans avoir vu de sauvages, et c'était pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il s'était si fort empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau, car nous trouvâmes que la marée ne montait que fort peu dans la rivière, et que lorsqu'elle était basse, l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure; ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous régalâmes du lièvre que nous avions tué, et nous nous disposâmes à reprendre notre route, sans avoir remarqué, dans cette contrée, les traces d'aucune créature humaine.

Comme j'avais déjà fait un voyage à cette côte, je savais bien que les îles Canaries et celles du Cap-Vert n'en étaient pas éloignées. Mais n'ayant au-

cun des instrumens propres à prendre la latitude, tant de notre situation que de celle des îles, et d'ailleurs ma mémoire ne me fournissant aucune lumière sur le dernier article, je ne savais où les aller chercher, ni dans quel endroit précisément il me faudrait larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles, j'aurais pu aisément gagner quelqu'une de ces îles; mais mon espérance était qu'en suivant la côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette partie où les Anglais font leur commerce, je rencontrerais quelqu'un de leurs vaisseaux, allant et venant à l'ordinaire, lequel voudrait bien nous recevoir et nous tirer de la misère.

Autant que j'en puis juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors, fût cette région qui, étant située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté, et la Nigritie de l'autre, est entièrement déserte et inhabitée, excepté par des bêtes féroces. Il y avait autrefois des nègres, qui l'ont abandonnée depuis, et se sont retirés plus avant du côté du sud, dans la crainte des Maures; ceux-ci n'ont pas été fort curieux d'y demeurer à cause de sa stérilité; et ce qui pouvait également éloigner les uns et les autres, c'est la quantité prodigieuse de tigres, de lions, de léopards et d'autres animaux féroces qui infestent le pays; en sorte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, et cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En

effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour, et nous n'entendions que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla, plus d'une fois, que je voyais de jour le Pic de l'île Ténériffe, l'une des Canaries. J'avais grande envie de mettre au large, pour essayer si je ne pourrais pas l'atteindre : c'est ce que je voulus faire par deux fois; mais toujours les vents contraires, et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment, me forçaient à rebrousser. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein qui était de côtoyer.

Après que nous eûmes quitté cet endroit, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour faire aiguade : une fois, entre autres, qu'il était de bon matin, nous vînmes mouiller sur une petite pointe assez élevée; et comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, qui avait, à ce qu'il paraît, les yeux plus perçans que moi, m'appela tout bas, et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage; « car, continua-t-il, ne voyez-vous pas ce » monstre effroyable qui est étendu, et qui dort » sur le flanc de ce monticule?» Je jetai les yeux du côté qu'il me montrait du doigt; et véritablement je vis un monstre épouvantable, car c'était un lion d'une grosseur énorme, couché sur le penchant d'une éminence, et dans un petit enfoncement qui le

mettait à l'ombre. « Xuri, dis-je alors, allez à » terre, et vous le tuerez. » Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me fit cette réponse: « Moi tuer lui! hélas! lui croquer moi d'une « bouchée. » Enfin, je ne lui en parlai pas davantage; mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils; je commençai par prendre le plus grand, qui avait presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, et trois grosses balles, et le posai à côté de moi : j'en pris un autre que je chargeai à deux balles, et enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite, reprenant celui qui avait été chargé le premier, je mets du temps à bien mirer, et je vise à la tête de l'animal; mais comme il était couché de manière qu'une de ses pattes lui passait par-dessous le museau, les balles l'atteignirent autour du genou, et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant; mais sentant sa jambe cassée, il retomba, puis il se releva encore sur les trois jambes, se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étais un peu surpris de ne pas l'avoir blessé à la tête; mais enfin, je me saisis sur-le-champ de mon second fusil; et, quoiqu'il commençât à se remuer, et même à fuir, je lui déchargeai un autre coup qui lui donna dans la tête, et j'eus le plaisir de le voir tomber roide mort, ne faisant que peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri

prend courage, et me demande de le laisser aller à terre; je le lui permets; il se jette dans l'eau sans balancer : tenant un petit fusil d'une main, il nage de l'autre jusqu'au rivage, s'avance tout près de l'animal, et lui appliquant, à l'oreille, le bout du fusil, lâche un troisième coup qui l'achève.

A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non pas de quoi manger, et il me fâchait bien de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien. Néanmoins Xuri dit qu'il en voulait tirer quelque chose. Il vint donc à bord, et me pria de lui donner la hache. Je lui demandai ce qu'il en voulait faire : « Moi couper la tête à lui, me répondit-il; » mais cette entreprise était au-dessus de ses forces; il se contenta de lui couper une patte, qu'il apporta, et qui était d'une grosseur monstrueuse.

Je songeai pourtant que sa peau pourrait bien ne pas nous être tout-à-fait inutile; et cela me fit résoudre à l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Ainsi Xuri et moi nous nous mîmes à l'ouvrage. Mais Xuri s'y entendait le mieux de nous deux; car pour moi, je savais fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée; mais aussi nous enlevâmes le cuir, et l'ayant étendu sur notre cabane, le soleil le sécha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Après avoir quitté ce lieu, nous fîmes voile vers le sud, durant dix ou douze jours sans discontinuer, ménageant nos provisions, qui commençaient à diminuer, et ne prenant terre qu'autant que nous ne pouvions nous en dispenser pour aller chercher de l'eau. Mon dessein était de parvenir à la hauteur de la rivière de Gambie, autrement le Sénégal, c'est-à-dire, aux environs du Cap-Verd, où j'espérais trouver quelque bâtiment européen : que si j'étais frustré de cette espérance, je ne savais quelle route prendre, à moins de me mettre en quête des îles, ou bien de me livrer à la merci des nègres. Je n'ignorais pas que tous les vaisseaux qui partent d'Europe pour la Guinée, le Brésil, ou les Indes Orientales, mouillent au Cap ou à ses îles; en un mot, ma destinée ne m'offrait que cette alternative, ou de rencontrer quelque vaisseau, ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, comme je l'ai déjà dit, j'aperçus que la côte était habitée, et nous vîmes, en deux ou trois endroits, des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer, et d'aller à eux; mais Xuri, qui ne me donnait jamais que de sages conseils, m'en dissuada; néanmoins je voguai près de terre, afin de pouvoir leur parler. En même tems ils se mirent à courir le long du rivage; je remar-

quai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un d'entre eux portant à la main un petit bâton, que Xuri disait être une lance, et qu'ils savaient jeter fort loin, et avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins à distance respectueuse, et leur parlai par signes le mieux que je pus, leur demandant entre autres quelque chose à manger; ils me firent signe d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher. Là-dessus j'abaissai le haut de ma voile, et nous calâmes. Cependant il y en eut deux qui coururent au loin dans les terres, et qui, en moins d'une demi-heure, furent de retour. Ils apportaient deux morceaux de viande, et du grain tel que ce pays en pouvait produire : mais nous ne savions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de bled c'était; nous étions néanmoins fort disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelle précaution s'en emparer; car je n'étais point d'humeur à les aller prendre à terre; et de leur côté, ils avaient peur de nous. Ils prirent un bon biais pour eux et pour nous; en effet, ils apportèrent ce qu'ils avaient à nous donner sur le rivage, et l'ayant mis à terre, ils se retirèrent et se tinrent loin de là, jusqu'à ce que l'étant allé chercher, nous l'emportâmes à notre bord; après quoi, ils revinrent au rivage comme auparavant.

N'ayant pas grand'chose à leur donner, notre reconnaissance se borna d'abord à leur faire plu-

sieurs signes pour les remercier. Mais il se présenta, sur-le-champ même, une occasion favorable de leur rendre un service signalé. Car, comme nous étions près de terre, où nous avions amené, voici deux animaux puissans qui descendent des montagnes vers la mer, dont l'un poursuivait l'autre, à ce qu'il paraissait, avec beaucoup de chaleur : était-ce le mâle qui courait après la femelle? étaient-ils en amour ou en fureur? c'est ce que nous ne saurions dire. Je ne déciderai pas non plus que ce fût une chose ordinaire, ou qu'il y eût de l'extraordinaire; mais je croirais plutôt le dernier, d'abord, parce que ces bêtes voraces ne se montrent guère que pendant la nuit; ensuite, parce que ces peuples semblaient en être fort effrayés, et surtout les femmes. L'homme qui avait une lance ou un dard à la main, ne s'enfuyait pas, mais bien les autres. Néanmoins, ces animaux ne firent point mine de se jeter sur les nègres, car ils coururent droit à la mer, se plongèrent dans l'eau et se mirent à nager çà et là, comme s'ils n'eussent cherché qu'à se jouer. A la fin, l'un deux commença à venir de notre côté, et il s'en approchait déjà beaucoup plus que je ne m'y étais attendu d'abord; mais j'étais tout prêt à le recevoir; car j'avais chargé mon fusil avec toute la diligence possible, et je dis à Xuri de charger les deux autres. Dès qu'il fut à ma portée, je lâchai mon coup, et lui donnai droit dans la tête : d'a-

bord il alla au fond de l'eau ; mais aussitôt il se releva ; ensuite il se débattit long-temps, s'enfonçant et revenant au-dessus tour-à-tour ; aussi était-il aux abois : car comme il s'efforçait de gagner le rivage, il mourut à mi-chemin, tant à cause de la plaie mortelle qu'il avait reçue, que de l'eau qui l'étouffait.

L'étonnement où le feu et le bruit du fusil jetèrent ces pauvres créatures, est au dessus de tout ce que je puis dire. Quelques-uns faillirent en mourir de peur et tombèrent à la renverse. Mais quand ils virent que l'animal était mort, qu'il était allé à fond, et que je leur faisais signe de venir au rivage, ils reprirent courage ; ils s'approchèrent et se mirent à chercher la bête. L'eau qui était teinte de son sang me la fit découvrir ; et par le moyen d'une corde que je lui fit passer autour du corps, et que je leur donnai à hâler, ils la tirèrent dehors. Il se trouva que c'était un léopard des plus curieux, parfaitement bien moucheté, et d'une beauté admirable. Les nègres, ne pouvant s'imaginer avec quoi j'avais pu le tuer, levaient les mains vers ciel, pour témoigner leur surprise.

L'autre animal, épouvanté du feu qu'il avait vu, aussi bien que du coup qu'il avait entendu, se hâta de regagner le rivage en nageant, et de là, s'enfuit aux montagnes d'où ils étaient venus, sans que je pusse discerner à une telle distance ce que c'était. Je vis bien d'abord que les nègres avaient

envie d'en manger la chair : de mon côté, je n'étais pas faché de me faire un mérite auprès d'eux, et quand je leur eus témoigné par signes qu'ils pouvaient la prendre, ils m'en firent mille remerciemens. Ils se jetèrent dessus sans différer, et quoiqu'ils n'eussent point de couteaux, ils ne laissèrent pas de lever la peau avec un morceau de bois pointu, et cela beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pu faire avec une lame. Ensuite, ils m'en offrirent ma part; ce que je refusai, leur donnant à entendre que j'étais bien aise de leur en faire un présent, mais que je m'en réservais la peau. Ils me l'envoyèrent de bonne foi, ajoutant à cela une grande quantité de leurs provisions, que j'acceptai, tout inconnues qu'elles m'étaient. Ensuite, je leur fis des signes pour avoir de l'eau, et leur montrai une de mes jarres, la tournant sens dessus dessous, pour faire voir qu'elle était vide, et que j'avais besoin qu'on me la remplît. Sur-le-champ ils appelèrent quelques-uns des leurs, et il vint deux femmes portant un grand vaisseau de terre qui paraissait cuite au soleil. Elles le posèrent sur le sable, et se retirèrent, comme avaient fait ceux qui nous avaient apporté des provisions auparavant. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres qu'il remplit. Les femmes étaient toutes nues aussi bien que les hommes.

Je me voyais avec une quantité d'eau suffisante; j'avais, outre cela, des racines dont je ne connaissais

pas trop la qualité, et du blé tel quel. Avec ces provisions je prends congé des nègres, mes bons amis; je remets à la voile, et continue ma course au sud, pendant onze jours ou environ, durant lesquels je n'eus pas la moindre envie d'approcher de terre. Au bout de ce terme, je vis que le continent s'allongeait bien avant dans la mer: c'était justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance; il faisait un grand calme, et je fis un long détour en larguant, pour pouvoir gagner la pointe : j'en vins à bout, et lorsque je la doublai, j'étais à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui était vrai, que j'avais d'un côté le Cap-Verd, et de l'autre, les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux je devais me tourner : car s'il survenait un vent un peu fort, je pouvais bien manquer l'un et l'autre.

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la cabane, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup ce petit garçon s'écria : « Maître, maître, moi voir un vais-» seau à la voile; » et il paraissait si effrayé, qu'il ne se possédait pas : assez simple pour s'imaginer que c'était un bâtiment que son maître avait envoyé à notre poursuite, tandis que j'étais très-assuré que la distance des lieux ne nous permettait plus de rien craindre de ce côté-là. Je

sortis avec précipitation de la cabane ; et non-seulement je vis le vaisseau, mais encore je reconnus qu'il était portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui font la traite des nègres à la côte de Guinée ; mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs, et qu'il n'avait pas dessein de s'approcher de terre davantage. En conséquence je fis force de voiles et de rames pour avancer en haute mer dans le dessein de leur parler s'il était possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendait de moi, je trouvai que je ne pourrais pas aller à leur rencontre, et qu'ils me laisseraient derrière, avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment même où j'avais épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course, et où je commençais à perdre espérance, il parut qu'ils m'avaient aperçu avec leurs lunettes d'approche ; et que nous prenant pour le bateau de quelque vaisseau européen qui avait péri, ils mettaient moins de voiles qu'auparavant pour nous donner le temps de les aller joindre. Cela m'inspira du courage ; et comme j'avais à bord le pendant de mon patron, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour leur faire entendre par ce signal, que nous étions en détresse, et je tirai un coup de fusil. Ils remarquèrent fort bien l'un et l'autre, car ils me dirent après, qu'ils avaient aperçu la

fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux, ils calèrent leurs voiles et ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi, de sorte qu'en trois heures je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent, en portugais, en espagnol et en français, qui j'étais ; mais je n'entendais aucune de ces langues. A la fin, un matelot, écossais, qui était à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis que j'étais anglais de nation, et échappé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à bord, et m'y reçurent généreusement avec tout ce qui m'appartenait.

On peut bien juger que la joie que je ressentis de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable et aussi désespérée que l'avait été la mienne, était vraiment inexprimable. D'abord, j'offris au capitaine du vaisseau tout ce que j'avais, pour lui témoigner ma reconnaissance : mais il eut la générosité de déclarer qu'il ne voulait rien prendre de moi ; qu'au contraire, tout ce que j'avais me serait dûment rendu au Brésil; « Car, dit-il, lors-« que je vous ai sauvé la vie, je n'ai rien fait que « ce que je serais bien aise qu'on me fît à moi-« même : et qui sait si je ne suis point destiné à « être réduit un jour à une semblable condition ? « Outre cela, après vous avoir mené dans un pays « aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je « venais à vous prendre tout ce que vous avez, « vous y mourriez dans l'indigence, et je ne ferais

« autre chose que de vous ôter la vie que je vous « aurais donnée. Non, non, continua-t-il, SEI- « GNOR INGLESE, c'est-à-dire, monsieur l'an- « glais, je veux vous transporter dans ce pays pu- « rement par humanité; et ces choses-là vous ser- « viront à acheter de quoi subsister, et à faire vo- « tre retour. »

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins scrupuleux ni moins exact à les remplir; car il défendit à tous les matelots de toucher à rien de ce qui m'appartenait; ensuite il prit le tout en dépôt, et m'en donna après, un inventaire fidèle, pour que je pusse le recouvrer, sans en excepter même mes trois jarres de terre.

Quant à mon bateau, il était très-bon, et il le savait bien; aussi me proposa-t-il de l'acheter, pour le faire servir au vaisseau; et il me demanda ce que j'en voulais avoir? Je lui répondis qu'il avait été si généreux en toutes choses à mon égard, que je ne voulais point l'apprécier, mais que je l'en faisais l'arbitre: sur quoi il me proposa de me faire de sa main une obligation de quatre-vingts pièces de huit, lesquels il me paierait au Brésil; en ajoutant que, lorsque nous y serions arrivés, s'il se trouvait quelqu'un qui en offrît davantage, il m'en tiendrait compte. Outre cela, il m'offrit soixante autres pièces de huit, pour mon garçon Xuri; mais j'avais de la peine à les accepter, non que je ne fusse

bien aise de le laisser au capitaine; mais je ne pouvais me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avait aidé si fidèlement à recouvrer la mienne. Je lui fis part de mon scrupule; il m'avoua qu'il le trouvait raisonnable, et me proposa cet expédient; c'est qu'il lui ferait une obligation de sa main, par laquelle il serait tenu de l'affranchir dans dix ans, s'il voulait se faire chrétien. Sur cela je remis Xuri au capitaine, d'autant plus volontiers que le jeune homme lui-même accédait à cette proposition.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil; et au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints. Je me vis alors délivré pour une seconde fois de la plus misérable de toutes les conditions de la vie : il ne me restait plus qu'à considérer comment je disposerais désormais de ma personne.

Je ne saurais trop préconiser la générosité avec laquelle le capitaine me traita. Premièrement il ne voulut rien prendre pour mon passage; en outre il me donna vingt ducats pour la peau du léopard, et quarante pour celle du lion; il ordonna qu'on me rendît exactement tout ce que j'avais à bord et acheta tout ce que je voulais bien vendre, comme caisse de bouteilles, deux de mes fusils, et un morceau de cire; car j'avais fait de schandelles d'une partie. En un mot, je fis de ma cargaison environ deux cent vingt pièces de huit. Ce fut avec ces fonds que je débarquai au Brésil.

Peu de temps après, le capitaine me recommanda à un fort honnête homme, tel qu'il était lui-même, qui avait ce qu'ils appellent vulgairement un INGEINO, c'est-à-dire, une plantation et une manufacture de sucre. Je vécus quelque temps dans sa maison, et par ce moyen, je m'instruisis de la manière de planter et de faire le sucre. Or, voyant combien les planteurs vivaient commodément, et avec quelle facilité ils faisaient fortune, je résolus, si je pouvais obtenir une licence, de m'y établir et de devenir planteur comme les autres, me proposant en même temps de chercher les moyens de tirer de Londres les fonds que j'y avais laissés, et de les employer à l'amélioration de mon établissement. En conséquence, je me pourvus d'espèces de lettres de naturalisation, en vertu desquelles je fis marché pour de la terre qui était encore vacante, et dont je mesurai l'étendue à celle de mon argent. Après cela je formai un plan pour ma plantation et pour mon établissement, proportionnant l'un et l'autre aux fonds que je comptais recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin Portugais, qui était né à Lisbonne, de parens anglais; son nom était WELLS et ses affaires se trouvaient à peu près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin, parce que sa plantation touchait à la mienne, et que nous vivions en fort bonne intelligence. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un et l'autre, et ne plantâmes, à proprement parler,

que pour notre subsistance durant près de deux ans. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire du progrès, et notre terre prenait déjà une bonne forme, tellement que la troisième année nous plantâmes du tabac, et eûmes chacun une grande pièce de terre toute prête pour y recevoir des cannes l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide ; et je sentais, plus vivement que jamais, combien j'avais eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais, hélas! il n'était pas surprenant que j'eusse fait mal, moi qui ne faisais jamais bien. Je ne voyais aucun remède à ma peine, que dans la continuation de mon travail: je me donnais à une occupation bien éloignée de mon génie, toute contraire au genre de vie qui faisait mes délices, et pour lequel j'avais abandonné la maison de mon père, et méprisé ses bons avis. Qui plus est, j'entrais précisément dans cette condition moyenne de la vie, ou, si vous voulez, le premier étage de la bourgeoisie, que mon père m'avait autrefois recommandé. N'aurais-je pas mieux fait de demeurer chez moi, et de m'épargner la peine de parcourir le monde? Souvent je me tenais à moi-même ce langage : « Je pouvais faire en Angleterre » ce que je fais ici, travailler auprès de mes parens » et de mes amis, aussi bien que parmi des étran» gers et des sauvages. Que me sert-il d'avoir tra» versé de vastes mers, d'avoir parcouru plus de

» seize cents lieues? était-ce donc pour venir dans » un désert affreux et si reculé, que je fus obligé » de rompre tout commerce avec les parties du » monde où je suis tant soit peu connu »?

On voit que je ne réfléchissais guères sur ma condition, que pour m'en affliger. Je n'avais que ce voisin avec qui je causais de temps en temps : nul ouvrage ne se pouvait faire que par le travail de mes mains; et j'avais coutume de dire que je vivais comme un homme qui aurait fait naufrage contre une île déserte, et qui s'en verrait le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais, n'est-il pas bien juste que la Providence les condamne à en faire, dans la suite, un fâcheux échange, pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience? et ne méritais-je pas bien de devenir un jour ce même homme que je me représentais vivant misérablement dans une île absolument déserte, puisque j'étais assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi, dans l'état de vie où je me trouvais alors, et où je n'avais qu'à persévérer pour devenir très-riche et très-heureux?

J'avais pris en quelque façon toutes les mesures nécessaires pour conduire à bien ma plantation, avant le départ du capitaine du vaisseau, qui m'avait reçu à son bord en pleine mer, et qui s'était montré mon ami le plus affectionné. Il demeura

trois mois tant à charger son vaisseau qu'à faire les préparatifs de son voyage. Un jour, comme je lui parlais du petit fonds que j'avais laissé à Londres, il me donna ce bon et fidèle avis : « Monsieur l'Anglais, me dit-il, si vous voulez me donner une lettre adressée à la personne qui a votre argent à Londres, avec ordre d'envoyer vos effets à Lisbonne, à telle personne que je vous indiquerai, et en marchandises convenables à ce pays-ci, je vous promets, moyennant la grâce de Dieu, de vous en rapporter le produit à mon retour : mais comme les choses humaines sont toujours sujettes à la vicissitude et aux contre-temps, je vous conseille de ne tirer que cent livres sterling, que vous dites être la moitié de votre fonds, et de les aventurer pour une première tentative, afin que, si elles arrivent à bon port, vous puissiez faire venir le reste par la même voie; si au contraire vous avez le malheur de les perdre, vous aurez encore l'autre moitié pour y avoir recours en cas de besoin ».

Il y avait dans ce conseil tant de sagesse, et tant de marques d'amitié en même temps, que je fus d'abord convaincu que je ne pouvais mieux faire que de le suivre : je préparai donc une lettre en forme de déclaration pour la dame à qui j'avais laissé le maniement de mon argent, et une procuration pour le capitaine portugais, telle qu'il la désirait.

J'adressai à cette dame, veuve du capitaine anglais, une relation exacte où je détaillais mes aventures, mon esclavage, ma fuite, la manière dont j'avais rencontré en haute mer le capitaine portugais, sa conduite généreuse à mon égard, l'état dans lequel je me trouvais actuellement, avec toutes les instructions nécessaires pour me faire tenir mon argent. Quand cet honnête homme de capitaine fut arrivé à Lisbonne, il trouva moyen, par l'entremise de quelques marchands anglais qui y demeuraient, d'envoyer non-seulement ma lettre de change, mais encore mon histoire toute entière à un marchand de Londres, qui en fit un rapport fidèle et pathétique à la veuve. Celle-ci, non contente de délivrer l'argent, envoya, du sien propre, un présent de vingt-cinq livres sterling au capitaine portugais, en reconnaissance de l'humanité et de la charité qu'il avait exercées à mon égard.

Le marchand de Londres ayant converti ces cent livres sterling en marchandises d'Angleterre, les envoya à Lisbonne, telles qu'elles lui avaient été demandées par le capitaine, et celui-ci me les apporta heureusement au Brésil. Il y avait entre autres, toutes sortes d'ouvrages de fer et d'ustensiles nécessaires pour ma plantation, ce qui me fut d'un grand service; et il les avait comprises parmi les autres, de son chef, sans que je lui en eusse donné commission; car j'étais trop peu expérimenté dans cet état pour y avoir pensé.

Je fus transporté de joie lorsque cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Le capitaine, qui voulait bien être mon pourvoyeur, et qui en remplissait si dignement les fonctions, avait employé les vingt-cinq livres sterling dont mon amie lui avait fait présent, à me louer un serviteur pour le terme de six ans; il me l'amena, et jamais il ne voulut rien accepter de moi en considération de tant de services, qu'un peu de tabac de mon crû.

Remarquez que toutes mes marchandises provenant des manufactures d'Angleterre, telles que des draps, des étoffes, des revêches et autres choses peu communes, estimées et recherchées dans ce pays-là, je trouvai à les vendre à un prix très-haut; en sorte que je portai au quadruple la valeur de ma première cargaison, et que je me vis pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin, quant à ma plantation : car d'abord je m'achetai un esclave nègre, et louai un serviteur européen; j'entends un autre que celui que le capitaine m'avait amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité devient souvent la source de nos plus grands malheurs : c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante j'eus toutes sortes de succès dans ma plantation; je tirai de ma propre terre cinquante gros rouleaux de tabac, outre ce dont j'avais disposé parmi mes voisins pour mon nécessaire, et ces cinquante rouleaux, pesant chacun

plus de cent livres, étaient bien conditionnés et tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Alors voyant mes affaires et mes richesses s'accroître également, je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets et d'entreprises au-dessus de ma portée ; en un mot de celles qui causent souvent la ruine des personnes les plus versées dans le commerce.

Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menais alors, je pouvais encore aspirer à tous ces grands avantages, en vue desquels mon père m'avait si sérieusement recommandé une vie retirée, et dont il m'avait donné une idée si sensible dans le portrait ressemblant qu'il me traça de l'état moyen. Mais j'étais né pour toute autre chose : je devais de rechef travailler, de dessein prémédité, à me plonger dans la misère ; surtout j'allais augmenter le nombre de mes fautes, et par conséquent fournir une plus ample matière aux reproches que j'aurais le loisir de me faire un jour au milieu de mes pensées accablantes. Tous ces désastres ne provenaient que de la passion effrénée de courir le monde, passion favorite à laquelle je lâchais aveuglément la bride, lors même qu'elle était manifestement contraire à mes intérêts les plus chers, qu'elle dérangeait toutes les combinaisons de ma bonne fortune, et qu'elle gâtait, pour ainsi dire, tous les chemins que la providence semblait m'ouvrir pour me conduire à mon devoir et à mon bonheur.

C'était précisément la faute que j'avais commise en m'enfuyant de la maison de mon père ; et déjà je ne pouvais avoir de repos, que je ne tombasse dans une seconde toute semblable : j'étais tenté de m'en aller, et d'abandonner mes espérances raisonnables de devenir un homme riche, d'une expérience consommée dans ma nouvelle plantation, sans que je puisse alléguer pour cela d'autre motif, qu'un désir téméraire et démesuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettait la nature de la chose. Ainsi je me précipitai pour la seconde fois dans le gouffre de la misère, le plus profond où l'homme puisse tomber, sans qu'il lui en coûte la vie ou du moins la santé.

Or, pour procéder par degrés à cet endroit particulier de mon histoire, on doit supposer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Brésil, et commençant à gagner considérablement et à prospérer dans ma nouvelle plantation, non-seulement j'avais appris la langue du pays, mais qu'outre cela j'avais fait connaissance et lié amitié avec mes compagnons de plantation, aussi bien qu'avec les marchands de San-Salvador, qui était notre port de mer ; que dans nos entretiens je leur avais souvent rendu compte de mes deux voyages à la côte de Guinée, de la manière de faire la traite, et de la facilité avec laquelle on y pouvait changer de la poudre d'or, des graines de Guinée, des dents d'éléphant, d'autres choses précieuses, et, qui

plus est, des nègres en grand nombre, le tout pour des bagatelles, comme de petits lits, de la quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des haches des morceaux de glaces, et autres menues marchandises.

On ne manquait jamais d'écouter attentivement ce que je disais sur ce chapitre; mais surtout l'article de l'achat des nègres, dont le trafic, non-seulement n'était qu'ébauché, mais tel qu'il était, avait toujours été dirigé par l'assemblée, ou une société formée par les rois d'Espagne et de Portugal, et entrait dans les comptes du gouvernement, en sorte qu'on ne nous amenait que peu de nègres, et qu'encore ils se vendaient à un prix excessif.

Me trouvant un jour en compagnie avec des marchands et planteurs de ma connaissance, et leur ayant parlé fort sérieusement sur ce sujet, trois d'entre eux vinrent me trouver le lendemain au matin, et me dirent qu'ils avaient beaucoup réfléchi sur l'entretien de la veille, et qu'ils venaient me proposer une chose qui demandait le secret. Je leur promis de le garder; et après ce préliminaire, ils me déclarèrent qu'ils avaient envie d'équiper un vaisseau pour la Guinée; qu'ils avaient tous des plantations aussi bien que moi, et que rien ne leur faisait plus de tort, que le besoin extrême où ils étaient d'esclaves; que comme c'était un commerce qu'on ne pouvait continuer, à cause qu'il n'était pas permis de vendre publiquement

les nègres quand ils étaient arrivés, leur dessein n'était que de faire un seul voyage, de débarquer les nègres secrètement, et de les distribuer ensuite dans leurs propres plantations; qu'en un mot il s'agissait de savoir si je voulais aller à bord du vaisseau en qualité de subrécargue ou commis en chef, pour prendre soin de ce qui concernait le négoce sur la côte de Guinée; que dans le partage des nègres j'aurais une portion égale à celle des autres, et que je serais dispensé de fournir ma quote-part du fond qu'on leverait pour cette entreprise.

Il faut avouer que ces propositions étaient fort avantageuses pour tout homme manquant d'établissement, et qui n'aurait pas eu à cultiver une plantation qui lui appartînt en propre, avec de très-belles apparences, et la certitude d'un bon fonds. Mais pour moi, qui m'étais déjà poussé, me voyais si joliment établi, n'avais plus rien à faire qu'à continuer pendant trois ou quatre ans sur le même pied que j'avais commencé, et qu'à faire venir d'Angleterre mes autres cent livres sterling, qui dans ce temps-là, et avec ce petit renfort, n'aurais presque pas pu manquer de devenir riche de trois ou quatre mille livre sterling, sans compter combien une telle somme aurait multiplié dans la suite; que je pensasse, dis-je, à un tel voyage, c'était la plus grande folie qu'un homme pût faire dans de pareilles conjonctures.

Mais comme j'étais né pour être l'architecte de mon propre malheur; il me fut aussi impossible de résister à leur offre qu'il me l'avait été autrefois de réprimer les désirs extravagans qui firent échouer tous les bons conseils de mon père. En un mot, je leur dis que je partirais de tout mon cœur, s'ils voulaient bien se charger du soin de ma plantation pendant mon absence, et en disposer selon que je l'ordonnerais si je venais à périr. C'est ce que tous me promirent, et à quoi ils s'obligèrent par contrat. Je fis donc un testament en forme, par lequel je disposai de ma plantation et de mes effets, en cas de mort; constituant pour mon légataire universel, le capitaine du vaisseau qui m'avait sauvé la vie, comme je l'ai déjà dit ci-dessus; mais l'obligeant à disposer de mes effets suivant cette clause, c'est-à-dire qu'il garderait pour lui la moitié de mes acquisitions, et ferait embarquer l'autre moitié pour l'Angleterre.

Enfin je pris toutes les précautions imaginables pour mettre mes biens en sûreté, et pour pourvoir à l'entretien de ma plantation. Que si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts, et à peser ce que je devais et ce que je ne devais pas faire, il est certain que je ne me serais pas éloigné un moment d'un établissement aussi avantageux que l'était le mien; je n'aurais pas cédé tout ce que je devais raisonnablement espérer d'un état florissant, et je

me serais bien gardé d'entreprendre un voyage sur mer, pour y courir les risques ordinaires et généraux, sans compter en particulier les infortunes dont j'avais lieu de croire que j'étais personnellement menacé.

Mais on me pressait, et j'aimais mieux suivre les fausses lueurs de ma fantaisie, que les lumières de ma raison. Le vaisseau étant donc équipé, la cargaison embarquée, et toutes choses arrangées comme nous en étions convenus mes associés et moi, j'allai à bord, pour mon malheur, le premier septembre mille six cent cinquante-neuf, qui était le même jour auquel je m'étais embarqué à Hull, huit ans auparavant, pour devenir rebelle aux ordres de mes parens, et traître à ma propre cause.

Notre vaisseau était d'environ cent vingt tonneaux; il portait six canons, et quatorze hommes, en y comprenant le maître, son garçon et moi. Nous ne l'avions chargé d'autres marchandises que de quincailleries propres pour notre commerce, telles que des pièces de glaces, des coquilles, et surtout de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches, et quelques matelas.

Le même jour que j'allai à bord, nous mîmes à la voile, faisant cours au nord, le long de la côte, dans le dessein de tourner vers celle d'Afrique, quand on serait parvenu au dix ou onzième degré de latitude septentrionale; ce qui était, comme il

paraît, la route ordinaire qu'on tenait en ce temps-là. Nous eûmes un fort bon temps tout le long de la côte, à la réserve qu'il faisait excessivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, et perdant bientôt la terre de vue, nous mîmes le cap de même que si nous eussions voulu aller à l'île de Fernand de Noronha; mais nous la laissâmes et les autres adjacentes à l'est, continuant notre route vers le nord-est quart au nord, tellement que nous passsâmes la ligne, après une navigation d'environ douze jours : et suivant notre dernière estime, nous étions sous le septième degré et vingt-deux minutes de latitude septentrionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement; il commença au sud-est, devint à peu près nord-ouest, puis se fixa au nord-est, d'où il se déchaîna d'une manière si terrible, que nous ne fîmes autre chose, pendant douze jours de suite, que dériver, forcés d'obéir aux ordres du Destin et à la fureur des vents. Je n'ai pas besoin de dire que durant tout ce temps-là je m'attendais chaque jour à être enseveli dans les flots; et il n'y avait personne sur le vaisseau qui osât se flatter d'en échapper.

Cet orage, outre la frayeur qui en est toujours inséparable, nous coûta encore trois hommes; l'un mourut de la fièvre ardente, et les deux autres, dont l'un était le mousse, tombèrent dans la mer.

Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le maître fit une estime le mieux qu'il put et trouva qu'il était aux environs du onzième degré de latitude septentrionale; mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés de longitude à l'ouest du cap de Saint-Augustin; de sorte qu'il avait jeté vers la côte de la Guyane, ou partie septentrionale du Brésil, au-delà de la rivière des Amazones, tirant vers celle de l'Orénoque, appelée communément la GRANDE RIVIÈRE. Il commença donc à me consulter pour savoir quelle route nous prendrions. Le vaisseau avait été fort tourmenté et faisait beaucoup d'eau; ainsi il opinait pour regagner la partie orientale, d'où nous étions partis.

J'étais d'un avis tout contraire, et après avoir examiné ensemble une carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait aucune terre habitée où nous pussions avoir recours, et qui fût plus proche de nous que dans l'archipel des Caraïbes : c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous espérions qu'en prenant le large, pour éviter le golfe du Mexique, nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de temps; au lieu qu'il n'était presque pas possible de faire mon voyage à la côte d'Afrique sans quelque assistance, tant pour le vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein nous changeâmes notre course,

et nous prîmes le cap nord-quart à l'ouest, afin de pouvoir atteindre quelqu'une des îles habitées par les Anglais, où j'avais espérance de recevoir du secours. Mais notre voyage devait se terminer autrement; car étant dans la latitude du douzième degré et dix-huit minutes, nous fûmes accueillis d'une seconde tempête, qui nous emporta, avec la même impétuosité que la première, vers l'ouest, et nous écarta si loin de toute société humaine, que si nous venions de sauver notre vie de la fureur des eaux, il y avait beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les sauvages, que d'espérance de pouvoir jamais retourner en notre pays.

Dans cette extrémité, le vent souffla toujours avec violence, et le jour commençant à paraître, un de nos gens s'écria, TERRE! A peine fûmes-nous sortis de la cabane pour voir ce que c'était, et dans quelle région du monde nous nous trouvions, que le vaisseau donna contre un banc de sable; son mouvement cessa tout-à-coup, les vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous nous attendions à périr sur l'heure; et nous nous serrions contre les bords du bâtiment, pour nous abriter contre la violence des vagues.

Il n'est pas aisé de représenter la consternation que l'on éprouve en pareil cas, à quiconque ne s'y est jamais trouvé, ni même de la concevoir. Nous ne savions ni le climat où nous étions, ni la

terre contre laquelle nous avions été poussés; était-ce une île, un continent? était-elle habitée ou déserte? Et comme la fureur des vents, quoiqu'un peu diminuée, était encore terrible, nous ne pouvions pas seulement espérer que le vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux, à moins qu'un calme ne survînt tout-à-coup par une espèce de miracle. En un mot, nous étions immobiles, nous regardant les uns les autres, attendant la mort à chaque moment, et nous préparant pour l'autre monde, d'autant qu'il n'y avait que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvait encore un peu nous rassurer, c'est que, contre notre espérance, le vaisseau ne fût pas encore brisé, et que le maître disait que le vent commençait à s'abattre.

Mais, quoique le temps parût devenir moins chargé, néanmoins à la manière dont le vaisseau avait échoué, et vu qu'il s'était enfoncé trop avant dans le sable pour espérer de l'en dégager, notre situation était véritablement déplorable; il ne nous restait donc plus qu'à voir si nous pourrions sauver notre vie. Un peu avant la tempête, nous avions un bateau qui suivait notre arrière; mais d'abord, il s'y était fait une fente à force de heurter contre notre gouvernail, ensuite il s'était fracassé, et avait ou coulé bas, ou dérivé çà et là par la mer, en sorte que nous n'avions plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une

chaloupe à bord, mais nous ne savions pas trop comment la mettre en mer: cependant il n'y avait plus de temps à perdre; car nous croyions à tout moment que le vaisseau allait se dissoudre; et quelques-uns disaient qu'il était déjà entamé.

En même temps notre pilote prit la chaloupe; le reste de nos gens se mit à le seconder, et à la fin on la descendit à côté du vaisseau : nous nous mîmes tous dedans, au nombre de onze personnes, recommandant nos âmes à la miséricorde divine, et abandonnant le reste au courroux des ondes. Car, quoique l'orage se fût relâché considérablement, la mer s'élevait toutefois à une hauteur épouvantable contre les terres : et pour parler le langage des Hollandais, qui la comparent à une bête féroce, lorsqu'elle est irritée, on pouvait bien l'appeler DE WILDE ZEE, ou la mer sauvage.

C'est alors que le danger était proche et effroyable; car nous voyons tous clairement que la mer était si enflée que notre chaloupe ne pourrait pas tenir contre, et que nous serions infailliblement submergés; d'ailleurs nous n'avions point de voile, et quand même nous en aurions eu, nous n'aurions pas pu nous en servir. Nous nous mîmes à ramer à toutes forces pour aller à terre, mais avec un visage consterné comme des gens qui allaient au supplice. En effet, aucun de nous ne pouvait ignorer que la chaloupe viendrait près

de la côte, et y essuierait des coups si rudes, qu'elle serait bientôt en mille morceaux. Quoi qu'il en soit, nous priâmes Dieu de tout notre cœur pour le salut de nos âmes ; mais en même temps le vent nous poussant vers la terre, nous travaillions à tour de bras pour le seconder, et pour hâter notre perte.

Nous ne savions nullement de quelle sorte était le rivage, si c'était du roc ou du sable, s'il était élevé ou bas. La seule chose qui aurait pu raisonnablement nous donner quelque lueur d'espérance, ç'aurait été de tomber dans quelque baie, dans quelque golfe, ou dans l'embouchure d'une rivière; d'y entrer par un coup de hasard, et de nous mettre à l'abri du vent, ou peut-être encore de trouver une eau calme. Mais il n'y avait aucune apparence à rien de semblable : bien loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paraissait encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue et demie, suivant le compte que nous faisions, une vague furieuse, semblable à une montagne, s'en vint en roulant à notre arrière : c'était nous avertir d'attendre le coup de grâce. En effet, elle fondit sur nous avec tant de furie, qu'elle renversa tout d'un coup la chaloupe; et nous séparant les uns des autres aussi bien que du bateau, à peine nous donna-t-elle le temps d'invoquer le nom de Dieu par une seule exclamation; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle était la confusion de mes pensées lorsque j'allai au fond de l'eau; car, quoique je nageasse fort bien, je ne pus cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé, ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa et me laissa presque à sec, et à demi-mort, à cause de l'eau que j'avais avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit et l'haleine assez bonne pour me lever sur mes jambes, et m'en servir le mieux que je pus, pour tâcher d'avancer du côté de la terre, avant qu'une autre vague revînt et me ressaisît. Mais je reconnus bientôt qu'il était impossible d'en venir à bout; car, regardant derrière moi, je vis la mer à mes trousses, mais haute et furieuse, comme une ennemie redoutable avec laquelle je ne pouvais aucunement mesurer mes forces. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine, et m'élever, si je pouvais, au-dessus de l'eau : de cette manière je pouvais nager, conserver la liberté de la respiration, et voguer vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que ce flot, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

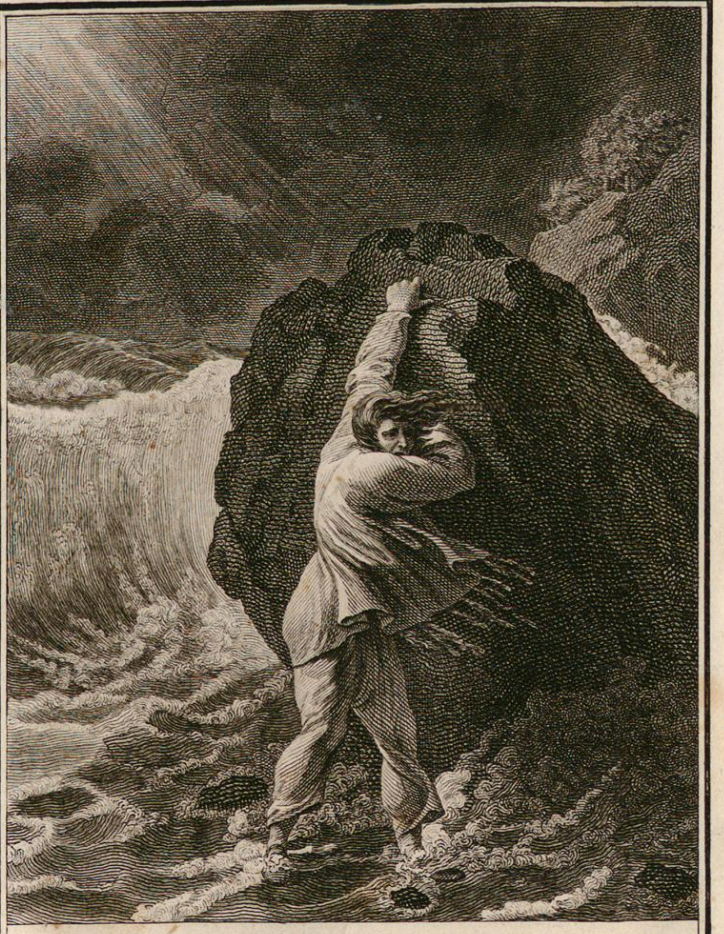
Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois, me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur; je sentais que j'étais en-

traîné bien loin du côté de la terre avec une force et une rapidité extrêmes ; en même temps je retenais mon haleine; et je m'aidais encore en nageant de toutes mes forces. Mais j'étais prêt d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis monter en haut ; tout à coup je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau, ce qui me soulagea sur le champ; et quoique cet intervalle ne durât que deux secondes, il ne laissa pas de me faire un grand bien, me donnant le temps de respirer et redoublant mon courage : je fus de rechef couvert d'eau, mais non pas si long-temps que je ne pusse tenir bon, et m'apercevant que la vague s'était brisée, et qu'elle commençait à retourner, je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me point laisser entraîner, et je sentis que je prenais pied. Je demeurai sans rien faire pendant quelques momens, tant pour reprendre haleine que pour attendre que les eaux se fussent retirées, et puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes qui venaient fondre sur moi de nouveau; elles m'enlevèrent deux autres fois, et me portèrent en avant, comme elles avaient déjà fait, sur un rivage tout uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts dont je viens de donner la description ne me fût fatal; car la mer m'ayant entraîné comme auparavant, me mit à terre, ou pour mieux dire,

me jeta contre un rocher, et cela si rudement que j'en perdis le sentiment, et le pouvoir d'agir pour ma délivrance; car le coup ayant porté sur mon flanc et sur ma poitrine, m'ôta tout à fait la respiration pour un temps; et si la mer fût revenue à la charge sans interruption, j'aurais été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour; et voyant qu'elle allait m'ensevelir, je résolus de m'attacher à une pointe de rocher, et dans cette posture de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux fussent retirées ; déjà les vagues n'étaient plus si hautes qu'au commencement, parce que la terre était proche, et que je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé et repassé par dessus moi. Après quoi je pris un autre essor qui m'approcha si fort de terre, que la vague qui vint ensuite, me couvrit véritablement, mais ne m'enleva pas; en sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma carrière, et pour prendre terre; où étant arrivé, je montai sur le haut du rivage, et m'assis sur l'herbe à l'abri de l'insulte et de la fureur des eaux.

Me voyant ainsi en sûreté, je commençai par lever les yeux au ciel, et rendre grâce à Dieu de ce qu'il m'avait sauvé la vie dans un cas où il n'y avait que quelques momens qu'elle était désespérée. Je crois impossible de peindre au vif les transports et l'extase où se trouve l'âme qui se voit



Voyant que la vague alloit m'ensevelir, je résolus de m'attacher à une pointe de rocher.

Tom. I. pag. 76.

Stothard inv. *Delvaux sculp.*

sauvée de la sorte, et arrachée, pour ainsi dire, du fond du tombeau. Je ne m'étonne donc plus qu'on amène à un malheureux prêt à perdre la vie sur un échafaud, un chirurgien pour lui tirer du sang en même temps qu'on lui annonce sa grâce, de peur que la surprise ne bannisse de son cœur les esprits animaux, et qu'elle ne lui devienne funeste : car

> La surprise qui naît de joie ou de douleur,
> Suspend les fonctions de l'esprit et du cœur.

Je me promenais au bord de la mer, levant les mains vers le ciel, l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance, témoignant mes transports de joie par mille gestes que je ne saurais rapporter; réfléchissant sur mes camarades, qui tous avaient été noyés, et songeant que j'étais le seul qui me fusse sauvé; car depuis notre naufrage je n'en pus jamais voir aucun, pas même la moindre trace, excepté trois chapeaux, un bonnet et deux souliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du vaisseau échoué; mais la mer était si écumante et si courroucée, d'ailleurs il était à une distance si grande, qu'à peine pouvais-je le distinguer; à cette vue je m'écriai : grand Dieu! comment est-il possible que je sois venu à terre?

Après m'être soulagé par ce qu'il y avait de consolant dans ma condition, je commençai à regar-

der autour de moi, afin de voir en quelle sorte de lieu j'étais, et par où il me fallait débuter. Je sentis bientôt diminuer mon allégresse, et je trouvai que, loin d'avoir à me féliciter beaucoup de ma délivrance, elle était affreuse : car j'étais mouillé, et je n'avais point d'habits pour me sécher; j'avais faim, et je n'avais rien à manger; j'avais soif, et je n'avais rien à boire; j'étais faible, et je n'avais rien pour me fortifier; je n'avais même d'autre perspective que celle de mourir de faim, ou d'être dévoré par les bêtes féroces : et ce qu'il y avait de plus affligeant pour moi, c'est que je ne possédais aucune arme pour pouvoir chasser et tuer quelques animaux pour ma subsistance, ou pour me défendre contre quelque créature que ce fût qui voudrait m'ôter la vie pour soutenir la sienne; en un mot, je n'avais rien sur moi qu'un couteau, une pipe, et un peu de tabac dans une boîte; c'était-là toute ma provision, et ce qui me jeta dans de terribles angoisses; en sorte que durant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. La nuit approchait, et je commençai à considérer quel serait mon sort, si cette terre nourrissait des bêtes dévorantes, sachant bien que ces animaux rodent toutes les nuits pour chercher leur proie.

L'unique remède à tout cela, pour le moment présent, c'était de monter sur un certain arbre, dont le branchage était fort épais, semblable à un

sapin, mais épineux, qui croissait près de là, et où j'avais résolu de passer toute la nuit en attendant le genre de mort qu'il me faudrait subir le lendemain; car jusqu'alors l'arrêt m'en paraissait irrévocable. Je m'éloignai d'environ un demi-quart de mille du rivage, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce pour boire; j'eus le bonheur d'en rencontrer, ce qui me causa bsaucoup de joie. Après avoir bu et m'être mis un peu de tabac dans la bouche pour prévenir la faim, je courus à l'arbre, sur lequel je cherchai à me si bien placer que je ne tombasse pas, si je venais à m'endormir; j'avais à la main un bâton court, que j'avais coupé pour me servir de défense; avec cela je pris mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai dans un profond sommeil, qui répara tellement mes forces, que je ne pense pas en avoir eu de plus salutaire, ni qu'il y ait beaucoup de gens qui puissent passer une si bonne nuit, dans une si fâcheuse conjoncture.

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai; le temps était clair, la tempête dissipée, et la mer n'était plus courroucée ni enflée comme auparavant. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut de voir que, par la hauteur de la marée, le vaisseau eût été enlevé pendant la nuit de dessus le banc de sable où il avait été engravé, et qu'il eût dérivé jusques tout près du rocher dont je viens de parler, où je m'étais si cruellement meurtri. Il y avait en-

viron un mille de l'endroit où j'étais jusques-là; et comme le bâtiment paraissait encore reposer sur sa quille, j'aurais bien souhaité d'être à bord, afin d'en tirer du moins pour mon usage quelqu'une des choses les plus nécessaires.

Dès que je fus descendu du logement que je m'étais choisi dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe, que le vent et la marée avaient jetée sur la côte, à environ deux milles de moi à main droite. Je marchai le long du rivage, aussi loin que je pus pour aller jusques-là; mais je trouvai un bras de mer d'environ un demi-mille de largeur entre moi et la chaloupe, tellement que je m'en retournai sur mes pas, laissant la chose pour cette fois-là, parce que mes désirs se tournaient bien plus du côté du vaisseau, où j'espérais trouver actuellement de quoi fournir à ma subsistance.

Un peu après midi, je vis que la mer était fort calme, et la marée si basse que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du vaisseau : et ce fut pour moi un renouvellement de douleur; car je voyais clairement que si nous fussions restés à bord, nous aurions été sains et saufs, je veux dire que du moins nous serions tous venus heureusement à terre, et que je n'aurais pas été si misérable que de me voir, comme j'étais alors, dénué de toute consolation et de toute compagnie. Ces réflexions m'arrachèrent des larmes; mais comme

elles n'apportaient qu'un faible remède à mes maux, je résolus d'aller au vaisseau, si pourtant je le pouvais. Il faisait une chaleur excessive; je me dépouillai de mes habits, et me jetai dans l'eau. Mais quand je fus arrivé au pied du bâtiment, je trouvai plus de difficulté à monter dessus que je n'en avais encore surmonté; car comme il reposait sur terre, et qu'il était hors de l'eau d'une grande hauteur, il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir. J'en fis deux fois le tour à la nage; à la seconde, j'aperçus (ce que je m'étonnai de n'avoir pas vu la première), un bout de corde qui pendait à l'avant; de telle façon, qu'après beaucoup de peine je m'en saisis, et par ce moyen je grimpai sur le gaillard. Quand j'y fus, je vis que le vaisseau était entr'ouvert, et qu'il y avait beaucoup d'eau à fond de cale; mais qu'étant posé sur le flanc d'un banc dont le sable était ferme, il portait sa poupe extrêmement haut, et la proue si bas, qu'elle en était presque dans l'eau. De cette manière le pont se trouvait tout-à-fait exempt d'eau, et tout ce qu'il renfermait était sec; car on peut bien compter que la première chose que je me mis à faire, fut de chercher partout, et de voir ce qui était gâté, ou ce qui était bon. D'abord, je trouvai toutes les provisions du vaisseau sèches, et ne se sentant pas de l'eau : comme j'avais grand appétit, je m'en allai à la soute, où je remplis mes poches de biscuit, et je me mis à en manger tout

en m'occupant à d'autres choses ; car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai aussi du rhum dans la chambre du capitaine, et j'en bus un bon coup; j'en avais grand besoin pour m'encourager à soutenir la vue des souffrances qui me restaient à essuyer.

Il ne m'aurait servi de rien de demeurer les bras croisés, et de perdre le temps à souhaiter ce que je ne pouvais aucunement obtenir. Cette extrémité excita mon application. Nous avions à bord plusieurs vergues, un ou deux mâts de perroquet, qui étaient de réserve, et deux ou trois grandes barres de bois; je pris la résolution de les mettre en œuvre, et je lançai hors du bord tout ce qui n'était point trop pesant pour le pouvoir ménager, les ayant séparément attachés à une corde, afin qu'ils ne dérivassent point. Cela fait, je descendis du côté du bâtiment, et les tirant à moi, j'en attachai quatre ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, donnant à mon ouvrage la forme d'un radeau; et après y avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvais bien marcher dessus, mais qu'il ne pourrait pas porter une grosse charge, à raison de sa trop grande légèreté. C'est pourquoi je retournai au travail, et avec la scie du charpentier je partageai une des vergues de beille en trois pièces en longueur, et les ajustai à mon radeau avec beaucoup de peine et de travail. Mais l'espérance de

me fournir des choses nécessaires, me servait d'aiguillon pour faire bien au-delà de ce dont j'aurais été capable en toute autre occasion.

Déjà mon radeau était assez fort pour porter un poids raisonnable; il ne s'agissait plus que de voir de quoi je le chargerais, et comment préserver cette charge de l'insulte des eaux de la mer; mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération: d'abord je mis dessus toutes les planches que je pus trouver; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avais le plus de besoin, je commençai par prendre trois coffres de matelots, dont j'avais forcé les serrures pour les vider, et je les descendis avec une corde sur mon radeau. Dans le premier, je mis des provisions, savoir: du pain, du riz, trois fromages d'Hollande, cinq pièces de bouc séché, qui faisait notre principale nourriture, et un petit reste de blé d'Europe, mis à part pour nourrir quelques volailles que nous avions embarquées avec nous, mais qui, depuis long-temps, avaient été tuées. Il y avait aussi une certaine quantité d'orge et de froment mêlés ensemble; mais, à mon grand regret, je vis que cela avait été mangé ou gâté par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles qui étaient à notre maître, dans lesquelles il y avait quelques eaux cordiales, et environ vingt-quatre de rack; je les arrrangeai séparément, parce qu'il n'était pas besoin, ni même possible de les mettre dans le coffre·

Pendant que j'étais occupé à faire ces provisions, je m'aperçus que la marée commençait à monter, quoique paisiblement, et j'eus le chagrin de voir mon habit, ma veste et ma chemise, que j'avais laissés sur le rivage, flotter et s'en aller au gré de l'eau; pour ma culotte, qui n'était que de toile, et ouverte aux genoux, je ne la quittai pas, non plus que mes bas pour nager jusqu'à bord : quoi qu'il en soit, cet accident me fit aller à la quête des hardes, et je ne fus pas long-temps à fouiller, sans voir que je pouvais aisément réparer ma perte avec usure; mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvais absolument me passer pour le présent, parce qu'il y avait d'autres choses que j'avais beaucoup plus à cœur. De ce nombre étaient des outils pour travailler quand je serais à terre; et après avoir long-temps cherché, je trouvai enfin le coffre du charpentier. Ce fut un trésor pour moi, mais un trésor beaucoup plus précieux que ne l'aurait été pour lors un vaisseau tout chargé d'or : je le descendis et le posai sur mon radeau tel qu'il était, sans perdre de temps à regarder dedans, car je savais en gros ce qu'il contenait.

La chose que je désirais le plus, après celle-là, c'était de la munition et des armes. Il y avait dans la chambre du capitaine deux fusils fort bons, et deux pistolets; je m'en saisis d'abord, comme aussi de quelques cornets à poudre, d'un petit sac de plomb et de deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il y

avait quelque part trois barils de poudre; mais j'ignorais en quel endroit notre canonnier les avait serrés. A la fin pourtant je les déterrai, après avoir visité coins et recoins. Il y en avait un qui avait été mouillé; les deux autres étaient secs et bons, et je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions; il ne me restait plus de souci que pour les conduire jusqu'à terre; car je n'avais ni voile, ni rame, ni gouvernail, et la moindre bouffée survenant, pouvait submerger ma cargaison toute entière.

Trois choses relevaient mes espérances : en premier lieu, la mer qui était tranquille; en second, la marée qui montait et portait à terre; et en troisième lieu, le vent qui, tout faible qu'il était, ne laissait pas d'être favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues, et dépendantes de la chaloupe, qui me servirent de renfort, et deux scies, une besaiguë, avec un marteau (outre ce qui était déjà dans le coffre du charpentier) que j'ajoutai à ma cargaison; après quoi je me mis en mer. Mon radeau vogua très-bien l'espace d'environ un mille; seulement je m'aperçus qu'il dérivait un peu de l'endroit où j'avais pris terre auparavant; cela me fit juger qu'il y avait un courant d'eau, et par conséquent j'espérais pouvoir trouver une baie ou une rivière, qui me tiendrait lieu de port, pour débarquer ma cargaison.

La chose était comme je l'avais imaginée : je découvris vis-à-vis de moi une petite ouverture de terre, vers laquelle je me sentais entraîner par le cours violent de la marée; ainsi je gouvernai mon radeau le mieux que je pus pour lui faire tenir le fil de l'eau : mais en même temps je faillis à faire un second naufrage; et si un tel malheur me fût arrivé, je crois véritablement qu'il m'aurait porté une atteinte mortelle. Cette côte m'était tout à fait inconnue; ainsi j'allai toucher sur le sable d'un bout de mon bateau, et comme il flottait de l'autre, peu s'en fallait que ma cargaison ne glissât en entier de ce côté-là, et qu'elle ne tombât dans l'eau. Je faisais tout mon possible pour tenir les coffres dans leurs places, en m'appuyant contre eux; mais mes forces étaient insuffisantes pour dégager le radeau; je n'osais pas même quitter la posture où j'étais, et soutenant la charge de tous mes efforts, je restai dans cette attitude près d'une demi-heure, durant laquelle la marée me relevant peu à peu, finit par me mettre dans un parfait niveau. Quelques momens après, l'eau qui continuait de grossir, fit flotter mon radeau, que je poussai avec ma rame, dans le canal, et ayant avancé un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite rivière, ayant la terre de chaque côté, et un courant ou flux rapide qui montait. Cependant je cherchais des yeux, sur l'un et l'autre bord, une place propre à prendre terre; car je ne

me souciais point d'entrer plus avant dans la rivière; et l'espérance que j'avais de découvrir quelque vaisseau, me détermina à ne point m'éloigner de la côte.

Enfin, j'aperçus à droite un petit réduit, vers lequel je conduisis mon radeau, non sans beaucoup de peine et de difficulté : je m'approchai au point que, comme je touchais au fond de l'eau avec ma rame, je pouvais aisément me pousser tout à fait dedans; mais en le faisant je courais une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin; car le bord étant en pente assez roide et escarpée, je ne pouvais débarquer que dans une place où mon train, lorsqu'il viendrait à toucher, serait si élevé par un bout et enfoncé par l'autre, que je serais en danger de tout perdre. Tout ce que je pus faire, ce fut d'attendre que la marée fût tout à fait haute, me servant cependant de ma rame en guise d'ancre, pour arrêter mon train, et en tenir le flanc appliqué contre le bord, près d'un morceau de terre plat et uni, que j'espérais que l'eau couvrirait. Ce moyen me réussit; mon radeau tirait environ un pied d'eau ; et dès que je m'aperçus que j'en avais assez, je le jetai sur cet endroit plat et uni, où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues, l'une à un bout, l'autre à l'autre bout, et je demeurai dans cette situation jusqu'à ce que la marée se fût abaissée, et qu'elle laissât mon train, avec ce qu'il portait, à sec et en toute sûreté.

Ensuite, la première chose que je fis, fut d'aller reconnaître le pays, et de chercher un lieu propre pour ma demeure, ainsi que pour serrer mes effets, et les mettre en sûreté contre tout accident. J'ignorais encore si ce terrain était dans le continent ou bien dans une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais quelque chose à craindre des bêtes sauvages ou non. Il n'y avait pas plus d'un mille de là à une montagne très-haute et très-escarpée, qui semblait porter son sommet par-dessus une chaîne de plusieurs autres qu'elle avait au nord. Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets, avec un cornet de poudre et un petit sac de plomb; armé de la sorte, je m'en allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne, où étant arrivé avec beaucoup de fatigue et de sueur, je vis alors combien serait triste ma destinée; car je reconnus que j'étais dans une île, entourée partout de la mer, sans pouvoir découvrir d'autres terres que quelques rochers fort éloignés de là, et deux petites îles beaucoup moindres que celle où je me trouvais, situées à près de trois lieues à l'ouest.

Je trouvai de plus, que l'île où je me voyais enfermé, était stérile, et j'avais tout lieu de croire qu'il n'y avait point d'habitans, à moins que ce ne fussent des bêtes féroces; je n'en voyais cependant aucune, mais bien quantité d'oiseaux dont je ne connaissais ni l'espèce, ni l'usage que j'en pourrais faire, quand je les aurais tués. En reve-

nant, je tirai un oiseau fort gros; que je vis posé sur un arbre au bord d'un grand bois : je crois que c'était le premier coup de fusil qui eût été tiré dans ce lieu là, depuis la création du monde. Je ne l'eus pas plutôt lâché, qu'il s'éleva de tous les endroits du bois, un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes, avec un bruit confus, causé par les cris et les piaulemens différens qu'ils faisaient chacun selon leur espèce, qui m'était entièrement inconnue. Quant à l'oiseau que je tuai, je le pris pour une sorte d'épervier; car il en avait la couleur et le bec, mais non pas les éperons ni les serres; sa chair, d'une odeur forte, ne valait absolument rien.

Satisfait de cette découverte, je revins à mon radeau, et me mis à travailler à le décharger. Ce travail m'occupa le reste du jour, et la nuit étant venue, je ne savais que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour prendre du repos; car je n'osais dormir à terre, ne sachant si des bêtes féroces ne pourraient pas venir me dévorer, quoique je me sois convaincu depuis qu'il n'y avait rien de pareil à craindre.

Néanmoins je me barricadai le mieux que je pus avec les coffres et les planches que j'avais amenées à terre, et me fis une espèce de hutte pour me loger cette nuit là. Pour ce qui est de la nourriture que l'île me fournirait, je ne concevais pas encore d'où elle pourrait venir, si ce n'est que

j'avais vu deux ou trois animaux, faits comme des lièvres, courir hors du bois où je tirai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrais encore tirer du vaisseau bien des choses qui me seraient utiles, particulièrement des cordages, des voiles, et autres choses qui pouvaient se transporter à terre; je résolus donc de faire un autre voyage à bord si je le pouvais : et comme je n'ignorais pas que la première tourmente qui s'éleverait ne manquerait pas de briser le bâtiment en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise, jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors, je tins conseil (j'entends à part moi) pour savoir si je retournerais avec le même train; mais la chose ne me parut point praticable : je pris donc le parti d'aller comme la première fois, quand la marée serait basse; et c'est ce que je fis, avec cette différence seulement, que je me dépouillai avant de sortir de ma hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise déchirée, des caleçons et une paire d'escarpins.

Je me rendis au bâtiment, et j'y préparai un second train. Mais l'expérience que j'avais acquise dans la fabrication du premier, m'ayant rendu plus habile, je ne fis pas celui-ci si lourd, et me gardai bien de le surcharger; je ne laissai pourtant pas d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles ; premièrement, je trouvai dans le magasin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, une grande tarrière, au

moins une douzaine de haches, une pierre à aiguiser, qui est un instrument d'un très-grand usage ; je mis à part tout cela, avec plusieurs choses qui avaient appartenu au canonnier, nommément deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite quantité de poudre à ajouter à celle que j'avais déjà, un gros sac de dragées et un grand rouleau de plomb ; mais ce dernier était si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever assez pour le faire passer par-dessus le bord du vaisseau.

Outre ces choses, j'enlevai tous les habits que je pus trouver, avec une voile de surcroît du perroquet de misaine, un branle, un matelas, et quelques couvertures. Je chargeai tout ce que je viens de détailler sur mon second train, et je le conduisis à terre avec un succès qui contribua extrêmement à me fortifier dans mes disgrâces.

Pendant tout le temps que je passai loin de la terre, je craignis que le moindre malheur qui pût m'arriver, fût que les bêtes sauvages ne dévorassent mes provisions; mais à mon retour, je ne trouvai aucune marque d'irruption, sinon qu'il y avait un animal semblable à un chat sauvage assis sur un des coffres, lequel, dès qu'il me vit approcher, s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court : il ne paraissait ni décontenancé ni effrayé, et il me regardait fixement, comme

s'il eût eu quelque envie de s'apprivoiser avec moi : je lui présentai le bout de mon fusil ; mais comme il ne savait pas de quoi il s'agissait, il ne s'en effraya point, ni ne se mit aucunement en devoir de prendre la fuite : voyant cela, je lui jetai un morceau de biscuit, quoiqu'à dire vrai je n'en fusse pas fort prodigue, car ma provision n'était pas bien grosse; mais vous noterez, s'il vous plaît, que ce n'était qu'un petit morceau, et je crus ne faire pas grande brèche à mon magasin. Quoi qu'il en soit, l'animal ne dédaigna pas ce présent; il accourut dessus, le flaira, et puis l'avala : il prit même si bien la chose, qu'il me fit connaître, par son air content, qu'il était disposé à en accepter une autre dose ; mais je l'en tins quitte ; et voyant qu'il ne gagnait rien à revenir à l'offrande, il prit congé de moi.

Les tonneaux où notre poudre était renfermée se trouvant trop gros et trop pesans, j'avais été obligé de les défoncer pour l'en tirer petit à petit, et de la charger sur mon train en plusieurs paquets, ce qui avait prolongé mon opération; me voyant à terre, malgré tout cela, avec toute ma cargaison, je commençai à travailler à me faire une petite tente, au moyen de la voile que j'avais, et des piquets que je coupai dans cette intention; et, dans cette tente, j'apportai tout ce que je savais devoir se gâter à la pluie ou au soleil; après cela, je me fis un rempart des coffres vides et des

Je me rendois chaque jour à bord pendant la marée basse; j'en rapportois tantôt une chose, tantôt une autre.

Tom. I. pag. 93.

Stothart inv. Delvaux sculp.

»· nneaux, que je plaçai les uns sur les autres au-
)ur de ma tente, pour la fortifier contre tout assaillant, de quelque espèce qu'il pût être.

Cela fait, je barricadai la porte de la tente avec des planches posées en dedans, et un coffre vide, dressé sur un bout en dehors, et après avoir placé mes pistolets à mon chevet, couché mon fusil auprès de moi, je me mis au lit pour la première fois, et je dormis fort tranquillement toute la nuit; car j'étais las et accablé, pour n'avoir dormi que fort peu la nuit d'auparavant, et pour avoir rudement travaillé tout le jour, soit à aller chercher à bord tant de provisions, soit à les débarquer.

Le magasin que j'avais alors de toutes sortes de choses, était, je pense, le plus gros qui eût jamais été amassé pour une seule personne : mais je n'étais pas encore content; car je m'imaginais que, tant que le vaisseau resterait sur sa quille, il était de mon devoir d'en aller tirer tout ce que je pourrais. Ainsi je me rendais chaque jour à bord pendant la marée basse; j'en rapportais tantôt une chose, tantôt une autre : mais entre autres, la troisième fois que j'y allai, j'enlevai tout ce que je pus des agrès, les petites cordes et le fil de carrelet, une pièce de canevas de surcroît, pour raccommoder les voiles dans l'occasion, et le baril de poudre qui avait été mouillé; enfin toutes les voiles, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, mais avec cette circonstance, que je fus obligé de les

couper en plusieurs morceaux, et d'en porter le plus que je pourrais à chaque reprise; car elles ne pouvaient plus servir pour voiles, mais seulement pour simple canevas.

La chose qui me fit le plus de plaisir dans tout mon butin, c'est qu'après avoir fait cinq ou six voyages de la manière que je viens de dire, et au moment que je croyais qu'il n'y avait plus rien dans le bâtiment, qui valût la peine de s'en embarrasser, je trouvai encore un grand morceau de biscuit, trois bons barils de rhum ou d'eau-de-vie, une boîte de cassonade, et un muid de fleur de farine très-belle. L'agréable surprise où me jeta cette trouvaille fut d'autant plus grande, que je ne m'attendais plus du tout à rencontrer aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée : je vidai au plus vite le tonneau de biscuit, j'en fis plusieurs parts, et je les enveloppai dans des morceaux de voiles, que je taillai précisément pour cela, et enfin je transportai cette charge à terre avec autant de bonheur que j'avais fait les autres.

Le lendemain, je fis un autre voyage; et comme j'avais dépouillé le vaisseau de tout ce qui pouvait se soulever et être transporté aisément, je commençai à me mettre après les câbles; je débutai par les plus gros, que je coupai en plusieurs pièces, proportionnées à mes forces, de manière à pouvoir les remuer; j'amoncelai deux câbles et une hansière, et toute la ferraille que je pus arra-

cher. Ensuite ayant coupé la vergue de beaupré et celle de misaine, pour me faire un grand radeau, je mis dessus cette charge lourde et pesante que je venais de me préparer, et je voguai. Mais ici mon bonheur commença à m'abandonner; car ce radeau était si pesant et tellement surchargé, qu'étant entré dans le petit réduit où j'avais débarqué mes autres provisions, et ne pouvant pas le gouverner aussi bien que j'avais fait les autres, il se renversa et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Quant à moi, le mal n'était pas grand, car j'étais proche de terre; mais pour ma cargaison, j'en perdis une bonne partie, surtout du fer, dont je m'étais promis de faire un bon usage: néanmoins, la marée étant devenue basse, je sauvai à terre la plupart des pièces de câble, et quelques-unes de fer, quoique à la vérité avec un travail infini, puisque j'étais obligé de plonger, exercice qui me fatigua beaucoup. Après cet exploit, je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour, et d'en rapporter tout ce que je pouvais.

Il y avait déjà treize jours que j'étais à terre, et que j'avais fait onze voyages à bord: durant ce temps, j'avais enlevé tout ce qu'au monde une personne seule est capable d'enlever; mais je crois ne pas exagérer en disant que, si le calme eût continué, j'aurais amené à terre tout le bâtiment, pièce à pièce. Je voulus y retourner une douzième fois: comme je m'y préparais, je trouvai que le vent

commençait à s'élever; cela n'empêcha pourtant pas que je m'y rendisse durant la marée basse; et quoique j'eusse souvent fouillé et refouillé par toute la chambre du capitaine, avec tant d'exactitude que je croyais qu'il n'y avait plus rien à trouver, je découvris cependant une armoire garnie de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux, et dix ou douze couteaux, avec autant de fourchettes; dans un autre, il y avait environ trente-six livres sterling en espèces, les unes monnaie d'Europe, les autres du Brésil, moitié en or, moitié en argent, entre autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent, je souris en moi-même, et il m'échappa tout haut cette apostrophe : « O! » vanité des vanités, m'écriai-je, métal imposteur, » que tu es vil à mes yeux! A quoi sers-tu? Non, » tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te » ramasser; un seul de ces couteaux est plus esti- » mable que les trésors de Crésus : je n'ai nul be- » soin de toi, demeure donc où tu es, ou plutôt » va-t-en au fond de la mer, comme une créature » indigne de voir le jour ». Après avoir donné un libre cours à mon indignation, je me ravisai pourtant tout-à-coup, et prenant cette somme avec les autres ustensiles que j'avais trouvés dans l'armoire, j'empaquetai le tout dans un morceau de canevas. Je pensais déjà à faire un radeau, quand je m'aperçus que le ciel se couvrait et qu'il commençait

à fraîchir. Au bout d'un quart-d'heure, un vent fort souffla de la côte, et sur-le-champ me fit songer que ce serait une idée chimérique de vouloir faire un radeau avec un vent qui éloignait de terre, et que mon plus court parti était de m'en retourner avant que le flux ne commençât, si je ne voulais dire adieu pour jamais à la terre. En conséquence je me mis à nager, et je traversai la plage qu'il y avait entre le vaisseau et les sables; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, tant à cause du poids de ce que je portais sur moi, que de l'agitation de la mer; car le vent s'éleva si brusquement, qu'il y eut une tempête avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rendu chez moi, à l'abri de l'orage, et posté dans ma tente, au centre de mes richesses. Il fit un gros temps toute la nuit; et le matin, quand je voulus regarder en mer, je vis qu'il ne paraissait plus de vaisseau. Ma surprise fit bientôt place à ces réflexions consolantes, que je n'avais point perdu de temps, que je n'avais épargné ni soin ni peine pour en tirer tout ce qui pouvait m'être de quelque utilité, et que, quand même j'aurais eu plus de loisir, à peine restait-il encore quelque chose que je pusse emporter.

Dès-lors je ne pensai plus ni au vaisseau, ni à ce qui m'en pourrait provenir, excepté ce que la mer pourrait jeter de ses débris sur le rivage, comme en effet elle en jeta plusieurs morceaux dans la

suite; mais ils ne me servirent pas de grand chose.

Toutes mes pensées ne tendaient plus qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages qui pourraient survenir, ou bien contre les bêtes féroces, supposé qu'il y en eût dans l'île. Or, il me passait dans l'esprit plusieurs idées différentes sur l'espèce d'habitation que je me construirais, et la manière de la bâtir, ne sachant si je me creuserais une cave ou si je me dresserais une tente : enfin je résolus d'avoir l'une et l'autre; et la description de tout l'édifice ne sera peut-être pas hors de propos.

J'avais d'abord reconnu que la place où j'étais ne serait pas propre pour mon établissement; premièrement, parce que le terrain en était bas et marécageux, et que j'avais tout sujet de me méfier de sa salubrité; ensuite parce qu'il n'y avait point d'eau douce près de là; je pris donc le parti de chercher une pièce de terre plus convenable.

J'avais plusieurs avantages à consulter dans la situation que je jugeais devoir m'être propre; le premier était de jouir d'une bonne santé, et par conséquent d'avoir de l'eau douce; le second, d'être à l'abri des ardeurs du soleil; le troisième, de me garantir contre les assauts de tous les animaux dévorans, hommes ou bêtes; et le quatrième, d'avoir vue sur la mer, afin que si la Providence permettait qu'il vînt quelque vaisseau à

ma portée, je n'omisse rien de ce qui pouvait favoriser ma délivrance, dont l'attente n'était pas encore tout-à-fait bannie de mon cœur.

Tandis que j'étais à chercher une place qui réunît tous ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front était roide et sans talus, comme la façade d'une maison, tellement que rien ne pouvait venir sur moi du haut en bas : sur le devant de ce rocher, il y avait un endroit creux qui s'enfonçait un peu, et qui ressemblait assez à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'existait en effet aucune caverne, ni aucun chemin qui allât dans le rocher.

Ce fut sur l'esplanade, justement devant cet enfoncement, que je résolus de planter le piquet. La plaine n'avait pas plus de cent verges de largeur ; elle s'étendait environ une fois plus en long, et formait devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant régulièrement de tous côtés, dans les bas lieux, vers la mer. Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline, tellement qu'elle me mettait tous les jours à l'abri de la chaleur jusqu'à ce que j'eusse le soleil à l'ouest-quart-sud-ouest, ou environ, qui est à peu près l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant de dresser ma tente, je tirai au devant de l'enfoncement un demi-cercle qui enclavait environ dix verges dans son demi-diamètre, depuis le

rocher jusqu'à la circonférence, et vingt de diamètre depuis un bout jusqu'à l'autre.

Dans ce demi-cercle je plantai deux rangs de fortes palissades que j'enfonçai dans la terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers, le gros bout sortant de terre de plus de la hauteur de cinq pieds et demi, et pointu par le haut : il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Ensuite je pris les pièces de câble, que j'avais coupées à bord du vaisseau, et les rangeai les unes sur les autres dans l'entre-deux du double rang, jusques au haut des palissades; ajoutant d'autres pieux d'environ deux pieds et demi, appuyés contre les premiers, et leur servant d'accoudoirs en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était si fort qu'il n'y avait ni homme ni bête qui pût le forcer ou passer par-dessus : il me coûta beaucoup de temps et de travail, surtout pour couper les palissades dans les bois, les porter sur la place, et les enfoncer dans la terre.

Je fis, pour entrer dans la place, non pas une porte, mais une petite échelle, avec laquelle je passais par-dessus mes fortifications; et quand j'étais dedans, j'enlevais et je retirais l'échelle après moi. De cette manière, je me croyais parfaitement défendu et bien fortifié contre tout agresseur; et par conséquent je dormais en toute sûreté pendant la nuit, ce qu'autrement je n'aurais pu

faire, quoiqu'à la vérité la suite du temps fit assez voir qu'il n'était nullement besoin de tant de précautions contre les ennemis que j'imaginais devoir redouter.

C'est dans ce retranchement, ou, si vous voulez, dans cette forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions, en un mot, toutes mes richesses. Je m'y dressai une grande tente, que je fis double pour me garantir des pluies, réellement excessives dans cette région, pendant certains temps de l'année. Je dresssai donc d'abord une tente médiocre, ensuite une plus grande par-dessus, enfin je couvris le tout d'une toile goudronnée, que j'avais sauvée avec les voiles.

Dès-lors je cessai pour long-temps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, aimant mieux dormir dans un branle très-bon, dont se servait le pilote de notre vaisseau.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvaient se gâter à la pluie; et ayant ainsi renfermé tous mes biens dans l'enceinte de mon domicile, j'en bouchai l'entrée, et me servis de mon échelle, comme je l'ai dit.

Cela fait, je commençai à creuser dans le roc, et portant la terre et les pierres que j'en tirais à travers ma tente, je les jetais ensuite au pied de la palissade, tellement qu'il en résulta une sorte de terrasse, qui éleva le terrain d'environ un pied et demi en dedans. Ainsi je me fis une caverne, qui

était comme le cellier de ma maison, justement derrière ma tente.

Il m'en coûta un long et pénible travail, avant que je pusse mettre la dernière main à ces différens ouvrages; c'est ce qui m'oblige à reprendre quelques faits qui occupèrent mon esprit durant ce temps-là. Un jour, lorsque je ne m'étais encore que figuré le plan de ma tente et de ma cave, il arriva qu'un nuage sombre et épais s'étant formé, il en sortit un orage; soudain il fit un éclair, et bientôt après un grand coup de tonnerre, ce qui en est l'effet naturel : je ne fus pas tant frappé de l'éclair que d'une pensée qui passa dans mon âme avec la promptitude de ce météore. « Ah! dis-je » en moi-même, que deviendra ma poudre? Sans » elle, avec quoi me défendrai-je? sans elle, com- » ment pourvoirai-je à ma nourriture »? Enfin, j'étais plus mort que vif, lorsque je fis réflexion que toute ma poudre pouvait sauter en un instant; et il s'en fallait bien que j'eusse autant de souci de ma propre personne, quoiqu'à la vérité, si la poudre eût pris feu, je n'aurais jamais su d'où partait le coup fatal.

Cela fit tant d'impression sur moi, que quand l'orage fut passé, je suspendis mes fortifications et mes travaux, pour me mettre à faire des sacs et des boîtes pour resserrer ma poudre, afin qu'après en avoir fait plusieurs paquets dispersés çà et là, l'un ne fît pas prendre feu à l'autre, et que je ne

pusse pas la perdre tout-à-la-fois. Je mis bien quinze jours à finir cet ouvrage, et je crois que ma poudre, dont la quantité montait à environ cent quarante livres, ne fut pas divisée en moins de cent paquets. Quant au baril qui avait été mouillé, je n'en appréhendais aucun accident; ainsi je le plaçai dans ma nouvelle caverne, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine; et pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers, que j'eus grand soin de remarquer, et où il était exempt d'humidité.

Durant le temps que je mis à faire ceci, je ne laissais passer aucun jour sans aller dehors au moins une fois, soit pour me divertir, soit pour tâcher de tuer quelque chose de bon à manger, ou même pour reconnaître, autant que je le pourrais, quelles étaient les productions de l'île. La première fois que je sortis, je reconnus bientôt qu'il y avait des boucs, ce qui me causa beaucoup de joie; mais cette joie fut tempérée par une circonstance mortifiante pour moi : c'est que ces animaux étaient si sauvages, si rusés, et si légers à la course, qu'il n'y avait rien au monde de plus difficile que de les approcher. Cette difficulté ne me découragea pourtant pas, ne doutant nullement que je n'en pusse tirer de temps en temps, comme il arriva en effet bientôt après; car, lorsque j'eus remarqué leurs allées et leurs venues, voici comment je m'y pris. J'observai que, lors-

que j'étais dans les vallées, et que je les voyais sur les rochers, ils prenaient d'abord l'épouvante, et s'enfuyaient avec une vitesse extrême; mais s'ils étaient à paître dans les vallées, et que je fusse sur les rochers, ils ne remuaient point, ni ne prenaient pas seulement garde à moi. De là, je conclus que par la position de leur nerf optique, ils avaient la vue tellement tournée en bas, qu'ils ne voyaient pas aisément les objets qui étaient au-dessus d'eux : ce qui fut cause que dans la suite je pris la méthode de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être placé plus haut qu'eux, et alors j'en tuai souvent à plaisir. Du premier coup que je tirai sur ces animaux, je jetai bas une chèvre qui avait auprès d'elle un petit chevreau encore à la mamelle, circonstance dont je fus véritablement fâché : quand la mère fut tombée, le petit resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allasse la ramasser; je la chargeai sur mes épaules, et tandis que je l'emportais, le petit me suivit jusqu'à mon clos : là je déposai la vieille chèvre, puis prenant le jeune entre mes bras, je le portai pardessus la palissade, dans l'espérance de l'apprivoiser; mais il ne voulut point manger, ce qui m'obligea à le tuer et le manger moi-même. Cette venaison me nourrit pendant long-temps; car je vivais avec épargne et ménageais mes provisions, mais surtout mon pain, autant qu'il était possible.

Voyant que j'avais fixé mon habitation, je trou-

vai qu'il était absolument nécessaire de me choisir un endroit et d'amasser des provisions pour du feu. Mais ce que je fis à cette intention, la manière dont j'élargis ma caverne, les aisances et commodités que j'y ajoutai, c'est ce que je dirai amplement en son lieu. Il faut maintenant que je rende quelque compte de ce qui me regarde personnellement, et des pensées qui agitaient de diverses manières mon esprit, au sujet d'un genre de vie si étrange, comme on peut bien le croire.

Ma condition se présentait à mes yeux sous une image terrible : car, comme je n'avais été jeté sur cette île qu'après avoir dérivé par une violente tempête, et après m'être trouvé à quelques centaines de lieues loin de la course ordinaire du commerce des hommes, j'avais grande raison d'attribuer cet événement à un arrêt particulier de la justice divine, qui me condamnait à terminer une pénible vie dans un si triste séjour. Tandis que j'étais à faire ces réflexions, un torrrent de larmes ruisselait le long de mes joues : quelquefois aussi je me plaignais à moi-même de ce que la providence procurât ainsi la ruine entière de sa créature, et qu'elle pût tellement en retirer son secours, appesantir sa main sur elle, et l'accabler enfin au point qu'à peine la raison voulait qu'une pareille vie méritât aucune reconnaissance.

Mais ces pensées étaient toujours contrebalancées par d'autres qui leur succédaient rapidement,

et me montraient que j'avais tort. Un jour entre autres, me promenant le long de la mer, mon fusil sous le bras, j'étais fort pensif au sujet de ma condition présente, quand la raison, qui sait le pour et le contre, vint répliquer aux murmures qui m'étaient échappés : « Eh bien! me disais-je » tout bas, je suis dans une misérable condition, » il est vrai; mais où sont mes compagnons? N'é- » tions-nous pas onze dans le bateau? où sont les » dix autres? d'où vient qu'ils n'ont pas été sauvés, » et moi perdu? Pourquoi ai-je été le seul épargné? » Lequel vaut mieux d'être ici ou d'être là? (En » même temps je montrais la mer avec le doigt.) » Ne faut-il pas considérer les choses du bon et » du mauvais côté? Et les biens dont nous jouis- » sons ne doivent-ils pas nous consoler des maux » qui nous affligent? »

Ensuite je considérais combien j'étais avantageusement pourvu pour ma subsistance, quel serait mon sort, s'il ne fût pas arrivé, par un coup qui n'arrivera pas une fois sur cent, que le vaisseau flottât du banc où il avait donné d'abord, pour dériver tellement vers la terre, que j'eusse le temps d'en tirer tout ce que j'avais par-devers moi. Qu'aurais-je fait si j'avais été obligé de demeurer dans la même condition dans laquelle j'avais abordé à l'île, sans les choses nécessaires pour me procurer les besoins de la vie? « Que deviendrais-je? » m'écriai-je tout haut dans ce soliloque; que de-

» viendrais-je sans mon fusil, par exemple, sans » munition pour aller à la chasse; sans outils pour » travailler, sans habits pour me couvrir, sans lit » pour me reposer, sans tente pour habiter? » Je jouissais alors de ces choses, j'en étais fourni d'une quantité suffisante, et j'avais en main le moyen de me pourvoir d'une manière à me passer un jour de mon fusil, quand une fois mes munitions seraient consommées; tellement que j'aurais, selon toutes les apparences, de quoi subsister tout le temps de ma vie. Car j'avais prévu, dès le commencement, de quelle manière je pourrais remédier à tous les accidens qui m'arriveraient, non-seulement en cas que mes munitions vinssent à manquer, mais encore quand ma santé serait ruinée, ou mes forces épuisées.

J'avoue cependant qu'il ne m'était pas encore venu dans l'esprit que je pouvais perdre les munitions tout d'un coup; j'entends que ma poudre pouvait sauter en l'air par le feu du ciel, et c'est pour cela que cette idée seule me consternait si fort toutes les fois que l'éclair ou le tonnerre la rappelait, comme je viens de l'observer.

A présent donc, que je dois exposer sur la scène la représentation d'une vie silencieuse, d'une vie telle qu'on n'a peut-être jamais ouï parler de rien de semblable en ce monde, je remonterai jusqu'au commencement et je la continuerai par ordre. C'était le trentième jour de septembre que je mis

pied à terre pour la première fois dans cette île effrayante, à l'époque où le soleil, étant dans l'équinoxe d'automne, dardait presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête; car je comptais, suivant mon estime, être dans la latitude de neuf degrés et vingt-deux minutes au nord de la ligne.

Quand j'eus demeuré là dix ou douze jours, il me vint dans l'esprit que je perdrais ma supputation de temps, faute de cahiers, de plumes, d'encre, et que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours ouvriers, si je n'y trouvais remède. Pour prévenir cette confusion, j'érigeai, près du rivage, à l'endroit où j'avais pris terre pour la première fois, un grand poteau carré, dont je fis une croix, et sur lequel je traçai cette inscription : J'ABORDAI ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659. Sur les côtés de ce poteau, je marquai chaque jour un cran; tous les sept jours j'en marquai un doublement grand; et tous les premiers du mois, un autre qui surpassait doublement celui du septième jour. Et de cette manière je tenais mon calendrier, ou mon calcul de semaines, de mois et d'années.

Il faut observer que dans ce grand nombre de choses que je tirai du vaisseau, dans les différens voyages que j'y fis, et que j'ai déjà rapportés, il s'en trouva beaucoup de moins considérables à la vérité que celles que j'ai insérées, mais qui pour cela ne m'étaient point d'un moindre usage;

comme par exemple, des plumes, de l'encre et du papier, plusieurs pièces que je trouvai dans les cabanes du capitaine, du pilote et du charpentier; trois ou quatre compas, des instrumens de mathématique, des cadrans, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation, toutes lesquelles choses je mis pêle-mêle, sans me donner le temps d'examiner ce qui pourrait me servir ou non; je trouvai aussi trois bibles fort bonnes, que j'avais reçues avec ma cargaison d'Angleterre, et que j'avais pris soin de mettre parmi mes hardes lorsque je partis du Brésil; outre cela, quelques livres portugais, et entre autres, deux ou trois livres de prières papistes, et plusieurs autres que j'eus grand soin de serrer. Il ne faut pas non plus oublier que nous avions dans le vaisseau deux chats et un chien, dont l'histoire fameuse pourra bien trouver quelque place dans celle-ci, et lui donner du relief; j'emportai les deux chats avec moi, et pour le chien, il sauta de lui-même du vaisseau dans la mer, et vint me trouver à terre le lendemain que j'y eus amené ma première cargaison. Pendant plusieurs années, il fit, auprès de moi, les fonctions d'un serviteur fidèle; il ne me laissait jamais manquer de ce qu'il était capable d'aller chercher; il employait toutes les souplesses de l'instinct pour me faire bonne compagnie: il n'y a qu'une seule chose que j'aurais fort désiré, mais dont on croira bien que je ne pus venir à bout;

c'était de le faire parler. J'ai déjà observé que j'avais trouvé des plumes, de l'encre et du papier; je ferai voir que je tins un compte exact de toutes choses aussi long-temps que dura mon encre; mais quand elle fut finie, cela devint impossible, parce que je ne pus trouver aucun moyen d'en faire de nouvelle, ou rien pour y suppléer.

Cela me fit songer que, nonobstant ce gros magasin que j'avais amassé, il me manquait encore quantité de choses : de ce nombre était premièrement de l'encre; ensuite une bêche, une pioche, et une pelle pour fouir et pour transporter la terre; des aiguilles, des épingles, et du fil : pour ce qui est de la toile, j'appris en peu de temps à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manque d'outils était cause que je n'allais que lentement dans tout ce que je faisais, et il se passa près d'un an avant que j'eusse entièrement achevé ma petite palissade ou mon enclos. Les pieux, dont elle était formée, pesaient si fort, que c'était tout ce que je pouvais faire de les soulever; il me fallait tant de temps pour les couper dans les bois, pour les façonner, et surtout pour les conduire jusqu'à ma demeure, qu'un seul me coûtait quelquefois deux jours, tant pour le couper que pour le transporter, et un troisième pour l'enfoncer dans la terre. Pour ce dernier travail, je me servais au commencement d'une grosse pièce de bois; dans la suite j'imaginai qu'il serait plus

commode de me servir d'un levier de fer ; c'est ce qu'il me fut facile de trouver, et ce que j'employai en effet ; mais, malgré ce secours, je ne laissai pas de trouver que c'était un rude et long exercice que celui d'enfoncer des palissades.

Mais je n'avais pas sujet de me rebuter de la longueur d'un ouvrage quel qu'il fût : je ne devais pas être chiche de temps, et je ne sache point à quoi je l'aurais pu employer, si cet ouvrage eût été terminé, à moins que d'aller faire la visite de l'île pour chercher de la nourriture ; et c'est aussi ce que je faisais tous les jours.

Je commençai alors à considérer sérieusement ma condition, et à peser les circonstances dont elle était accompagnée. Je couchai par écrit l'état de mes affaires, non pas tant pour le laisser à mon successeur (car il n'y avait pas d'apparence que j'eusse beaucoup d'héritiers), que pour divertir de mon esprit les pensées différentes qui venaient en foule l'accabler tous les jours. La force de ma raison commençait à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur ; et pour la seconder de tous mes efforts, je fis un état des biens et des maux qui m'environnaient, comparant les uns aux autres, afin de me convaincre qu'il y avait des gens encore plus malheureux que moi. Je fis cet examen avec toute l'impartialité d'un homme qui voulait faire un calcul fidèle de ce qu'il a déboursé et de ce qu'il a reçu.

LE MAL.

Je suis dans une île affreuse, contre laquelle j'ai fait naufrage, et sans aucune espérance d'en sortir.

LE BIEN.

Mais je suis encore en vie, et je n'ai pas été noyé comme l'ont été tous les autres, qui étaient avec moi sur le vaisseau.

LE MAL.

J'ai été décimé et séparé, en quelque manière, du reste du monde pour être misérable.

LE BIEN.

Mais j'ai été séparé du reste de l'équipage, pour être soustrait au bras de la mort ; et celui qui m'a délivré de la mort, peut aussi me délivrer de ce triste état.

LE MAL.

Je suis dans une solitude horrible, et banni de toute société humaine.

LE BIEN.

Mais je ne souffre pas la famine, ni ne suis pas en danger de périr dans un lieu stérile, et qui ne produise rien pour la nourriture.

LE MAL.

Je n'ai point d'habits pour me couvrir.

LE BIEN.

Mais je suis dans un climat chaud, où j'aurais de la peine à en porter, quand même j'en aurais.

LE MAL.

Je suis sans défense, et je ne pourrais pas résister aux attaques des hommes ou des bêtes.

LE BIEN.

Mais j'ai été jeté dans une île où je ne vois aucune bête sauvage capable de me faire du mal, comme j'en ai vu sur la côte d'Afrique; et quel serait mon sort, si j'avais échoué contre cette côte ?

LE MAL.

Je n'ai pas une seule personne avec qui parler, ni dont je puisse attendre le moindre secours.

LE BIEN.

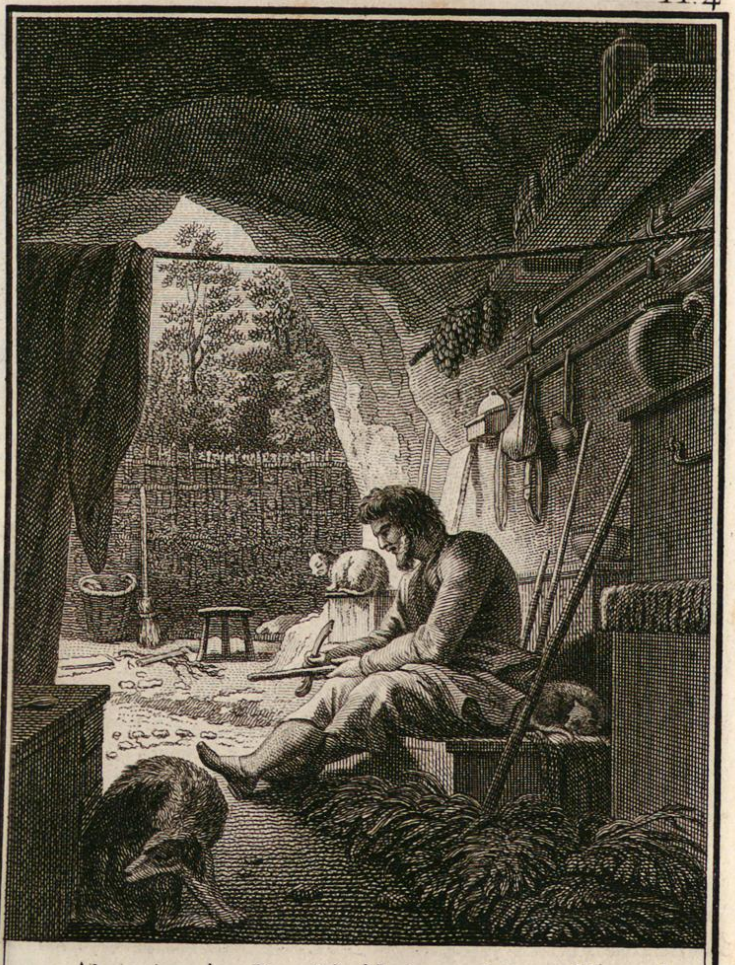
Mais la Providence, par une espèce de miracle, a envoyé le vaisseau assez près de terre pour que j'y pusse aller chercher quantité de choses qui, non-seulement me font subsister présentement, mais qui me mettent encore en état de pourvoir à mes besoins pour un long avenir, et même pour tout le temps de ma vie.

Enfin, le tout bien et dûment considéré, il en résultait une conséquence dont la vérité est incon-

testable : c'est qu'il n'y a pas de condition dans la vie, si misérable qu'elle soit, où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif, qu'on ne puisse regarder comme une faveur de la Providence. Et l'expérience d'un état, le plus affreux où l'homme puisse être réduit en ce monde, fournit à tous cette belle leçon : qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelque sujet de consolation, qui, dans l'examen des biens et des maux, fasse pencher la balance du bon côté.

J'accoutumais déjà un peu mon esprit à supporter ma condition ; j'avais quitté l'habitude de regarder en mer pour voir si je ne découvrirais pas un vaisseau, et cessant de perdre mon temps en choses vaines, et souvent chagrinantes, je voulus désormais l'employer tout entier à m'accommoder et à me procurer tous les adoucissemens possibles dans ce genre de vie.

J'ai déjà décrit mon habitation, que j'avais placée au pied d'un rocher, et qui était une tente entourée d'un double rang de fortes palissades fourrées de câbles. Mais je pourrais bien maintenant donner à ma cloison le nom de murailles ; car je l'avais effectivement murée en dehors d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur, et au bout d'un an et demi ou environ, j'ajoutai des chevrons, qui, prenant du haut de la palissade, appuyaient contre le rocher, et que je garnis et entrelaçai de branches d'arbres et autres maté-



Alors je m'appliquai à fabriquer les meubles qui m'étoient le plus nécessaires.

Tom. I. pag. 115.

Stothard inv. *Delvaux sculp.*

riaux que je pus trouver, pour me garantir des pluies qui me paraissaient être bien violentes en certains temps de l'année.

J'ai aussi raconté comment j'avais renfermé mes effets, tant dans cet enclos que dans la cave qui était derrière moi; mais il faut encore observer que tout cela n'était dans le commencement qu'un tas confus de meubles et d'outils, qui, faute d'être bien rangés, occupaient toute la place, de sorte qu'il ne m'en restait pas pour me remuer. Je me mis en conséquence à élargir ma caverne et à travailler sous terre; car le rocher était large et graveleux, et cédait assez facilement au travail que j'y faisais. Ainsi me voyant suffisamment en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avançai mes travaux dans le roc à main droite; et ensuite tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour à travers, pour pouvoir sortir par une porte qui fût indépendante de ma palissade ou de mes fortifications.

Cet ouvrage ne fournissait pas seulement une espèce de porte de derrière à ma tente et à mon magasin pour y avoir une entrée et une sortie, mais encore il me donnait de l'espace pour ranger mes meubles. C'est alors que je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étaient les plus nécessaires: je commençai par une chaise et une table; sans ces deux commodités, je ne pouvais pas bien jouir du peu de douceurs qui me restaient encore dans

la vie ; par exemple, je ne pouvais pas écrire aussi à mon aise, ni manger avec autant de plaisir sans une table.

Je mis donc la main à l'œuvre ; et je ne puis m'empêcher de remarquer que la raison est le principe et l'origine des mathématiques ; aussi n'y a-t-il point d'homme qui, à force de mesurer chaque chose en particulier, et d'en juger selon les règles de la raison, ne puisse, avec le temps, se rendre très-habile dans un art mécanique. Je n'avais manié de mes jours aucun outil, et cependant, par mon travail, par mon application, par mon industrie, je trouvai à la fin qu'il n'y avait aucune des choses qui me manquaient que je n'eusse pu faire, si j'avais eu les outils propres pour cela : sans outils même je fis plusieurs ouvrages ; et avec le secours d'une hache et d'un rabot seulement, je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'était peut-être jamais arrivé auparavant ; mais c'est aussi ce qui me coûta un travail infini. Si, par exemple, je voulais avoir une planche, je n'avais d'autre moyen que celui de couper un arbre, le poser devant moi, le tailler des deux côtés jusqu'à le rendre suffisamment mince, et l'aplanir ensuite avec mon rabot. Il est bien vrai que par cette méthode je ne pouvais faire qu'une planche d'un arbre entier ; mais à cela, non plus qu'au temps et à la peine prodigieuse que je mettais à la faire, il n'y a d'autre remède que la patience. D'ailleurs, mon temps

ou mon travail était si peu précieux, qu'autant valait-il que je l'employasse d'une manière que de l'autre.

Je me fis néanmoins une chaise et une table, comme je l'ai dit. C'est par-là que je commençai, et pour y réussir, je me servis de morceaux de planches que j'avais amenées sur mon radeau. Mais quand j'eus fait des planches, je fis de grandes tablettes de la largeur d'un pied et demi, que je plaçai l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma caverne, pour y mettre mes outils, mes cloux, ma ferraille, en un mot pour arranger séparément toutes choses, et les pouvoir trouver aisément. J'enfonçai pareillement des chevilles dans la muraille du rocher, pour pendre mes fusils et autres meubles qui pouvaient être suspendus. Tellement que quiconque aurait vu ma caverne, l'aurait prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires : le bon ordre qui y régnait, faisait d'abord trouver sous ma main ce que je cherchais; et cet ordre, joint à l'abondance des objets utiles et commodes me causait beaucoup de satisfaction.

C'est pour lors que je commençai à tenir un journal de tout ce que je faisais, car il est certain que dans les commencemens j'étais trop accablé, non pas du travail, mais des troubles de l'esprit, pour en faire un supportable, et qui ne fût pas rempli de choses fades et insipides. Par exemple,

voici comment j'aurais débuté : Le 30 septembre, je vomis d'abord, à cause de la quantité d'eau salée que j'avais avalée; et ayant un peu recouvré mes esprits, je ne rendis point grâce à Dieu de ma délivrance, comme j'aurais dû le faire, mais je me mis à courir çà et là, comme un fou, tantôt serrant les mains l'une contre l'autre, tantôt me frappant la tête et le visage; en même temps je faisais de terribles lamentations sur mon malheur, et m'écriais tout haut : JE SUIS PERDU, HÉLAS ! JE SUIS PERDU ! Ce manége dura jusqu'à ce que m'étant bien tourmenté et épuisé, je fus obligé de m'étendre et de me coucher à terre pour me reposer, mais je n'osais pas dormir de peur d'être dévoré.

Quelques jours après ma dernière visite à bord du vaisseau, et que j'en eus tiré tout ce que j'avais pu, il me prit encore envie de monter sur le sommet d'une petite montagne, et là de regarder en mer, dans l'espérance de découvrir quelque voile : il me sembla que j'en voyais une, et me berçai de cette espérance, et après avoir regardé si longtemps et si fixement que je ne pouvais plus voir, l'objet s'évanouit, et moi je m'assis à terre pour pleurer comme un enfant, et augmenter ainsi ma misère par ma sottise. Mais enfin ayant surmonté en quelque façon toutes ces faiblesses, me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise et une table de surcroît, le tout

ausssi bien conditionné que j'avais pu me le procurer, je commençai à tenir un journal que je continuai autant que dura mon encre.

JOURNAL.

Le 30 septembre de l'an 1659. Après avoir fait naufrage durant une horrible tempête qui, depuis plusieurs jours, emportait le bâtiment hors de sa route, moi malheureux ROBINSON CRUSOÉ, seul échappé de tout l'équipage, que je vis périr devant mes yeux, étant plus mort que vif, je pris terre dans cette île, ce qui fut cause que j'ai cru pouvoir, à juste titre, l'appeler *l'île de Désespoir.*

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étais réduit, n'ayant ni alimens, ni retraite, ni habits, ni armes, dénué de toute espérance de recevoir du secours, m'attendant à être la proie des bêtes féroces, la victime des sauvages, ou le martyr de la faim, ne voyant en un mot devant moi que l'image de la mort. A l'approche de la nuit, je montai sur un arbre, de peur des animaux sauvages, de quelque espèce qu'ils pussent être; cependant la pluie qu'il fit toute la nuit ne m'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil.

Le premier octobre, je fus surpris de voir le matin que le vaisseau avait flotté avec la marée, et qu'il avait été porté beaucoup plus près du rivage

qu'il n'était auparavant. D'un côté, c'était un sujet de consolation pour moi de le voir dressé sur sa quille, et tout entier; j'espérais que, si le vent venait à s'abattre, je pourrais aller à bord, y trouver de quoi manger, et en tirer plusieurs choses pour fournir tant aux besoins qu'aux commodités de la vie : d'un autre côté, ce spectacle renouvelait la douleur de la perte de mes camarades; je m'imaginais, que, si nous fussions demeurés à bord, nous aurions pu sauver le vaisseau, ou du moins une bonne partie de ceux qui le montaient et qui avaient été noyés, et que nous aurions peut-être construit un bateau, des débris, pour nous transporter en quelque autre région. Une partie de cette journée se passa à me tourmenter par mille réflexions; mais enfin, voyant que le vaisseau était presque à sec, je marchai sur le sable aussi loin que je pus, et je me mis à la nage pour aller à bord. Il continua de pleuvoir pendant ce jour; mais il ne faisait point de vent.

Depuis le premier octobre jusqu'au ving-quatre. Tous ces jours furent employés à faire plusieurs voyages pour tirer du vaisseau ce que je pouvais, et que je conduisais ensuite à terre sur des radeaux avec la marée montante. Il plut encore beaucoup pendant tout ce temps, quoiqu'avec plusieurs intervalles de beau temps; mais il paraît que c'était la saison des pluies.

Le 24, je renversai mon radeau, et tous les ef-

fets qui étaient dessus; mais comme ce n'était pas un lieu profond, et que la charge était de choses pesantes pour la plupart, j'en recouvrai une grande partie dans la basse marée.

Le 25, il fit une pluie, qui dura toute la nuit et tout le jour, accompagnée de tourbillons de vent, qui s'élevaient de temps en temps avec violence, et qui mirent le vaisseau en pièces, tellement qu'il n'en paraissait plus que les débris, encore ne fût-ce que sur la fin du reflux. Je m'occupai ce jour-là à serrer les effets que j'avais sauvés, de crainte qu'ils ne se gâtassent à la pluie.

Le 26 octobre, je me promenai pendant presque tout le jour, cherchant une place propre à fixer mon habitation, et ayant fort à cœur de me mettre en sûreté contre les attaques nocturnes des hommes cruels ou des bêtes sauvages. Vers la nuit, je plantai le piquet dans un endroit convenable, au pied d'un rocher, et je tirai un demi-cercle pour marquer les limites de mon campement, que je résolus de fortifier d'un ouvrage composé de deux rangs de palissades, dont l'entre-deux serait comblé de câbles, et le dehors de gazons.

Depuis le 26 jusqu'au 30, je travaillai fort et ferme à porter mes effets dans mon habitation nouvelle, quoiqu'il plût excessivement durant une partie de ce temps-là.

Le 31, au matin, je sortis avec mon fusil pour aller dans l'île, à la découverte et à la chasse. Je

tuai une chèvre, dont le chevreau me suivit jusques chez moi ; mais comme il ne voulait point manger, je fus obligé de le tuer aussi.

Le premier novembre, je dressai ma tente au pied du rocher; je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai, et auxquels je suspendis mon branle. J'y couchai pour la première nuit.

Le 2 novembre, je plaçai tous mes coffres, toutes les planches, et toutes les pièces de bois dont j'avais composé mes radeaux, autour de moi, et je m'en fis un rempart, un peu en dedans du cercle que j'avais marqué pour ma forteresse.

Le 3, je sortis avec mon fusil, et je tuai deux oiseaux semblables à des canards, et qui étaient un très-bon manger. L'après-dînée je me mis à travailler pour me faire une table.

Le 4, au matin, je continuai de suivre une règle que je me fis une loi d'observer désormais chaque jour : c'était de diviser mon temps pour travailler, pour m'aller promener avec mon fusil, pour dormir, et pour mes petits divertissemens; j'arrangeai la chose de la manière suivante. Le matin, j'allais dehors avec mon fusil, pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas; ensuite je me mettais à travailler, jusqu'à environ onze heures, et après je mangeais ce que la Providence et mon industrie m'avaient préparé : à midi, je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il

faisait extrêmement chaud à cette heure-là; enfin je retournais au travail sur le soir. Je consacrai cette journée, et la suivante toute entière, à faire une table; car je n'étais alors qu'un pauvre ouvrier, quoique dans la suite le temps et la nécessité me rendirent bientôt parfaitement expert dans la mécanique; et c'est mon sentiment, que tout homme qui se serait trouvé à ma place, ne serait pas devenu moins habile sous ces deux grands maîtres.

Le 5 novembre, j'allai dehors, avec mon fusil et mon chien, et je tuai un chat sauvage; la peau en était douce, mais la chair n'en valait rien : j'écorchais tous les animaux que je tuais, et j'en conservais la peau. En m'en revenant le long de la côte, je vis plusieurs oiseaux de mer qui m'étaient inconnus; mais je fus surpris, et presque effrayé, à la vue de deux ou trois veaux marins, qui, pendant que j'étais à les considérer, parce que je n'en avais pas encore vu, se jetèrent dans la mer, et m'échappèrent pour le moment.

Le 6, après ma promenade du matin, je me mis à travailler à ma table, et la finis : il est vrai que je ne la trouvai pas faite à ma fantaisie, mais aussi je ne fus pas long-temps sans apprendre à en corriger les défauts.

Le 7, le temps commença à se mettre au beau. Je ne travaillai à autre chose qu'à me faire une chaise, durant les 7^{e}, 8^{e}, 9^{e}, 10^{e} et une partie du

12e; je ne parle pas du 11e, parce que c'était le dimanche, suivant mon calendrier. Notez qu'en peu de temps je négligeai l'observation du dimanche, parce qu'ayant omis de graver le cran qui le désignait, j'oubliai l'ordre des jours. J'eus bien de la peine à donner à cet ouvrage une forme reconnaissable, encore ne me plaisait-il point du tout, quoique je l'eusse fait et refait plusieurs fois avant d'y mettre la dernière main.

Le 13 novembre, il fit une pluie qui me rafraîchit beaucoup, et fit un grand bien à la terre; mais le tonnerre et les éclairs, dont elle était accompagnée, me causèrent des frayeurs terribles au sujet de ma poudre. Dès que ce fracas fut passé, je pris la résolution de partager ma provision de poudre en autant de petits paquets que j'en pourrais faire, pour la mettre parfaitement en sûreté.

Le 14, le 15 et le 16, j'employai ces trois jours à faire de petites boîtes carrées, qui pouvaient tenir une livre de poudre ou deux tout au plus. Et après les avoir remplies, je les plaçai dans plusieurs endroits différens, les éloignant les unes des autres, autant qu'il était possible. Je tuai, dans l'un de ces trois jours, un oiseau qui était bon à manger; mais je ne sais comment l'appeler.

Le 17, je commençai à creuser le rocher qui était derrière ma tente, pour me mettre plus au large et plus à mon aise. Notez qu'il me manquait trois choses fort nécessaires pour cet ouvrage; sa-

voir : une pioche, une pelle et une brouette ou un panier. Je discontinuai donc mon travail, et me mis à songer comment je ferais pour suppléer à ce défaut, et pour me fabriquer des outils. Quant à la pioche, je la remplaçai facilement par des leviers de fer, qui étaient assez propres pour cela, quoiqu'un peu pesans : mais pour la pelle, qui était la seconde chose qui me manquait, elle m'était d'un besoin si absolu, que sans cela je ne pouvais effectivement rien faire; néanmoins je ne savais pas encore par quelle invention la remplacer.

Le lendemain, 18 *novembre*, en cherchant dans les bois, je trouvai une espèce d'arbre, qui, s'il n'était pas le même que les Brasiliens appellent l'arbre de fer, à cause de son extrême dureté. lui ressemblait du moins beaucoup. Je me fatiguai singulièrement à en couper uue pièce, après avoir endommagé une hache ; et ce ne fut pas à moins de frais que je la portai jusqu'à mon domicile, car elle était aussi très-pesante.

La dureté excessive du bois, jointe à la manière dont j'étais obligé de m'y prendre, fut cause que je mis beaucoup de temps à construire cette machine. Mais enfin petit à petit je lui donnai la forme d'une pelle ou d'une bêche; elle avait la queue exactement faite comme celles dont on se sert en Angleterre : mais le plat n'en étant pas garni en fer tout autour, elle ne pouvait pas avoir

autant de durée; cependant elle ne laissa pas de suffire aux usages auxquels j'avais dessein de la faire servir : au reste, je ne pense pas qu'on ait jamais employé ni de tels moyens, ni tant de temps à faire une pelle.

Il me manquait encore autre chose, c'est-à-dire, un panier ou une brouette. Je ne pouvais en aucune manière faire un panier, n'ayant pas, ou ne sachant du moins pas qu'il y eût dans l'île ni saule, ni osier, ni autre arbre de cette espèce, dont les branches fussent propres à faire ces sortes d'ouvrages. Quant à la brouette, il me semblait que j'en viendrais à bout, excepté pourtant la roue dont je n'avais aucune notion, et pour la fabrication de laquelle je ne me sentais pas le moindre talent; d'ailleurs je n'avais rien pour forger l'essieu de fer qui doit passer dans le moyeu : ainsi je fus obligé de renoncer à l'usage de ce dernier outil; et pour porter hors de ma caverne la terre que j'abattais en bêchant, je me servis d'un instrument assez semblable à l'oiseau qu'emploient les manœuvres pour porter le mortier.

La façon de ce dernier instrument ne me coûta pas tant de peine que celle de la pelle; mais l'un et l'autre, joints à l'essai inutile que je fis pour voir si je pourrais venir à bout d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours tout entiers, sauf ma promenade du matin; je manquais aussi rarement de la faire avec mon fusil,

qu'à en revenir sans apporter au logis quelque chose de bon à manger.

Le 23 novembre. Mon autre travail ayant été interrompu jusqu'ici, parce que je m'étais occcupé à faire des outils, je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour autant que mes forces et les règles que je m'étais prescrites pour la distribution de mon temps me le permettaient. Je mis dix-huit jours à élargir et à allonger tellement ma caverne que je pusse y serrer commodément tous mes effets.

Notez que j'en fis un lieu assez spacieux pour me servir de magasin, de cuisine, de salle à manger et de cellier : pour l'appartement où je logeais, c'était ma tente, si vous en exceptez certains jours de la mauvaise saison, pendant lesquels il pleuvait si fort que je n'y étais pas bien à couvert. Et c'est ce qui m'obligea dans la suite à tendre, sur tout cet espace, qui renfermait ma palissade, de longues perches en guise de chevrons, accoudées contre le roc, et de les couvrir de glaïeuls, et de larges feuilles, ce qui ressemblait assez à du chaume.

Le 10 décembre, je regardais déjà ma voûte comme achevée, lorsqu'il se détacha tout-à-coup une grande quantité de terre du haut de l'un des côtés ; ce qui se fit avec un tel fracas, que j'en fus extrêmement effrayé, et ce n'était pas sans raison ; car, si je me fusse trouvé dessous, je n'aurais de

mes jours eu besoin d'un autre enterrement. J'eus beaucoup à faire pour réparer ce désastre; car il me fallait d'abord emporter la terre qui était tombée, et ensuite, ce qui était encore plus important, il fallait étançonner la voûte pour prévenir un pareil accident.

Le 11, je travaillai à cela, et je dressai deux étaies, qui portaient contre le faîte, avec deux morceaux de planche en croix sur chacune. Je finis cet ouvrage le lendemain; et non content de ce que j'avais fait, je continuai pendant près d'une semaine, d'ajouter d'autres étaies, semblables aux premières, qui assurèrent tout-à-fait ma voûte, et qui, formant un rang de piliers, semblaient partager ma maison en deux appartemens.

Le 17. Dès ce jour, jusqu'au vingtième, je m'occupai à placer des tablettes, et à ficher des clous dans les étançons, pour suspendre tout ce qui en était susceptible; à partir de ce moment, je pus me vanter qu'il y avait de l'ordre et de l'arrangement dans ma demeure.

Le 20 décembre, je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison, et à faire une table de cuisine pour apprêter mes viandes : je me servis de planches pour cet effet; mais cette matière commençait à devenir rare.

Le 24, il plut beaucoup tout le jour et toute la nuit : il n'y eut pas moyen de sortir.

Le 25, il plut encore tout le jour.

Le 26, il ne fit point de pluie, et l'air et la terre ayant été rafraîchis, semblaient donner à la nature une sérénité qu'elle n'avait pas auparavant.

Le 27, je tuai un chevreau, et j'en estropiai un autre, que je finis par attraper, et que j'amenai en lesse au logis : dès que je fus arrivé, je lui raccommodai sa jambe, et la lui bandai. Notez que j'en pris un tel soin, qu'il survécut, et devint bientôt aussi fort de cette jambe-là que de l'autre ; mais après l'avoir gardé long-temps, il s'apprivoisa avec moi, et il paissait sur la verdure qui était dans mon enclos, sans jamais prendre la fuite. C'est alors que me vint la première pensée d'entretenir des animaux privés, afin d'avoir de quoi me nourrir, quand une fois ma poudre et mon plomb seraient consommés.

Le 28, le 29 et le 30 décembre, il fit de grandes chaleurs, qui n'étaient modérées par aucun vent : il n'était pas possible de sortir, excepté sur le soir, moment où j'allais chercher de quoi manger.

Le premier janvier 1660, il fit encore une grande chaleur ; mais je sortis de très-bon matin et vers le soir, avec mon fusil. Cette dernière fois, m'étant avancé dans les vallées, qui sont à peu près au centre de l'île, je vis qu'il y avait une grande quantité de boucs ; mais ils étaient extrêmement sauvages et de difficile accès ; et je résolus d'essayer une fois d'amener mon chien pour voir s'il ne les pourrait point chasser vers moi.

Le 2, je me mis en campagne avec mon chien, suivant mon projet de la veille, et je le lançai contre les boucs; mais je vis que je m'étais trompé dans mon calcul, car ils se joignirent de tous côtés, faisant tête contre lui : il fut assez prudent pour connaître le danger, et ne vouloir pas en approcher.

Le 3, je commençai mes fortifications, ou si vous voulez, mon mur; et comme j'avais toujours quelque crainte d'être attaqué, je n'oubliai rien pour rendre l'ouvrage bien épais et bien fort. Notez que, comme je vous ai déjà fait la description de cette muraille, j'omets expressément ici ce qui en était écrit dans le journal. Il suffit d'observer que je n'employai pas moins de temps que depuis le 3 de janvier jusqu'au 14 avril, à la faire et à la rendre complète, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue : elle formait un demi-cercle, qui prenait d'un endroit du roc, et aboutissait à un autre, et qui occupait environ huit verges, dans son diamètre, à partir de l'entrée de ma cave jusqu'au point opposé de la circonférence.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle de temps, durant lequel je me vis traversé par la pluie, je ne dirai pas plusieurs jours, mais quelquefois des semaines entières et des mois. Il est vrai que je ne me croyais point en sûreté jusqu'à ce que cette muraille fût finie, et il est aussi diffi-

cile de croire que d'exprimer avec quel travail j'étais obligé de faire chaque chose ; mais surtout d'apporter les palissades de la forêt, et de les enfoncer dans la terre, car je les avais faites beaucoup plus grosses qu'il n'était nécessaire.

Dès que cette muraille fut finie, et que je l'eus revêtue d'une autre que j'élevai en dehors avec du gazon, je me persuadai que quand même il viendrait quelques gens aborder à cette île, ils ne s'apercevraient pas qu'il y eût là une habitation. Et je fus bien heureux de m'y être pris de la sorte, comme je le ferai voir dans la suite, dans une occasion fort remarquable.

Cependant je faisais tous les jours ma tournée dans les bois, pour tirer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât; et dans ces promenades réitérées, il m'arrivait souvent de découvrir tantôt une chose, tantôt une autre, qui m'étaient avantageuses.

Je trouvai, par exemple, une espèce de pigeons fuyards, qui ne nichent point sur les arbres, comme font les ramiers, mais bien dans les trous de rochers, à la manière de ceux de colombier : je pris quelques-uns de leurs petits, à dessein de les nourrir et de les apprivoiser; j'en vins à bout; mais étant devenus grands, ils s'envolèrent tous et ne revinrent plus; et peut-être que ce qui donna lieu d'abord à cela, fut le défaut de nourriture, car je n'avais pas de quoi leur remplir le jabot.

Quoi qu'il en soit, je trouvais aisément leurs nids, et je prenais leurs petit, qui fournissaient à ma table des morceaux délicats.

Cependant je m'apercevais dans l'administration de mon ménage, qu'il me manquait bien des choses, que je crus au commencement impossible de jamais réussir à fabriquer, pour mon usage; et cela était, en effet, vrai de quelques-unes : par exemple, je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau et d'y mettre des cercles; j'avais un ou deux petits barils, comme je l'ai dit plus haut, mais je n'eus point assez d'adresse pour en construire un modèle, malgré tous les efforts que je fis pour cela pendant plusieurs semaines; il me fut impossible d'y mettre les fonds, ou de joindre assez bien les douves pour y faire tenir de l'eau ; ainsi j'abandonnai encore ce projet.

Une autre chose me manquait, c'était de la chandelle, et il m'était si incommode de m'en passer, que je me voyais forcé de me coucher dès qu'il faisait nuit; ce qui arrivait ordinairement à sept heures. Cela me fit souvenir de la masse de cire, dont je fis des chandelles dans mon aventure d'Afrique; mais je n'en avais pas alors un seul petit morceau. L'unique moyen dont je pus m'aviser pour parer un peu à cet inconvénient, fut que quand j'eus tué un bouc, j'en conservai la graisse; ensuite je fis sécher au soleil un petit plat de terre que je m'étais façonné; et prenant du fil de carre-

let pour me servir de mèche, je trouvai le moyen de me faire une lampe, dont la flamme n'était pourtant pas si lumineuse que celle de la chandelle, et répandait une sombre lueur. Au milieu de tous mes travaux, il m'arriva de trouver, en fouillant parmi mes meubles, un sac, dont j'ai parlé, et qui avait été rempli de grain dans l'intention de nourrir de la volaille, non pas pour ce voyage, mais pour un précédent, qui était, comme je le pense, celui de Lisbonne au Brésil : ce qui restait de blé avait été rongé par les rats, et je n'y voyais plus que de la balle et de la poussière. Or, comme j'avais besoin du sac pour autre chose, et c'était, si je ne me trompe, pour y mettre de la poudre, lorsque je la partageai de crainte des éclairs, j'allai le vider, et en secouer les balles et les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela arriva peu de temps avant les grandes pluies dont je viens de parler, et je mis si peu d'attention à ce que je faisais, quand je jetai dehors cette poussière, qu'au bout d'un mois ou environ, il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus par-ci par-là quelques tiges qui sortaient de la terre : je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais point. Mais, quelque temps après, je fus étonné de voir dix ou douze épis venus à maturité, qui étaient d'un orge vert, parfaitement bon, de la même espèce que celui d'Europe, et,

qui plus est, aussi beau qu'il en croisse en Angleterre.

Il est impossible d'exprimer quel fut mon étonnement, et la diversité des pensées qui me vinrent dans l'esprit à cette occasion. Jusqu'ici la religion n'avait pas eu plus de part dans ma conduite que de place dans mon cœur; je n'avais regardé tout ce qui m'était arrivé que comme un effet du hasard; c'est tout au plus s'il m'échappait quelquefois de dire à la légère, comme font naturellement bien des gens, que Dieu était le maître, sans songer aux fins que se propose sa providence, ou à l'ordre qu'elle observe dans la disposition des événemens de ce bas monde. Mais après que j'eus vu croître de l'orge dans un climat que je savais n'être nullement propre pour le blé; dans le temps surtout que j'ignorais la cause de cette production, je fus saisi d'étonnement, et je me mis dans l'esprit que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement, sans le concours d'aucune semence, et qu'il avait opéré ce prodige uniquement pour me faire subsister dans ce misérable désert.

Cette idée me toucha jusqu'à me tirer des larmes; je me félicitais d'être si heureux, que la nature voulût bien faire de tels efforts en ma faveur; et ma surprise augmenta encore lorsque je vis d'autres tiges nouvelles qui poussaient auprès des premières, tout le long du rocher; je les reconnus pour des tiges de riz, parce que j'en avais vu croî-

tre en Afrique, dans le temps que j'y étais à terre.

Non-seulement je crus que la Providence m'envoyait ce présent; mais, ne doutant pas que sa libéralité ne s'étendît encore plus loin, je m'en allai visiter tout le voisinage et tous les coins des rochers qui m'étaient pourtant déjà bien connus, pour chercher une plus grande quantité de ces productions miraculeuses; mais c'est ce que je ne trouvai point. Enfin, e me rappelai que j'avais secoué en cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poulets, et le miracle disparut. J'avoue que ma pieuse reconnaissance envers Dieu s'évanouit aussitôt que j'eus découvert qu'il n'y avait rien que de naturel dans cet événement. Cependant il était extraordinaire et imprévu, et n'exigeait pas moins de gratitude que s'il eût été miraculeux; car, que la Providence eût dirigé les choses de manière qu'il restât douze grains entiers dans un petit sac abandonné aux rats, tous les autres grains ayant été mangés; que je les eusse jetés précisément dans un endroit où l'ombre d'un grand rocher les fit germer d'abord; et que je n'eusse pas vidé le sac dans un lieu où ils auraient aussitôt été brûlés par le soleil, ou bien noyés par les pluies; c'était une faveur aussi réelle que s'ils fussent tombés du ciel.

Je ne manquai pas, comme vous pouvez vous imaginer, de recueillir soigneusement ce blé dans la bonne saison, qui était à la fin du mois de juin; et, serrant jusqu'au moindre grain, je résolus de

semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance, qu'avec le temps, j'en recueillerais assez pour faire mon pain. Quatre ans se passèrent sans que j'en pusse tâter; encore en usais-je sobrement, comme je le dirai lorsque j'en serai là; car celui que je semai la première fois fut presque tout perdu, pour avoir mal pris mon temps, en le semant justement dans la saison sèche, ce qui fut cause qu'il périt, ou du moins qu'il n'en vint que très-peu à bien : mais c'est ce dont nous parlerons ailleurs plus en détail.

Outre cet orge, il y eut encore une trentaine d'épis de riz, que je conservai avec le même soin, et pour un semblable usage, avec cette différence pourtant, que le dernier me servait tantôt de pain, et tantôt de mets; car j'avais trouvé le secret de l'apprêter sans le mettre en pâte. Mais il est temps de reprendre notre journal.

Je travaillai bien constamment pendant trois ou quatre mois à bâtir ma muraille, et la fermai le 14 d'avril, après m'en être ménagé l'entrée au moyen d'une échelle pour passer par-dessus, et non d'une porte, de peur qu'on ne remarquât de loin mon habitation.

Le 16 avril je finis mon échelle avec laquelle je montai sur mes palissades; ensuite je l'enlevai et la mis à terre en dedans de l'enclos, qui était tel qu'il me le fallait, car il y avait un espace suffisant, et rien n'y pouvait entrer qu'en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain que cet ouvrage fut achevé, je faillis à voir renverser subitement tous mes travaux, et à perdre moi-même la vie : voici comment la chose se passa. Comme je m'occupais derrière ma tente, je fus tout-à-coup épouvanté de voir que la terre s'éboulait du haut de ma voûte, et de la cime du rocher qui pendait sur ma tête; deux des piliers que j'avais placés dans ma caverne craquèrent horriblement; et, n'en sachant point encore la véritable cause, je crus qu'il n'y avait rien de nouveau, et que c'était encore la chute d'une quantité de matériaux, comme cela était déjà arrivé une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite vers mon échelle; et, ne m'y croyant pas en sûreté, je passai par-dessus ma muraille, pour m'éloigner et pour me dérober à des morceaux entiers de rocher, que je croyais à tout moment près de fondre sur moi. A peine avais-je le pied à terre, de l'autre côté de ma palissade, que je vis clairement qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Trois fois le terrain où j'étais trembla sous mes pieds; entre chaque secousse il y eut un intervalle d'environ huit minutes, et les trois furent si violentes, que les édifices les plus solides et les plus forts en auraient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé à environ un demi-mille de moi, tomba avec un bruit qui égalait celui du tonnerre. L'océan même me paraissait ému de ce prodige, et je crois que les se-

cousses étaient encore plus violentes sous les ondes que dans l'île.

Le mouvement de la terre m'avait donné des soulèvemens de cœur, comme aurait fait celui d'un vaisseau battu de la tempête, si j'avais été sur mer : je n'avais rien vu ni entendu dire de semblable ; et l'étonnement dont j'étais saisi glaçait le sang dans mes veines, et enchaînait, en quelque façon, toutes les puissances de mon âme. Mais le fracas, causé par la chute du rocher, vint frapper mes oreilles, et m'arracher de l'état d'insensibilité où j'étais plongé, pour me remplir d'horreur et d'effroi, en ne me laissant entrevoir que des objets terribles : une montagne, entre autres, tout près de s'abîmer sur ma tente et sous son propre poids, et à ensevelir, dans ses ruines, toutes mes richesses. Cette pensée jeta mon âme dans sa première léthargie.

Voyant ensuite que ces trois secousses n'étaient suivies d'aucune autre, je commençai à reprendre courage; je n'osai pas néanmoins encore passer par-dessus ma muraille, de peur d'être enterré tout vif; mais je demeurai sans bouger, assis à terre, dans l'affliction et dans l'incertitude de ce que je devais faire. Durant tout ce temps, je n'avais aucune pensée sérieuse de religion, si ce n'est que je prononçais de temps en temps, du bout des lèvres, cette formule de prière : *Seigneur, ayez pitié de moi;* encore cette ombre de religion ne

dura-t-elle guères, puisqu'elle s'évanouit aussi vite que le danger.

L'air s'obscurcissait, et le ciel se couvrait de nuages, comme s'il allait pleuvoir. Bientôt après le vent s'éleva peu à peu, et alla si fort en augmentant, qu'en moins d'une demi-heure il souffla un ouragan furieux. A l'instant, vous auriez vu la mer blanchie de son écume, le rivage inondé des flots, les arbres arrachés du sein de la terre, et tous les ravages d'une affreuse tempête. Elle dura près de trois heures, ensuite elle alla en diminuant; au bout de trois autres heures, il fit calme, et il commença à pleuvoir extrêmement fort.

Cependant j'étais dans la même situation de corps et d'esprit, quand tout-à-coup je fis réflexion que ces vents et cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre, il fallait que ce dernier fût épuisé, et que je pouvais bien me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées réveillèrent mes esprits, et la pluie aidant encore à me persuader, j'allai m'asseoir dans ma tente; mais je n'y fus pas long-temps, que j'appréhendai qu'elle ne fût renversée par la violence de la pluie; ainsi je fus forcé de me retirer dans ma caverne, quoique en même temps je tremblasse de peur qu'elle ne s'écroulât sur ma tête.

Ce déluge m'obligea à faire, au travers de mes fortifications, une espèce de canal, fait comme un ruisseau, afin de ménager un écoulement aux eaux

qui, sans cela, auraient inondé ma caverne. Quand j'eus demeuré à l'abri, pendant quelque temps, et que je vis que le tremblement de terre était passé, mon esprit commença à se trouver dans une meilleure assiette; et pour soutenir mon courage, qui en avait assurément grand besoin, je m'en allai à l'endroit où était ma petite provision, pour me fortifier d'un trait de rhum : mais alors, comme en toute autre occasion, j'en usai fort sobrement, sachant très-bien que quand mes bouteilles seraient une fois épuisées, il n'y aurait plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit, et une partie du lendemain, tellement qu'il n'y eut pas moyen de mettre le pied dehors; mais comme je me possédais beaucoup mieux, je commençai aussi à réfléchir sur le meilleur parti que j'avais à prendre : je conclus que l'île étant sujette à des tremblemens de terre, il ne fallait absolument pas faire ma demeure dans une caverne, mais qu'au contraire je devais songer à me bâtir une cabane, dans un lieu découvert et dégagé, où je me fortifierais d'une muraille telle que la première, pour me mettre en garde contre tous animaux, hommes ou bêtes; pleinement convaincu que, si je restais dans le même endroit, il deviendrait infailliblement mon tombeau.

Ces raisonnemens me firent penser à ôter ma tente du lieu où je l'avais dressée, qui était au pied d'un rocher escarpé, lequel, s'il venait à être

secoué une seconde fois, ne manquerait pas de tomber sur moi. Les deux jours suivans, les 19 et 20 avril, je n'eus l'esprit occupé d'autre chose que de l'endroit que je choisirais pour y transférer ma demeure.

Cependant la crainte d'être enterré tout vif faisait que je ne dormais jamais tranquillement : celle que j'avais de coucher hors de ma forteresse, dans un lieu tout ouvert et sans défense, était presque aussi grande; mais quand je regardais tout autour de moi, que je considérais le bel ordre où j'avais mis toutes choses, combien j'étais agréablement caché, combien j'avais peu à craindre les irruptions, certes je sentais beaucoup de répugnance à déménager.

De plus, je me représentais que je serais longtemps à faire de nouveaux ouvrages, et qu'il me fallait, malgré les risques, rester où j'étais, jusqu'à ce que j'eusse formé une espèce de campement, et que je l'eusse suffisamment fortifié pour y prendre mes logemens en toute sûreté. De cette manière je me mis l'esprit en repos pour un temps, et je pris la résolution de travailler incessamment à la construction d'une muraille avec des palissades et des câbles, comme j'avais fait la première fois, de renfermer mes travaux dans un petit cercle, et d'attendre pour déloger, qu'ils fussent finis et perfectionnés. C'est le 21 que cela fut arrêté dans mon conseil privé.

Le 22 avril. Dès le grand matin, je songeai aux

moyens de mettre mon dessein à exécution; mais je me trouvai fort en arrière du côté de mes outils : j'avais trois besaiguës, et une multitude de haches, parce que nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens; mais ces instrumens, à force de charpenter et de couper du bois dur et noueux, avaient le taillant tout dentelé et émoussé; et quoique je possédasse une pierre à aiguiser, je n'avais cependant pas le secret de la faire tourner pour en faire usage. Cet obstacle tourmenta beaucoup mon esprit, et fut pour moi ce que serait un grand problème de politique à l'égard d'un homme d'état, et la condamnation ou l'absolution d'un criminel à l'égard d'un juge. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon pour donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis que j'aurais les deux mains libres. Notez que je n'avais jamais vu une telle invention en Angleterre, ou du moins je n'avais point du tout remarqué comment elle était pratiquée, quoiqu'elle y soit fort commune, à ce que j'ai pu voir depuis. D'ailleurs, ma pierre était fort grosse et fort lourde; et cette machine me coûta une semaine entière de travail pour la rendre parfaite et achevée.

Les 28 et 29 avril. J'employai ces deux jours à aiguiser mes outils; la machine que j'avais inventée pour tourner la pierre jouant à merveille.

Le 30. M'apercevant depuis long-temps que mon pain diminuait considérablement, j'en fis la revue,

et je me réduisis à un biscuit par jour ; ce qui était pour moi un crève-cœur.

Le premier mai. En regardant le matin vers la mer pendant la basse marée, je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage ; cela ressemblait à un tonneau : quand je fus proche de l'objet, je m'aperçus qu'un petit baril et deux ou trois morceaux des débris du vaisseau, avaient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du vaisseau, et il me parut être beaucoup plus hors de l'eau qu'il n'était auparavant. J'examinai le baril qui était sur le rivage, et je trouvai que c'était un baril de poudre, mais qu'il avait pris l'eau, et que la poudre était toute collée, et dure comme une pierre. Néanmoins je le roulai plus avant par précaution, pour l'éloigner de l'eau, et j'allai ensuite aussi près du vaisseau que je le pouvais sur le sable.

Quand je fus proche, je trouvai qu'il avait étrangement changé de situation. Le château d'avant, qui auparavant était enterré dans le sable, paraissait pour lors élevé de plus de six pieds ; la poupe mise en pièces et séparée du reste par la tempête, dès que j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, semblait avoir été balottée, et se montrait toute sur un côté, ayant des monceaux de sable devant elle, si élevés, qu'il m'était aisé présentement d'aller à pied jusqu'au-dessus, quand le reflux venait à se retirer ; au lieu que je n'en pouvais approcher auparavant d'un demi-mille, qu'à la nage. D'abord

je fus surpris d'une telle situation; mais bientôt je conclus qu'elle avait été causée par le tremblement de terre; et comme par les secousses de ce tremblement le vaisseau s'était brisé et entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'était auparavant, il venait tous les jours à terre quantité de choses que la mer détachait, et que les vents et les flots faisaient peu à peu rouler jusques sur le sable.

Ceci me fit entièrement quitter la pensée de changer d'habitation, et ma principale affaire, ce jour-là, fut d'essayer si je ne pourrais point pénétrer dans le vaisseau; mais je vis que c'était une chose que je ne devais pas me promettre, parce que le ventre du bâtiment était comblé de sable jusqu'au bord. Néanmoins comme l'expérience m'avait appris à ne désespérer de rien, je résolus de mettre en pièces tout ce que je pourrais des débris du bâtiment, me persuadant que ce que j'en tirerais me servirait à quelque usage.

Le 3 mai, je me mis à travailler avec ma scie, et je coupai de part en part un morceau de poutre qui soutenait une partie du demi-pont; après cela j'écartai et j'ôtai le plus de sable que je pus du côté le plus haut : mais la marée survint, et m'obligea de finir ce jour-là.

Le 4, j'allai à la pêche, mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger, ce qui me dégoûta de ce passe-temps; comme j'étais sur le point d'y renoncer, j'attrapai un petit dauphin

J'avais une grande ligne faite de fil de corde; mais je n'avais point d'hameçon, et néanmoins je prenais assez de poisson, et tout autant que j'en pouvais consommer. Tout l'apprêt que j'y faisais, c'était de le sécher au soleil, après quoi je le mangeais.

Le 5, j'allai travailler sur les débris; je coupai une autre poutre, et tirai du pont trois grosses planches de sapin, que je liai ensemble et fis flotter avec la marée jusqu'au rivage.

Le 6, je travaillai sur les débris, d'où j'enlevai plusieurs ferrailles; cela me coûta un long et pénible travail : j'arrivai fort las au logis, et j'avais quelque envie de renoncer à ces corvées.

Le 7 mai, je retournai aux débris sans avoir le dessein d'y travailler; mais je trouvai que la carcasse s'était élargie et affaissée sous le poids de sa charge, depuis que j'avais coupé ses deux poutres; que plusieurs endroits du bâtiment étaient détachés du reste, et que la cale était si découverte que je pouvais voir dedans : ce qu'il y avait de changement, c'est qu'elle regorgeait de sable et d'eau.

Le 8, j'allai aux débris, et je portai avec moi un levier de fer, dans l'intention de démanteler le pont, qui pour lors était tout-à-fait débarrassé d'eau et de sable : j'enlevai deux planches que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier sur la place pour le lendemain.

Le 9, je me rendis aux débris; avec le levier, je pénétrai plus avant dans le corps du bâtiment; je sentis plusieurs tonneaux que je remuai bien, mais je ne pus point les défoncer. Je sentis pareillement le rouleau de plomb d'Angleterre ; je le soulevais bien un peu, mais il était trop pesant pour l'emporter.

Les 10, 11, 12, 13, 14 mai. J'allai tous ces jours aux débris, et j'en tirai plusieurs pièces de charpente, nombre de planches, et deux ou trois cents livres pesant de fer.

Le 15 mai, je portai avec moi deux haches pour essayer si je ne pourrais point couper un morceau de plomb roulé, en y appliquant le taillant de l'une, que je tâcherais d'enfoncer en frappant avec la tête de l'autre. Mais comme il était enfoncé dans l'eau d'environ un pied et demi, je ne pouvais donner aucun coup qui portât et qui fît impression.

Le 16, il fit beaucoup de vent la nuit, et la carcasse du bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant : mais je demeurai si long-temps dans les bois à chercher des nids de pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir par la marée ce jour-là, et elle m'empêcha d'aller aux débris.

Le 17, j'aperçus quelques morceaux des débris qui avaient été portés à terre, à une distance de près de deux milles : je voulus aller voir de quoi il s'a-

gissait; il se trouva que c'était une pièce de la poupe, mais trop pesante pour que je la pusse emporter.

Le 24. Je travaillai sur les débris, jusqu'à ce jour inclusivement; et à force de jouer du levier pendant tout cet intervalle, j'ébranlai si fort la carcasse, que la première marée qu'il y eut, accompagnée de vent, fit flotter plusieurs tonneaux et deux coffres de matelots. Mais comme le vent soufflait de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux de bois, et un tonneau plein de porc du Brésil, que l'eau salée et le sable avaient entièrement gâté.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, sans pourtant rien prendre sur le temps nécessaire pour chercher ma nourriture, et que j'avais fixé à la haute marée, durant ces allées et venues, afin que je pusse être toujours prêt pour la basse. J'avais, de cette manière, amassé du merrain, des planches et du fer, en assez grande quantité pour construire un bateau, si j'eusse su comment m'y prendre. J'avais encore enlevé, pièce par pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 juin, en marchant vers la mer, je trouvai une tortue, qui était la première que j'eusse vue dans l'île; mais si j'avais été si long-temps sans découvrir aucun de ces animaux, c'était plutôt un effet du malheur que de la rareté de leur espèce; car je trouvai depuis que je n'aurais eu

qu'à aller de l'autre côté de l'île pour en voir des milliers chaque jour : peut-être aussi cette découverte m'aurait-elle coûté bien cher.

Le 17 juin. J'employai ce jour à apprêter ma tortue ; je trouvai dedans soixante œufs ; et comme, depuis mon arrivée dans cet affreux séjour, je n'avais pas goûté d'autre viande que celle d'oiseau ou de bouc, sa chair me parut la plus savoureuse et la plus délicate du monde.

Le 18, il plut tout le jour, et je restai au logis. La pluie me semblait froide, et je me sentais frileux ; chose que je savais n'être point ordinaire dans cette latitude.

Le 19, je me trouvai fort mal, et frissonnant comme s'il eût fait un grand froid.

Le 20, je ne pus prendre de repos pendant toute la nuit ; mais j'eus une fièvre accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21, je fus fort mal, et j'eus des frayeurs mortelles de me voir réduit à cette misérable condition, et de me voir malade et destitué de tout secours humain. Je fis ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis la tempête dont nous avions été accueillis à la sortie de la rivière d'Humber, ce fut de prier Dieu, mais d'une manière si sèche, qu'à peine savais-je ce que je disais, ni pour quoi je le disais, tant mes idées étaient embrouillées.

Le 22 juin, je me trouvai dans une disposition

meilleure; mais les craintes terribles que me donnait ma maladie portaient le trouble dans mon âme.

Le 23, je fus de rechef fort mal, ayant du frisson, des tremblemens, et un violent mal de tête.

Le 24, je fus beaucoup mieux.

Le 25, je fus tourmenté d'une fièvre violente; l'accès me tint sept heures; il fut mêlé de froid et de chaud, et se termina par une sueur qui m'affaiblit beaucoup.

Le 26, je fus mieux; et comme je n'avais point de vivres, je pris mon fusil pour en aller chercher. Je me sentais extrêmement faible; et néanmoins je tuai une chèvre, que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté : j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai : ç'aurait bien été mon dessein d'en faire bouillir pour me procurer du bouillon, mais il fallut m'en passer faute de pot.

Le 27, la fièvre me reprit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour, sans boire ni manger. Je mourais de soif; mais j'étais si faible, que je n'avais pas la force de me lever pour aller chercher de l'eau. Je priai Dieu de nouveau; mais j'étais dans le délire; et en me quittant, ce délire me laissa dans un tel abattement, que je fus obligé de me tenir couché; je m'écriais seulement de temps àautre : *Seigneur, tourne ta face vers moi; seigneur, prends pitié de moi.*

Je m'imagine que je ne fis autre chose durant deux ou trois heures, jusqu'à ce que l'accès m'ayant enfin quitté, je m'endormis, et ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Quand j'ouvris les yeux, je me sentis fort soulagé, quoique bien faible et altéré; mais que faire! il n'y avait point d'eau dans toute ma demeure, et je fus forcé de rester au lit jusqu'au matin, et je me rendormis. C'est pendant ce sommeil que j'eus le songe affreux dont je vais rendre compte.

Il me semblait que j'étais assis à terre, hors de l'enceinte de ma muraille, dans le même endroit où j'étais lors de la tempête qui suivit le tremblement, et que je voyais un homme qui, du sein d'une nuée épaisse et noire, descendait à terre au milieu d'un tourbillon de feu et de flamme. Il était, dans toute sa personne, aussi éclatant que l'astre du jour, tellement que mes yeux n'en pouvaient supporter la vue sans être éblouis; sa contenance portait la terreur dans l'âme, mais une terreur que je pus bien sentir, et qu'on ne saurait exprimer. La terre, quand il la toucha de ses pieds, me parut s'ébranler, comme elle avait fait ci-devant pendant le tremblement; et la région de l'air, embrasée, paraissait n'être plus qu'une fournaise ardente.

A peine était-il descendu sur ce bas élément, qu'il s'achemina vers moi, armé d'une longue pique, pour me tuer : quand il fut parvenu à une

certaine éminence, distante de quelques pas, il me parla, et d'une voix terrible, il proféra ces paroles encore plus terribles : *Parce que tu ne t'es pas converti à la vue de tant de signes, tu mourras.* A ces mots, il leva sa redoutable lance, et je le vis venir pour me frapper.

De tous ceux qui liront cette relation, aucun ne s'attendra sans doute que je puisse peindre les angoisses où cette vision plongea mon âme; angoisses d'autant plus terribles, que, même durant le songe, je sentais un accablement réel : l'impression que cela fit sur mon esprit, ne passa pas comme un songe; elle s'y grava profondément; et après mon réveil, elle se conserva dans toute sa force, malgré les lumières du jour et de la raison.

Hélas ! à peine conservais-je quelque connaissance de la divinité ; ce que j'avais appris sous mon père était oublié : les bonnes instructions qu'il m'avait données autrefois avaient eu le temps de s'effacer par une vie licencieuse de huit années passées avec des marins qui ne valaient pas mieux que moi, c'est-à-dire, libertins et insoucians sur la religion, au suprême degré. Je ne sache pas que, durant un si long espace de temps, il me soit jamais venu la moindre pensée de m'élever vers Dieu pour admirer sa sagesse, ou de descendre au-dedans de moi-même pour y contempler ma misère : une certaine stupidité d'âme

s'était emparée de moi, et en avait banni tout désir du bien, et tout repentir du mal; j'avais tout l'endurcissement qu'il faut pour être un modèle de libertinage parmi les matelots les plus abrutis, ne conservant aucun sentiment, ni de crainte de Dieu dans les dangers, ni de gratitude, lorsqu'il m'en délivrait.

On n'aura pas de peine à croire ce que je viens de dire, si l'on réfléchit sur les traits précédens de mon histoire; et j'ajoute que, parmi cette foule de malheurs qui m'arrivèrent successivement, je ne m'avisai pas une seule fois, que ce pouvait être la main de Dieu qui s'appesantissait sur moi, en punition de mes crimes, de ma désobéissance envers mon père, ou du cours entier d'une coupable vie. Dans cette expédition désespérée que je fis sur les côtes désertes d'Afrique, il ne m'arriva nullement de réfléchir quelle serait ma dernière fin, ni de m'adresser à Dieu pour lui demander de diriger ma course et de me couvrir du bouclier de sa providence, pour me mettre en garde contre la férocité des bêtes et contre la cruauté des sauvages, dont j'étais entouré de toutes parts. L'être souverain n'était ni l'objet de mes pensées, ni la règle de ma conduite; j'agissais en pur animal, me bornant à suivre l'instinct de la nature, et mettant à peine en usage les principes du sens commun.

Lorsque je fus délivré en pleine mer par le ca-

pitaine portugais, qui me reçut à son bord honorablement, et qui me traita avec équité, avec humanité, avec charité, je n'avais en moi nul sentiment de reconnaissance. Lorsque je fis naufrage sur la côte de l'île où je fus submergé et englouti à plusieurs reprises, où je devais périr cent et cent fois, je ne sentis point ma conscience touchée, et ne regardai point la chose comme un jugement de Dieu ; mais je me contentai de croire qu'il y avait dans cet événement de la fatalité, et de me dire souvent à moi-même que j'étais une créature maudite, et né pour être malheureux.

Il est bien vrai que, dès que j'eus pris terre pour la première fois, et que tout le reste de l'équipage ayant été noyé, je me trouvai le seul qui eût eu le bonheur de se sauver; il est bien vrai, dis-je, que j'eus alors une espèce d'extase, et un ravissement de cœur, qui, assisté de l'efficace de la grâce, aurait bien pu se terminer en une reconnaissance chrétienne; mais ce fut un fruit qui avorta dans sa naissance, un lumignon aussitôt éteint qu'allumé, un mouvement qui dégénéra en un transport de joie charnelle, et provenant uniquement du plaisir de me voir en vie, sans que je considérasse que le bras du tout-puissant s'était signalé en ma faveur, qu'il m'avait tiré moi seul du nombre des morts pour me remettre sur la terre des vivans : ma joie ne différait en rien de celle que ressentent communément les matelots

qui se voient au port après avoir échappé du naufrage, qui consacrent ces premiers momens à boire, et qui se hâtent de noyer dans le vin le souvenir de tout le passé. Telle était ma disposition, et telle elle avait été durant tout le cours de ma vie.

Quand la suite des temps et de mûres considérations m'eurent fait sentir tout le poids de ma misère, lorsque je me représentai un naufrage dans ses circonstances, affreux dans son issue; que je me voyais séparé de tout le genre humain, sans aucune apparence d'y être ramené; que j'envisageais mes maux parvenus à leur comble, sans en apercevoir, dans l'avenir, le moindre degré de diminution; dans cet état, s'il venait à luire un petit rayon d'espérance de pouvoir substanter ma vie et de la défendre contre la faim, c'en était assez pour charmer mes ennuis, pour servir de contrepoids à toutes mes afflictions: dès lors je commençais à me mettre l'esprit en repos; j'étais bien éloigné de faire intervenir dans mes malheurs le courroux du ciel et la main vengeresse de Dieu: mon esprit n'était guère accoutumé à remonte ainsi des effets à leur véritable cause.

Le blé dont j'ai fait mention dans mon journal, et que j'avais vu s'élever inopinément au pied du rocher, frappa mon âme aussitôt que ma vue; il lui inspira une attention sérieuse autant de temps que l'opinion du miracle s'y maintint: mais cette

supposition ne fut pas plutôt éclipsée, qu'elle entraîna avec elle tous les bons mouvemens qu'elle avait fait naître; c'est ce que j'ai déjà remarqué.

Le tremblement de terre, quoique la chose du monde la plus terrible en elle-même, et la plus capable de conduire à une puissance invisible, qui seule tient en sa main les choses de cet univers; le tremblement de terre n'eut pas plutôt cessé, que l'émotion, la crainte, et généralement toutes les impressions qu'il avait faites en moi, s'évanouirent : je ne pensai plus aux jugemens de Dieu : je ne le regardai plus comme le juste dispensateur de mes maux, ni plus ni moins que si j'eusse été dans la condition la plus douce et la plus fortunée de la vie.

Mais dès que je me vis malade, et que la mort, accompagnée de toutes ses horreurs, se présenta à mes yeux de manière que je pus la contempler à loisir; quand mes forces commençaient à succomber à la violence du mal, que la nature était épuisée par l'ardeur de la fièvre; c'est alors que ma conscience, depuis si long-temps assoupie, se réveilla : je commençai à me reprocher une vie qui s'était signalée par le crime, qui avait armé contre moi la justice divine, qui m'en avait attiré les coups les plus inouis, et qui me faisait actuellement gémir sous le poids de sa vengeance.

Ces réflexions m'accablèrent dès le second ou le troisième jour de ma maladie; et, jointes à la

fièvre, aussi bien qu'aux reproches de ma conscience, elles arrachèrent de ma bouche quelques mots de prières, qui, pour n'être pas accompagnées d'un désir sincère et d'une vive espérance, méritaient moins le nom de prières, qu'elles n'étaient effectivement le langage de la frayeur et de l'angoisse. Une confusion de pensées agitait mon esprit; la grandeur de mes crimes bourrelait ma conscience; la peur ou la seule idée de mourir dans un misérable état, me faisait monter les vapeurs au cerveau: dans cette détresse de mon âme, ma langue articulait je ne sais quoi d'une façon imparfaite et purement machinale; mais ce n'étaient que des exclamations à peu près ainsi conçues : *Grand Dieu! que je suis misérable! si mon mal continue, je mourrai faute d'assistance : mon Dieu, que deviendrai-je?* Après ce peu de paroles, un ruisseau de larmes coula de mes yeux, et je tombai dans un long et profond silence.

Dans cet intervalle se présentèrent à mon esprit les leçons salutaires de mon père, et la prédiction rapportée au commencement de cette histoire, qui disait que, si je faisais cette fausse démarche d'aller courir par le monde, Dieu ne me bénirait pas, et que j'aurais à l'avenir tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurais fait de ses conseils, quand il n'y aurait peut-être personne pour m'aider à en réparer la perte. « C'est à pré-» sent, m'écriai-je tout haut, c'est à présent que

» s'accomplissent les paroles de mon père : le bras
» d'un Dieu vengeur m'a atteint ; il n'y a personne
» pour m'assister ni pour m'entendre : j'ai rejeté
» la voix de la Providence, qui, par sa bonté infi-
» nie, m'avait placé dans un état de vie où je pouvais
» être heureux, et dont je n'ai pas voulu jouir, ni
» connaître le prix, malgré mes parens, que je
» laissai dans un deuil, qui n'avait d'autre objet que
» ma folie ; mais celui où je me vois aujourd'hui
» délaissé, n'est qu'une suite de cette même folie :
» j'ai refusé l'aide de mes parens, lorsqu'ils vou-
» laient m'établir dans le monde, et m'y mettre
» dans une position exempte de gêne et d'inquié-
» tude ; et maintenant il me faut lutter contre des
» malheurs trop violens, et peu proportionnés à
» la faiblesse de la nature, sans que j'aie ni assis-
» tance, ni consolation, ni conseil ». Alors je m'é-
criai : *Grand Dieu ! viens à mon aide, car ma détresse est grande !*

Cette prière, s'il est permis de me servir de ce nom, était la première que j'eusse faite depuis plusieurs années. Mais retournons à notre journal.

Le 28 juin, me sentant un peu soulagé par le sommeil que j'avais pris, et l'accès étant tout-à-fait passé, je me levai. La frayeur où m'avait jeté le songe, ne m'empêcha pas de considérer que l'accès de fièvre me reprendrait le jour suivant, et qu'il fallait profiter de cet intervalle pour me refaire un peu, et préparer des rafraîchissemens,

auxquels je pourrais avoir recours lorsque le mal serait revenu. La première chose que je fis, ce fut de verser de l'eau dans une grande bouteille carrée, et de la mettre sur ma table près de mon lit; et pour ôter la crudité de l'eau, j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rhum, mêlant le tout ensemble : j'allai couper un morceau de viande de bouc, que je grillai sur des charbons, mais je n'en pus manger que fort peu. Je sortis pour me promener, mais je me trouvai faible, triste, et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour de mon mal. Le soir, je fis mon souper de trois œufs de tortue, que je fis cuire dans la braise, et que je mangeai à la coque; et ce fut là, autant que je m'en puis ressouvenir, le premier morceau pour lequel j'eusse encore demandé à Dieu sa bénédiction durant tout le temps de ma vie.

Après avoir mangé, j'essayai de me promener, mais je me trouvai si faible, qu'à peine pouvais-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchais jamais : ainsi je n'allai pas loin, je m'assis à terre, et me mis à contempler la mer, qui se présentait devant moi, et qui était calme et unie; et dans cette posture, il me vint à peu près dans l'esprit les pensées suivantes :

« Qu'est-ce que la terre? qu'est-ce que la mer, » sur laquelle j'ai tant vogué? d'où cela a-t-il été » produit? que suis-je moi-même? que sont les

» autres créatures humaines et brutes, privées et » sauvages? quelle est notre origine?

» Certainement nous avons été tous faits par » une puissance invisible, qui forma la terre et la » mer, l'air et les cieux; et quelle est cette puis- » sance »?

J'inférai naturellement de ces questions : *C'est Dieu qui a créé toutes choses.* Fort bien, dis-je en moi-même; mais je n'en demeurai pas là, et par une suite nécessaire des antécédens, je continuai de la sorte : « Si Dieu a fait toutes choses, il » guide ces mêmes choses, et ce qui les concerne; » car assurément il faut que la puissance qui les a » faites ait le pouvoir de les gouverner et de les » diriger.

» Cela étant, rien ne peut arriver dans la vaste » enceinte de ses ouvrages sans sa connaissance, » ou sans son ordre.

» Or, s'il n'arrive rien sans sa connaissance, il » sait que je suis ici, et que j'y suis dans un état » affreux; et s'il n'arrive rien sans son ordre, il a » donc ordonné que cela m'arrivât ».

Rien ne se présentait à mon esprit qui pût contredire une seule de ces conclusions; c'est pourquoi elles opérèrent en moi avec toute la force possible, et me convainquirent que Dieu avait ordonné que toutes ces choses m'arrivassent; que c'était par une dispensation de sa providence que je me voyais réduit à une extrême misère, parce que seul

il avait en sa puissance non pas seulement moi, mais encore tout ce qui existe et tout ce qui arrive dans le monde. Incontinent je me fis cette question :

Pourquoi Dieu m'a-t-il mis à cette épreuve ? Qu'ai-je fait pour être ainsi traité ?

Dans cette recherche, je sentis soudain ma conscience se soulever, comme si je venais de blasphêmer, et il me semblait entendre une voix qui m'adressait ces reproches : « Misérable! tu de-» mandes ce que tu as fait! regarde en arrière » pour y contempler le passé, et pour te retracer » une vie abandonnée au désordre : demande plu-» tôt qu'est-ce que tu n'as pas fait demande pour-» quoi tu n'as pas péri il y a long-temps? D'où » vient, par exemple, que tu ne te noyas pas dans » la rade d'Yarmouth? que tu ne fus pas tué dans » le combat où le corsaire de Salé te fit prisonnier? » que tu n'as pas été dévoré par les bêtes sauvages » sur les côtes de l'Afrique? et qu'en dernier lieu » tu n'as pas été enseveli dans les flots comme le » reste de l'équipage? Après cela oseras-tu bien » encore demander ce que tu as fait » ?

Ces réflexions me rendirent muet; et bien loin d'avoir aucune réplique pour me justifier auprès de moi-même, je me levai tout pensif et mélancolique, je marchai vers ma retraite, et je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher; mais je me sentais l'esprit dans une grande agita-

tion, et j'étais peu disposé à dormir : ainsi je m'assis sur ma chaise ; et comme il commençait à faire nuit, j'allumai ma lampe. Déjà l'atteinte de la fièvre me donnait de terribles inquiétudes ; et dans ce moment il me vint dans l'esprit que les Brasiliens ne prennent presque aucune autre médecine que leur tabac, pour quelque sorte de maladie que ce puisse être : je savais qu'il y avait dans un de mes coffres un morceau de rouleau, dont les feuilles étaient mûres pour la plupart, quoiqu'il y en eût quelques-unes de vertes.

Je me levai de dessus ma chaise ; et comme si j'eusse été inspiré du ciel, j'allai droit au coffre qui renfermait la guérison de mon corps et de mon âme. Je l'ouvris, et j'y trouvai ce que je cherchais, savoir, le tabac ; et comme le peu de livres que j'avais conservés y étaient aussi serrés, je pris une des bibles, dont il a été parlé dans l'énumération de mes effets, et que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir, ou plutôt le désir d'ouvrir une seule fois ; je la pris, dis-je, et la portai, avec le tabac, sur ma table.

Je ne savais ni comment employer ce tabac pour ma maladie, ni si cela lui était bon ou contraire ; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manières différentes, comme si je n'eusse pu manquer, par cette voie, de rencontrer la vraie, et de réussir. D'abord, je pris un morceau de feuille que je mis dans ma bouche ; et comme le tabac était

vert et fort, et que je n'y étais pas accoutumé, il m'étourdit extraordinairement : ensuite j'en fis tremper une autre feuille dans du rhum, pour en prendre une dose une heure ou deux après en me couchant; enfin, j'en grillai sur des charbons ardens, et je me tins le nez sur la fumée, aussi près et aussi long-temps que la crainte de me brûler ou de me suffoquer pouvait le permettre.

Dans l'intervalle de ces préparatifs, j'ouvris la bible, et je commençai à lire; mais les fumées du tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour continuer ma lecture : néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci : *Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras.*

Ces paroles étaient très-applicables à l'état où je me trouvais, et elles firent impression sur mon esprit dans le temps de la lecture; mais le mot de *délivrer* semblait ne pas me concerner, et n'avoir aucune signification à mon égard : ma délivrance était une chose si éloignée et même si impossible dans mon imagination, que je commençai à parler le langage des enfans d'Israël, qui disaient, lorsqu'on leur promit de la chair à manger : *Dieu pourrait-il dresser une table dans le désert ?* et moi, aussi incrédule qu'eux, je me mis à dire : *Dieu lui-même pourrait-il me tirer de cette île?* Et comme ce ne fut qu'après bien des années qu'il

se manifesta quelque sujet d'espérance, ces défiances venaient souvent s'emparer de moi : néanmoins, les paroles que j'avais lues me touchaient, et je les prenais pour le sujet ordinaire de mes méditations. Il se faisait tard, et le tabac, comme j'ai déjà dit, m'avait si fort appesanti la tête, qu'il me prit envie d'aller dormir : je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne, de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je m'allai coucher; mais auparavant je fis ce que je n'avais fait de mes jours, je me mis à genoux, je priai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite que, si je l'invoquais au jour de mon affliction, il me délivrerait. Après que cette prière, précipitée et imparfaite, fut finie, je bus le rhum dans lequel j'avais infusé le tabac, et dont la décoction était si forte que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avaler : cette potion me porta brusquement à la tête; mais je m'endormis d'un si profond sommeil, que quand je me réveillai il ne pouvait pas être moins de trois heures après midi : je dirai bien plus, c'est que je ne saurais encore m'ôter de la tête que je dormis tout le lendemain de ma médecine, toute la nuit d'après, et une partie du jour suivant; car autrement je ne comprends pas comment j'aurais pu me trouver en défaut d'un jour dans mon calendrier ou calcul de jours et de semaines, comme il parut quelques années après que je l'étais effectivement.

Quelle que pût être la cause de ce mécompte, je me trouvai, à mon réveil, extrêmement soulagé, me sentant du courage et de la joie; quand je me levai, j'avais plus de force que le jour précédent: mon estomac s'étant fortifié, l'appétit m'était revenu; en un mot, le lendemain point de fièvre du tout, et j'allai toujours de mieux en mieux. Ce jour était le 23.

Le 30 juin (suivant le même train de la maladie), était mon bon jour; aussi je sortis avec mon fusil; mais je ne me souciai point de trop m'éloigner. Je tuai une couple d'oiseaux de mer, assez semblables à des oies sauvages; je les portai au logis, mais je ne fus point tenté d'en manger; je me contentai de quelques œufs de tortue, qui étaient fort bons. Le soir je réitérai la médecine que je supposai m'avoir fait du bien, c'est-à-dire, le tabac infusé dans du rhum; j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci; la dose fut plus petite que la première, je ne mâchai point de tabac, et je ne tins point le nez sur la fumée comme auparavant. Quoi qu'il en soit, le lendemain, qui était le premier juillet, je ne fus point aussi bien que je m'y étais attendu; j'eus quelques frissons, mais à la vérité ce n'était que peu de chose.

Le 2, je réitérai la médecine des trois manières; elle me porta à la tête, comme il était arrivé la première fois, et je doublai la quantité de ma potion.

Le 3, la fièvre me quitta pour toujours; mais il se passa quelques semaines avant que je recouvrasse tout à fait mes forces. Cependant, je réfléchissais beaucoup sur ces paroles de l'écriture, *je te délivrerai* : l'impossibilité de ma délivrance était si profondément gravée dans mon esprit, qu'elle y avait coupé racine à tout espoir. Mais pendant que je me décourageais ainsi par de telles pensées, je fis réflexion que j'avais les yeux si assidument tournés vers la délivrance que je souhaitais, que je les détournais de dessus celle que j'avais reçue. Soudain je me pris moi-même à partie, et m'adressai ces interrogations : « N'ai-je pas été délivré d'une » maladie dangereuse? L'état pitoyable où j'étais, » la peur terrible que j'en avais, l'heureuse issue » qui a terminé tout cela, ne sont-ce pas des cho- » ses qui méritaient mon attention? Dieu m'a dé- » livré; mais je ne l'ai pas glorifié, c'est-à-dire, » je n'ai pas reconnu son bienfait; je ne lui ai pas » rendu mes actions de grâces : de quel front ose- » rais-je attendre une plus grande délivrance? »

Ces réflexions pénétrèrent mon cœur; je me mis à genoux sur-le-champ, et remerciai Dieu à haute voix de ma convalescence.

Le 4 juillet, le matin, je pris la bible, et je commençai au nouveau testament. Je m'appliquai sérieusement à cette lecture, en me faisant une loi d'y vaquer matin et soir, sans me fixer à un certain nombre de chapitres, mais suivant la situa-

tion de mon esprit. Je n'eus pas pratiqué cet exercice pendant long-temps, que je sentis naître en mon cœur un repentir plus profond et plus sincère de ma vie passée; l'impression de mon songe se réveilla; j'étais sensiblement ému du passage conçu en ces mots : *Toutes ces choses ne t'ont point porté à repentance.* C'est cette repentance que je demandais un jour à Dieu avec affection, lorsque, par un effet de sa providence, ayant ouvert l'écriture sainte, je tombai sur ce passage : *Il est prince et sauveur, il a été élevé pour donner repentance et rémission.* A peine eus-je achevé le verset que je posai le livre; et élevant mon cœur aussi bien que mes mains vers le ciel, avec une espèce d'extase et un transport de joie indicible, je m'écriai tout haut : *Jésus, fils de David, prince et sauveur, qui as été élevé pour donner repentance, donne-la moi.*

Je puis dire que cette prière fut la première de ma vie qui en mérita le nom; car elle fut accompagnée d'un sentiment de ma misère, et d'une espérance vive puisée dans la sainte écriture, animée par la parole de Dieu même; et depuis ce temps-là je ne cessai point d'espérer que Dieu m'exaucerait un jour.

Dès lors le passage, *Invoque-moi et je te délivrerai*, me parut renfermer un sens que je n'y avais pas encore trouvé; car, auparavant, je n'avais l'idée d'aucune autre délivrance que d'être

affranchi de la captivité où j'étais détenu, je veux dire l'île, qui, quoique ce fût un lieu vaste et étendu, ne laissait pas d'être pour moi une prison, et même une des plus terribles. Mais aujourd'hui je me vois éclairé d'une lumière nouvelle ; j'apprends à donner une autre interprétation aux paroles que j'avais lues : maintenant je repasse avec horreur sur une vie coupable ; l'image de mes crimes m'inspire l'épouvante, et je ne demande plus rien à Dieu, que de délivrer mon âme d'un poids sous lequel elle gémit. Quant à ma vie solitaire, elle ne m'afflige plus ; je ne prie pas seulement Dieu de vouloir m'en affranchir, je n'y pense pas, et tous les autres maux ne me touchent point en comparaison de celui-ci. J'ajoute cette dernière réflexion pour insinuer en passant à quiconque lira cet endroit de mon ouvrage, qu'à prendre les choses dans leur vrai sens, c'est un bien infiniment plus grand de se soustraire au péché qu'à l'affliction : mais je ne donnerai pas de développemens à cette matière, et je vais reprendre mon journal.

Qoique ma condition fût encore la même à parler physiquement, et à en juger par l'extérieur des choses, néanmoins en y réfléchissant, elle était devenue bien plus douce et bien plus supportable. Par une lecture constante de l'écriture, et par l'usage fréquent de la prière, mes pensées se dirigeaient vers Dieu : j'éprouvais des consola-

tions intérieures qui m'avaient jusqu'alors été inconnues ; et comme ma santé et mes forces revenaient tous les jours, je m'occupais constamment à me pourvoir de tout ce qui me manquait, et à rendre ma manière de vivre aussi régulière qu'il m'était possible.

Du 4 juillet jusqu'au 14. Mon occupation principale était de me promener avec mon fusil à la main : je réitérais souvent la promenade, mais je la faisais courte, comme un homme qui relevait de maladie, et qui tâchait peu à peu de se rétablir ; car il est difficile de comprendre combien j'étais épuisé, et à quel point de faiblesse je me voyais réduit. Le remède dont je me servis était tout à fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvre auparavant : aussi l'expérience que j'en fis n'est-elle pas un garant suffisant pour oser le recommander à qui que ce soit ; parce que si d'un côté il emporta la fièvre, de l'autre il contribua extrêmement à m'affaiblir, et il m'en resta, pendant quelque temps un ébranlement de nerfs, et de fortes convulsions par tout le corps.

Ces fréquentes promenades m'apprirent à mes dépens une particularité très-importante pour moi, c'est qu'il n'y avait rien de plus pernicieux à la santé que de se mettre en campagne pendant la saison pluvieuse, surtout si la pluie était accompagnée d'une tempête ou d'un ouragan. Or, comme la pluie qui survenait quelquefois dans la

saison sèche ne tombait jamais sans orage, je la trouvais beaucoup plus dangereuse et plus à craindre que celle de septembre ou d'octobre.

Il y avait près de dix mois que j'étais dans ce triste séjour ; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée pour toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvait, selon moi, suffisamment fortifiée : j'avais un grand désir de faire une découverte plus complète de l'île, et de voir si je ne pourrais point rencontrer des productions qui m'auraient été cachées jusqu'alors.

Ce fut le 15 juillet que je commençai à faire une visite de mon île, la plus exacte que j'eusse encore faite. J'allai d'abord à la petite baie dont j'ai déjà fait mention, et où j'allai aborder avec tous mes radeaux. Je marchai le long de la rivière, et quand j'eus fait environ deux milles en montant, je trouvai que la marée ne portait pas plus loin, et qu'il n'y avait plus là qu'un petit ruisseau coulant, dont l'eau était fort douce et fort bonne. Mais comme c'était l'été ou la saison sèche, il n'y avait presque point d'eau en certains endroits ; du moins n'en restait-il pas assez pour faire un courant un peu considérable et sensible.

Sur les bords de ce ruisseau, je trouvai plusieurs prairies agréables, unies et couvertes d'une

belle verdure. En s'éloignant du lit, elles s'élevaient insensiblement : dans les endroits où il n'y avait pas d'apparence qu'elles fussent jamais inondées, c'est-à-dire, près des côteaux qui les bordaient, je trouvai quantité de tabac vert, et dont la tige était extrêmement haute. Il y avait plusieurs autres plantes que je ne connaissais point, et dont je n'avais jamais entendu parler, qui pouvaient avoir des propriétés que je ne connaissais pas davantage.

Je me mis à chercher de la cassave, racine qui sert de pain aux Américains dans tous ces climats; mais il me fut impossible d'en découvrir. Je vis de belles plantes d'aloès; mais je n'en connaissais pas encore l'usage : je vis aussi plusieurs cannes à sucre, mais sauvages et imparfaites, faute de culture. Je me contentai de cette découverte pour cette fois; et je m'en revins en refléchissant mûrement aux moyens par lesquels je pourrais m'instruire de la vertu des plantes et des fruits que je découvrirais à l'avenir : mais après m'en être bien occupé, je ne pris aucun parti; car, il faut en convenir, j'avais été si peu soigneux de faire mes observations, dans le temps que j'étais au Brésil, que je ne connaissais guères les plantes de la campagne, ou que du moins la connaissance que j'en avais ne pouvait pas m'être d'un grand secours dans l'état déplorable où je me trouvais.

Le lendemain, 16 du mois, je repris le même

chemin; et m'étant avancé un peu plus que je n'avais fait la veille, je trouvai que le ruisseau et les prairies ne s'étendaient pas plus loin, et que la campagne commençait à être plus couverte de bois. Là je trouvai plusieurs sortes de fruits, et particulièrement des melons qui couvraient la terre, des raisins qui pendaient sur les arbres, et dont la grappe riante et pleine était prête pour la vendange. Cette découverte me causa autant de surprise que de joie.

Mais je voulus modérer mon appétit, et profiter d'une expérience qui avait été funeste à d'autres; car je me ressouvenais d'avoir vu mourir, en Barbarie, plusieurs de nos esclaves anglais, qui avaient gagné la fièvre et la dyssenterie à force de manger des raisins. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si terribles, et de préparer ce fruit d'une manière excellente, en l'exposant et en le faisant sécher au soleil après l'avoir coupé, et je le gardai comme on garde en Europe ce qu'on appelle des raisins secs; je me persuadais qu'après l'automne ce serait un manger aussi agréable que sain, et mon espérance ne fut point déçue.

Je passai là toute la journée; sur le tard je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, et je me déterminai, pour la première fois de ma vie solitaire, à découcher. La nuit étant venue, je choisis un logement, tout semblable à celui qui

m'avait donné retraite à mon premier abord dans l'île : ce fut un arbre bien touffu, sur lequel m'étant placé commodément, je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain au matin, je procédai à la continuation de ma découverte, en marchant près de quatre milles, et jugeant de la longueur du chemin par celle de la vallée que je parcourais : j'allai droit au nord, et laissai derrière et à ma droite une chaîne de monticules.

Au bout de cette marche, je me trouvai dans un pays découvert, qui semblait porter sa pente à l'occident ; un petit ruisseau d'eau fraîche, sortant d'une colline, dirigeait son cours à l'opposite, c'est-à-dire, à l'orient : toute cette contrée paraissait si tempérée, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin planté par artifice, et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je descendis un peu sur la croupe de cette vallée délicieuse, et fis ensuite une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration s'empara de mes sens : elle suspendit quelque temps mes soucis rongeurs, pour me faire savourer en secret le plaisir de voir que tout ce que je contemplais était mon bien ; que j'étais le seigneur et le roi absolu de cette région ; que j'y avais un droit de possession, et que, si j'avais des héritiers, je pourrais le leur transmettre aussi incontestablement qu'on ferait d'un fief en Angleterre. J'y vis

une grande quantité de cacaos, d'orangers, de limoniers et de citronniers, tous sauvages, et dont il n'y avait que très-peu qui portassent du fruit, du moins dans la saison présente. Néanmoins, les limons verts que je cueillis étaient non-seulement agréables à manger, mais encore très-sains ; et dans la suite j'en mêlai le jus avec de l'eau, qui en recevait un goût très-agréable, et devenait par-là plus fraîche et plus salutaire.

Je me voyais maintenant assez d'ouvrage sur les bras : il s'agissait de cueillir du fruit et de le transporter ensuite dans mon habitation ; car j'avais résolu d'amasser une provision de raisins et de citrons, pour me servir pendant la saison pluvieuse, que je savais approcher.

Pour cet effet, je fis trois monceaux, dont deux étaient de raisins, et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun une petite portion pour l'emporter, et avec cela je pris le chemin de la maison, résolu de revenir au plus tôt, et de me munir d'un sac ou de quelque autre meuble, tel que je pourrais trouver, pour enlever le reste.

Après mon voyage de trois jours, je me rendis chez moi : c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente et ma caverne. Mais avant que d'y arriver, mes raisins s'étaient froissés et écrasés à cause de leur grande maturité et de leur pesanteur, en sorte qu'ils ne valaient plus que peu de chose, pour

ne pas dire rien du tout. Quant aux limons, ils se trouvèrent très-bons; mais il n'y en avait qu'un petit nombre.

Le jour suivant, qui était le 19, je retournai, avec deux petits sacs que j'avais faits, pour aller chercher ma récolte. Mais je fus surpris de voir que mes raisins, que j'avais laissés la veille si appétissans et bien amoncelés, étaient aujourd'hui tous gâtés, tous par morceaux, traînés et dispersés çà et là, et qu'une partie en avait été rongée et dévorée. J'en conclus qu'il y avait dans le voisinage quelques animaux sauvages qui avaient fait tout ce dégât.

Enfin, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les laisser en un monceau, ni de les emporter dans un sac, parce que, d'un côté, ils seraient pressés et exprimés sous leur propre poids, et que de l'autre, ce serait les livrer aux bêtes sauvages, je trouvai une troisième méthode qui me réussit : ce fut de cueillir une grande quantité de raisins, et de les suspendre au bout des branches des arbres pour les sécher et les cuire au soleil; mais quant aux limons et aux citrons, j'en emportai au logis autant qu'il en fallait pour plier sous ma charge.

Pendant mon retour de ce petit voyage, je contemplais, avec admiration, la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation, l'avantage qu'il y aurait de s'y voir à l'abri des orages du vent d'est, derrière ces bois et ces côteaux; et je

conclus que l'endroit où j'avais fixé mon habitation était sans contredit le plus mauvais de toute l'île. Ainsi je pensai dès lors à déménager, et à me choisir, s'il était possible, dans ce séjour fertile et agréable, une place aussi forte que celle que je méditais de quitter.

J'eus long-temps ce projet en tête, et la beauté du lieu m'en faisait repaître mon imagination avec plaisir : mais quand je vins à considérer les choses de plus près, et à réfléchir que mon ancienne demeure était proche de la mer, je trouvai que ce voisinage pourrait donner lieu à quelque événement favorable pour moi; que la même destinée qui m'avait poussé où j'étais, pourrait m'y envoyer des compagnons de malheur, et que, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'apparence que cet heureux événement pût jamais m'arriver, néanmoins si je venais à me renfermer dans les collines et dans les bois, au centre de l'île, ce serait redoubler mes entraves et rendre mon affranchissement non-seulement peu probable, mais même impossible : je conclus donc que je ne devais point changer de demeure.

J'étais pourtant devenu tellement amoureux d'un si bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de juillet; et quoique après m'être ravisé, j'eusse décidé de ne point changer de domicile, je ne pus m'empêcher de satisfaire en partie mon envie, en y faisant une petite métairie, au milieu

d'une enceinte assez spacieuse; enceinte qui était composée d'une double haie bien palissadée, aussi haute que je pouvais atteindre, et toute remplie, en dedans, de petit bois. Je couchais quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde forteresse, en passant et repassant par dessus la haie une échelle, comme je faisais dans la première; et dès lors je me regardai comme un homme qui avait deux maisons, l'une sur la côte, pour veiller au commerce et à l'arrivée des vaisseaux, l'autre à la campagne, pour faire la moisson et la vendange. Les ouvrages et le séjour que je fis dans cette dernière, me tinrent jusqu'au premier août.

Je ne faisais que de finir mes fortifications et de commencer à jouir de mes travaux, quand les pluies vinrent m'en éloigner, et me chasser dans ma première habitation, d'où je ne devais pas sortir de sitôt; car, quoique dans la nouvelle je me fusse fait une tente avec une pièce de voile, et que je l'eusse fort bien tendue, comme j'avais déjà fait dans l'ancienne, je n'étais pourtant pas au pied d'un rocher haut et sans pente, qui me servît de boulevard contre le gros temps, et je n'avais pas derrière moi une caverne pour me retirer en cas de pluies extraordinaires.

J'ai déjà dit que j'avais achevé ma métairie au commencement d'août, et que dès ce temps-là je commençais à en goûter les douceurs. J'ajouterai,

en continuant mon journal, qu'au troisième jour du même mois, je trouvai les raisins que j'avais suspendus, parfaitement secs, bien cuits au soleil, en un mot, excellens; en conséquence, je commençai à les ôter de dessus les arbres, et je fis très-bien de prendre promptement cette précaution; autrement les pluies qui survinrent les auraient entièrement gâtés, et m'auraient fait perdre mes meilleures provisions d'hiver, car j'avais plus de deux cents grappes. Il me fallut du temps pour les transporter chez moi, et pour les serrer dans ma caverne. Je n'eus pas plutôt terminé cette opération, que les pluies commencèrent et durèrent depuis le quatorzième jour d'août jusqu'à la mi-octobre : il est bien vrai qu'elles se relâchaient quelquefois; mais aussi elles étaient de temps en temps si violentes, que je ne pouvais sortir de ma caverne pendant plusieurs jours.

Dans cette même saison, l'accroissement soudain de ma famille me causa bien de la surprise. Il y avait déjà du temps que j'avais eu le chagrin de perdre un de mes chats, et je le croyais mort, lorsqu'à mon grand étonnement il revint à mon logis, escorté de trois petits, sur la fin du mois d'août. Il est bien vrai que j'avais tué avec mon fusil une espèce d'animal que j'ai appelé chat sauvage; mais il me paraissait tout différent de ceux que nous avons en Europe, et mes petits chats étaient tout à fait semblables aux autres chats do-

mestiques, et en particulier à mes deux vieux, qui, n'étant qu'un couple de femelles, ne fournissaient, à mon esprit, que d'étranges difficultés sur cette multiplication. Mais cette race, qui m'avait fatigué dès sa naissance, faillit à me ruiner, dans la suite, par une trop féconde postérité, dont je fus bientôt si infesté, que je me vis obligé de leur donner la chasse, et même de les exterminer comme une vermine dangereuse, ou comme des bêtes sauvages.

Depuis le 14 du mois d'août jusqu'au 26, il plut sans relâche, tellement que je ne pus sortir de tout ce temps-là; j'étais devenu très-soigneux de me garantir de la pluie. Durant cette longue retraite, je commençai à me trouver un peu à court de vivres; mais m'étant hasardé deux fois à aller dehors, je tuai à la fin un bouc, et trouvai une tortue fort grosse, qui fut pour moi un grand régal. Je réglais mes repas de la manière suivante; je mangeais une grappe de raisin pour mon déjeûner, un morceau de bouc ou de tortue grillé pour mon dîner, car, par malheur, je n'avais aucun vaisseau propre à bouillir ou à étuver quoi que ce soit; et puis à souper deux ou trois œufs de tortue faisaient mon affaire.

Pour me désennuyer, et faire en même temps quelque chose d'utile dans cette espèce de prison où me confinait la pluie, je travaillais régulièrement deux ou trois heures par jour à agrandir ma

caverne ; et conduisant ma sape peu à peu vers un des flancs du rocher, je parvins à le percer de part en part, et à m'établir une entrée et une sortie libres derrière mes fortifications : mais je conçus d'abord quelque inquiétude de me voir ainsi exposé; car de la manière dont j'avais ménagé les choses auparavant, je m'étais vu parfaitement bien fermé, au lieu qu'à présent, j'étais en butte au premier agresseur qui viendrait m'attaquer. Il faut pourtant avouer que j'aurais de la peine à justifier la crainte qui me vint sur cet article, et que j'étais trop ingénieux à me tourmenter, puisque la plus grosse créature que j'eusse encore vue dans l'île était un bouc.

Le 30 septembre ramena l'anniversaire de mon funeste débarquement. Je calculai les crans marqués sur mon poteau, et j'y trouvai qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours que j'étais à terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel, le consacrant tout entier à des exercices religieux, me prosternant à terre avec une humilité profonde, confessant mes péchés à Dieu, reconnaissant la justice de ses jugemens sur moi, et implorant enfin sa miséricorde au nom de son fils. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures, et jusqu'au soleil couchant; après quoi je mangeai un biscuit avec une grappe de raisin; et terminant cette journée avec dévotion, comme je l'avais commencée, je m'allai coucher.

Jusqu'ici je n'avais observé aucun dimanche, parce que n'ayant, depuis ma jeunesse, nul sentiment de religion dans le cœur, j'omis, au bout de quelque temps, de distinguer les semaines en marquant, pour le dimanche, un cran plus long que pour les jours ouvriers ; ainsi je ne pouvais plus discerner les uns des autres. Mais quand j'eus une fois calculé les jours par le nombre des crans, ainsi que je viens de le dire, je reconnus que j'avais été dans l'île pendant un an entier. Je divisai cette année en semaines, et je pris le septième jour de chacune pour mon dimanche : il est pourtant vrai qu'à la fin de mon calcul je trouvai un ou deux jours de mécompte.

Peu de temps après, je m'aperçus que mon encre me manquerait bientôt ; je fus donc obligé d'en être très-ménager, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un détail journalier des autres choses.

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne me laissais plus surprendre ni par la pluvieuse, ni par la sèche, et je savais me pourvoir pour l'une et pour l'autre. Mais avant d'acquérir une telle expérience, j'avais été obligé d'en faire les frais ; et l'essai que je vais rapporter, était un des plus chers auxquels j'en fusse venu. J'ai dit plus haut que j'avais conservé le peu d'orge et de riz qui avait crû d'une manière inattendue, et où je m'imaginais trouver du miracle ; il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je

croyais que c'était le temps propre à semer ces grains, parce que les pluies étaient passées, et que le soleil était parvenu au midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai une pièce de terre le mieux qu'il me fut possible, avec une pelle de bois; et l'ayant partagé en deux, je semai mon grain. Mais pendant cette opération, il me vint dans la pensée que je ferais bien de ne pas tout employer pour cette première fois, parce que je ne savais quelle saison était la plus propre pour les semailles; je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sus bon gré dans la suite de m'y être pris avec cette précaution. De tout ce que j'avais semé, il n'y eut pas un seul grain qui vint à maturité, parce qu'aux mois suivans, qui composaient la saison sèche, la terre n'ayant aucune pluie après avoir reçu la semence, elle manquait aussi de l'humidité nécessaire pour la faire germer, et ne produisit rien du tout, jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où elle poussa de faibles tiges qui dépérirent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'en fallait pas demander d'autre cause que la sécheresse, je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain

en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence ayant les deux mois de mars et d'avril pour être humectée, poussa fort heureusement, et fournit la plus belle récolte que je pusse attendre; mais comme cette seconde semaille n'était plus qu'un reste de la première, et n'ayant pas osé la risquer toute entière, j'en avais épargné pour une troisième; elle ne donna enfin qu'une petite moisson, qui pouvait monter à deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

Mais l'expérience que je venais de faire me rendit très-habile sur ce point : j'appris le moment juste où il fallait semer, et je sus par expérience que je pouvais en même temps faire deux semailles et recueillir deux moissons.

Pendant que mon blé croissait, je fis une découverte, dont je sus bien profiter par la suite. Dès que les pluies furent passées, et que le temps commença à se mettre au beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état où je les avais laissées, et même, en quelque façon, améliorées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée, était non-seulement entière; mais même les pieux que j'avais faits avec des branches d'arbres, coupées dans le voisinage, avaient tous poussé et produit de longues branches, comme auraient pu faire des saules, qui re-

poussent généralement la première année, après qu'on les a élagués depuis le tronc jusqu'à la cime. Mais je ne saurais comment appeler ces arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux. J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils pussent tous venir à un même niveau, s'il était possible. Vous ne sauriez croire combien ils prospérèrent, et la belle figure qu'ils faisaient au bout de trois ans; puisque, quoique mon enceinte eût environ vingt-cinq verges de diamètre, ils la couvrirent bientôt toute entière, et formèrent enfin un ombrage si épais, qu'on aurait pu loger dessous durant toute la saison sèche.

Ceci me fit résoudre à couper encore d'autres pieux de la même espèce, et à en faire une haie en forme de demi-cercle, pour enfermer ma muraille : j'entends celle de ma première demeure; et c'est aussi ce que j'exécutai; car, ayant planté un double rang de ces pieux, qui devenaient des arbres, à la distance d'environ huit verges de mon ancienne palissade, ils crûrent fort vite, servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et dans la suite même, de rempart et de défense, comme je le raconterai en son lieu.

Je trouvai dès-lors qu'on pouvait en général diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse, qui, se succé-

dant alternativement deux fois l'un à l'autre, occupent ordinairement les mois de l'année selon l'ordre suivant.

La moitié de février, Mars, La moitié d'avril.	Temps de pluie, le soleil étant ou dans l'équinoxe, ou bien proche.
La moitié d'avril, Mai, Juin, Juillet, La moitié d'août.	Temps sec, le soleil étant alors au nord de la ligne.
La moitié d'août, Septembre, La moitié d'octobre ;	Temps de pluie, le soleil étant retourné au voisinage de l'équinoxe.
La moitié d'octobre, Novembre, Décembre, Janvier, La moitié de février ;	Temps sec, le soleil étant au sud de la ligne.

Voilà le train ordinaire des saisons, quoiqu'à la vérité il souffrît quelques changemens de temps en temps, parce que la pluie durait plus ou moins long-temps, selon la qualité ou la violence des vents qui soufflaient. J'ai déjà dit que j'avais appris, à mes dépens, combien les pluies étaient contraires à la santé; et c'est à cause de cela que je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé d'aller dehors pendant les mois pluvieux. Mais il ne faut pas s'imaginer que je fusse oisif dans ma retraite. J'y trouvais assez d'occupations, et je manquais encore d'une infinité de

choses, dont je ne pouvais me pourvoir que par un rude travail et une application continuelle. Par exemple, je voulus me fabriquer un panier; je m'y pris de plusieurs manières; mais les verges que j'employais pour cela étaient si aisées à casser, que je n'en pouvais rien faire. J'eus lieu dans cette conjoncture de me savoir bon gré de ce qu'étant encore petit garçon, je m'étais fait un plaisir de fréquenter la boutique d'un vanier, qui travaillait dans la ville où mon père faisait son domicile, et d'avoir vu faire ses ouvrages d'osier: semblable à la plupart des enfans, je lui rendais de petits services; je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait; je mettais quelquefois la main à l'œuvre; et enfin j'avais acquis une pleine connaissance de la méthode ordinaire de cet art. Il ne me manquait plus que des matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux qui avaient poussé, pourraient bien être aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier d'Angleterre, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein, je m'en allai le lendemain à la maison de campagne; et ayant coupé quelques verges de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi propres que je le pouvais souhaiter pour ce que j'avais le projet de faire. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches; ce

que je n'eus point de peine à faire, parce que l'arbre qui les produit était fort commun dans ce canton. Je les plaçai et les étendis dans mon enclos pour les sécher; et dès qu'elles furent propres à mettre en œuvre, je les portai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire de mon mieux un bon nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autre chose, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages; et quoique je ne les fisse pas dans la dernière perfection, ils étaient pourtant d'assez bon service pour l'usage auquel je les destinais. J'eus soin depuis ce temps-là de ne m'en laisser jamais manquer; et à mesure que les vieux dépérissaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai surtout à travailler quelques paniers forts et profonds, pour serrer mon blé, au lieu de le mettre dans des sacs, pour le temps où je ferais une bonne récolte.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination, pour voir s'il ne serait pas possible de suppléer au besoin extrême que j'avais de deux choses. D'abord, je manquais de vaisseaux propres à contenir des choses liquides, n'ayant que deux petits barils, dans lesquels il y avait encore actuellement beaucoup de rhum; et de plus quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes carrées, les autres rondes, qui contenaient de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seule-

ment un pot, pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite que j'avais sauvée du vaisseau, mais qui, à raison de sa grandeur, n'était point propre pour y faire du bouillon, ou étuver quelquefois un petit morceau de viande tout seul. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir, était une pipe à fumer du tabac; mais cela me parut impossible, pendant quelque temps, quoiqu'à la fin je trouvai une invention fort bonne pour y suppléer.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'osier; et j'allais ainsi voir la fin de mon été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, qui m'était si précieux. J'ai dit plus haut que j'avais un grand désir de parcourir toute l'île; que je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et que de là j'avais poussé jusqu'au lieu où était située ma métairie, et d'où rien ne s'opposait à la vue jusqu'à l'autre côté de l'île et au rivage de la mer. Je voulus traverser jusques-là; je pris donc mon fusil, une hache et mon chien, avec cela une quantité plus qu'ordinaire de plomb et de poudre, et deux ou trois grappes de raisins, que je mis dans mon sac, et je me mis en chemin. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'ouest; et comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre : je ne pouvais dire si c'était une île ou un

continent; mais je voyais qu'elle était très-élevée, qu'elle s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest; et qu'elle ne pouvait pas être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de la situation de cette terre, c'est qu'elle était dans l'Amérique; et suivant toutes les estimes que j'avais pu faire, elle devait confiner avec les pays espagnols : il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un sort plus dur que n'était le mien. J'acquiesçai donc aisément aux dispositions de la providence, que je reconnaissais et croyais déjà régler toutes choses pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos; et je me donnai bien garde de me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissans.

Outre cela, quand j'eus mûrement considéré la chose, je trouvai que, si cette côte faisait une partie des conquêtes espagnoles, je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques vaisseaux; que si, au contraire, je n'en voyais jamais un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la nouvelle Espagne du Brésil, et qui est une retraite de sauvages, mais des plus cruels, puisqu'ils son anthropophages ou mangeurs d'hommes, et qu'ils ne manquent point de massacrer et de dévorer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançais tout à loisir, en faisant ces réflexions

Ce côté de l'île me parut tout différent du mien : les paysages en étaient beaux, les champs ou les plaines toutes verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets; j'avoue que j'aurais bien voulu en attraper un, pour l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je me donnai bien du mouvement pour cela, et à la fin j'en attrapai un jeune, que j'abattis d'un coup de bâton; mais l'ayant relevé, j'eus soin de le mettre dans mon sein; et à force de le soigner, il se remit et se fortifia si bien que je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler; mais enfin, je lui appris à m'appeler par mon nom, d'une façon tout-à-fait familière : il en résulta, dans la suite, un accident qui n'est au fond qu'une bagatelle, mais qui ne laissera pas de divertir le lecteur, et que je rapporterai en sa place.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir : je trouvai dans les lieux bas des animaux, que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils avaient quelque chose de bien différent de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; et quoique j'en tuasse plusieurs, je ne succombai pourtant pas à la tentation d'en manger. En effet, j'aurais eu grand tort de courir quelques risques, par rapport aux alimens, puisque j'en avais en quantité et de très bons, entre autres des boucs, des pigeons et des tortues : si l'on y ajoute mes

raisins, je défie tous les marchés de *Leaden-Hall* de mieux fournir une table que je pouvais le faire, à proportion des convives. Et si d'un côté mon état était déplorable, je devais, de l'autre, m'estimer fort heureux de ce que, bien loin d'être réduit à la disette et à la nécessité de jeûner, je jouissais d'une parfaite abondance, assaisonnée de délicatesse.

Durant ce voyage, je ne faisais jamais plus de deux milles ou environ par jour, à prendre par le plus court; mais je les faisais avec tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'étais assez fatigué toutes les fois que j'arrivais au lieu où je voulais choisir mon gîte pour toute la nuit; et alors je m'allais nicher sur un arbre, ou bien je me logeais entre deux, plantant un rang de pieux à chacun de mes côtés, pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages ne pussent venir sur moi sans m'éveiller auparavant.

Dès que je fus arrivé au bord de la mer, mon admiration augmenta pour ce côté de l'île; tout ce qui se présentait à ma vue me confirmait dans l'opinion où j'étais déjà, que le plus mauvais lot m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais ne m'avait fourni que trois tortues en un an et demi de temps; au lieu que celui de la vue duquel je jouissais, en était couvert. Tout y fourmil-

lait d'oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus de vue, les autres inconnus, la plupart très-bons à manger, quoique je n'en pusse pourtant pas dire le nom, excepté ceux qu'on appelle dans l'Amérique *pingouins*.

J'en aurais pu tuer autant que j'aurais voulu; mais j'étais chiche de ma poudre et de mon plomb; et je souhaitais plutôt de tuer une chèvre, s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant, quoique cette partie de la côte fût beaucoup plus abondante en boucs que celle où j'habitais, il était néanmoins bien plus difficile de les approcher, parce que ce canton se trouvait plat et uni, et qu'ils pouvaient m'apercevoir bien plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation : j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement ; et dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi, et dans un pays étranger. Enfin, je pris ma route le long de la côte, tirant à l'est, et je crois que je parcourus bien douze milles : alors je plantai une grande perche sur le rivage, pour me servir de marque, et je pris le parti de m'en retourner au logis, en décidant pourtant que la première fois que je me mettrais en chemin pour faire un autre

voyage, je prendrais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma marque.

Je pris, pour m'en retourner, un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément avoir l'aspect de toute l'île, et ne pas manquer en jetant la vue çà et là, de trouver mon ancienne demeure. Je me trompais néanmoins dans ce raisonnement; car, quand je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai dans une vallée spacieuse, mais environnée de collines tellement couvertes de bois, qu'il n'y avait aucun moyen de deviner mon chemin, à moins que ce ne fût au cours du soleil; encore aurait-il fallu pour cela que je susse la position de cet astre, ou l'heure du jour.

Il arriva, pour surcroît d'infortune, qu'il fit un temps sombre durant trois ou quatre jours que je séjournai dans cette vallée : comme je ne pouvais point voir le soleil pendant ce temps-là, j'eus le déplaisir d'y être errant et vagabond, de me voir enfin obligé de gagner le bord de la mer, où je cherchai ma perche, et de reprendre le chemin que j'avais déjà fait. Ainsi, je m'en retournai au logis à petites journées, supportant et le poids de la chaleur, qui était excessive, et celui de mon fusil, de mon fourniment, de ma hache et d'autres provisions.

Mon chien, dans cette caravane, surprit un jeune

chevreau et le saisit : j'accourus d'abord, et fus assez diligent pour sauver ce petit animal de la gueule du chien, et le prendre en vie. Je souhaitais passionnément de le transporter au logis s'il était possible ; car souvent je m'étais occupé, dans mes réflexions, de l'idée et des moyens de prendre un couple de ces jeunes animaux, et de les nourrir pour former un troupeau de boucs privés, lequel, au défaut de ma poudre et de mon plomb, pourrait un jour subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour cette petite bête ; je le lui passai autour du cou, et avec une corde que j'y attachai, je le menai à ma suite : ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à ma métairie ; quand j'y fus arrivé, je l'y renfermai et le laissai là ; car il me tardait bien d'être de retour, et de me revoir chez moi, après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer, et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans tenir de route certaine pendant le jour, sans avoir de retraite assurée pour la nuit, m'avait si fort lassé sur la fin, que mon ancienne maison me paraissait aujourd'hui un établissement parfait, où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps considérable, tant que ma destinée me retiendrait dans l'île.

Je gardai la maison pendant une semaine, pour goûter les douceurs du repos et pour me refaire de mon long voyage. Cependant, une affaire de grande conséquence m'occupait sérieusement ; c'était une cage pour mon perroquet : il commençait déjà à être de la famille, et nous nous connaissions parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau, que j'avais renfermé dans l'enceinte de ma métairie, et je trouvai bon de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim qu'il avait soufferte l'avait maté et rendu souple au point qu'il me suivait comme un chien, et que j'aurais bien pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier, ne cessant de lui donner à manger et de le caresser tous les jours. En peu de temps, il devint si familier, si gentil, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, et fut agrégé au nombre de mes autres domestiques.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre étant l'anniversaire de ma descente dans l'île, où j'étais depuis deux ans, et d'où je n'avais pas plus d'espérance de pouvoir sortir que le premier jour, je l'observai d'une manière aussi solennelle que l'année précédente. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu, et à reconnaître sa miséricorde infinie, qui voulait bien donner à ma vie solitaire des

adoucissemens, sans lesquels elle m'aurait été insupportable. Je remerciais humblement et de bon cœur sa divine providence de s'être manifestée à moi, et de m'avoir fait connaître que, dans cette solitude, je pouvais être heureux, et même plus heureux que dans une vie libre, où j'aurais à souhait les plaisirs du monde et de la société; de ce qu'il me dédommageait amplement des maux que je souffrais, et suppléait aux biens qui me manquaient, par la présence et la communication de sa grâce; m'assistant, me consolant, m'encourageant à attendre sa protection pour la vie présente, et une félicité sans bornes pour celle qui est à venir.

C'est alors que je reconnus, plus sensiblement que je n'avais fait encore, que la vie que je menais était, avec ces circonstances, plus heureuse que celle que j'avais menée pendant tout le cours de ma vie passée, durant laquelle je m'étais abandonné à toutes sortes de méchancetés et d'abominations. Mes chagrins et ma joie commençaient à changer d'objets : je concevais d'autres désirs et d'autres affections ; je faisais mes délices de choses toutes nouvelles, et différentes de celles qui m'auraient charmé au commencement de mon séjour dans l'île, pour ne pas dire depuis tout le temps que j'y étais.

Ci-devant, quand j'allais chasser ou visiter la campagne, j'étais sujet à tomber dans des reflé-

xions chagrines à la vue de ma condition, et à me pâmer subitement de douleur lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts, où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières éternelles de l'Océan. Ces pensées me surprenaient souvent au milieu de mon plus grand calme; comme un orage, elles me jetaient dans le trouble et le désordre, me faisaient entrelacer mes mains l'une dans l'autre, et pleurer comme un enfant. Quelquefois ces mouvemens me prenaient au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à la terre durant deux ou trois heures de suite : et cela empirait ma condition; car si j'avais pu donner un libre cours à mes larmes, et exhaler ma douleur en paroles et en plaintes, j'aurais soulagé la nature en la déchargeant d'un pesant fardeau.

Mais à cette heure mon esprit se repaissait d'autres choses : la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes occupations journalières; et de cette source émanaient toutes les consolations dont mon état présent avait besoin. Un matin que j'étais fort triste, je pris la bible; et à l'ouverture du livre, je lus ces paroles : *Non, non, je ne te délaisserai ni ne t'abandonnerai jamais.* Il me sembla d'abord que ce passage s'adressait à moi; et je ne voyais pas autrement que de telles paroles pussent être tirées d'un volume immense, et à point nommé, dans le temps que je déplorais mon

sort, comme une personne abandonnée de Dieu et des hommes. « Eh bien! dis-je alors, si Dieu » ne me délaisse point, que m'importe que tout le » monde me délaisse ou non, puisque, d'un côté, » si je possédais tout le monde et que je vinsse à » perdre la faveur et la grâce de Dieu, mon gain, » hélas! serait un néant, et ma perte irrépa- » rable? »

Dès ce moment-là je conclus en moi-même qu'il était possible que je vécusse plus heureux dans cet état de solitude, que je ne ferais probablement dans le commerce du monde et dans quelque profession que ce pût être. Dans la chaleur de cette réflexion, j'allais me disposer à rendre grâce à Dieu, comme d'un bienfait singulier, de m'avoir bien voulu amener en un tel lieu.

Mais je ne sais quelle puissance secrète vint heurter à ma conscience, me retint, et m'ôta la hardiesse de proférer les paroles que j'avais préméditées, pour me mettre dans la bouche cette apostrophe, que je me fis à moi-même à haute voix : « Quoi donc? serais-je assez hypocrite pour » prétendre remercier Dieu d'une chose à laquelle » je puis tout au plus me soumettre et me résigner, mais dont je le prierais de vouloir bien » me délivrer si je ne consultais que les premiers » mouvemens de mon cœur. Il faut donc corriger » ce mouvement peu réglé, et ramener la chose à » un juste milieu : je ne puis pas témoigner de la

» reconnaissance d'être ici, il est vrai ; mais je puis » rendre mes très-humbles actions de grâces à la » Providence, de ce qu'il lui a plu de m'ouvrir les » yeux par la voie des afflictions, pour me dé- » couvrir la turpitude de ma vie passée, pour me » faire détester ma méchanceté, et pour me con- » duire dans le sentier de la pénitence ». Je n'ouvrais jamais la bible, ni ne la fermais, que je ne bénisse ardemment le ciel d'avoir autrefois inspiré à mon ami, qui était en Angleterre, et à qui je n'en avais rien mandé, d'empaqueter ce saint livre dans mes marchandises, et de ce que depuis j'avais eu le bonheur de le sauver du naufrage.

J'étais dans cette disposition d'esprit, quand je commençai ma troisième année : et quoique je ne veuille pas ennuyer le lecteur par une relation aussi exacte de mes travaux durant cette année, que de ceux de la première, néanmoins il faut observer, en général, qu'il m'arriva rarement d'être oisif, mais je partageais mon temps en autant de parties que de fonctions différentes auxquelles je m'étais obligé de vaquer ; tels étaient premièrement le service de Dieu, et la lecture de l'écriture sainte à laquelle je m'occupais régulièrement, et quelquefois trois fois par jour ; secondement, les courses que je faisais avec mon fusil pour tuer de quoi manger, lesquelles duraient ordinairement trois heures lorsqu'il ne pleuvait pas ; et en troisième lieu, les peines qu'il fallait que je me don-

nasse pour apprêter et pour cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision; ce qui me prenait une bonne partie de la journée. Outre cela, il faut remarquer que pendant tout le temps que le soleil était dans son apogée ou dans le voisinage de ce point, les chaleurs étaient si excessives, qu'il n'était pas praticable de sortir : ainsi, on doit supposer que je ne pouvais pas disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée; avec cette exception néanmoins, que quelquefois je diversifiais mes heures de chasse par celles du travail; en sorte que je travaillais le matin, et sortais avec mon fusil sur le soir.

A cette brièveté de temps destiné pour le travail, je vous prie d'ajouter la pénible difficulté de ce même travail, et les heures que le défaut d'outils, de commodités, d'habileté, m'obligeait souvent de retrancher de mes autres occupations pour réussir à faire la moindre chose. Je citerai pour preuve quarante-deux jours entiers mis à fabriquer une planche pour me servir de tablette dans ma caverne; au lieu que deux scieurs, avec leurs outils et un atelier convenable, en auraient fait six d'un seul tronc et en une journée.

Voici, par exemple, comment je m'y prenais. J'allais dans les bois choisir un gros arbre, parce que la planche devait être large. J'étais trois jours à couper cet arbre par le pied, et deux autres à l'ébrancher et à le réduire à une pièce de mer-

rain. A force de hacher, de trancher et de charpenter, j'en réduisais les deux côtés en copeaux, jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur. Il n'y a personne qui ne convienne qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains; mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout comme de bien d'autres choses. J'ai seulement été bien aise de mettre devant les yeux du lecteur cette particularité, pour lui montrer en même temps la raison pour laquelle tant de temps se consumait en si peu de choses; et qu'en effet, tel ouvrage qui n'est qu'une bagatelle et un jeu quand on a de l'assistance et des outils, sans ces deux choses, demande un temps et un travail infinis.

Mais je le répéterai encore une fois, le travail et la patience réparaient toutes les brèches, suppléaient à tous mes besoins, et me fournissaient en abondance tout ce qui m'était nécessaire. C'est ce qu'on verra clairement dans la suite de mon histoire.

Le mois de novembre étant venu, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais cultivé pour recevoir ces grains n'était pas grand : la quantité que j'avais semée de chaque espèce montait au plus, comme je l'ai déjà remarqué, à un demi-picotin, parce que j'avais perdu le fruit d'une saison pour avoir semé pendant la sécheresse. Mais pour le présent je me promettais une

bonne récolte, lorsque je m'aperçus tout d'un coup que je serais en danger de perdre le tout, et de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes, dont il n'était presque pas possible de défendre mon champ. Les premières hostilités furent commises par les boucs, et ces autres animaux auxquels j'ai donné ci-dessus le nom de lièvre, qui tous ayant une fois goûté la saveur du blé en herbe, y demeuraient campés nuit et jour, le mangeant à mesure qu'il poussait, et si près du pied, qu'il était impossible qu'il eût le temps de se former en épis.

Je ne vis point d'autre remède à ce mal, que d'entourer complétement mon blé d'une haie. Il m'en coûta beaucoup de peines et de sueurs pour ce travail, d'autant plus que la chose était pressée et demandait une grande diligence. Cependant, comme la terre labourée était proportionnée à la semence que j'y avais mise, et par conséquent de petite étendue, js l'eus close et mise hors d'insulte dans environ trois semaines de temps. Et pour mieux donner la chasse aux maraudeurs, j'en tirais quelques-uns pendant le jour, et leur opposais la nuit mon chien, que je laissais attaché à un poteau justement à l'entrée de mon enclos, d'où il s'élancait çà et là, aboyant contre eux de toutes ses forces. De cette manière, les ennemis furent obligés d'abandonner la place, et bientôt je vis mon blé croître, prospérer et mûrir à vue d'œil.

Mais si les bêtes fauves avaient fait du dégât dans ma moisson, dès qu'elle avait été en herbe, les oiseaux la menaçaient d'une ruine entière au moment qu'elle paraissait couronnée d'épis ; car, me promenant un jour le long de ma haie pour voir comment allait mon blé, je vis la place entourée d'une multitude d'oiseaux de je ne sais combien de sortes, qui étaient aux aguets, et n'attendaient, pour faire la picorée, que le moment où je serais parti. Je fis une décharge sur eux; car je n'allais jamais sans mon fusil. Aussitôt que le coup fut tiré, vous auriez vu dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avais point remarqués, et qui s'étaient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut bien douloureux pour moi ; car il me présageait l'anéantissement de mes espérances, la disette où j'allais tomber, la perte totale de ma récolte ; et ce qu'il y avait de pis, c'est qu'en prévoyant ce malheur, je ne savais pas encore comment le prévenir. Je résolus pourtant de ne rien négliger pour sauver mon grain, et de faire même sentinelle nuit et jour, s'il le fallait. Avant tout, je me portai sur les lieux pour constater le dommage. Ces harpies avaient à la vérité fait du dégât, mais pas autant que je m'y étais attendu : la verdeur des épis avait un peu arrêté leur avidité ; et si je pouvais sauver les restes, ils me promettaient encore une bonne et abondante moisson.

Je restai là quelques momens pour recharger

mon fusil ; après quoi, me retirant un peu à l'écart, il me fut aisé de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils m'épiaient, pour faire leur irruption, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point de douter de leur projet : je m'éloignai de quelques pas, comme pour m'en aller tout-à-fait. A peine avais-je disparu, qu'ils descendirent de nouveau, l'un après l'autre, dans le champ de blé. J'en fus si irrité, que je n'attendis pas qu'ils y fussent assemblés en un plus grand nombre, d'autant plus qu'il me semblait qu'on me rongeât les entrailles, et que chaque grain qu'ils avalaient me coûtait bien la valeur d'un pain entier. Je m'avançai donc aussitôt près de la haie, je tirai sur eux un second coup, et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais avec ardeur ; car je les ramassai d'abord, pour rendre leur punition exemplaire, et les traiter comme on fait les insignes voleurs en Angleterre, que l'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin d'inspirer de la terreur aux autres. On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit. Les oiseaux, depuis ce temps là, non-seulement ne vinrent pas dans mon blé, mais même ils abandonnèrent tout ce canton de l'île, et je n'en vis plus aucun dans le voisinage tout le temps que demeura l'épouvantail. J'en eus une joie extrême, comme on peut bien le croire ; et je fis ma récolte sur la fin de dé-

cembre, qui est dans ce climat la saison propre pour la seconde moisson.

Avant de commencer cette corvée, je n'étais pas peu embarrassé pour suppléer à une faucille; car il m'en fallait absolument une pour couper le blé. Je n'eus d'autre parti à prendre que de me la fabriquer du mieux que je pus avec un des sabres ou coutelas, que j'avais sauvés parmi les autres armes restées dans le vaisseau. Ma récolte ayant été peu de chose, celle-ci me coûta moins de peine à recueillir. D'ailleurs, en glanant la paille, je n'y cherchai que les épis seuls, que j'égrenai ensuite entre mes mains. Lorsque ma moisson fut achevée, le demi-picotin que j'avais semé se trouva m'avoir produit près de deux boisseaux et demi d'orge, du moins autant que je pouvais l'estimer à peu près, puisque je n'avais alors aucune mesure.

Ceci ne laissa pas de me donner beaucoup de courage; c'en était assez pour me faire connaître que la divine providence voudrait bien un jour ne me pas laisser manquer de pain : néanmoins je me voyais encore dans un grand embarras; car je ne savais ni comment moudre ce grain pour en faire du pain, ni comment cuire ce pain, quand même je serais parvenu à le pétrir. Toutes ces difficultés se joignant au désir que j'avais d'amasser une bonne quantité de provisions, et d'avoir par devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point tâter de cette ré-

colte, mais de la conserver et de l'employer toute entière en semence, la saison prochaine : en attendant je voulus employer toute mon industrie et toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avais de perfectionner l'art de labourer, aussi-bien que celui de goûter avec usure les fruits de mon labourage.

Je pouvais bien dire alors, dans un sens propre et littéral, que je travaillais pour ma vie. Mais une chose étonnante, et à laquelle je ne crois pas que beaucoup de gens fassent réflexion, ce sont les préparatifs qu'il faut faire, la peine qu'il faut essuyer, les formes différentes qu'il faut donner à son ouvrage avant de pouvoir produire, dans sa perfection, ce qu'on appelle un morceau de pain.

C'est ce que je reconnus à mon grand dommage, moi qui étais réduit à un état de pure nature; et chaque jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, même depuis que j'eus recueilli le peu de blé qui avait crû d'une manière si extraordinaire et si inattendue au pied du rocher.

Premièrement, je n'avais point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la fouir. Il est vrai que je suppléai à cela en me faisant une pelle de bois, dont j'ai déjà parlé; mais aussi, dans mon ouvrage, reconnaissait-on aisément l'imperfection de cet outil. Et quoiqu'il m'eût coûté plusieurs jours à faire, néanmoins, comme il n'était

point garni de fer tout autour, non-seulement il s'usa plus tôt, mais encore cela était cause que j'en faisais mon ouvrage avec plus de peine et moins de succès.

Cependant je me résignais à tout cela, et supportais avec une patience égale, et la difficulté du travail, et le peu de succès dont il était suivi. Après que mon blé était semé, j'aurais eu besoin d'une herse; mais n'en ayant point, je me voyais obligé de passer par dessus ma terre une grosse branche d'arbre, que je traînais derrière moi, avec laquelle je grattais, pour ainsi dire, plutôt que je ne hersais.

Quand mon grain était en herbe, en épi, ou venu à maturité, de combien de choses n'avais-je pas besoin, comme je l'ai déjà insinué, pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes et les oiseaux, le faucher, le sécher, le voiturer, le battre, le vanner et le serrer. Après cela, il me fallait un moulin pour moudre, un tamis pour passer la farine, du levain et du sel pour faire fermenter, un four pour cuire mon pain. Voilà bien des instrumens d'un côté et de l'autre bien des ouvrages différens : je ferai pourtant voir que tous ceux-là me manquèrent, et que je ne manquai à aucun de ceux-ci. Mon blé m'exerçait beaucoup ; mais aussi il m'était d'un plus grand secours que tout le reste, et je le regardais comme le plus précieux de tous mes biens. Cependant tant de choses à faire, et

tant d'autres dont j'avais un besoin extrême, m'auraient fait perdre patience, sans la conviction qu'il n'y avait point de remède à cela : d'ailleurs la perte de mon temps ne devait pas tant me tenir à cœur, parce que de la manière dont je l'avais divisé, il y avait une certaine partie du jour affectée à ces sortes d'ouvrages; et comme je ne voulais employer aucune portion de mon blé à faire du pain jusqu'à ce que j'en eusse une plus grande provision, j'avais par-devers moi les six mois prochains pour tâcher de me fournir, par mon travail et par mon industrie, tous les ustensiles propres à tirer le meilleur parti des grains que je recueillerais.

Mais auparavant il me fallait préparer un plus grand espace de terre, parce que j'avais déjà assez de grain pour ensemencer plus d'un arpent. Je ne pouvais préparer la terre sans me faire une bêche. C'est aussi par où je commençai, et il ne se passa pas moins d'une semaine entière avant que je l'eusse achevée, encore était-elle fort grossière et mal formée; en sorte que mon ouvrage en devint une fois plus pénible. Mais tout cela ne fut point capable de me décourager, ni de m'empêcher de passer outre : et enfin j'emblavai deux pièces de terre plates et unies, les plus proches de ma maison que je pusse trouver; je les entourai d'une bonne haie. Cette clôture était composée de plant de même espèce que celle qui entourait ma maison : ainsi je savais qu'elle croîtrait promptement,

et que dans un an elle formerait une haie vive qui n'exigerait que peu de réparations. Cet ouvrage m'occupa bien durant trois mois, parce qu'une partie de ce temps était la saison pluvieuse, qui ne me permettait de sortir que rarement.

Pendant tout le temps que j'étais confiné dans ma maison, par la continuation des pluies, je m'occupais de la manière que je raconterai tout à l'heure; mais en même temps que je travaillais, je ne laissais pas de m'amuser à parler à mon perroquet : ainsi il apprit à parler lui-même, et à dire son nom et son surnom, qui était *Perroquet mignon*, et qui furent aussi les premières paroles que j'eusse entendu prononcer dans l'île par une autre bouche que la mienne. Ce petit animal me servait de compagnon dans mon travail; et les entretiens que j'avais avec lui me délassaient souvent de mes occupations, qui étaient graves et importantes, comme vous l'allez voir. Il y avait déjà long-temps que je songeais, à part moi, si je ne pourrais point me faire quelques vaisseaux de terre, parce que j'en avais un besoin extrême; mais j'ignorais la méthode qu'il fallait prendre pour pourvoir à ce besoin. Néanmoins, quand je considérais la chaleur du climat, je ne doutais presque pas que si je réussissais seulement à trouver de l'argile convenable, je ne pusse en former un pot, lequel étant séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié, et pour qu'on

pût y mettre des choses sèches de leur nature, et qui demanderaient à être tenues à l'abri de l'humidité : et comme je m'attendais à avoir bientôt une assez grande quantité de blé, de farine, et d'autres choses, je me proposais aussi de les serrer de la manière que je viens de dire; en conséquence je résolus de me façonner quelques pots, et de les faire aussi grands qu'il me serait possible, afin qu'ils pussent se tenir fermes comme des jarres, et qu'ils fussent tout prêts à recevoir les différentes choses que je voudrais mettre dedans.

Le lecteur aurait pitié de moi, ou plutôt il s'en moquerait, si je lui disais de combien de manières bizarres je m'y pris pour former ma matière; combien étrange et difforme fut la figure donnée à mes ouvrages, qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids; combien qui se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil, pour y avoir été exposés trop précipitamment; combien enfin se brisèrent en les changeant de place, soit avant qu'ils fussent secs, soit après qu'ils le furent : tellement que quand je me fus donné bien de la peine pour apprêter ma matière et pour la mettre en œuvre, je ne pus pas faire plus de deux grandes et vilaines machines de terre, que je n'oserais appeler jarres, mais qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins, comme ces deux vases s'étaient bien cuits et durcis au soleil, je les soulevai adroitement, et les mis dans deux grands paniers d'osier, que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser; et comme il y avait du vide entre le pot et le panier, je le remplis tout-à-fait avec de la paille de riz et d'orge, comptant que ces deux pots se tiendraient toujours secs, que j'y pourrais serrer premièrement mon blé, et peut-être aussi ma farine, après l'avoir moulue.

Si j'avais mal réussi dans la combinaison des grands vases, je fus assez content du succès que j'eus à en faire un bon nombre de petits, comme des pots ronds, des plats, des cruches, des terrines. L'argile prenait sous ma main toutes sortes de figures, et elle recevait du soleil une dureté surprenante.

Mais tout cela ne répondait pourtant pas encore à la fin que je m'étais proposée, qui était d'avoir un pot de terre capable de renfermer des choses liquides et de souffrir le feu : ce que ne pouvait faire aucun des ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Au bout de quelque temps, il arriva qu'ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je trouvai en fourgonnant dans mon foyer un morceau de ma vaisselle de terre, qui se trouvait parfaitement cuit, dur comme une pierre, et rouge comme une tuile. Je fus agréablement surpris de voir cela; et je dis en moi-même, qu'assurément mes pots se

pourraient très-bien cuire étant entiers, puisqu'il s'en cuisait des morceaux séparés dans une si grande perfection.

Cette découverte fut cause que je me mis à considérer comment je ferais pour disposer mon feu de manière que j'y pusse cuire des pots. Je n'avais aucune idée ni du genre de fourneau dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sachant pas que le plomb que je possédais était bon pour cela. Mais à tout hasard, je plaçai trois grandes cruches, sur lesquelles je mis trois pots, le tout en forme de pile, avec un gros tas de cendre par dessous. Je fis à l'entour un feu de bois, qui flambait si bien aux côtés et par-dessus, qu'en peu de temps je vis mes vases tout rouges de part en part, sans qu'il en parut aucun de fêlé. Je les laissai dans ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, jusqu'à ce que j'en aperçus un, qui n'était pas fendu, à la vérité, mais qui commençait à fondre et à couler; car le gravier qui se trouva mêlé parmi l'argile, se liquéfiait par la violence du feu, et se serait tourné en verre, si j'eusse continué. Ainsi je tempérai mon brasier par degrés, jusqu'à ce que les vases commençassent à perdre un peu de leur rouge; et je fus debout toute la nuit pour avoir l'œil dessus, de peur que le feu ne s'abattît trop soudainement. A la pointe du jour, je me vis enrichi de trois cruches, qui étaient, je ne dirai pas belles, mais très-bonnes,

et de trois autres pots de terre, aussi bien cuits qu'on le saurait souhaiter, l'un desquels avait reçu un parfait vernis de la fonte du gravier.

Je n'ai pas besoin de dire, qu'après cette expérience je ne me laissai plus manquer d'aucun vase de terre qui me pût être utile. Mais je puis bien dire aussi une chose que tout le monde n'est pas obligé de savoir; c'est que leur forme n'était guères propre à faire honneur à mon talent. Et c'est de quoi l'on ne s'étonnera point, si l'on considère que je n'avais aucun secours, ni aucune méthode fixe pour un tel travail; me trouvant à peu près dans le cas des enfans qui font des pâtés avec de la terre grasse; ou, si vous voulez d'une femme qui s'érigerait en pâtissière sans avoir jamais appris à manier la pâte.

Une chose si petite en elle-même, me causa la plus grande joie qu'on ait jamais ressentie, lorsque je vis que j'avais fait un pot qui souffrirait le feu. Et à peine avais-je eu la patience d'attendre que mes vases fussent refroidis, que j'en posai un sur le feu avec de l'eau dedans, pour faire bouillir de la viande, ce qui me réussit parfaitement bien; car un morceau de bouc, que j'avais mis dans le pot, me fit un bon bouillon, quoique je manquasse de gruau, et de plusieurs autres ingrédiens semblables, pour le rendre aussi parfaitement bon que je l'aurais souhaité.

La chose que je désirais avec le plus d'ardeur

après celle-là, c'était de me pourvoir d'un morceau de pierre, où je pusse piler ou battre du blé; car pour ce qui est d'un moulin, c'est une machine qui exige tant d'art, qu'il ne m'entra pas seulement dans l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étais bien embarrassé pour trouver comment je suppléerais à une chose d'un besoin si indispensable; en effet, le métier de tailleur de pierre, est, de tous, celui pour lequel je me sentais le moins de talent; outre cela, je n'avais aucun des outils qu'on y emploie. Je cherchai pendant plusieurs jours une pierre qui fût assez grosse, et qui eût assez de diamètre pour la pouvoir creuser, et pour en faire un mortier; mais je n'en trouvai aucune dans toute l'île excepté ce que renfermait le corps des rochers, où faute d'instrumens, je ne pouvais ni creuser ni tailler, et d'où par conséquent je ne pouvais rien tirer. Ajoutez à cela que les rochers de l'île n'étaient pas d'une dureté convenable, mais d'une pierre graveleuse qui, s'émiettant aisément, n'aurait par conséquent pas pu souffrir les coups d'un pesant pilon, et où le blé n'aurait pu se broyer sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Ainsi, ayant perdu beaucoup de temps à chercher une pierre, je désespérai d'y réussir, et pris le parti de chercher dans les forêts quelque gros billot d'un bois bien dur. C'est ce qu'il me fut aisé de trouver; et prenant le plus gros que je fusse capable de remuer, je l'arrondis et le façonnai en dehors

avec ma hache et ma doloire; ensuite je le creusai avec un travail infini, en y appliquant le feu, moyen dont se servent les sauvages pour forer leurs canots. Je fis ensuite un gros et pesant pilon du bois qu'on appelle bois de fer. Je mis à part ces outils ainsi préparés, en attendant ma seconde récolte, après laquelle je me proposais de moudre, ou plutôt de broyer mon blé, pour le réduire en farine et me faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la première qui se présentait était de me faire un sas ou un tamis, pour préparer ma farine, et la séparer des cosses et du son, sans quoi je ne voyais pas de possibilité d'avoir du pain. La chose était si difficile en elle-même, que je n'avais presque pas le courage d'y penser. En effet, j'étais bien éloigné d'avoir les choses requises pour faire un tamis; car il ne me fallait pas moins qu'un beau canevas, ou bien quelque autre étoffe transparente pour passer la farine. Ce fut là pour moi une vraie enclouûre, qui me retint dans l'inaction et dans l'incertitude pendant plusieurs mois. Tout ce qui me restait de toile, n'était que des guenilles : j'avais à la vérité du poil de bouc; mais je ne savais ni comment le filer, ni comment le travailler au métier; et quand même je l'aurais su, il me manquait les instrumens propres. Je me fatiguais la tête à chercher quelque moyen de remédier à cet inconvénient, lorsque je me rappelai enfin qu'il y avait parmi

les hardes de nos mariniers, que j'avais sauvées du vaisseau, quelques cravates de toile de coton. C'est à quoi j'eus recours : en effet, avec quelques morceaux de cravates, je me fis trois petits sas, assez propres à l'usage auquel je les destinais. Je m'en servis pendant plusieurs années; et nous verrons par la suite ce que je leur substituai quand la nécessité ou l'occasion se présenta.

Ensuite venait la boulangerie, dont les fonctions devaient s'étendre tant à pétrir qu'à cuire au four. Mais premièrement je n'avais point de levain, et même je n'entrevoyais aucune possibilité de me procurer une chose de cette nature : je résolus donc de ne plus m'en mettre en peine, et d'en rejeter jusqu'à la moindre pensée. Quant au four, mon esprit était en travail pour imaginer les moyens de m'en fabriquer un. A la fin, je trouvai une invention qui répondait assez à mon dessein, et la voici. Je fis quelques vases de terre fort larges, mais peu profonds; c'est-à-dire qu'ils pouvaient avoir deux bons pieds de diamètre, sur neuf pouces au plus de profondeur : je les cuisis au feu, comme j'avais fait les autres, et les mis ensuite à part. Or, quand je voulais enfourner mon pain, je débutais par faire un graud feu sur mon foyer, qui était pavé de briques carrées, formées et mises à ma façon : j'avoue qu'elles n'étaient pas équarries selon les règles de la géométrie. Quand mon feu de bois était à peu près réduit en charbons

éparpillés sur mon âtre, de manière à en être couvert tout entier, j'attendais que l'âtre fut extrêmement chaud; alors j'en écartais les charbons et les cendres en les balayant bien proprement, puis je posais ma pâte que je couvrais d'abord du vase de terre, dont vous avez vu la description, et autour duquel je ramassais les charbons avec les cendres pour y concentrer la chaleur, ou même l'augmenter. De cette manière je cuisais mes pains d'orge tout aussi-bien que dans le meilleur four du monde; et non content de faire le boulanger, je tranchais encore du pâtissier, car je me fis plusieurs gâteaux et *poudings* de riz. A la vérité, je n'allai pas jusqu'à ce point de perfection que de faire des pâtés; mais quand même je l'aurais entrepris, je ne sache pas ce que j'aurais pu mettre dedans, excepté de la chair de bouc ou d'oiseaux du pays: or l'une ou l'autre aurait fait triste figure dans un pâté, faute des assaisonnemens convenables.

On ne doit point s'étonner quand j'avance que toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, si l'on remarque que j'employais une partie de mon temps à vaquer à l'agriculture et aux moissons. En effet, je coupai mon blé dans la même saison, le transportai au logis du mieux que je pus, et en conservai les épis dans mes grands paniers, jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains, expédient auquel j'étais ré-

duit, puisque je n'avais ni aire, ni fléau pour les battre.

Mais à présent que la quantité de mes grains augmentait, j'avais véritablement besoin d'élargir ma grange pour les loger ; car mes semailles avaient été d'un si grand rapport, que ma dernière récolte monta à vingt boisseaux d'orge, et tout au moins à une pareille quantité de riz : si bien que dès-lors je me voyais en état de vivre à discrétion, moi qui faisais abstinence de pain depuis si long-temps, c'est-à-dire, depuis que je n'avais plus de biscuit. Je voulus voir quelle quantité de blé me suffirait pour une année, et si je ne pourrais pas me contenter de faire une seule semaille.

Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux étaient tout autant que j'en pouvais consommer dans un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité que la dernière fois, espérant qu'elle me fournirait suffisamment de pain.

Tandis que ces choses se passaient, vous pouvez bien vous imaginer que mes pensées roulèrent souvent sur la découverte que j'avais faite de la terre située vis-à-vis de l'île ; et je ne pouvais la voir que je ne sentisse quelque désir secret d'y aborder : en effet, je considérais que le pays où je me voyais était inhabité ; que celui auquel j'aspirais était dans le continent ; et que, de quelque nature qu'il fût, je pourrais de là passer plus loin

et trouver quelque moyen de m'affranchir de ma misère.

Dans tous ces raisonnemens je ne faisais point entrer en ligne de compte les dangers auxquels m'exposerait une telle entreprise; celui particulièrement de tomber entre les mains des sauvages, plus cruels que les tigres et les lions d'Afrique : ce serait un miracle s'ils ne me tuaient pour me dévorer; car je me souvenais d'avoir ouï dire que les habitans des côtes des Caraïbes étaient anthropophages, ou mangeurs d'hommes; et je savais, par la latitude, que je ne pouvais pas être fort éloigné de ce pays-là. Supposez que ces peuples ne fussent point anthropophages, je n'en courais pas moins le danger d'en être tué, si je tombais entre leurs mains; puisque tel avait été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes : à plus forte raison devais-je craindre pour moi, qui me voyais seul, et incapable par conséquent de faire une longue défense. Toutes ces choses, dis-je, que j'aurais dû considérer mûrement, et qui, dans la suite, me firent faire bien des réflexions, ne m'entrèrent pas dans l'esprit au commencement. Au contraire, j'étais entièrement possédé du désir de traverser la mer, pour prendre terre de l'autre côté.

C'est alors que je regrettai mon garçon Xuri, et le grand bateau qui cinglait avec une voile la-

tine, sur lequel j'avais navigué environ onze cents milles, le long des côtes d'Afrique ; mais comme ces regrets n'aboutissaient à rien, il me vint en pensée d'aller visiter la chaloupe de notre bâtiment, qui, après notre naufrage, avait été portée par la tempête bien avant sur le rivage, comme je l'ai déjà dit. Je la trouvai cette seconde fois à peu près dans la même situation, quoique un peu plus loin que la première ; et elle était presque tournée sens-dessus-dessous, appuyée contre une longue éminence de gros sable, où la violence des vents et des flots l'avait portée et laissée tout-à-fait à sec.

Si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à la radouber, et la lancer ensuite à la mer, elle aurait bien pu me servir, et me porter aisément au Brésil ; mais j'aurais dû prévoir qu'il m'était aussi impossible de la retourner et de la poser sur sa quille, que de remuer l'île. Quoi qu'il en soit, je m'en allai dans les bois, où je coupai des leviers et des rouleaux que j'apportai à l'endroit où était le bateau, résolu d'essayer mes forces à cet égard, et me persuadant que si je le pouvais une fois dégager de là, il ne me serait pas difficile de réparer les dommages qu'il avait reçus, et d'en faire un bon bateau, avec lequel je pourrais, sans scrupule, me hasarder sur mer.

A la vérité, je ne m'épargnai pas dans ce travail infructueux, et je pense que je n'y employai

pas moins de trois ou quatre semaines. Mais enfin, voyant que mes forces étaient insuffisantes pour relever un si pesant fardeau, je me mis à creuser par dessous, et à employer la voie de la sape pour le faire tomber, plaçant en même temps plusieurs pièces de bois pour le ménager dans sa chute, de manière qu'il pût se trouver sur son fond.

Mais j'eus beau faire tous mes efforts, il ne me fut pas possible de le redresser, ni même de réussir à me glisser dessous, bien loin de le faire avancer vers l'eau : ainsi je me vis contraint de me désister de ce beau projet; et cependant, chose étrange, tandis que les espérances que j'avais conçues de mon bateau s'évanouissaient, le vif désir de m'exposer sur mer, pour gagner le continent, m'aiguillonnait de plus en plus, à mesure que la chose paraissait moins possible.

Sur cela je me mis à examiner si, sans le secours d'instrumens et de personnes, il ne me serait pas possible de me construire, avec le tronc d'un arbre, un canot ou une gondole semblable à celles que font les habitans originaires de ces pays-là. La chose me parut non-seulement praticable, mais encore facile; et l'idée seule d'un tel projet, jointe à la persuasion que j'avais plus de ressources dans l'imagination que les Nègres et les Américains, pour l'exécuter, me repaissait agréablement. Mais d'un côté je ne faisais nulle attention aux inconvé-

niens particuliers qui me viendraient à la traverse, et que n'éprouvaient pas ces Américains : entre autres, par exemple, le défaut de secours de qui que ce fût, pour remuer mon canot, quand une fois il serait achevé, et pour le transporter à la mer; obstacle beaucoup plus difficile à surmonter pour moi que le manque de tous les outils ne l'était pour ces sauvages. Car à quoi me servirait-il, qu'après avoir choisi dans les bois un arbre d'une grosseur suffisante, je pusse l'abattre avec un travail infini, ensuite le charpenter et le façonner en dehors avec mes outils, pour lui donner la figure d'un bateau, de plus, le brûler ou le tailler en dedans pour le rendre creux et complet; à quoi, dis-je, me servirait tout cela, s'il me fallait à la fin précisément le laisser dans l'endroit où je l'avais trouvé, faute de le pouvoir lancer à l'eau? Mais l'ardent désir d'entrer dans ce bateau, pour traverser le bras de mer jusqu'à la terre-ferme, qui paraissait de l'autre côté, captivait tellement tous mes sens, que je n'eus pas le loisir de songer une seule fois aux moyens de remuer et de déplacer ce bateau. Et sans doute qu'il m'aurait été incomparablement plus aisé de lui faire franchir l'espace de quarante-cinq milles sur mer, que celui d'environ quarante-cinq brasses qu'il y avait du lieu où il était sur terre, à celui où il aurait pu être à flot.

Je fis donc l'action la plus insensée qu'un

homme puisse faire, à moins d'avoir perdu le sens commun, lorsque je me mis à travailler à ce bateau. Je m'applaudissais de former un tel dessein, sans m'être bien convaincu si je serais capable de l'exécuter, non que je ne pensasse quelquefois à la difficulté de lancer mon bateau; mais c'était une matière que je n'approfondissais point; et je terminais tous mes doutes par cette solution extravagante: *Allons, allons*, me disais-je en moi-même, *faisons-le seulement, et quand une fois il sera achevé, nous trouverons bien, dans notre imaginative, le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot.*

Cette méthode était diamétralement opposée aux règles du bon sens; mais enfin mon entêtement avait pris le dessus, et je me mis à travailler. Je commençai par couper un cèdre. Je doute si le Liban en fournit jamais un pareil à Salomon, lorsqu'il bâtissait le temple de Jérusalem. Le diamètre de cet arbre était, par le bas, et près du tronc, de cinq pieds et dix pouces; de là, il prenait quatre pieds et onze pouces sur la longueur de vingt-deux pieds; ensuite il allait en diminuant jusqu'au branchage. Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre; car je fus assidu pendant vingt-jours à hacher et à tailler au pied. Je fus quinze jours de plus à l'ébrancher et à en tailler le sommet vaste et spacieux; à quoi j'employai haches et besaiguës, et tout ce que la charpen-

terie me pouvait fournir de plus puissant, joint à toute la vigueur dont j'étais capable. Il me coûta un mois de travail, à le façonner et à le raboter avec mesure et proportion, afin d'en faire quelque chose de semblable au dos d'un bateau, tellement qu'il pût flotter droit et comme il faut. Je ne mis guères moins de trois mois à travailler le dedans, et à le creuser au point d'en faire une parfaite chaloupe. Je vins même à bout de ce dernier article, sans me servir de feu et d'aucun autre moyen que celui du marteau et du ciseau, et une assiduité que rien ne put ralentir, jusqu'à ce que je me visse posseseur d'un canot fort beau, assez grand pour porter vingt-six hommes, et par conséquent plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joie extrême; et à la vérité c'était le plus grand canot, ou la plus belle gondole que j'eusse vue de ma vie, faite d'une seule pièce. Mais aussi je vous laisse à penser combien de rudes coups j'avais été obligé de frapper. La seule chose qui me restait à faire, c'était de le mettre en mer; et s'il m'eût été possible d'exécuter ce dernier point, je ne fais nul doute que je n'eusse entrepris le voyage le plus téméraire, et où il y aurait eu le moins d'apparence de pouvoir réussir.

Toutes les mesures que je pris pour le lancer à l'eau avortèrent pourtant, quoique après m'avoir coûté un travail infini. Il n'était cependant pas

éloigné de la mer de plus de deux cents verges; mais le premier inconvénient qui se présentait, c'est qu'il y avait une éminence sur mon chemin de là à la baie. Cet obstacle ne m'arrêta point; je résolus de le lever entièrement avec la bêche, et même de faire tant, que de couper la hauteur en pente. J'entrepris la chose, et je ne saurais dire combien je me fatiguai pour cela : il ne fallait pas avoir en vue un trésor moins précieux que celui de ma liberté, pour me soutenir dans une telle rencontre. Mais quand j'eus aplani cette difficulté, je ne m'en vis pas plus avancé; car il m'était tout aussi impossible de remuer ce canot, que l'autre bateau dont j'ai parlé.

Alors je mesurai la longueur du terrain, et formai le projet de creuser un bassin ou un canal, pour faire venir la mer jusqu'à mon canot, puisque je ne pouvais pas faire aller mon canot jusqu'à la mer. J'entrepris donc cet ouvrage sans délai, et dès le commencement, venant à calculer quelle en devait être la profondeur et la largeur, et quelle serait ma méthode pour le vider, je trouvai qu'avec toutes les ressources que je pouvais avoir, et que je ne devais pas aller chercher hors de moi-même, il me faudrait bien dix ou douze ans de peine et de travail avant de l'avoir achevé; car le terrain était si élevé, que mon bassin projeté aurait dû être profond de vingt-deux pieds pour le moins, dans l'endroit le plus éloi-

gné de la mer. Ainsi, je me désistai encore de ce projet, quoiqu'en regrettant beaucoup de n'avoir pu le réaliser.

Cela me causa un vif chagrin, et me fit sentir, mais un peu trop tard, quelle folie il y a d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, et sans penser avec justesse si les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution ne sont pas au-dessus de nos forces.

Au milieu de cette dernière entreprise, j'arrivai à la fin de la quatrième année de mon séjour dans l'île, et j'en célébrai l'anniversaire avec la même ferveur, et avec autant de consolation que je l'avais fait les années précédentes. Car, par une étude constante de la parole de Dieu, par l'application que j'en faisais à moi et à ma situation, enfin, par le secours de la grace, j'acquis une science différente de celle que je possédais auparavant : déjà j'envisageais les choses sous une face toute différente. Je regardais le monde comme une terre étrangère, où il n'existait rien qui pût faire l'objet de mes espérances, non plus que de mes désirs : en effet, je n'avais plus de commerce avec ce monde; et, selon toutes les apparences, je n'en devais jamais plus avoir. Il me semblait que je pouvais le regarder dès-lors comme nous le regarderons peut-être en l'autre monde; je veux dire comme un lieu où j'avais autrefois vécu, mais d'où j'étais sorti; et véritablement je pouvais

bien dire ce qu'Abraham disait au mauvais riche, dans la parabole de l'évangile : *Il y a un abîme de séparation entre toi et moi.*

En premier lieu, je croyais pouvoir me féliciter à bon droit de ce qu'une puissante barrière me garantissait suffisamment des vices contagieux du siècle. Je ne redoutais *ni la convoitise des yeux*, *ni l'orgueil de la vie.* Je n'avais rien à convoiter, parce que je possédais déjà toutes les choses dont j'étais actuellement capable de jouir : j'étais le seigneur du lieu, je pouvais même, si bon me semblait, me donner le titre de roi, ou, si vous voulez, d'empereur de tout le pays; car tout était soumis à ma puissance. Partout j'exerçais un empire despotique; point de rival, point de compétiteur pour me disputer le commandement ou la souveraineté : j'aurais pu amasser des magasins de blé, mais ils ne m'auraient été d'aucun usage; et c'est pour cela que je n'en faisais croître qu'autant que j'en avais besoin. Je pouvais avoir des tortues à discrétion, mais il me suffisait d'en prendre une de temps en temps pour fournir abondamment à mon nécessaire. J'avais assez de merrein pour construire une flotte entière; et quand ma flotte aurait été construite, j'aurais pu faire d'assez abondantes vendanges pour la charger de vin et de raisins secs; mais les choses dont je pouvais faire usage, étaient les seules qui eussent de la valeur chez moi. Il ne me manquait

rien de tout ce qui était nécessaire pour ma nourriture et pour mon entretien : Et de quoi m'aurait servi le surplus ? Si j'eusse tué plus de viande que je n'en pouvais manger, il l'aurait fallu abandonner aux chiens ou aux vers. Si j'eusse semé plus de blé que je n'en pouvais consommer, il se serait gâté. Les arbres que j'avais abattus restaient épars sur la terre pour y pourrir; car je n'avais besoin de feu que pour ma cuisine.

En un mot, la nature des choses, et l'expérience même, me convainquirent, après de justes réflexions, qu'en ce monde-ci les choses ne sont bonnes, par rapport à nous, que suivant l'usage que nous en faisons, et que nous n'en jouissons qu'autant que nous nous en servons, à la réserve néanmoins de ce que l'on peut amasser en temps et lieu pour exercer la libéralité envers les autres. Qu'on mette à la place où j'étais, par exemple, l'Harpagon du monde le plus avide, je soutiens qu'il sera bientôt guéri de la passion d'avarice. En effet, j'avais du bien par-dessus les yeux, et je ne savais qu'en faire. Je ne pouvais rien désirer de plus, excepté peut-être quelques bagatelles qui me manquaient, et qui m'auraient été néanmoins d'un grand secours. J'ai déjà fait mention d'une somme, tant en or qu'en argent, et qui montait à peu près à trente-six livres sterling : hélas! que ce sac d'espèces était inutile pour moi! qu'il attirait peu mon attention ! c'était à mes yeux quel-

que chose de moins précieux encore que la boue; et je n'en faisais pas plus de cas que d'usage. Je me disais souvent à moi-même, que je donnerais volontiers une poignée de cet argent pour quelques pipes à fumer, pour du tabac, ou pour un petit moulin à moudre mon blé. Que dis-je, j'aurais donné le tout pour autant de semence de carottes qu'on en a pour six sols en Angleterre; et j'aurais cru faire un excellent marché, si j'avais pu changer ces espèces contre une poignée de pois et de fèves, et une bouteille d'encre; car dans la conjoncture où je me trouvais, il ne m'en revenait pas le moindre avantage, ni la moindre douceur; mais elles restaient dans un tiroir où l'humidité des saisons pluvieuses les rouillait. Et même si le tiroir avait été rempli de diamans, ç'aurait encore été le même cas, et ils n'auraient pas eu plus de valeur pour moi, ne me pouvant être d'aucun service.

Je menais alors une vie beaucoup plus douce et plus heureuse que je n'avais fait au commencement; et cette amélioration, dans ma manière d'être, avait une influence égale sur l'esprit et sur le corps. Souvent, lorsque j'étais assis pour prendre mon repas, je rendais mes humbles actions de grâces à la divine providence, et je l'admirais en même temps de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais

à considérer ce dont je jouissais, plutôt que ce dont je manquais, et à trouver quelquefois dans cette méthode une source de consolations secrètes, dont je ne puis exprimer la force par mes faibles paroles. C'est ce que j'ai été bien aise de remarquer ici, afin d'en graver l'image dans la mémoire de certaines gens qui, toujours mécontens, n'ont point de goût pour savourer les biens que Dieu leur a accordés, parce qu'ils tournent leurs désirs vers des choses qu'il ne leur a pas départies. Enfin il me paraissait que les déplaisirs qui nous rongent, au sujet de ce que nous n'avons pas, émanent tous du défaut de reconnaissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion, qui m'était encore d'un grand usage, et qui sans doute ne serait pas moins utile à toute personne qui aurait le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien, c'était de comparer ma condition présente à celle à laquelle je m'étais attendu dans le commencement, et dont j'aurais très-certainement subi toute la rigueur, si Dieu, par sa providence admirable, n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage, en ordonnant que le vaisseau fût porté si près de terre que je pusse non-seulement aller à bord, mais encore en rapporter et débarquer quantité de choses qui m'étaient d'une grande utilité et d'un grand secours; puisque sans cela j'aurais manqué d'outils pour travailler, d'armes pour me défendre,

de poudre et de plomb pour aller à la chasse, et par conséquent de moyens de pourvoir à ma nourriture.

Je passais les heures, et quelquefois les jours entiers à me représenter, avec les couleurs les plus vives, la manière dont j'aurais agi si je n'eusse rien tiré du bâtiment; comment je n'aurais pas seulement pu attraper quoi que ce soit pour ma nourriture, si ce n'est peut-être quelques poissons et quelques tortues : et comme il se passa un temps très-long avant de découvrir aucune de ces dernières, il y a toute apparence que j'aurais péri sans faire cette découverte; que si j'eusse subsisté, j'aurais vécu comme un véritable sauvage; si j'eusse tué un bouc ou un oiseau, par quelque nouveau stratagème, je n'aurais pas su comment écorcher le premier, ni comment éventrer l'un et l'autre; en sorte qu'il m'aurait fallu employer et mes ongles et mes dents, à la façon des animaux de proie.

Ces réflexions me rendaient très-sensible à la bonté de la providence à mon égard, et très-reconnaissant envers elle pour ma condition présente, quoi qu'elle ne fût pas tout-à-fait exempte de peines et de misère. Je ne puis m'empêcher de recommander cet endroit de mon histoire aux méditations de ceux qui, dans leur malheur, sont sujets à faire cette exclamation : *Y a-t-il une affliction semblable à la mienne!* Que ces gens-là,

dis-je, considèrent combien pire est le sort de tant d'autres, et combien pire pourrait être le leur, si la providence l'avait jugé à propos.

Je faisais encore une autre réflexion, qui contribuait beaucoup à fortifier mon esprit, et à remplir mon cœur d'espérances; c'était le parallèle de l'état où je me voyais, avec ce que j'avais mérité, et à quoi par conséquent j'aurais dû m'attendre, comme à un juste salaire que j'aurais reçu de la main vengeresse de Dieu. J'avais mené une vie détestable, sans connaissance ni crainte de mon créateur. Mes parens m'avaient donné de bonnes instructions; ils n'avaient rien épargné dès ma plus tendre jeunesse pour insinuer dans mon âme des sentimens de religion et de christianisme, une sainte vénération pour tous mes devoirs, une connaissance parfaite de la fin à laquelle j'avais été destiné par l'auteur de la nature dans ma création; Mais, pour mon malheur, j'avais embrassé trop tôt la vie de marin, qui est de tous les états du monde celui où l'on a moins la crainte de Dieu en vue, quoiqu'on y ait plus de sujet de le craindre. Je dis donc que la mer et les matelots que je fréquentai dès ma première jeunesse, les railleries profanes et impies de mes commensaux, le mépris des dangers que j'affrontais de gaîté de cœur, la vue de la mort, avec laquelle je m'étais familiarisé par une longe habitude, l'éloignement de toute occasion de converser avec d'autres personnes que

celles de ma trempe, ou d'entendre dire quelque chose qui fût bon ou qui tendît au bien; tant de choses, enfin, compliquées ensemble, étouffèrent en moi toute semence de religion.

Je songeais si peu, soit à ce que j'étais actuellement, soit à ce que je devais être un jour, et mon endurcissement était tel, que dans les plus merveilleuses délivrances, dont le ciel me favorisait, comme lorsque je m'échappai de Salé, lorsque je fus reçu en haute mer par le capitaine portugais, lorsque je possédais une belle plantation dans le Brésil, lorsque ma cargaison m'arriva d'Angleterre, et en plusieurs autres occasions, je ne rendis jamais à Dieu les actions de grâces que je lui devais. Dans mes plus grandes calamités, je ne songeai jamais à l'invoquer. Je ne parlais de cet être supême que pour avilir son nom, que pour jurer, que pour blasphémer.

J'avais vécu en impie, dans l'iniquité et le péché, et néanmoins ma conservation était l'effet de la providence. Dieu avait déployé à mon égard des bontés sans nombre : il m'avait beaucoup moins puni que mes iniquités ne le méritaient, et avait pourvu libéralement à ma subsistance. Toutes ces réflexions me donnèrent lieu d'espérer que Dieu avait accepté ma repentance, et que je n'avais pas encore épuisé les trésors infinis de sa miséricorde.

Elles me portèrent non-seulement à une entière

résignation à la volonté de Dieu; mais même elles m'inspirèrent à son égard de vifs sentimens de reconnaissance. J'étais encore au nombre des vivans, je n'avais pas reçu la juste punition de mes crimes; au contraire, je jouissais de plusieurs avantages auxquels je n'aurais pas dû m'attendre; ainsi je n'avais pas à me plaindre ni à murmurer davantage de ma condition; j'avais tout lieu au contraire de me réjouir, et de remercier Dieu de ce que, par une une suite continuelle de prodiges, je trouvais mon pain quotidien. Le miracle qu'il avait opéré en faveur d'Elie, à qui les corbeaux apportaient à manger, n'était pas aussi grand que celui qu'il avait fait pour moi. Ma conservation n'en était qu'une longue suite. Je considérais d'ailleurs qu'il n'y avait peut-être aucun lieu, dans tout le monde habitable, où j'eusse pu vivre avec autant de douceur.

Il est vrai que j'étais privé de tout commerce avec les hommes; mais aussi je n'avais rien à craindre, ni des loups, ni des tigres furieux, ni d'aucune bête féroce ou venimeuse, ni de la barbarie des Cannibales. Mes jours étaient à tous ces égards en sûreté dans ce lieu.

En un mot, si ma vie était d'un côté une vie de tristesse et d'affliction, il faut avouer que de l'autre j'y ressentais des effets bien sensibles de la miséricorde divine. Il ne me manquait rien pour vivre doucement, que d'avoir un sentiment vif et

continuel de la bonté de Dieu et de ses soins envers moi. Ces pensées, quand j'y réfléchissais, me consolaient, et faisaient entièrement évanouir mon chagrin et ma mélancolie.

Il y avait déjà long-temps qu'il ne me restait plus qu'un peu d'encre; je tâchais de la conserver, en y mettant de l'eau de temps en temps; mais enfin elle devint si pâle qu'à peine pouvais-je en remarquer les traces sur le papier. Tant qu'elle dura, je marquai les jours où il m'était arrivé quelque chose d'important. Il me souvient que ces jours extraordinaires tombaient presque tous sur les mêmes jours de l'année. Si j'avais eu quelque penchant superstitieux pour le sentiment qu'*il y a des jours heureux et malheureux*, je n'aurais pas manqué d'appuyer mon opinion sur un concours si singulier.

Le même jour de l'année que je m'enfuis de chez mon père, que j'arrivai à Hull, et que je me fis matelot, je fus pris par un vaisseau de guerre de Salé, et fait esclave.

Le même jour de l'année que j'échappai d'un naufrage, dans la rade d'Yarmouth, je me sauvai aussi de Salé dans un bateau.

Le même jour que je naquis, et qui était le 20 septembre, trente-six ans après, je fus miraculeusement sauvé, lorsque la tempête me jeta sur cette île. Ainsi ma vie dépravée et ma vie solitaire ont commencé par le même jour de l'année.

La première chose qui me manqua après l'encre, fut le pain, ou plutôt le biscuit que j'avais apporté du vaisseau. Quoïque je l'eusse ménagé avec une extrême frugalité, puisque je ne m'en étais accordé pendant l'espace d'un an qu'un petit gâteau par jour, cependant il me manqua tout-à-fait un an avant que je pusse faire du pain, du blé que j'avais semé.

Mes habits commençaient aussi à dépérir. Il y avait long-temps que je n'avais plus de linge, hors quelques chemises de toile rayée que j'avais trouvées dans les coffres des matelots, et que je conservais avec tout le soin possible, parce que très-souvent la chaleur ne me permettait de pouvoir supporter d'autre vêtement qu'une chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi de ce que parmi les habits des matelots j'en trouvai trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers; mais ils me furent de peu d'usage, parce qu'ils étaient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avais aucun besoin d'habits, cependant je ne pus jamais me résoudre à aller nu, malgré que je fusse seul. Je ne le voulais pas, je n'en pouvais pas même supporter la pensée. D'ailleurs, la chaleur du soleil m'était plus insupportable quand j'étais nu, que lorsque j'avais quelques habits sur moi. La chaleur me causait souvent des cloches sur toute la peau; au lieu que lorsque j'étais en

chemise, l'air entrant par dessous, l'agitait de façon que j'en étais plus frais. Il me fut également impossible de m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte : il dardait ses rayons avec une telle violence, que lorsque j'étais sans chapeau, je ressentais à l'instant de violens maux de tête, mais qui me quittaient dès que je me couvrais.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avais, et que j'appelais des habits, à un usage conforme à l'état où j'étais. Toutes mes vestes étaient usées; en conséquence je me mis à faire une espèce de robe de gros surtouts, et de quelques autres matériaux de cette nature que j'avais sauvés du naufrage. J'exerçais donc le métier de tailleur, ou pour mieux dire de ravaudeur; car mon travail était pitoyable, et cependant je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois nouvelles vestes, des culottes ou des caleçons; mais mon travail n'était pas propre à faire honneur à mon adresse.

J'ai dit que j'avais conservé les peaux de tous les quadrupèdes que j'avais tués; mais comme je les avais étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Quant à celles dont je pus me servir, j'en fis d'abord un grand bonnet, en tournant le poil en dehors, afin de me mettre mieux à couvert de la pluie, et ensuite je m'en fabriquai un habit entier; je veux dire, une veste lâche et des

culottes ouvertes, car mes habits devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste, si j'entendais assez peu le métier de charpentier, j'entendais encore moins celui de tailleur. Ces habits me servaient pourtant très-bien, car la pluie ne pouvait pas les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et de peines à me faire un *parasol*. J'en avais vu faire dans le *Brésil*, où ils sont d'un grand usage contre les chaleurs excessives. Or, le climat que j'habitais étant tout aussi chaud, ou même davantage, car j'étais plus près de l'équateur, et d'ailleurs, me trouvant obligé souvent de sortir par la pluie, je ne pouvais me passer d'une aussi grande commodité que celle-là. Ce travail me coûta infiniment; il se passa bien du temps avant que je pusse faire quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil, encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, ni même deux ou trois autres parasols que je fis ensuite. Je pouvais bien les étendre, mais je ne pouvais pas les plier, ni les porter autrement que sur ma tête; ce qui m'embarrassait trop. Enfin, pourtant j'en fis un qui répondit à peu près à mes besoins; je le couvris de peaux dont le poil était tourné par en haut. J'y étais à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, et je marchais par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisais auparavant dans les jours

les plus frais. Quand je n'en avais pas besoin, je le fermais et le portais sous mon bras.

Je menais ainsi une vie très-douce. Mon esprit était tranquille. Je m'étais résigné à la volonté de Dieu; je m'étais entièrement soumis aux ordres de la Providence. Je préférais cette vie à celle que j'aurais pu mener dans le commerce du monde; car s'il m'arrivait quelquefois de regretter la conversation des hommes; je me disais aussitôt : *Ne converses-tu pas avec toi-même? et même ne converses-tu pas, pour ainsi dire, avec Dieu lui-même par des élans de ta pensée vers lui? La société peut-elle te procurer d'aussi grands avantages?*

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'est arrivé rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans Je continuai le genre de vie que je vous ai dépeint. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, de sécher et de suspendre mes raisins, et d'aller à la chasse, fut pendant ces cinq années de faire un canot. Je l'achevai et en creusant un canal profond de six pieds, et large de quatre, je l'amenai dans la baie. Pour le premier, qui était d'une prodigieuse grandeur, et que j'avais fait inconsidérément, je ne pus ni le mettre à flot, ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place, comme s'il eût dû me servir de leçon, afin d'être plus circonspect à l'avenir. Mais, comme on vient de voir, ce mauvais

succès ne me rebuta point, je profitai de ma première inadvertance ; et quoique l'arbre que j'avais coupé pour faire un second canot fût à un demi-mille de la mer, et qu'il fût difficile d'y amener l'eau de si loin, cependant la chose n'étant point impraticable, je ne désespérai pas de la mettre à exécution. J'y travaillai pendant deux ans : je ne regrettais point mon travail, tant j'espérais sortir de cette île qui me servait de prison, en trouvant le moyen de naviguer de nouveau.

Voilà donc mon petit canot fini; mais sa grandeur ne répondit point au dessein que j'avais lorsque je commençai à y travailler : c'était de hasarder de faire un voyage en terre-ferme, qui aurait été de 40 milles. J'abandonnai donc ce projet; mais je résolus au moins de faire le tour de l'île. Je l'avais déjà traversée par terre, comme je l'ai dit; et les découvertes que j'avais faites alors, me donnaient un violent désir de voir toutes les autres parties de mes côtes. Je ne songeai donc plus qu'à mon voyage; et afin d'opérer avec plus de précaution et plus de sûreté, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut possible; j'y mis un mât et une voile. J'en fis l'essai, et trouvant qu'il prendrait très-bien le vent, je pratiquai des boulins ou des layettes à ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions de la pluie. et de l'eau de la mer qui pourrait entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes; je

le couvris du mieux que je pus, pour le tenir sec.

Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon canot, pour m'y mettre à l'ombre. Je m'en servis à me promener de temps en temps sur la mer, mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je me résolus d'en faire entièrement le tour. J'avitaillai pour cet effet mon bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge (je devrais plutôt les appeler des gâteaux), un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais beaucoup d'usage, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et de la dragée pour en tuer d'autres; enfin, deux des gros surtouts dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le six de novembre, et l'an sixième de mon règne ou de ma captivité (vous l'appellerez comme il vous plaira), que je m'embarquai pour ce voyage qui fut plus long que je ne m'y étais attendu. L'île en elle-même n'était pas fort large, mais elle avait à l'est un grand rebord de rochers qui s'étendaient deux lieues avant dans la mer, les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés : il y avait outre cela au bout de ces rochers un grand fond de sable qui était à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue; tellement que pour doubler cette pointe, je fus obligé de m'avancer beaucoup en mer.

A la première vue de toutes ces difficultés, j'allais renoncer à mon entreprise, fondé sur l'incertitude, soit de la longue route qu'il me faudrait faire, soit de la manière dont je pourrais revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, et le mis à l'ancre ; car j'ai oublié de dire que je m'en étais fait une d'une pièce rompue d'un grapin que j'avais sauvé du vaisseau.

Mon canot étant en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai, puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe et toute son étendue, ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entre autres observations néanmoins que je fis sur ces parages, je remarquai un furieux courant qui portait à l'est, et qui touchait la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus ; car j'avais raison de craindre qu'il ne fût dangereux, et que, si j'y tombais, il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurais eu peine à regagner mon île. La vérité est que les choses seraient arrivées comme je dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage; d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés, si j'évitais le premier courant; car j'étais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce que le vent qui soufflait assez fort était à l'est-sud-est, et que d'ailleurs comme il portait contre le courant, et qu'il causait divers brisemens de mer sur la pointe, il n'était pas sûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de tomber dans le courant.

Mais au troisième jour, le vent étant tombé, et la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires et ignorans profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe, que je me trouvai dans une mer très-profonde, et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais pourtant guères éloigné de terre que de la longueur de mon canot. Ce courant l'emporta avec une telle violence, que je ne pus jamais le retenir auprès du rivage. Je me sentais entraîner loin de la barre qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien à espérer des vents, et toute ma manœuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai donc comme un homme mort; car je savais bien que l'île était entourée de deux courans, et que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu : je n'avais plus aucune espérance de conserver ma vie, non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop calme, mais je ne

voyais pas que je pusse échapper à la faim. Toutes mes provisions ne consistaient qu'en un pot de terre plein d'eau fraîche, et une grande tortue, ce qui assurément ne pouvait pas me suffire. Je prévoyais que ce courant me jetterait en pleine mer, où je n'avais pas d'espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, de rivage, d'île, ou de continent.

Qu'il est facile à la providence, disais-je en moi-même, de changer la condition la plus triste en une autre encore plus déplorable! Mon île me paraissait alors le lieu du monde le plus délicieux : tout le bonheur que je souhaitais était d'y rentrer. « Heu-» reux désert, m'écriai-je, en y tournant la vue, » heureux désert, je ne te verrai donc plus! Que » je suis misérable! je ne sais où m'emportent les » flots. Malheureuse inquiétude! tu m'as fait quit-» ter ce séjour charmant; souvent tu m'as fait mur-» murer contre ma solitude : mais maintenant que » ne donnerais-je point pour pouvoir m'en retour-» ner »? Telle est, en effet, notre caractère; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les incommodités de quelque autre.

Nous ne connaissons le prix des choses que par leur privation. Personne ne concevra jamais le désespoir où j'étais de me voir emporté de ma chère île dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de

vigueur; je dirigeais mon canot vers le nord, autant qu'il m'était possible, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Sur le midi, je crus sentir une bise qui me soufflait au visage, et qui venait du sud-sud-est. J'en éprouvai quelque joie, et elle s'augmenta de beaucoup une demi-heure après, lorsqu'il s'éleva un vent très-favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île. A peine pouvais-je la découvrir; et si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi: j'avais oublié mon compas de mer; je ne pouvais donc la regagner qu'à la vue. Mais le temps continuant au beau, je mis à la voile et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile que j'aperçus par la clarté de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant: car, lorsqu'il était dans toute sa force, les eaux en paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai à un demi-mille plus loin (c'était à l'est) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageaient le courant en deux: la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que de recevoir sa grâce en arrivant au lieu même du supplice, ou d'être sauvés de la main des brigands

qui allaient les égorger, sont les seuls qui soient bien capables de concevoir la joie que je ressentis alors. Aussi est-il difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile, et profitai du vent favorable et du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure entière; il portait droit vers mon île; c'est-à-dire deux lieues plus au nord que celui qui m'en avait auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'île, j'étais à son nord; je veux dire que je me trouvais dans la partie opposée à celle d'où j'étais parti.

Je me trouvais présentement entre deux courans, l'un du côté du sud, c'est celui qui m'avait entraîné; l'autre du côté du nord, qui en était éloigné de la distance d'une lieue, et qui portait d'un autre côté. La mer où je me trouvais, était entièrement morte, ses eaux restant tranquilles et ne se mouvant nulle part; mais à l'aide de la bise fraîche, qui soufflait vers mon île, j'y fis voile et m'en approchai, quoique avec plus de lenteur que lorsque je cédais à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais éloigné d'une lieue de mon île, quand je découvris la pointe des rochers, qui causaient tout cet embarras. Ils s'étendaient au sud; et comme ils y avaient formé ce furieux courant, ils y avaient aussi fait une barre qui portait au nord. Elle était

forte, et ne me conduisait pas directement à bord de mon île; mais profitant du vent, je traversai cette barre le moins obliquement que je pus, et au bout d'une heure j'arrivai à un mille du bord : l'eau y était tranquille ; je ne tardai donc pas à gagner le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolus de ne plus courir les mêmes risques pour me sauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus : je mis mon canot dans un petit caveau que j'avais remarqué sous des arbres; et las comme je l'étais du travail et des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

A mon réveil, j'étais fort en peine comment je pourrais faire passer mon canot dans la baie voisine de ma maison; l'y conduire par mer, c'était trop risquer; je connaissais les dangers qu'il y avait du côté de l'est, et je n'osais me hasarder à prendre la route de l'ouest : je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest; j'espérais d'y rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de besoin. Effectivement j'en rencontrai une après avoir côtoyé l'espace d'une lieue ; elle me paraissait fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y mis mon canot : je ne pouvais pas souhaiter de meilleur hâvre, pour cette belle frégate. On aurait dit qu'il avait été travaillé exprès dans l'intention de la recevoir.

Je m'occupai ensuite à reconnaître où j'étais, et je vis qu'il n'y avait pas loin du point où je me trouvais à l'endroit où j'avais été lorsque je traversai mon île. Ainsi, laissant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil et le parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir : j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois ; tout y était dans le même état : je l'ai depuis toujours cultivée avec beaucoup de soin ; c'était, comme j'ai dit, ma maison de campagne.

Je sautai la haie, et me couchai à l'ombre, car j'étais d'une lassitude extrême : je m'endormis d'abord. Vous qui lirez cette histoire, jugez quelle fut ma surprise de m'entendre réveiller par une voix qui m'appelait à diverses reprises par mon nom : *Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? Robinson Crusoé, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoé, où avez-vous été?*

Comme j'avais ramé tout le matin, et marché tout l'après-midi, j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et croyais songer que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter *Robinson Crusoé, Robinson Crusoé*, je m'éveillai enfin tout à fait, mais tout épouvanté et dans la dernière consternation.

Je me remis un peu néanmoins, après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je reconnus d'abord que c'était lui qui m'avait parlé, car je l'avais instruit à prononcer ces mots. Souvent il venait se reposer sur mon doigt, et approchant son bec de mon visage, il se mettait à crier : *Pauvre Robinson Crusoé, où êtes-vous ? où avez-vous été ? comment êtes-vous venu ici ?* et autres choses semblables.

Mais, quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé, que mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. « Com- » ment disais-je, est-il venu dans cet endroit plu- » tôt que dans tout autre » ? Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé ; ainsi j'abandonnais ces réflexions, et l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur mon pouce, et me disait, comme s'il eût été ravi de me revoir : *Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été ?* etc. Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez couru sur mer, et j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers par où j'avais passé. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui était près de ma maison ; mais je ne voyais pas que cela fût possible. Je ne voulais plus me hasarder à faire le tour de l'île, du côté de l'est. A cette seule pensée mon cœur se resserrait, et mon sang se glaçait dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le con-

naissais point; mais j'avais tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je courrais risque d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état, je vécus plus d'un an, dans une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. J'étais tranquille par rapport à ma condition : je m'étais résigné aux ordres de la providence, et, hors la société, il ne me manquait rien pour être parfaitement heureux.

Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques, auxquelles mes besoins m'obligeaient, et surtout je conclus, vu le manque où j'étais de plusieurs outils, que j'avais des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent maître potier ; j'avais inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaisselles, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très-commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe ; cette invention me causa une joie extraordinaire, et si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais ressenti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensiles de terre, cependant elle tirait la fumée, et servait assez bien

pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude ; y tenais; et dans la croyance qu'il ne se trouvait point de tabac dans mon île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de vanier; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles, qui, quoique mal tournées, ne laissaient pas de m'être très-utiles. Elles étaient aisées à porter, et propres à y resserrer plusieurs choses, et en à aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuais une chèvre, je la pendais à un arbre, je l'écorchais, l'accommodais et la découpais, et l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue; je l'éventrais, j'en prenais les œufs et quelques morceaux de sa chair que j'apportais au logis dans une corbeille, laissant tout l'inutile. De profondes corbeilles me servaient de greniers pour mon blé, que j'accommodais dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle m'avait manqué, j'étais tout-à-fait hors de pouvoir y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Q'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis huit ans; je l'avais apprivoisée, dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque bouc; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille

chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais, étant dans la onzième année de ma résidence, et mes provisions se trouvant fort diminuées, je commençai à songer aux moyens d'avoir les chèvres par adresse. Je souhaitais fort d'en attraper qui fussent en vie; et, s'il était possible, d'avoir des chevrettes qui portassent.

Pour cet effet, je tendis des filets, et je suis persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent; mais comme le fil en était très-faible, elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvai toujours mes filets rompus et les amorces mangées; je n'en pouvais pas faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avaient coutume de paître; je couvris ces creux, de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parsemant des épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. Je m'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trappes; je les allai visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces en avaient été arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté; mais au contraire, je travaillai à perfectionner ma

trappe. De peur de vous arrêter trop long-temps, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle et les autres femelles.

Le vieux bouc était si farouche que je n'en savais que faire. Je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmener en vie; ce que j'aurais néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'aurait été facile de le tuer; mais cela ne répondait point à mes vues. Je le dégageai donc, et le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que, par la faim, on pouvait apprivoiser même les lions; car autrement je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite à boire, et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour celui qui leur donne leur nécessaire.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un; et, les attachant tous trois à un même cordon, je les amenai chez moi; ce ne fut pourtant pas sans beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger; mais enfin, tentés par le bon grain

que je mettais devant eux, ils commencèrent à manger et à s'apprivoiser. J'espérais pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand même la poudre et la dragée me manqueraient. Selon toutes les apparences, dis-je, j'aurai dans la suite, autour de ma maison, un troupeau de boucs à ma disposition.

Il me vint dans la pensée que je devrais enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain, que j'entourerais d'une haie très-épaisse, afin qu'ils ne pussent pas se sauver, et que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus; car j'appréhendais que par ce mélange mes chevreaux ne devinssent sauvages.

Ce projet était vaste pour un seul homme; mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, et de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos, me traiteront sans doute d'homme peu inventif, lorsqu'ils apprendront de moi-même quels arrangemens je fis après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais, c'est-à-dire, une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversaient, et qui d'un côté était toute ouverte, et de l'autre aboutissait à de grands bois; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de se jouer de ma grande

prévoyance, quand je leur dirai que, selon mon plan, je devais faire une haie d'une circonférence de deux milles au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas en ce que la haie se trouvait disproportionnée à son enclos; mais en ce que faisant un enclos d'une si grande étendue, les chèvres y auraient pu devenir sauvages tout autant que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île; et d'ailleurs je n'aurais jamais pu les attraper.

Ma haie était déjà avancée d'environ cinquante aunes, lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, et je résolus que sa longeur ne serait que d'environ cent vingt aunes, et sa largeur à peu près de deux cents. Cela me suffisait; cet espace était assez étendu pour qu'un troupeau médiocre de boucs pût y vivre; que s'il devenait fort grand, il m'était aisé d'élargir mon enclos.

Comme ce projet me paraissait bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup de vigueur; et pendant tout cet intervalle, je faisais paître mes chevreaux auprès de moi, avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge, et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main, et de cette manière je les rendis tellement apprivoisés, que lorsque mon enclos fut fini, et que je les eus débarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout en bêlant, pour quelques poignées d'orge ou

Dans l'espace d'un an et demi, j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux; deux ans après, j'en eus quarante-trois, quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y ménageai plusieurs petits parcs, pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément; et des portes, pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à profiter du lait de mes chèvres. La première pensée qui m'en vint, me causa un très-grand plaisir. Ainsi, sans balancer long temps, je fis une laiterie. Mes chèvres me rendaient huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais trait ni vache, ni chèvre, et n'avais jamais vu faire le beurre, ni le fromage; mais comme la nature, en fournissant aux animaux tous les alimens qui leur sont nécessaires, leur dicte en même temps les moyens d'en faire usage, je vins à bout, après néanmoins bien des essais et plusieurs fausses tentatives, de faire du beurre et du fromage : et depuis je n'en ai jamais manqué.

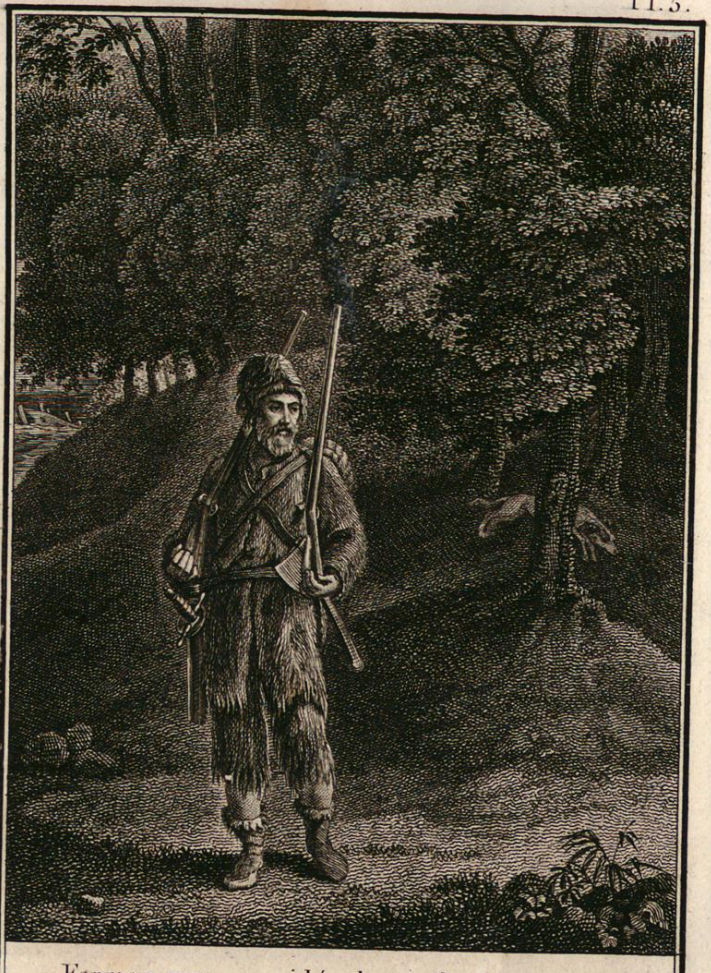
Que la bonté de Dieu paraît bien visiblement, en ce qu'il tempère les conditions qui semblent les plus affreuses, par des marques toutes particulières de sa bienveillance et de sa protection! De combien de manières ne peut-il pas adoucir

l'état le plus fâcheux, et fournir à ceux-là même qui sont dans les plus noirs cachots, de puissans motifs pour lui rendre leurs plus sincères actions de grâces! Quelle apparence pour moi que dans ce désert où je croyais périr de faim, je dusse trouver une table aussi abondante.

Il n'y a point de stoïcien qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étais le roi et le seigneur de toute l'île : maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les pendre, les écarteler, les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes Etats.

Je dînais comme un roi à la vue de toute ma cour : mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler. Mon chien, qui alors était devenu vieux et chagrin, et qui n'avait pas d'animaux de son espèce pour la multiplier, était toujours assis à ma droite. Mes deux chats étaient l'un à un bout de la table, et l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étaient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du vaisseau : il y avait long-temps qu'ils étaient morts et que je les avais enterrés de mes propres mains. Mais l'un ayant fait des petits, de je ne sais quelle espèce d'animal, j'apprivoisai ces deux qui m'étaient res-



Formez-vous une idée de ma figure sur ce crayon abrégé que je vais tracer.

Tom. I. pag. 257.

Vaillant inv.

Delaunay sculp.

tés ; car les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages. Ils s'étaient tellement multipliés, qu'ils me devinrent très-incommodes. Ils pillaient tout ce qu'ils pouvaient attraper de mes provisions ; je ne pus m'en défaire qu'en les tuant.

Je souhaitais beaucoup d'avoir mon canot ; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à de nouveaux hasards. Quelquefois je songeais aux moyens de l'amener, en côtoyant, dans ma baie ; et d'autres fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Mais il me prit un jour une si violente envie de me porter à la pointe de l'île où j'avais déjà été, et d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus, que je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en chemin. Si dans la province d'Yorck on rencontrait un homme dans l'équipage où j'étais alors, l'on s'épouvanterait, ou l'on ferait des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur ce crayon abrégé que j'en vais tracer.

Je portais un chapeau d'une hauteur effroyable, et sans forme, fait de peaux de chèvres. J'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc, qui me couvrait tout le cou ; c'était afin de me préserver des chaleurs du soleil, et de peur que la pluie n'entrât sous mes habits ; car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte, faite de

même que mon chapeau, de peaux de chèvres. Les bords en descendaient jusqu'au dessous de mes genoux; mes culottes étaient tout ouvertes; c'était la peau d'un vieux bouc qui en avait fourni l'étoffe. Le poil était d'une longueur si extraordinaire, qu'il descendait, comme les pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas, ni souliers; mais je m'étais fait pour mes jambes une paire de je ne sais quoi, qui ressemblait néanmoins assez à des bottines : je les attachais comme on fait des guêtres. Elles étaient, de même que tous mes autres habits, d'une forme étrange et barbare.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtemens. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais une scie et une hache, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre. Je portais un autre ceinturon, mais qui n'était pas aussi large; il pendait par dessus mon cou; et à son extrémité, qui était sous le bras gauche, pendaient aussi deux poches faites de la même manière que le reste; dans l'une je mettais ma poudre, et dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portais une corbeille, sur mes épaules un fusil, et sur ma tête un parasol assez grossièrement travaillé; mais qui, après mon fusil, était ce dont j'avais le plus besoin.

Pour mon visage, il n'était pas aussi brûlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin, et qui n'était éloigné de la ligne que

de huit à neuf degrés. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissé croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune; mais comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je me la coupais ordinairement d'assez près, hors celle qui croissait sur la lèvre inférieure. Je m'étais fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la mahométane, et telle que la portaient les Turcs que j'avais vus à Salé; car les Maures n'en ont point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une telle longueur que j'y aurais pu pendre mon chapeau : mais j'ose assurer qu'elles étaient si longues et si bizarrement arrangées, qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage : j'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, tout droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris bien aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire. J'y montai, et quel fut mon étonnement, de voir la mer calme et tranquille! Point de mouvement impétueux, point de courant, pas plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon esprit, afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, parce que je soupçonnais que le furieux courant dont j'ai parlé, n'avait d'autre cause que le reflux de la marée. Je ne fus pas long-temps sans être au fait de

cette étrange mutation de la mer; car je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux de la marée, partant de l'ouest, et se joignant au cours de quelque rivière, était la cause du courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Et, selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violens, le courant aussi élevé, s'étendait jusque sur l'île, ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations; mais celles que je fis sur le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant, de même que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'il ne portait pas directement à mon île; il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De toutes ces observations, je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux de la marée, il me serait très-aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une frayeur si extraordinaire, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse; c'était de faire un autre canot. Ainsi j'en aurais eu deux, l'un pour ce côté de l'île, et l'autre pour l'autre côté.

J'avais donc à présent deux plantations, s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le roc; je m'y étais ménagé plu-

sieurs chambres. Dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais les grands pots de terre, dont j'ai fait ci-dessus la description, et quatorze ou quinze grandes corbeilles, dont chacune contenait cinq ou six boisseaux. Ces corbeilles me servaient à recueillir et garder mes provisions, et particulièrement mes grains; les uns encore dans leurs épis, et les autres nus, les ayant froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre aucun lieu habité.

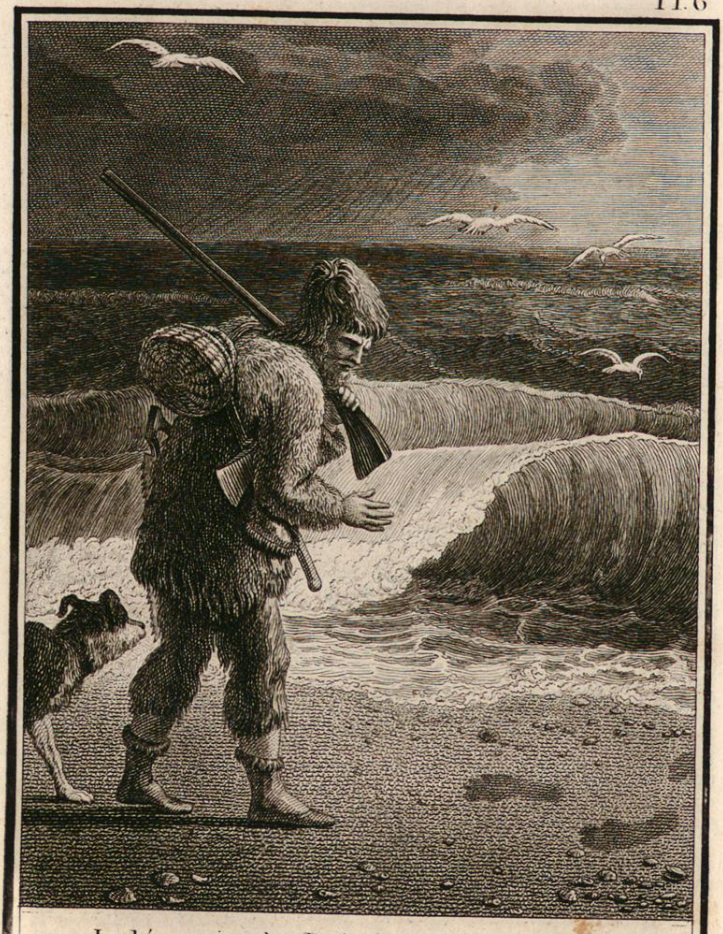
Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais une espèce de petite terre pour y semer mes grains. Et, comme je la tenais toujours fort bien cultivée, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il y avait eu de la nécessité pour moi d'avoir plus de grains, j'aurais pu l'aggrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avais une autre assez considérable; je l'appelais ma maison de campagne. J'y avais un petit berceau, que j'entretenais avec beaucoup de soin, c'est-à-dire, que j'émondais la haie qui fermait ma plantation, de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui, dans l'origine, n'étaient que des pieux, mais devenus avec le temps des arbres

très-élevés et solidement plantés, je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches, devenir touffus, et jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit, j'avais ma tente. C'était une pièce d'une voile bien tendue sur des perches. Sous cette tente, je plaçai un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avais tuées, et d'autres substances molles. Une couverture de lit, sauvée du naufrage, et un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà quelle était la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale.

A côté, et tout aux environs de mon berceau, étaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire, de mes chèvres : et, comme j'avais pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies. Je portai même mon travail et mes soins sur cet article jusqu'à planter, tout autour de mes haies, de petits pieux en très-grand nombre et fort serrés. C'était une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvait pas fourrer la main ; et dans la suite, ces pieux ayant pris racine et croissance, comme ils firent par le premier temps pluvieux, rendirent mes haies aussi fortes et même plus que les meilleures murailles.

Tous ces travaux attestaient bien que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni



Je découvris très distinctement sur le sable les marques d'un pied nu.

Tom. I. pag. 263.

Stothard inv. Delvaux sculp.

peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. « Le troupeau de boucs, disais-je en » moi-même, est, pour toute ma vie, fût-elle de » quarante années, un magasin vivant de viande, » de lait, de beurre et de fromage. Je ne dois donc » rien négliger pour ne pas les perdre ».

Mes vignes étaient aussi dans ces quartiers; j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible. C'étaient mes mets les plus délicieux : ils me servaient de médecine, de nourriture et de rafraîchissemens.

D'ailleurs, cet endroit se trouvait justement à mi-chemin de ma forteresse et de la baie où j'avais mis mon canot. Lorsque j'allais le visiter, je m'arrêtais dans ce lieu et j'y couchais une nuit. J'ai toujours eu grand soin de mon canot : je prenais beaucoup de plaisir à me promener sur la mer; mais je prenais garde à ne pas trop m'éloigner du rivage; je n'osais m'en écarter tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard ne m'emportât bien loin de mon île. Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai dépeint jusqu'ici.

Un jour, que j'allais à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nu; jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur; je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse

été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi; mais je ne vis et n'entendis rien : je montai sur une petite éminence pour étendre ma vue; j'en descendis, et j'allai au rivage, mais je n'aperçus rien de nouveau, ni aucun autre vestige d'homme que celui dont j'ai parlé. J'y retournai, dans l'espérance que ma crainte n'était peut-être qu'une imagination sans fondement; mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon et tous les autres indices d'un pied d'homme. Je ne savais qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, et prenant tous les buissons que je rencontrais pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles et de pensées bizarres ne m'est-il pas venu dans l'esprit, pendant que je m'enfuyais à ma forteresse!

Je n'y fus pas plutôt arrivé que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit. Je ne puis même me souvenir si j'y entrai par l'échelle, ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte. J'étais trop effrayé pour que cela soit resté dans ma tête. Jamais lapin ni renard ne se terra avec plus de frayeur que je me sauvai dans mon château; car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignais de la cause de ma frayeur, mes craintes s'augmentaient encore, au contraire de ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur. Mais mes idées effrayantes me troublaient tellement, que, quoique fort éloigné de l'endroit où j'avais pris cette alarme, mon imagination ne me représentait rien qui ne fût triste et affreux. Je m'imaginais quelquefois que c'était le Diable : ce qui semblait motiver cette croyance, c'est qu'il était impossible pour un homme d'être venu dans cet endroit. Où était le vaisseau qui l'avait amené? Y avait-il quelque autre marque d'aucun pied d'homme dans toute l'île? Mais cependant, me dis-je, quelle apparence que Satan se revête dans cette île d'une figure humaine? Quel pourrait être en cela son but? Pourquoi laisser une marque de son pied? Etait-il sûr que je le rencontrasse? Le Diable n'avait-il pas d'autres moyens de m'effrayer? Je vivais dans la partie opposée de l'île, et s'il eût eu le dessein de m'inspirer de la terreur, il n'aurait pas été assez simple pour laisser les vestiges si équivoques dans un lieu où il y avait dix mille à parier contre un que je ne les verrrais pas; dans un lieu qui, étant sablonneux, ne pouvait pas conserver long-temps ces marques. En un mot, la conjecture que Satan avait laissé ces traces, ne pouvait s'accorder avec les idées que nous avons de sa subtilité et de son adresse.

Toutes ces preuves étaient plus que suffisantes pour détourner mon esprit de la crainte du Diable, et pour me faire conclure que des êtres encore plus dangereux étaient la cause de ce que je venais d'apercevoir : je m'imaginais que ce ne pouvait être que des sauvages du continent, qui, ayant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires, ou par les courans, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert, que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je rendais grâce au ciel de ce que je ne m'étais pas trouvé alors dans cet endroit de l'île, et de ce que ma chaloupe avait échappé à leurs yeux, d'où ils auraient certainement conclu que l'île était habitée ; ce qui aurait pu les porter à me chercher, et m'aurait fait découvrir.

Dans certains momens je m'imaginais que ma chaloupe avait été trouvée, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle ; je m'attendais à les voir revenir en plus grand nombre, et je craignais que quand même je pourrais me dérober à leur barbarie, ils ne trouvassent mon enclos, ne détruisissent mon blé, n'emmenassent mon troupeau, et ne me forçassent ainsi à mourir de faim.

C'est alors que mes appréhensions bannirent de mon cœur toute ma confiance en Dieu, fondée sur l'expérience merveilleuse que j'avais faite de ses

bontés pour moi : comme si celui qui, jusqu'à ce jour, m'avait nourri par une espèce de miracle, manquait de pouvoir pour me conserver les choses que j'avais reçues de ses mains paternelles. Dans cette situation, je me reprochais d'avoir eu la paresse de ne semer qu'autant de grain qu'il m'en fallait jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvais ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à mourir de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrettes, opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions? Nous haïssons aujourd'hui ce que nous chérissions hier; nous désirons un objet avec passion, et quelques momens après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste et remarquable exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine: je me regardais comme un homme que le ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivans, et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection, et la plus grande grâce, après mon salut, que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent, je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce; l'ombre d'une créature humaine, un

seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Telles sont les vicissitudes de la vie humaine : source féconde de réflexions pour moi, lorsque je me trouve dans une assiette plus calme.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je considérai que ma triste situation était l'effet d'une providence infiniment bonne, infiniment sage; qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les vues de la sagesse suprême à mon égard, je commettais de l'autre la plus haute injustice, en prétendant me soustraire à la souveraineté d'un être qui, comme mon créateur, a le droit absolu de disposer de mon sort, et qui, comme mon juge, est le maître de me punir, comme il le trouve à propos; puisque je m'étais attiré son indignation par mes péchés, c'était à moi à plier sous ses châtimens. Je songeais que Dieu, aussi puissant que juste, ayant trouvé bon de m'affliger, avait le pouvoir de me tirer de mes malheurs; et que s'il continuait à appesantir sa main sur moi, j'étais obligé d'attendre dans une résignation parfaite, les décrets de sa providence, en continuant d'espérer en lui, et de lui adresser mes prières.

Ces réflexions m'occupèrent des heures, des jours, et même des semaines et des mois; et je ne saurais m'empêcher de rapporter une particularité qui me frappa beaucoup. Un matin, étant dans mon lit, inquiété par mille pensées, touchant

le danger que j'avais à craindre des sauvages du continent, je me trouvai dans l'accablement le plus triste; quand tout d'un coup ce passage me vint dans l'esprit : *Invoque-moi au jour de ta détresse, et je t'en délivrerai, et tu me glorifieras.*

Là-dessus je me lève, rempli non-seulement d'un nouveau courage, mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prières; quand elles furent finies, je pris la Bible, et en l'ouvrant, les premières paroles qui frappèrent mes yeux, étaient celles-ci : *Attends-toi au Seigneur, et aie bon courage, et il fortifiera ton cœur; attends-toi, dis-je, au Seigneur.* La consolation que j'en tirai fut inexprimable. Elle remplit mon âme de reconnaissance pour la divinité, et dissipa absolument mes frayeurs.

Au milieu de ce flux et reflux de pensées et d'inquiétudes, je me mis un jour dans l'esprit que le sujet de ma crainte n'était peut-être qu'une chimère, et que le vestige que j'avais remarqué pourrait bien être la marque de mon propre pied. Peut-être, dis-je, en sortant de ma chaloupe, ai-je pris le même chemin qu'en y entrant; mes propres vestiges m'ont effrayé, et j'ai joué le rôle de ces fous qui font des histoires de spectres et d'apparitions, et qui ensuite sont plus alarmés de leurs fables que ceux devant qui ils les débitent.

Là-dessus je repris courage, et je sortis de ma retraite pour aller fureter partout à mon ordi-

naire. Je n'étais pas encore sorti de mon château pendant trois jours et autant de nuits, et je commençais à languir de faim, n'ayant rien chez moi que quelques biscuits et de l'eau; je songeai d'ailleurs que mes chèvres avaient grand besoin d'être traites, ce qui était d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avais pas tort d'en être en peine; les pauvres animaux avaient beaucoup souffert, plusieurs en étaient très-malades, et le lait de la plupart était desséché.

Etant donc encouragé par la pensée que je n'avais eu peur que de mon ombre, j'allai à ma maison de campagne pour traire mon troupeau; mais on m'aurait pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchais, combien de fois je regardais derrière moi, comme je posais de temps en temps à terre mon seau à lait, et courais avec autant de vitesse que s'il se fût agi de sauver ma vie.

Cependant, y ayant été de cette manière-là pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, et je me confirmai dans le sentiment que j'avais été la dupe de mon imagination. Je ne pouvais pas pourtant en être pleinement convaincu, avant que de me transporter sur les lieux, et de mesurer le vestige qui m'avait donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en question, je vis évidemment qu'il n'était pas possible que je fusse sorti de ma barque près de là : qui plus est, je

trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, et mon cerveau de nouvelles vapeurs. Un frisson me saisit, comme si j'avais eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou bien que l'île était habitée, et que je courais risque d'y être attaqué à l'improviste, sans savoir de quelle manière me précautionner.

Dans quelles bizarres résolutions les hommes ne donnent-ils pas, quand ils sont agités par la crainte? Cette passion les détourne de se servir des moyens que la raison même leur offre pour les secourir. Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, et d'aller chercher dans un autre coin de l'île des commodités pareilles à celles que je voulais sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison de campagne et ma hutte, et de bouleverser mes deux terres couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les animer à la découverte des habitans de l'île.

C'était-là le sujet de mes réflexions pendant la nuit suivante, quand les frayeurs qui avaient saisi mon âme étaient encore dans toute leur force. C'est ainsi que la peur du danger est mille fois plus effrayante que le danger lui-même, quand on le considère de près; c'est ainsi que l'inquié-

tude que cause un mal éloigné, est souvent infiniment plus insupportable que le mal même. Ce qu'il y avait de plus affreux dans ma situation, c'est que je ne tirai aucun secours de la résignation qui m'avait été autrefois si familière. Je me considérai comme un autre Saül, qui se plaignait non-seulement de ce que les Philistins étaient sur *lui*, mais encore de ce que Dieu l'avait abandonné : je ne songeais point à me servir des véritables moyens de me tranquilliser, en criant à Dieu dans les inquiétudes, et en me reposant sur sa providence, comme j'avais fait autrefois. Si j'avais pris ce même parti, je me serais roidi avec plus de fermeté contre mes nouvelles appréhensions, et je m'en serais entièrement débarrassé avec une résolution plus grande.

Ce chaos de pensées me tint éveillé pendant toute la nuit ; mais à l'approche du jour je m'endormis : la fatigue de mon âme, et l'épuisement de mes esprits, me procurèrent un sommeil très-profond. Quand je me réveillai, je me trouvai beaucoup plus tranquille, et je commençai à raisonner sur mon état, d'une manière calme. Après un long plaidoyer avec moi-même, je conclus qu'une île si agréable, si fertile, si voisine du continent, ne devait pas être aussi abandonnée que je l'avais cru : qu'à la vérité il n'y avait point d'habitans fixes; mais qu'apparemment on y venait quelquefois avec des chaloupes, ou de propos dé-

libéré, ou amené par la force des vents contraires. De l'expérience de quinze années, dans lesquelles j'avais toujours vécu, sans appercevoir seulement l'ombre d'une créature humaine, je croyais pouvoir inférer que si de temps en temps les gens du continent étaient forcés d'y prendre terre, ils se rembarquaient dès qu'ils le pouvaient, puisque jusqu'ici ils n'avaient pas trouvé à propos de s'y établir. Je vis parfaitement bien que tout ce que j'avais à craindre, c'étaient ces descentes accidentelles, contre lesquelles la prudence voulait que je cherchasse une retraite sûre.

Je commençai alors à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant, et de lui avoir donné une sortie dans l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je résolus de me faire un second retranchement également en demi-cercle, à quelque distance de mon rempart, à la place même où, douze ans auparavant, j'avais planté une double rangée d'arbres. Je les avais mis si serrés, qu'il ne me fallait qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

Je me trouvais ainsi sous deux remparts : celui de dehors était fortifié de pièces de bois, de vieux cables, et de tout ce que j'avais jugé propre à le renforcer, et je le rendis épais de plus de dix pieds à force d'y apporter de la terre, et de lui donner de la consistance en marchant dessus. Je

pratiquai cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras, dans lesquelles je mis les cinq mousquets que j'avais tirés du vaisseau, comme j'ai dit auparavant, et je les plaçai en guise de canons sur des espèces d'affûts, de telle manière que je pouvais faire feu de toute mon artillerie en deux minutes : je me fatiguai pendant plusieurs mois à mettre ce retranchement dans sa perfection, et je n'eus point de repos avant de le voir fini.

Cet ouvrage étant achevé, je remplis un grand espace de terre, hors du rempart, de rejetons d'un bois semblable à de l'osier, propre à s'affermir et à croître en peu de temps. Je crois que j'en fichai dans la terre, en une seule année, plus de vingt mille, de manière que je laissai un vide assez grand entre ces bois et mon rempart, afin de pouvoir découvrir l'ennemi, et qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après, ils formaient déjà un bocage épais; et au bout de six ans, j'avais devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur et d'une si grande force, qu'elle était absolument impénétrable, et qu'âme qui vive ne se serait imaginé qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avais point laissé d'avenue à mon château, je me servais pour y entrer et pour en sortir de deux échelles; avec la première je montais jusqu'à un endroit du roc, où il y avait place

pour poser la seconde, et quand je les avais retirées l'une et l'autre, il n'aurait été possible à personne de venir à moi, sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, quand quelqu'un aurait eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se serait encore trouvé au-delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence humaine pouvait me suggérer; et l'on verra bientôt que ces précautions n'étaient pas absolument inutiles, quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me les inspirât.

Pendant ces occupations, je ne laissais pas d'avoir l'œil sur mes autres affaires, je m'intéressais surtout à mon petit troupeau de chèvres, qui commençait non-seulement à être d'une grande ressource pour moi, dans les occasions présentes, mais qui, pour l'avenir, me faisait espérer l'épargne de mon plomb, de ma poudre et de mes fatigues, que sans elles j'aurais dû employer à la chasse des chèvres sauvages. J'aurais été au désespoir de perdre un avantage si considérable, et d'être obligé de prendre la peine d'assembler et d'élever un nouveau troupeau.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'insulte. Le premier était de creuser une autre caverne sous terre, et de les y faire entrer toutes les nuits, et

le second, de faire deux ou trois autres petits enclos, éloignés les uns des autres, et les plus cachés qu'il fût possible, dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chèvres, afin que si quelque désastre arrivait au troupeau en général, je me trouvasse en état de le remettre sur pied en peu de temps, et avec peu de peine : quoique ce dernier parti fût d'une exécution longue et pénible, il me parut le plus raisonnable.

Pour réaliser ce dessein, je me mis à parcourir tous les recoins de l'île, et je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitais. C'était une pièce de terre unie, au beau milieu des bois les plus épais, où, comme j'ai dit, j'avais failli à me perdre un jour, en revenant de la partie orientale de l'île. Elle offrait une espèce de parc, dont la nature avait déjà fait presque tous les frais, et qui, par conséquent, n'exigeait pas un travail si rude que celui que j'avais employé à mes autres enclos.

Je mis aussitôt la main à l'œuvre, et dans moins d'un mois j'avais si bien aidé la nature, que mes chèvres, qui étaient déjà passablement bien apprivoisées, pouvaient être en sûreté dans cet asile ; j'y conduisis d'abord deux femelles et deux mâles, après quoi je me mis à perfectionner mon ouvrage à loisir.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail, et il y avait déjà deux ans que je vivais

dans ces transes mortelles, qui répandaient une grande amertume sur ma vie, comme le croiront sans peine tous ceux qui savent ce que c'est que d'être engagé perpétuellement dans les piéges d'une terreur panique. Je dois remarquer ici avec douleur que les troubles de mon esprit dérangeaient extrêmement ma piété; car la crainte de tomber entre les mains des anthropophages, occupait tellement mon imagination, que je me trouvais rarement en état de m'adresser à mon créateur avec ce calme et cette résignation dont je jouissais autrefois habituellement. Je ne priais Dieu qu'avec l'accablement d'un homme environné de dangers, et qui doit s'attendre chaque jour à être mis en pièces, et mangé avant la fin de la nuit, et ma propre expérience m'oblige d'avouer qu'un cœur rempli de tranquillité, d'amour et de reconnaissance pour son créateur, est beaucoup plus propre à cet exercice de piété qu'une âme saisie et troublée par de continuelles appréhensions. A mon avis, le dérangement d'esprit, causé par la crainte d'un malheur prochain, nous rend aussi incapables de former une bonne prière, qu'une maladie qui nous étend sur le lit de mort, nous dispose à une véritable repentance.

La prière est un acte de l'esprit, et un esprit malade doit avoir bien de la peine à s'en acquitter comme il faut.

Après avoir mis en sûreté, de cette manière,

une partie de ma provision vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un second lieu propre à recevoir un pareil dépôt; un jour, m'avançant davantage vers la pointe occidentale de l'île, ce que je n'avais encore fait, je crus apercevoir, d'une hauteur où j'étais, une chaloupe bien avant dans la mer; j'avais trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avais sauvés du vaisseau, mais par malheur je n'en avais pas alors sur moi, et je ne pus pas distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de les y fixer. Ainsi, je restai dans l'incertitude si c'était une chaloupe ou non, et cela me fit prendre la résolution de ne plus sortir jamais sans une de mes lunettes.

Etant descendu de la colline, et me trouvant dans un endroit où je n'avais encore jamais été, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme n'était pas une chose fort rare, dans mon île, et que, si une providence particulière ne m'avait pas jeté du côté où les sauvages ne venaient jamais, j'aurais su qu'il était très-ordinaire aux *canots* du continent de chercher une rade dans cette île, quand ils se trouvaient, par hasard, trop avant dans la haute mer. J'aurais appris encore que, après quelque combat entre les canots de différentes peuplades, les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur mon rivage, pour les tuer et pour les manger en vrais cannibales qu'ils étaient.

Ce qui m'instruisit de ce que je viens de dire était un spectacle, qui s'offrit alors à moi sur le rivage du côté du sud-ouest, spectacle qui me remplit d'étonnement et d'horreur; j'aperçus la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds, et d'autres ossemens humains; je remarquai, près de là, les restes d'un feu, et un banc creusé dans la terre, en forme de cercle, où sans doute ces abominables sauvages s'étaient placés pour faire leur épouvantable festin.

Cette cruelle vue suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers; toutes mes appréhensions étaient étouffées par les impressions que me donnait cette brutalité infernale. J'en avais entendu parler souvent, et cependant la vue ne m'en choqua pas moins que si la chose ne m'était jamais entrée dans l'imagination; je détournai mes yeux de ces horreurs, je sentis de cruelles pensées, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé par un vomissement très-violent; quoique revenu à moi-même, je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit, et je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je me fus éloigné de cet horrible lieu, je m'arrêtai tout court, comme un homme frappé de la foudre; en reprenant mes sens j'élevai mes yeux au ciel, et le cœur attendri, les yeux pleins de larmes, je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde éloignée

d'un si abominable peuple ; je le remerciai de ce que dans ma condition que j'avais trouvée si misérable, il m'avait donné tant de différentes consolations, surtout celle de le connaître, et d'avoir lieu d'espérer en ses bontés ; félicité qui contrebalançait abondamment toute la misère que j'avais soufferte, et que je pouvais souffrir encore.

L'âme pleine de ces sentimens de reconnaissance, je revins chez moi plus tranquille que je ne l'avais jamais encore été, parce que je remarquais que ces misérables n'abordaient jamais l'île dans le dessein d'y faire quelque butin, n'ayant pas besoin d'y rien chercher, ou ne s'attendant pas apparemment d'y trouver grand chose, pensée dans laquelle ils étaient peut-être confirmés par les courses qu'ils pouvaient avoir faites dans les forêts.

J'avais déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, et je pouvais espérer d'en passer encore autant avec le même bonheur, pour peu que je ne me découvrisse pas moi-même, ce qui n'était nullement mon dessein, à moins que de trouver l'occasion de faire connaissance avec une meilleure espèce d'hommes que des cannibales.

Cependant, l'horreur qui me resta de leur brutale coutume, me jeta dans une espèce de mélancolie qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes *propres domaines*, j'entends par là *mon château, ma maison de campagne, et mon nouvel enclos dans les bois ;* je n'allais dans ce dernier lieu,

qui était la demeure de mes chèvres, que quand il le fallait absolument; car la nature m'inspirait une si grande aversion pour ces abominables sauvages, que j'avais aussi peur de les voir que de voir le diable en propre personne. Je n'avais garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, et je résolus plutôt d'en construire une autre; car de faire le tour de l'île avec la vieille, afin de l'approcher de mon habitation, il n'y fallait pas songer; puisque c'était le vrai moyen de les rencontrer en mer, et de tomber entre leurs mains.

Enfin, le temps et la certitude où j'étais que je ne courais aucun risque d'être découvert me remirent peu à peu dans ma manière de vivre ordinaire, excepté que j'avais l'œil plus au guet qu'auparavant, et que je ne tirais plus mon fusil, de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard ils se trouvaient dans l'île. C'était par conséquent un grand bonheur pour moi, de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées, et de n'être pas contraint d'aller à la chasse des sauvages. Si j'en attrapais quelques-unes de temps à autre, ce n'était que par le moyen de piéges et de trapes. Je ne sortais pourtant jamais sans mon mousquet, et comme j'avais sauvé trois pistolets du vaisseau, j'en avais toujours deux pour le moins, que je portais à ma ceinture de peau de chèvre. J'y ajoutai un de mes grands coutelas que je m'étais mis à fourbir, et pour lequel j'avais fait un porte-épée

de la même étoffe. On croira facilement que dans mes sorties j'avais l'air formidable, si l'on ajoute à la description que j'ai faite auparavant de ma figure, les deux pistolets, et ce large sabre qui pendait à mon côté, sans fourreau.

Ces précautions nécessaires étaient la seule chose qui m'inquiétait en quelque sorte, et considérant ma condition d'un œil tranquille, je commençai à la trouver très-supportable en comparaison de bien d'autres; en réfléchissant là-dessus, je vis qu'il y aurait peu de murmures parmi les hommes, dans quelque état qu'ils pussent se trouver, s'ils se portaient à la reconnaissance par la considération d'un état plus déplorable, plutôt que de nourrir leurs plaintes, en portant leurs yeux sur ceux qui sont plus heureux.

Quoique peu de choses me manquassent, je remarquai pourtant avec chagrin que mes frayeurs, et les soins que j'avais eu de ma conservation, avaient émoussé ma subtilité ordinaire dans la recherche de mes commodités; ces craintes m'avaient fait négliger entre autres choses une heureuse idée, qui m'avait occupé autrefois, savoir, de sécher une partie de mon grain, et de le rendre propre à faire de la bière.

Ce projet me paraissait fort bizarre à moi-même, à cause d'un grand nombre de moyens qui me manquaient: pour parvenir à mon but, je ne possédais point de tonneaux pour conserver ma bière, et

comme je l'ai déjà observé, j'avais autrefois employé le travail de plusieurs mois pour en construire, sans pouvoir en venir à bout; d'ailleurs, j'étais dépourvu de houblon, pour la rendre de garde, de levure pour la faire fermenter, et de chaudière pour la faire bouillir; nonobstant tous ces inconvéniens, je suis persuadé que sans les appréhensions que m'avaient causées les sauvages, je l'aurais entrepris, et peut-être avec succès, puisque rarement j'abandonnais un dessein quand il m'était une fois bien entré dans la tête, et que j'avais commencé à y mettre la main.

Mais à présent mon esprit inventif s'était tourné d'un tout autre côté, et je ne faisais que songer nuit et jour aux moyens de détruire quelques-uns de ces monstres, au milieu de leurs divertissemens sanguinaires, et de sauver leurs victimes, s'il était possible : je remplirais un volume plus gros que celui-ci de toutes les pensées qui roulaient dans mon imagination, sur la manière de tuer une troupe de ces sauvages, ou du moins de leur donner une alarme assez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île; mais tout n'aboutissait à rien : mon unique ressource était en moi-même; et que pouvait faire un seul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javelots, de dards et de flèches, dont les coups étaient aussi sûrs que ceux de mes armes à feu?

Quelquefois je songeais à creuser une mine sous

l'endroit où ils faisaient leur feu, et à y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui, s'allumant dès que le brasier y pénétrerait, ferait sauter en l'air tout ce qui se trouverait aux environs. Mais j'étais fâché de perdre tout d'un coup tant de poudre de ma provision, qui ne consistait plus que dans un seul baril; de plus, je ne pouvais avoir aucune certitude du bon effet de ma mine, qui peut-être n'aurait fait que leur griller les oreilles, sans leur donner assez de frayeur pour abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entreprise, et je me proposai plutôt de me mettre en embuscade dans un lieu convenable, avec mes trois fusils chargés à double charge, et de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire, bien certain d'en tuer ou d'en blesser du moins deux ou trois chaque coup, et de venir facilement à bout du reste, fussent-ils une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit favorable à mon embuscade, et je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin, avec lequel je commençais à me familiariser, surtout dans le temps que mon esprit était plein d'idées de vengeance et de carnage; car je n'étais que plus animé à l'exécution de mon dessein par les marques de la barbarie de ces cruels anthropophages.

A la fin je trouvai une place commode, sur un

des côtés de la colline, où je pouvais attendre en sûreté l'arrivée de leurs barques, et de laquelle, pendant qu'ils débarqueraient, je pouvais me glisser dans le plus épais du bois; j'y avais découvert un arbre assez creux pour me cacher entièrement; de là je pouvais épier tous leurs mouvemens, et viser sur eux, quand ils se trouveraient si serrés autour de leur épouvantable festin, qu'il serait presque impossible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat du premier coup.

Satisfait de ma rencontre, et résolu d'exécuter mon entreprise tout de bon, je préparai deux mousquets et mon fusil de chasse; je chargeai chacun des premiers de ferraille, et de quatre ou cinq balles de pistolet, et l'autre, d'une poignée de la plus grosse dragée; je laissai couler aussi quatre balles sur chaque pistolet, et dans cette position, fourni de munition pour une seconde et troisième décharge, je me préparai au combat.

Dans cette résolution, je ne manquai pas de me trouver tous les matins au haut de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette manière, sans faire la moindre découverte, et sans voir la moindre barque, non-seulement auprès du rivage, mais même dans tout l'Océan, autant du moins que ma vue, aidée par mes lunettes, pouvait s'étendre.

Pendant tout ce temps-là mon projet subsistait

dans toute sa vigueur, et je continuai à être dans toute la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces sauvages, pour un crime dans lequel je n'étais intéressé que par la chaleur d'un faux zèle animé par la coutume inhumaine de ces barbares. Il ne me venait pas seulement à l'esprit que la providence, dans sa direction infiniment sage de ce monde, avait souffert que ces pauvres gens n'eussent pas d'autre guide, pour leur conduite, que leurs propres passions corrompues, et que, par une tradition malheureuse, ils s'étaient familiarisés avec une horrible coutume, où rien n'aurait pu les porter que la corruption humaine, abandonnée du ciel et soutenue par des instigations infernales.

A la fin, la fatigue de tenter si long-temps en vain la même entreprise, me fit raisonner avec justesse sur l'action que j'allais commettre; quelle autorité, dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge et bourreau sur ces gens, à qui, depuis plusieurs siècles, le ciel a permis d'être les exécuteurs de sa justice les uns contre les autres? quel droit ai-je de venger le sang qu'ils répandent tour à tour? comment sais-je ce que la Divinité elle-même juge de cette action, qui me paraît si criminelle? du moins est-il certain que ces peuples, en la commettant, ne pèchent point contre les lumières de leurs consciences, et qu'ils sont fort éloignés de la regarder comme un crime, ils n'ont

pas la plus légère intention de braver la justice divine, comme nous faisons nous autres dans la plupart de nos péchés; ils ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier, et de le manger, que nous de tuer un bœuf, ou de manger un mouton.

Il suivait de là que mon entreprise n'était rien moins que légitime, et que ces sauvages ne devaient pas plus être regardés comme des meurtriers, que les chrétiens, qui, dans un combat, font passer sans quartier au fil de l'épée des troupes entières de leurs ennemis, quoiqu'ils aient mis bas les armes.

Enfin, supposé que rien ne soit plus criminel que la brutalité de ces peuples, ce n'était pas mon affaire; ils ne m'avaient jamais offensé personnellement: et ce que j'entreprenais, ne pouvait être excusé que par la nécessité de me défendre moi-même contre leurs attaques, desquelles je n'avais rien à craindre, ces gens ne me connaissant seulement pas, bien loin de former des desseins contre ma vie: en former contre la leur, c'était justifier la barbarie par laquelle les Espagnols avaient détruit des millions d'Américains, qui, quoique barbares et idolâtres, coupables de garder un culte exigeant les cérémonies les plus horribles, comme celle, par exemple, d'immoler des hommes à leurs idoles, étaient pourtant un peuple fort innocent par rapport à leurs bourreaux.

Aussi est-il très-certain que les Espagnols eux-mêmes s'accordèrent avec tous les autres chrétiens à parler de cette destruction, comme d'un carnage abominable, qu'il n'est pas possible de justifier, ni devant Dieu, ni devant les hommes. Le nom même d'*Espagnol* est devenu terrible à tous les peuples, comme si le royaume d'Espagne produisait une race particulière d'hommes, dépourvus de ces principes de tendresse et de pitié, qui forment le caractère d'une âme généreuse.

Ces considérations calmèrent ma fureur, et peu à peu je renonçai aux mesures que j'avais prises, en concluant qu'elles étaient injustes, et qu'il fallait attendre à les exécuter jusqu'à ce que les sauvages eussent commencé les hostilités.

Je repris cette résolution, d'autant plus volontiers, que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendait absolument à ma ruine : car c'était assez qu'un seul sauvage de toute une troupe, échappé à mes mains, pût donner de mes nouvelles à tout un peuple, pour l'attirer dans l'île à venger la mort de leurs compatriotes; et je pouvais fort bien me passer d'une pareille visite.

Je conclus donc que la raison et la politique devaient me détourner également de me mêler des actions des sauvages, et que mon unique affaire était de me tenir à l'écart, et de ne pas faire soupçonner, par la moindre marque, qu'il y eût des êtres raisonnables dans l'île.

Cette prudence était soutenue par la religion, qui me défendait de tremper mes mains dans le sang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi : car pour les crimes que l'habitude avait rendus communs à tous ces peuples, je devais les abandonner à la justice de Dieu, qui est le roi des nations, et qui sait punir les crimes des nations entières par des punitions nationales.

Je trouvais tant d'évidence dans toutes ces différentes réflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action que la raison me dépeignait comme aussi noire qu'un meurtre volontaire, et je rendis grâces à Dieu, à genoux, d'avoir délivré mes mains du sang innocent, en le suppliant de me sauver, par sa providence, de celles des barbares, et de m'empêcher de rien attenter contre eux, sinon dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière, si éloigné de chercher le moyen d'attaquer les sauvages, que je ne daignai pas une seule fois monter sur la colline, pour examiner s'ils avaient débarqué ou non, craignant toujours d'être tenté, par quelque occasion avantageuse, de renouveler mes desseins contre eux. Je ne fis qu'éloigner de là mon canot, et le conduire du côté oriental de l'île, où je le plaçai dans une cavité, que je trouvai sous des rochers élevés, et que les courans rendaient impraticable à ceux des sauvages.

Je vécus depuis ce temps-là plus retiré que jamais, en ne sortant que pour m'acquitter de mes devoirs ordinaires; savoir, pour traire mes chèvres, et pour nourrir le petit troupeau que j'avais caché dans le bois, qui, étant tout à fait de l'autre côté de l'île, se trouvait entièrement hors d'insulte; car, selon toutes les apparences, les cannibales n'étaient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage; et ils y avaient été souvent, aussi bien avant que j'eusse pris toutes mes précautions, qu'après. Quand j'y pensais, je réfléchissais avec horreur sur la situation où j'aurais été si je les eusse rencontrés autrefois, quand nu et désarmé, je n'avais pour ma défense qu'un seul fusil chargé de dragées. Je parcourais sans cesse, dans ce temps-là, toute mon île; et quelle aurait été ma frayeur, si, au lieu de voir un seul vestige, j'eusse trouvé une vingtaine de sauvages, qui n'auraient pas manqué de me donner la chasse, et de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course?

Je frissonnais, en songeant qu'il n'y aurait eu aucune ressource pour moi, dans cette occasion, et que même je n'aurais pas eu la présence d'esprit nécessaire pour m'aider des moyens qui auraient pu être en mon pouvoir; moyens bien inférieurs à ceux que mes précautions m'avaient fournis à la fin. Ces idées me jetaient souvent dans un profond abattement, bientôt suivi néanmoins de

sentimens de reconnaissance envers Dieu, qui m'avait délivré de tant de dangers inconnus, et de tant de malheurs, dont j'aurais été incapable de me sauver, ne soupçonnant pas même leur possibilité.

Tout ceci renouvela dans mon esprit une réflexion que j'avais souvent faite, quand je commençai à remarquer les bénignes dispositions du ciel à l'égard des dangers qui nous environnent dans cette vie. Combien de fois en sommes-nous délivrés, comme par miracle, sans le savoir! Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'en hésitant si nous irons par un chemin ou par un autre, un motif secret nous détermine vers une autre route que celle où nous portaient notre dessein, notre inclination et nos affaires! Nous ignorons quel pouvoir nous dirige de cette manière; mais nous découvrons ensuite que, si nous avions pris le chemin où notre intérêt apparent semblait nous appeler, c'eût été prendre celui de notre perte.

Après plusieurs expériences de cette vérité, je me suis fait une règle de suivre constamment les ordres de ce pouvoir inconnu, sans en avoir d'autre raison que l'impression même que je sens alors dans mon âme. Je pourrais donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie, exemples tirés surtout des dernières années de mon séjour dans cette île; j'y aurais plus réfléchi, si je les avais contemplés de

l'œil dont je les regarde à présent : mais il n'est jamais trop tard pour devenir sage, et je ne puis qu'avertir tout homme capable de prudence, dont la vie est sujette à des accidens extraordinaires, de ne pas négliger de pareils avertissemens secrets de la providence. Pour moi je les regarde comme une preuve certaine du commerce et de la communication secrète des esprits purs avec ceux qui sont unis à des corps; preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer, par plusieurs exemples, dans le récit du reste de mes aventures dans cette solitude.

Le lecteur ne trouvera pas étrange si je confesse que les inquiétudes et les dangers, dans lesquels je passai ma vie, m'avaient détourné entièrement du soin de mes commodités, et que je songeais plus à vivre, qu'à vivre agréablement. Je ne me souciais plus de mettre quelque part un clou, ou d'affermir un morceau de bois, de crainte de faire du bruit; beaucoup moins, avais-je le cœur de tirer un coup de fusil, et ce fut avec toute l'inquiétude possible que je me hasardai à allumer du feu, dont la fumée, visible à une grande distance, aurait pu aisément me trahir. Pour cette raison, je transportai les choses qui demandaient l'emploi du feu du côté de mon appartement, dans le bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées et venues, et avec tout le ravissement imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont je suis

sûr que jamais sauvage n'avait vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y pénétrer; ce que peu d'hommes eussent osé hasarder, à moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était derrière un grand rocher, et je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la providence, en coupant quelques grosses branches d'arbre pour les brûler et pour en conserver le charbon: moyen dont je m'étais avisé pour éviter de faire de la fumée en cuisant mon pain, et en préparant mes autres mets.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture, derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étais entré, après que, portant mes regards plus loin, dans cet antre obscur, j'y eus aperçu deux grands yeux brillans comme deux étoiles, sans savoir si c'étaient les yeux d'un homme ou d'un démon.

Au bout de quelques momens de délibération, je revins à moi, et je me reprochai la faiblesse de craindre le diable, moi qui avais vécu depuis vingt ans dans ce désert, et qui avais l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvait y avoir de plus affreux dans la caverne. Là-dessus, je re-

pris courage, et me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre d'une manière brusque; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla, par un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées, et d'un autre soupir encore plus terrible. Une sueur froide couvrit tout mon corps, et si j'avais eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se dresser, l'auraient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte, par la pensée que la puissance divine, présente ici, comme ailleurs, était capable de me protéger contre les plus grands périls; et avançant avec intrépidité, je découvris un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, couché à terre, et prêt à mourir de vieillesse.

Je le poussai un peu, pour essayer, si je pourrais le faire sortir de là, et il fit quelques efforts pour se lever, sans pouvoir y réussir. Je m'en mettais peu en peine, persuadé que tant qu'il serait en vie il ferait la même peur à quelque sauvage, s'il était assez hardi pour se fourrer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé alors, je portai mes yeux de tous côtés, et je trouvai la caverne assez étroite et sans figure régulière, puisque la nature seule y avait travaillé sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse, qu'il était

impossible d'y entrer autrement qu'à quatre pieds ce que je différai de faire jusqu'à ce que je pusse tenter l'aventure muni de chandelle et d'un fusil à faire du feu. J'y revins le jour d'après avec une provision de six grosses chandelles, que j'avais faites de graisse de chèvre ; et après avoir rampé par cette ouverture étroite l'espace de dix aunes, je me vis beaucoup plus au large. Je me trouvai sous une voûte, élevée à peu près de la hauteur de vingt pieds, et je puis protester que dans toute l'île il n'y avait rien de si beau et de si digne d'être visité que ce souterrain ; la lumière des deux chandelles que j'avais allumées, était réfléchie de plus de cent mille manières, par les parois de la grotte. Je ne saurais dire ce qui leur donnait cet éclat ; était-ce des diamans, d'autres pierres précieuses, ou bien de l'or? le dernier me paraît le plus vraisemblable.

En un mot, c'était la plus charmante grotte qu'on puisse imaginer, quoique parfaitement obscure; le fond en était uni et sec, couvert d'un gravier fin et délié; on n'y voyait aucune trace d'animaux venimeux, aucune vapeur ne s'y faisait sentir, aucune humidité ne se manifestait sur les murailles.

Le seul désagrément, c'était la difficulté de l'entrée; mais ce désagrément même en faisait la sûreté. J'étais charmé de ma découverte, et je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont

la conservation m'inquiétait le plus, surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre, que j'avais sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avait pénétré de tous côtés, à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, et que la poudre mouillée avait formé une espèce de croûte qui avait conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque ; de cette manière, il me restait au centre du baril environ 60 livres de bonne poudre à canon, que je portai toute dans ma grotte, avec tout le plomb que j'avais encore, et je n'en gardai, dans mon château, que ce qui m'était nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation, je me comparais aux géans de l'antiquité qui habitaient des antres inaccessibles, persuadé que lorsque les sauvages me donneraient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'atteindraient pas, ou du moins n'oseraient m'attaquer de vive force dans ma nouvelle grotte.

Le vieux bouc mourut le jour d'après ma découverte, à l'entrée de ma caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer, que de m'efforcer d'en tirer le cadavre dehors.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre, que sans la crainte des sauvages,

j'aurais été content d'y passer le reste de mes jours, et de mourir dans la grotte où j'avais donné la sépulture au pauvre animal. Je m'étais même ménagé de quoi m'amuser et me divertir, ressource qui m'avait manquée autrefois : j'avais enseigné à parler à mon perroquet, comme je l'ai dit auparavant; et il s'en acquittait si bien, que sa conversation a été un grand agrément pour moi, pendant vingt-six ans que nous avons vécu ensemble. On débite dans le Brésil, que ces animaux vivent un siècle entier; il vit donc peut-être encore, et il appelle, selon sa coutume, le *pauvre Robinson Crusoé.* Certainement, si quelque Anglais avait eu le malheur d'aborder dans cette île, et l'entendait causer, il le prendrait pour le diable. Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon, pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes chats, ils s'étaient tellement multipliés, comme j'ai déjà dit, que de peur qu'ils ne me dévorassent, avec tout ce que je possédais, j'avais été obligé d'en tuer plusieurs à coups de fusils; mais je me mis en repos de ce côté là, dès que j'eus forcé les vieux à déserter faute d'alimens, et à se jeter dans les bois avec toute leur race : je n'en avais gardé, auprès de moi, que deux ou trois favoris, dont j'avais grand soin de noyer les petits dès qu'ils venaient au monde. Le reste de mon domestique consistait en deux chevreaux, que j'avais accoutumés à manger dans ma main, et deux

autres perroquets, qui jasaient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoé*, mais qui étaient fort éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel aussi j'avais pris beaucoup de peine. Je possédais encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorais les noms ; je les avais attrapés sur le rivage, et leur avais coupé les ailes ; ils habitaient et pondaient dans le jeune bois, planté de mes propres mains, devant le retranchement de mon château, et ils contribuaient beaucoup à mon divertissement. J'étais content, encore un coup, pourvu que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le ciel en avait ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire, d'en tirer la réflexion suivante : combien de fois n'arrive-t-il pas dans le cours de notre vie, que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, et qui nous paraît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit, pour ainsi dire, la porte de notre délivrance et l'unique moyen de finir nos malheurs ? Cette vérité a été surtout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire dans cette île, comme le lecteur le verra bientôt.

C'était au mois de décembre, temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeait à passer presque les jours entiers à la campagne, que sortant du matin, un peu avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi. Elle ne s'offrait pas du

côté où j'avais observé que les sauvages abordaient d'ordinaire; je vis avec la plus vive douleur que c'était du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avais beaucoup de peine à me croire en sûreté, parce que mon grain, à moitié coupé, pouvait découvrir aux sauvages que l'île était habitée, et les porter à me chercher partout, jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette appréhension, je retournai vers mon habitation, et ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défense; je chargeai tous mes pistolets, aussi bien que l'artillerie que j'avais placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir, sans oublier d'implorer la protection divine; et dans cette posture j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors.

Mais n'ayant personne pour aller à la découverte, et incapable de soutenir plus long-temps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher, par le moyen de mes deux échelles, et à me mettre ventre à terre; je me servis de ma lunette d'approche pour reconnaître l'état des choses. Je vis d'abord neuf sauvages, assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car il faisait une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelque mets de chair humaine, destinée pour leurs horribles festins.

Ils avaient avec eux deux canots, qu'ils avaient tirés sur le rivage; et comme c'était alors le temps du flux, ils paraissaient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma mon inquiétude : en effet, je conclus de là qu'ils venaient et s'en retournaient toujours de la même manière, et que je pouvais battre la campagne sans danger durant le flux, pourvu que je n'eusse pas été découvert auparavant sur le rivage. Observation qui me fit continuer ma moisson, dans la suite, avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avais conjecturé; dès que la marée commença à porter du côté de l'occident, je les vis se jeter dans leurs barques, et faire force de rames; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'après s'être divertis auparavant par des danses, comme je remarquai par leurs postures et par leurs gesticulations. Quelque forte que fût mon attention à les examiner, ils m'avaient paru absolument nus; mais il me fut impossible de distinguer leur sexe.

Aussitôt que je les vis embarqués, je sortis avec deux fusils sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture, et mon large sabre à mon côté, et avec tout l'empressement possible, je gagnai la colline d'où j'avais vu, pour la première fois, les marques des festins horribles de ces cannibales, et là je m'aperçus qu'il y avait eu de ce côté trois autres canots, qui étaient tous en mer aussi bien que les autres, pour regagner leur continent.

Descendu sur le rivage, je vis de nouveau les horribles traces de leur brutale coutume, et j'en conçus tant d'indignation, que je résolus aussi de nouveau de tomber sur la première troupe que je rencontrerais, quelque nombreuse qu'elle pût être.

Les visites qu'ils faisaient dans l'île devaient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois avant que j'en revisse le moindre vestige. Je vivais pourtant, pendant ce temps, dans les plus cruelles appréhensions, dont je ne voyais aucun moyen de me délivrer.

J'étais néanmoins toujours dans mon humeur meurtrière, et j'employais presque toutes les heures du jour, dont j'aurais pu faire un meilleur usage, à dresser le plan d'attaque, pour la première fois que j'en aurais l'occasion, surtout si leurs forces étaient divisées comme la dernière. Je ne considérais pas seulement qu'en tuant tantôt quelques gens de leurs partis, tantôt quelques autres, ce serait toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrais un plus grand meurtrier que ceux-là même dont je voulais punir la barbarie.

Mes inquiétudes renouvelées par cette dernière rencontre, répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie : quand je me hasardais à sortir de ma retraite, c'était avec toute la précaution possible, et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets dont j'étais environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, et d'être

dispensé de faire feu sur les chèvres sauvages! Il est vrai que le bruit aurait pu mettre en fuite un petit nombre d'Indiens effrayés; mais je devais être convaincu qu'ils reviendraient avec plusieurs centaines de canots, et je savais ce que j'avais alors à craindre de leur inhumanité. Cependant je fus assez heureux pour n'en voir plus jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, dans lequel j'eus avec eux une rencontre très-surprenante, que je rapporterai dans son lieu.

Durant ces quinze mois, je passais les jours dans des pensées inquiètes, et les nuits j'avais des songes effrayans, qui me réveillaient en sursaut; je rêvais que je tuais des sauvages, et que je pesais les raisons qui m'autorisaient à ce carnage.

C'était à peu près le milieu du mois de mai (selon le poteau où je marquais chaque jour, et qui me servait de calendrier), il s'éleva une tempête terrible, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable, et dans le temps que j'étais occupé à lire dans la bible, et à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture, je fus surpris d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise était bien différente de toutes celles qui m'avaient saisi jusqu'alors; je me levai avec tout l'empressement possible, et en un instant je parvins au haut du rocher, par le moyen de mes échelles. Dans le moment une lumière me

prépara à entendre un second coup de canon, qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devait venir de ce côté de la mer où j'avais été emporté dans ma chaloupe par les courans.

Je jugeai d'abord que ce devait être quelque vaisseau en péril, qui, par ses signaux, demandait du secours à quelque autre bâtiment, qui allait avec lui de conserve. Je songeai, d'après cette circonstance, que si j'étais incapable de lui donner du secours, il m'en pouvait donner peut-être à moi, et dans cette vue je ramassai tout le bois sec qui était aux environs, j'en fis un feu au haut de la colline, et quoique le vent fût violent, il ne laissa pas de s'enflammer à merveille, et j'étais sûr qu'il devait être aperçu par ceux du vaisseau, si mes conjectures là-dessus étaient justes. Ils le virent sans doute : car à peine mon feu était-il dans toute sa force, que j'entendis un troisième coup de canon, suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon feu toute la nuit, et, quand il fit jour et que l'air se fût éclairci, je vis quelque chose à une grande distance à l'est de l'île, sans pouvoir le distinguer même avec mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment, pendant tout le jour, et, comme je voyais l'objet dans le même lieu, je crus que c'était un vaisseau à l'ancre. Ayant grande envie de satisfaire pleinement ma curio-

sité là-dessus, je pris mon fusil, et je m'avançai à grands pas du côté de la partie méridionale de l'île, où les courans m'avaient porté autrefois au pied de quelques rochers : je montai sur le plus haut de tous, et le temps étant alors serein, je vis, à mon grand regret, le corps du vaisseau, qui s'était brisé dans la nuit sur des rocs cachés que j'avais trouvés quand je me mis en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence de la marée, faisaient une espèce de contre-marée, par laquelle j'avais été délivré du plus grand danger que j'eusse couru de ma vie.

C'est ainsi que ce qui sauve l'un perd l'autre; car il semble que ces gens n'ayant aucune connaissance de ces rochers, entièrement cachés sous l'eau, y avaient été portés pendant la nuit, par un vent qui était tantôt est, et tantôt est-nord-est. S'ils avaient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auraient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe; mais les coups de canon qu'ils avaient tirés en voyant mon feu, firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination : tantôt je croyais qu'apercevant cette lumière, ils s'étaient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage; mais que les flots extrêmement agités, les avaient emportés; tantôt je m'imaginais qu'ils avaient commencé par perdre leur chaloupe; ce qui arrive souvent quand les vagues, entrant dans le vaisseau, forcent

les matelots à mettre la chaloupe en pièces, ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvais vraisemblable que les vaisseaux, qui allaient avec celui-ci de conserve, avertis par ces signaux, en avaient sauvé l'équipage. Dans d'autres momens je pensais qu'ils étaient entrés dans la chaloupe tous ensemble, et que les courans les avaient emportés dans le vaste Océan, où il n'y avait point de salut à attendre pour eux, et où ils mourraient peut-être de faim, à moins que de se manger les uns les autres.

Tout cela n'était que conjecture, et dans l'état où je me trouvais, je ne pouvais que jeter un œil pitoyable sur la misère de ces pauvres gens, dont je tirai, par rapport à moi, cet avantage, que j'en devins de plus en plus reconnaissant envers Dieu, qui m'avait donné tant de consolations dans ma situation déplorable, et qui, des deux équipages perdus sur ces côtes, avait trouvé bon de sauver ma vie seule. J'appris par-là à remarquer de nouveau qu'il n'y a pas d'état si bas, point de misère si grande, où l'on ne trouve quelque sujet de reconnaissance en voyant, au-dessous de soi, des situations encore plus déplorables.

Telle était la condition de ce malheureux équipage, dont la conservation me semblait hors de toute vraisemblance, à moins qu'il ne fût sauvé par quelque autre bâtiment. Mais ce n'était-là tout au plus qu'une possibilité destituée, par rapport à moi, de toute certitude.

Je ne trouve point de paroles assez énergiques pour exprimer le désir que j'avais d'en voir au moins un seul homme sauvé, afin de trouver un compagnon unique, du commerce duquel je pusse jouir dans ma solitude ; je n'avais jamais tant langui après la société des hommes, ni senti si vivement le malheur d'en être privé.

Il y a, dans nos passions, certaines sources secrètes qui, vivifiées, pour ainsi dire, par des objets absens réellement, mais présens à l'imagination, se portent vers cet objet avec tant de force, que l'absence en devient la chose du monde la plus insupportable.

Mes souhaits pour la conservation d'un seul de ces hommes, étaient de cette nature. Je répétai mille fois de suite : Plût à Dieu qu'un seul fût échappé ! et, en prononçant ces mots, mes affections étaient si vives, que mes mains se joignaient avec une force terrible ; mes dents se serraient tellement dans ma bouche, que je fus un temps considérable avant de pouvoir les séparer.

Que les naturalistes expliquent de pareils phénomènes ; pour moi je me contente d'exposer le fait dont j'ai été surpris moi-même, et qui était sans doute causé par les fortes idées qui représentaient à mon imagination, comme réelle et présente, la consolation que j'aurais tirée du commerce de quelque chrétien.

Mais ce n'était pas là le sort de ces malheureux

ni le mien, car jusqu'à la dernière année de mon séjour dans cette île, j'ai ignoré si quelqu'un s'était sauvé de ce naufrage. Quelques jours après, j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un mousse noyé. Il avait pour habillement une veste de matelot, une mauvaise paire de culottes et une chemise de toile blanche, de manière qu'il m'était impossible de deviner de quelle nation il pouvait être : tout ce qui se trouva dans ses poches consistait en deux pièces de huit, et une pipe à tabac, infiniment plus précieuse pour moi que l'argent.

La mer était cependant devenue calme, et j'avais grande envie de visiter le vaisseau, moins dans l'espérance d'y trouver quelque chose d'utile, que pour voir s'il n'y avait pas quelque créature vivante dont je pusse sauver la vie, et rendre par-là la mienne beaucoup plus agréable.

Cette pensée faisait de si fortes impressions sur moi, que je n'avais de repos ni jour ni nuit que mon dessein ne fût exécuté; je ne doutais point qu'elle ne me vînt du ciel, et que ce ne fût m'opposer à mon propre bonheur que de ne pas y obéir.

Dans cette persuasion, je préparai tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de ma liqueur forte, dont j'étais encore suffisamment pourvu, et un panier plein de raisins secs. Chargé

de ces provisions, je descendis vers ma chaloupe, je la nétoyai, la mis à flot, et y portai toute ma cargaison ; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'était nécessaire ; savoir, du riz, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage, et un pot de lait de chèvre. Mon petit bâtiment ainsi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, et rasant le rivage je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est, d'où il fallait entrer dans l'Océan, si j'étais assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les courans, qui avaient autrefois failli à me perdre, et ce souvenir ne pouvait que me décourager, car, si j'avais le malheur d'y donner, ils m'emporteraient certainement bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île ; et si un vent un peu gaillard se levait, c'était fait de moi.

J'en étais effrayé au point que je commençai à abandonner ma résolution, et ayant tiré ma chaloupe dans une petite sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre, flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage ; j'y restai aussi long-temps que je vis que la marée changeait, et que le flux commençait à venir, ce qui rendait mon dessein impraticable pendant quelques heures. Là dessus il me passa par l'esprit de monter sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenaient les courans pendant le flux, afin de juger si, emporté par un des courans en me

mettant en mer, il n'y en avait pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur d'où l'on pouvait observer la mer de côté et d'autre, et de là je vis clairement que comme le courant du reflux sortait du côté de la pointe méridionale de l'île, ainsi le courant du flux rentrait du côté du nord, et qu'il était fort propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain avec le commencement de la marée, et je le fis après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord ma course vers le nord, jusqu'à ce que je commençai à sentir la faveur du courant, qui m'emporta bien avant du côté de l'est, sans me maîtriser assez néanmoins pour m'ôter toute la direction de mon bâtiment, qui avait un bon gouvernail et que j'aidais encore par ma rame : de cette manière j'allai droit vers le vaisseau, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'était un bien triste spectacle ; le vaisseau, qui paraissait espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs : la poupe et une partie du corps de ce vaisseau étaient fracassées par la mer, et comme la proue avait donné contre les rochers avec une extrême violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étaient brisés par la base ; mais le beaupré était resté en bon état, et paraissait ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur

le tillac; me voyant venir, il se mit crier et à aboyer. Dès que je l'appelai, il sauta dans la mer, et je l'aidai à entrer dans ma barque : le trouvant à moitié mort de faim et de soif, je lui donnai un morceau de mon pain, qu'il engloutit comme un loup qui aurait langui pendant quinze jours dans la neige; je lui fis boire ensuite de mon eau fraîche, et si je l'avais laissé faire, il se serait crevé.

Le premier spectacle qui s'offrit à mes yeux dans le vaisseau, étaient deux hommes noyés dans la chambre de proue, qui se tenaient embrassés l'un l'autre. Il est probable que lorsque le bâtiment toucha, la mer y était entrée si abondamment, et avec tant de violence, que ces pauvres gens en avaient été étouffés, de même que s'ils eussent été continuellement sous l'eau.

Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans tout le bâtiment, et presque toute la cargaison me parut abîmée par l'eau : je vis pourtant quelques tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie; mais ils étaient trop gros pour en tirer le moindre usage. Il y avait encore plusieurs coffres, j'en mis deux dans ma chaloupe, sans examiner ce qu'ils contenaient. Je jugeai ensuite, par ce que j'y trouvai, que le vaisseau devait être richement chargé; et si je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenait, il y a de l'apparence qu'il était destiné pour Buenos-Ayres, ou bien pour Rio de la Plata, dans le sud de l'Amérique, au-delà

du Brésil, de là pour la Havane, et ensuite pour l'Espagne.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit tonneau, qui pouvait contenir environ vingt pots, et je le mis dans ma chaloupe avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet à poudre, où il y en avait à peu près quatre livres : je m'en saisis; mais je laissai-là les armes, puisque j'en avais suffisamment; je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes, dont j'avais un extrême besoin, comme aussi deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en fus avec cette charge et avec le chien, voyant venir la marée qui devait me ramener chez moi, et, le même soir je revins à l'île extrêmement fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans la chaloupe, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, plutôt que dans mon château; mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau était rempli d'une espèce de rhum, qui n'était point de la bonté de celui qu'on trouve dans le Brésil. Pour les deux coffres, ils étaient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi; j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret rempli de liqueurs cordiales excellentes, et en grande quantité; elles étaient dans des bouteilles ornées d'argent, et qui contenaient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de con-

fitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qui étaient gâtés par la mer : il y avait de plus de fort bonnes chemises, quelques cravattes de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, fort rafraîchissans pour essuyer mon visage dans les grandes chaleurs : toute cette trouvaille m'était extraordinairement agréable.

Quand je vins au fond du coffre, j'y trouvai trois grands sacs de pièces de huit, au nombre à peu près de onze cents, outre un petit papier qui renfermait six doubles pistoles, et quelques petits joyaux d'or, qui pouvaient peser ensemble environ une livre.

Dans l'autre coffre, il y avait quelques habits, mais de peu de valeur, et trois flacons pleins d'une poudre à canon très-fine, destinée apparemment pour en charger les fusils de chasse dans l'occasion. A tout prendre, je tirai peu de fruit de mon voyage; l'argent m'était de peu de valeur, et j'aurais donné tout ce que j'en avais trouvé pour trois ou quatre paires de bas et de souliers; j'en avais bon besoin, il y avait un grand nombre d'années que j'avais été obligé de m'en passer.

Il est vrai que je m'étais approprié deux paires de souliers des pauvres matelots que j'avais trouvés noyés dans le vaisseau; mais ils ne valaient pas nos souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service. Pour finir, je trouvai encore dans

le second coffre une cinquantaine de pièces de huit, mais point d'or, d'où je pouvais facilement inférer qu'il avait appartenu à un plus pauvre maître que le premier, qui doit avoir été quelque officier d'un grade assez élevé.

Je ne laissai pas de porter tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avais sauvé de notre propre vaisseau. C'était dommage que je n'eusse pas trouvé accessible le fond du bâtiment, j'en aurais pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, et j'aurais amassé un trésor considérable, qui aurait été dans ma grotte en grande sûreté, et que j'aurais pu aisément faire venir dans ma patrie, si la bonté du ciel permettait un jour que je me tirasse de l'île.

Après avoir mis de cette manière toutes mes acquisitions en lieu sûr, je replaçai ma barque dans sa rade ordinaire, et je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avais laissé. Je me remis à vivre à ma manière accoutumée, et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant un temps, je jouis d'un assez grand repos, excepté que j'étais toujours fort sur mes gardes, et que je sortais rarement; encore ne le faisais-je jamais qu'avec beaucoup d'inquiétude, à moins que de tourner mes pas du côté de l'ouest, où j'étais sûr que les sauvages ne venaient jamais, ce qui me dispensait de me charger dans cette promenade de ce pesant fardeau d'armes,

qui m'accablait toujours dans les autres routes.

Ce fut ainsi que je vécus deux ans de suite passablement heureux, si mon esprit, qui paraissait être fait pour rendre mon corps misérable, ne s'était rempli de mille projets de me sauver de mon île. Quelquefois je voulais faire un second tour au vaisseau échoué, où je ne devais plus m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : tantôt je songeais à m'échapper d'un côté, tantôt d'un autre, et je crois fermement que, si j'avais eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avais quitté Salé, je me serais mis en mer à tout hasard.

J'ai été dans toutes les circonstances de ma vie un exemple de la misère qui se répand sur les hommes, et du mépris qu'ils ont pour l'état présent où Dieu et la nature les ont placés; car, sans parler de ma condition primitive, et des excellens conseils de mon père, que j'avais négligés avec tant d'opiniâtreté, n'était-ce pas une folie de la même nature qui m'avait jeté dans ce triste désert ? Si la providence, qui m'avait si heureusement établi dans le Brésil, m'eût donné des désirs limités ; si je m'étais contenté d'aller à la fortune pas à pas, ma plantation serait devenue sans doute une des plus considérables de tout le pays, et aurait pu monter, dans quelques années, jusqu'à la valeur de cent mille moïdores.

J'avais bien affaire, en vérité, de laisser-là un

établissement sûr, pour aller dans la Guinée chercher moi-même les nègres, qui m'auraient pu être amenés chez moi par des gens qui en font leur seul négoce! Il est vrai qu'il m'en aurait coûté un peu davantage, mais cette différence valait-elle la peine de m'exposer à de pareils hasards?

La folie est le lot de la jeunesse, et celui d'un âge plus mûr est la réflexion sur les folies passées, achetée bien cher par une longue et triste expérence. J'étais alors dans ce cas, et cependant l'extravagance particulière dont je viens de parler, avait jeté de si profondes racines dans mon cœur, que toutes mes pensées roulaient sur les désagrémens de ma situation présente, et sur les moyens de m'en délivrer.

Pour que le reste de mon histoire donne plus de plaisir au lecteur, il sera bon, je crois, d'entrer ici dans un détail de tous les plans ridicules que je formais alors pour sortir de l'île, et des motifs qui m'y excitaient. Qu'on me suppose à présent retiré dans mon château; ma barque est mise en sûreté, et ma condition est la même qu'elle était avant mon voyage vers le vaisseau échoué; mon bien s'est augmenté; mais je n'en suis pas plus riche, et mon or m'est aussi inutile qu'il l'était aux habitans du Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

Pendant une nuit du mois de mars, la vingt-quatrième année de ma vie solitaire, j'étais dans mon lit, me portant fort bien de corps et d'es-

prit, et cependant il m'était impossible de fermer l'œil. Après que mille idées eurent roulé dans ma tête, mon imagination se fixa à la fin sur les événemens de ma vie passée avant que d'arriver à mon île, desquels je me représentais l'histoire comme en miniature.

De là, passant à ce qui m'était arrivé dans l'île même, j'entrai dans une comparaison affligeante des premières années de mon exil avec celles que j'avais passées dans la crainte, l'inquiétude et la précaution, depuis le moment que j'avais vu le pied d'un homme imprimé sur le sable. Les sauvages pouvaient y être venus avant ce moment-là, comme après; je n'en doutais point : mais alors je n'en avais rien su, et ma tranquillité avait été parfaite au milieu des plus grands dangers; les ignorer aurait été pour moi un bonheur égal à celui de n'y être point exposé du tout.

Cette vérité me donna lieu de réfléchir sur la bonté que Dieu a pour l'homme, même en limitant sa vue et ses connaissances. A la faveur de ce double aveuglement, il est calme et tranquille au milieu de mille périls qui l'environnent, et qu'il ne pourrait envisager sans horreur et sans tomber dans le désespoir, s'il perdait l'heureuse ignorance qui les dérobe à ses yeux.

Ces pensées tournèrent naturellement mes réflexions sur les dangers où j'avais été moi-même exposé, à mon insçu, pendant un si grand nombre

d'années, lorsqu'avec la plus grande sécurité, je m'étais promené partout, dans le temps qu'entre moi et la mort la plus terrible, il n'y avait bien souvent que la pointe d'une colline, un gros arbre, une légère vapeur; c'étaient des moyens si peu considérables, si dépendans du hasard, qui m'avaient préservé de la fureur des cannibales, qui ne se seraient pas fait un plus grand crime de me tuer et de me dévorer, que je ne m'en faisais de manger un pigeon tué de mes propres mains. Cet affreux souvenir me remplit de sentimens de reconnaissance pour Dieu, et je reconnus avec humilité que c'était à sa seule protection que je devais attribuer tant de secours qui m'avaient délivré, sans que je m'en aperçusse, de la férocité des sauvages.

Cette férocité même devint alors le sujet de mes raisonnemens; j'avais de la peine à comprendre par quel motif le sage directeur de toutes choses avait pu livrer des créatures raisonnables à un excès d'inhumanité qui les met au-dessous des brutes mêmes, dont la faim épargne les animaux de leur propre espèce. Ayant peine à sortir de cet embarras, je me mis à examiner dans quelle partie du monde ces malheureux peuples pouvaient vivre; combien leur demeure était éloignée de l'île; par quelle raison ils se hasardaient à y aborder, de quelle structure étaient leurs bâtimens, et si je ne pouvais pas aller à eux aussi facilement qu'ils venaient à moi;

Je ne daignais pas seulement songer au sort qui m'attendait dans le continent, si j'étais assez heureux pour y arriver sans tomber parmi les canots des sauvages ; il ne me venait pas même dans l'esprit de penser comment, en ce cas, je trouverais des provisions, et de quel côté je dirigerais ma marche ; tout ce qui m'occupait, c'était de gagner le continent. Je considérais mon état présent comme tellement misérable, qu'il m'était impossible de faire un mauvais troc, à moins que de le changer contre la mort. Je me flattais d'ailleurs de trouver quelque secours inespéré au continent, ou de réussir, comme j'avais fait en Afrique, en suivant le rivage, à trouver quelque terre habitée, et la fin de mes misères. Peut-être, dis-je, rencontrerai-je quelque vaisseau chrétien qui voudra bien me prendre : en tout cas, le pis qui peut arriver, c'est de mourir et de finir tout d'un coup mes malheurs.

Cette résolution bizarre était l'effet d'un esprit naturellement impatient, poussé jusqu'au désespoir par une longue et continuelle souffrance, et surtout par le malheur d'avoir été trompé dans mon espérance de trouver à bord du vaisseau quelque homme vivant, qui aurait pu m'informer où était situé l'endroit de ma demeure, et par quels moyens je pouvais me tirer de mon triste état.

Toutes ces pensées m'agitèrent d'une telle force, qu'elles suspendirent pour un temps la tranquillité que m'avait donnée autrefois ma résignation à la

providence. Il n'était pas en mon pouvoir de détourner mon esprit du projet de mon voyage, qui excitait dans mon âme des désirs si impétueux, que ma raison était incapable d'y résister.

Pendant deux heures entières, cette passion m'emporta avec tant de violence, qu'elle fit bouillonner mon sang dans mes veines, comme si j'avais eu la fièvre; mais un épuisement d'esprit, succédant à cette agitation, me jeta dans un profond sommeil.

Il est naturel de penser que mes songes doivent avoir roulé sur le même sujet; cependant à peine y avait-il la moindre circonstance qui s'y rapportât. Je rêvai que, quittant le matin mon château, à mon ordinaire, je voyais près du rivage deux canots, d'où sortaient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux, dans le moment qu'il allait être tué, s'échappe et se met à courir de mon côté, dans le dessein de se cacher dans le bocage épais qui couvrait mon retranchement; le voyant tout seul sans que personne le poursuivît, je me découvre, et le regardant d'un visage riant, je l'encourage, je l'aide à monter mon échelle, je le mène avec moi dans mon habitation, et il devient mon esclave. J'étais charmé de cette rencontre, persuadé que j'avais trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Voilà mon songe qui, pendant qu'il dura, me remplit d'une joie inexprimable, mais qui fut suivi d'une douleur extravagante dès que je me fus réveillé.

J'en inférai pourtant que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès, était d'attraper quelque sauvage, surtout, s'il était possible, quelque prisonnier, qui me sût gré de sa délivrance; mais j'y voyais cette terrible difficulté, que pour réussir, il fallait absolument massacrer une caravane entière; entreprise désespérée, qui pouvait très-facilement manquer. D'un autre côté, je frissonnais en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé, et qui me faisaient regarder cette action comme extrêmement criminelle. Il est vrai que j'avais dans l'esprit d'autres raisons qui plaidaient pour l'innocence de mon projet; savoir, que ces sauvages étaient réellement mes ennemis, puisqu'il était certain qu'ils me dévoreraient dès qu'il leur serait possible; que par conséquent les attaquer, c'était réellement travailler à ma propre conservation, sans sortir des bornes d'une défense légitime, d'autant plus qu'il n'y avait pas d'autre moyen de me délivrer d'une manière de vivre qu'on pouvait appeler une espèce de mort. Ces argumens ne me tranquillisaient pourtant pas, et j'avais de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Néanmoins, après plusieurs délibérations inquiètes, après avoir pesé long-temps le pour et le contre, ma passion prévalut sur mon humanité, et je me déterminai à faire tout mon possible pour m'emparer d'un de ces sauvages à quelque prix que ce fût. La question était de quelle manière en venir à bout; mais, comme je ne pouvais prendre là-dessus des mesures plausibles, je résolus seulement de me mettre en sentinelle pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueraient, et de former alors mon plan conformément aux circonstances qui s'offriraient à mes yeux.

Dans cette vue, je ne manquai pas un jour d'aller reconnaître le terrain : mais je ne découvris rien dans l'espace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce temps j'allasse sans relâche tantôt du côté de l'ouest de l'île, tantôt du côté du sud-ouest, les deux parties les plus fréquentées par les sauvages. La fatigue que me donnaient ces sorties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entreprise, et d'émousser ma passion, ne fit que l'enflammer davantage; je souhaitais aussi ardemment de rencontrer les cannibales, que j'avais autrefois désiré de les éviter.

J'avais même alors tant de confiance en moi-même, que je me faisais fort de m'assurer assez bien de trois de ces sauvages, pour me les assujettir entièrement, et pour leur ôter tout moyen de me nuire; je me complaisais dans cette idée

avantageuse de mon savoir faire, et rien ne me manquait, selon moi, que l'occasion de l'employer.

Elle parut à la fin se présenter : un matin je distinguai sur le rivage jusqu'à six canots, dont les sauvages étaient déjà à terre, et hors de la portée de ma vue. Je savais qu'ils venaient d'ordinaire au moins cinq ou six dans chaque barque ; et par conséquent leur nombre dérangeait toutes mes mesures. Quelle possibilité, pour un seul homme, d'en venir aux mains avec une trentaine? Cependant, après avoir été dans l'irrésolution pendant quelques momens, je préparai tout pour le combat; j'écoutai attentivement si j'entendais quelque bruit ; ensuite laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je me plaçai de manière que ma tête n'en dépassait pas le sommet. De là j'aperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étaient trente tout au moins, qu'ils avaient allumé du feu pour préparer leur festin, et qu'ils dansaient à l'entour avec mille postures et mille gesticulations bizarres, selon la coutume du pays.

Un moment après, je les vis qui tiraient d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue, ou d'un sabre de bois; et, sans délai, deux ou trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps et en préparèrent tous les morceaux pour leur in-

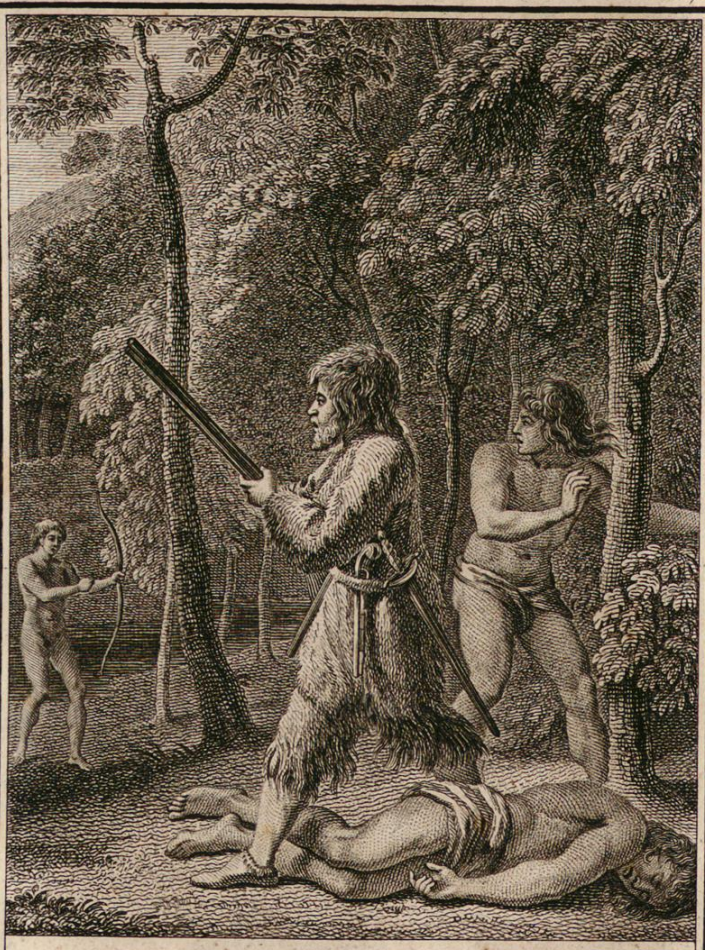
fernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenait là auprès, en attendant que ce fût son tour à être immolée. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable, directement de mon côté; je veux dire du côté du rivage qui menait à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfiler ce chemin, surtout parce que je m'imaginais qu'il était poursuivi par toute la troupe, et je m'attendis à le voir vérifier mon songe en cherchant un asile dans mon bocage, sans avoir lieu de croire que le reste de mon songe se vérifierait aussi, et que les sauvages ne l'y trouveraient pas. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus bientôt de quoi me rassurer, en voyant qu'il n'y avait que trois hommes qui le poursuivaient, et qu'il gagnait considérablement du terrain sur eux, de manière qu'il devait leur échapper indubitablement, s'il soutenait cette course seulement pendant une demi-heure.

Il y avait dans le rivage, entre lui et mon château, une petite baie où il devait être arrêté nécessairement, à moins que de la passer à la nage; mais quand il fut venu jusques-là, il ne s'en mit pas fort en peine, et quoique la marée fût haute alors, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord en une trentaine d'élans tout au plus, après quoi

il se remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ses trois ennemis vinrent dans le même endroit; je remarquai qu'il n'y en avait que deux qui sussent nager, et que le troisième, après s'être arrêté un peu sur le bord, s'en retourna à petits pas vers le lieu du festin, ce qui n'était pas un léger bonheur pour celui qui fuyait. J'observai encore que les deux qui nageaient, mettaient à passer cette eau le double de temps que leur prisonnier y avait employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion était favorable, pour m'acquérir un compagnon et un domestique, et que j'étais appelé évidemment par le ciel à sauver la vie de ce pauvre malheureux. Dans cette persuasion, je descendis précipitamment du rocher, pour prendre mes fusils, et remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer; je n'avais pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivans et le poursuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main; mais je crois qu'au commencement il avait tout aussi peur de moi que de ceux à qui il tâchait d'échapper. J'avançai cependant sur eux à pas lents, et ensuite me jetant brusquement sur le premier, je l'assommai d'un coup de crosse; j'aimai mieux m'en défaire de cette manière là, que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût



Le second voyant tomber son camarade, s'arrête tout court, comme effrayé.

Tom. I. pag. 325.

Stothart inv. *Delvaux sculp.*

fort difficile à une si grande distance, et qu'il eût été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu.

Le second voyant tomber son camarade, s'arrête tout court comme effrayé; je continue d'aller droit à lui; mais en approchant, je le vois armé d'un arc dont il ajuste la flèche; ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre roide mort, du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vît ses deux ennemis hors de combat, il était si épouvanté du feu et du bruit qui l'avaient frappé, qu'il s'arrêta tout court sans bouger du même endroit, et je vis dans son air effaré, plus d'envie de s'enfuir de plus belle, que d'approcher. Je lui fais signe de nouveau de venir à moi; il fait quelques pas, puis il s'arrête encore, et continue ce même manége pendant quelques momens. Il s'imaginait sans doute qu'il était devenu prisonnier une seconde fois, et qu'il allait être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après lui avoir fait signe d'approcher pour la troisième fois, de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas, pour me témoigner sa reconnaissance. Pendant tout ce temps je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé auprès de moi, il se jette à mes genoux, il baise la terre, il prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me jurait fidélité, et

qu'il me faisait hommage en qualité de mon esclave. Je le relevai en lui faisant des caresses pour l'encourager de plus en plus; mais l'affaire n'était pas encore finie; je vis bientôt que le sauvage que j'avais fait tomber d'un coup de crosse, n'était pas mort, et qu'il n'avait été qu'étourdi; je le fis remarquer à mon esclave qui, là-dessus, prononça quelques mots que je n'entendis pas, et qui ne laissèrent pourtant pas de me charmer, comme étant le premier son d'une voix humaine qui eût frappé mes oreilles, depuis vingt-cinq ans.

Mais il n'était pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir; le sauvage en question avait déjà repris assez de forces pour se mettre sur son séant, et la frayeur recommença à paraître dans l'air de mon esclave; néanmoins dès qu'il me vit faire mine de lâcher mon second fusil sur ce malheureux, il me fit entendre par signe qu'il souhaitait de m'emprunter mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en est-il saisi, qu'il se jette sur son ennemi, et lui tranche la tête d'un seul coup, aussi vite et aussi adroitement que pourrait le faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'était pourtant la première fois de sa vie qu'il avait vu une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux sabres de bois qui sont les armes ordinaires de ces peuples. Cependant j'ai appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant, et qu'ils savent si bien les affiler, que d'un

seul coup ils font voler de dessus un corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expédition, il revint à moi en sautant, et en faisant des éclats de rire pour célébrer son triomphe, et avec mille gestes dont j'ignorais le sens, il mit mon sabre à mes pieds, avec la tête du sauvage.

Ce qui l'embarrassa extraordinairement, c'était la manière dont j'avais tué l'autre Indien à une si grande distance, et me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. En étant tout proche, sa surprise augmente, il le regarde, le tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il examine la blessure que la balle avait faite justement dans la poitrine, et qui ne paraissait pas avoir saigné beaucoup, à cause que le sang s'était répandu en dedans. Après s'être arrêté assez de temps à le considérer, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort; et moi, résolu de m'en aller, je lui ordonne de me suivre, en lui faisant entendre que je craignais que les sauvages ne fussent bientôt suivis d'un plus grand nombre.

Il me fit signe ensuite qu'il allait les enterrer, de peur qu'ils ne nous découvrissent; je le lui permis, et dans un instant il eût creusé deux trous dans le sable, où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que

j'avais plus avant dans l'île; ce qui démentit mon songe qui avait assigné mon bocage pour asile à mon esclave.

C'est dans cette grotte que je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs, et de l'eau dont il avait surtout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course. Je lui fis signe d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz, avec une couverture qui me servait de lit assez souvent à moi-même.

C'était un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu près; il était parfaitement bien fait : tous ses membres, sans être fort gros, annonçaient un homme adroit et robuste; son air mâle ne présentait aucun mélange de férocité : au contraire, on voyait dans ses traits, surtout quand il souriait, cette douceur et cet agrément qui est particulier aux Européens. Il n'avait pas les cheveux semblables à de la laine frisée, mais longs et noirs; son front était grand et élevé, ses yeux brillans et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais fort basanné; sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitans du Brésil et de la Virginie, il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paraissait avoir quelque chose de fort revenant. Il avait le visage rond et le nez bien fait, la bouche belle, les lèvres minces, les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt sommeillé que dormi pendant une demi-heure, il se réveille et sort de la grotte pour me rejoindre; car dans cet intervalle j'avais été traire mes chèvres, qui étaient dans mon enclos tout près de là. Il vient à moi en courant, il se jette à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnaissante; il renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité, en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fait tous les gestes imaginables pour m'exprimer son désir de s'assujettir à moi pour toujours. J'entendais la plupart de ses signes, et je fis de mon mieux pour lui faire connaître que j'étais content de lui. Je commençai en très-peu de temps à lui parler, et il apprit à me parler à son tour; je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait *Vendredi*, nom que je lui donnai en mémoire du jour auquel il était tombé en mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer son *maître*, et à dire à propos *oui* et *non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre; j'en bus le premier, et j'y trempai mon pain; en quoi m'ayant imité, il me fit signe qu'il le trouvait bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans la grotte; mais, dès que le jour parut, je lui fis comprendre de me suivre, et que je lui donnerais des habits : ce qui parut le réjouir, car il était absolument nu. En passant par l'endroit où il avait enterré le sauvage, il me le montra exactement,

aussi bien que les marques qu'il avait laissées pour le reconnaître, en me faisant signe qu'il fallait déterrer ces corps et les manger. Je me donnai là-dessus l'air d'un homme fort en colère ; je lui exprimai l'horreur que j'avais d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allais vomir, et je lui ordonnai de s'écarter de ces cadavres, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite avec moi au haut de la colline, pour voir si les ennemis étaient partis, et en me servant de ma lunette, je ne découvris que la place où ils avaient été, sans apercevoir ni eux ni leurs bâtimens, marque certaine qu'ils s'étaient embarqués.

Je n'étais pas encore entièrement satisfait de cette découverte, et me trouvant à présent plus de courage, et par conséquent plus de curiosité, je pris mon esclave avec moi, armé de mon épée, et l'arc avec les flèches sur le dos; je lui fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant, mon sang se glaça par l'horreur du spectacle, qui ne fit pas le même effet sur Vendredi ; toute la place était couverte d'ossemens et de chairs à moitié mangées ; en un mot, de toutes les marques du repas de triomphe, par lequel les sauvages avaient célébré la victoire qu'ils avaient obtenue sur leurs ennemis. Je vis à terre

trois crânes, cinq mains, les os de deux ou trois jambes et autant de pieds, et Vendredi me fit entendre par ses signes, qu'ils avaient emmené avec eux quatre prisonniers, dont ils en avaient mangé trois, lui-même étant le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille, entre eux et le roi dont il était sujet, et qu'on y avait fait de part et d'autre beaucoup de prisonniers, qui avaient été destinés au même sort que ceux dont je voyais les restes.

Je les fis ramasser tous en un monceau par mon esclave, et réduire en cendres au moyen d'un grand brasier dont il les entoura; je voyais bien que son estomac était avide de cette chair, et que dans le cœur il était encore un vrai cannibale; mais je lui témoignai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osait pas le découvrir de crainte que je ne le tuasse.

Cette opération terminée, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de Vendredi. Je lui donnai d'abord une culotte de toile, que j'avais trouvée dans le coffre d'un des matelots, et qui, changée un peu, lui allait passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre, et comme j'étais devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lièvre, dont la façon n'était pas trop mauvaise. Il était charmé de se voir presque tout aussi brave que son maître, quoique dans le commencement il eût un air fort grotesque dans

ces habillemens auxquels il n'était pas accoutumé. Sa culotte l'incommoda fort, et les manches de la veste lui faisaient mal aux épaules et sous les bras; mais tout cela étant élargi un peu dans les endroits nécessaires, commença bientôt à lui devenir familier.

Le jour d'après, je me mis à délibérer où je logerais mon domestique, d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il était assez méchant pour former quelque attentat sur ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchemens, et je pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi; de plus, je résolus d'emporter toutes les nuits, dans ma demeure, tout ce que j'avais d'armes en ma possession.

Heureusement toute cette prudence n'était pas fort nécessaire; jamais homme n'eut un valet plus fidèle, plus rempli de candeur et d'amour pour son maître : il s'attachait à moi avec une tendresse véritablement filiale; il était sans fantaisies, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et en toute occasion il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de temps un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son bon cœur, et de l'inutilité de mes précautions à son égard.

Les bonnes qualités de mon esclave me faisaient

remarquer souvent que, s'il avait plu à Dieu dans sa sagesse de priver un si grand nombre d'hommes du véritable usage de leurs facultés naturelles, il leur avait pourtant donné les mêmes principes de raisonnement qu'aux autres hommes, les mêmes désirs, les mêmes sentimens de probité et de reconnaissance, la même sincérité, la même fidélité, et que ces pauvres barbares employaient toutes ces facultés tout aussi bien que nous, dès qu'il plaisait à la Divinité de leur donner l'occasion de s'apercevoir eux-mêmes de l'excellence de leur nature.

Cette réflexion me rendait fort mélancolique, surtout quand je songeais jusqu'à quel point nous nous servons nous-mêmes de toutes les facultés de notre raison, quoique éclairés par l'esprit de Dieu et par la connaissance de sa parole, et je ne pouvais pas comprendre pourquoi la Providence avait refusé le même secours à tant de millions d'âmes qui en auraient fait un meilleur usage que nous, si j'en peux juger par la conduite de mon sauvage. Ma raison s'égarait quelquefois jusqu'à s'en prendre à la souveraineté de Dieu même, ne pouvant pas concilier, avec la justice divine, cette disposition arbitraire de la providence, qui éclaire l'esprit des uns, laisse celui des autres dans les ténèbres, et exige pourtant de tous les mêmes devoirs. Tout ce que je pouvais imaginer pour me tirer de cette difficulté vraiment embarrassante,

c'est que Dieu étant infiniment saint et juste, ne punirait ses créatures que pour avoir péché contre les *lumières qui leur servent de loi*; et qu'il ne les condamnerait que d'après les règles de justice qui passent pour telles dans leurs propres consciences; qu'enfin, nous sommes comme l'argile entre les mains du potier, à qui aucun vaisseau n'a droit de dire : pourquoi m'as-tu fait ainsi?

Mais pour revenir à mon nouveau compagnon, j'étais charmé de lui; je me faisais une affaire sérieuse de l'instruire et de lui enseigner à parler, et je le trouvai le meilleur écolier du monde; il était si gai, si ravi quand il pouvait m'entendre, ou faire en sorte que je l'entendisse, qu'il me communiquait sa joie, et me faisait trouver un plaisir piquant dans nos conversations. Mes jours s'écoulaient alors dans une douce tranquillité, et pourvu que les sauvages me laissassent en paix, j'étais content de finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'avais commencé à vivre avec Vendredi, je résolus de le détourner de son appétit cannibale, en lui faisant goûter de mes viandes; je le conduisis donc un matin dans le bois où j'avais dessein de tuer un de mes propres chevreaux pour l'en régaler; mais en y entrant je découvris par hasard une chèvre femelle couchée à l'ombre, et accompagnée de deux de ses petits : là-dessus j'arrêtai Vendredi, en lui faisant signe de ne point bouger, et en même

temps je fis feu sur un des chevreaux et le tuai.

Le pauvre sauvage qui m'avait vu terrasser de loin un de ses ennemis, sans pouvoir comprendre la possibilité de la chose, effrayé de nouveau, tremblait comme la feuille, sans tourner les yeux du côté du chevreau, pour voir si je l'avais tué ou non; il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'était pas blessé lui même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de sa personne, car il vint se mettre à genoux devant moi, et embrassant les miens, il me tint d'assez longs discours, où je ne comprenais rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Pour le désabuser, je le pris par la main en souriant, je le fis lever, et lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe de l'aller chercher, ce qu'il fit; et dans le temps qu'il était occupé à découvrir comment cet animal avait été tué, je chargeai mon fusil de nouveau. Au moment même, j'entrevis sur un arbre, et à la portée du fusil, un oiseau que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui dans la suite se trouva être un perroquet. Là-dessus j'appelle mon sauvage, et lui montrant du doigt mon fusil, le perroquet et la terre qui était sous l'arbre, je luifais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau : effectivement je le jetai bas, et je vis mon sauvage effrayé de nouveau, malgré tout ce que j'avais tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le

regarda comme une source inépuisable de ruine et de destruction. De long-temps il ne put revenir de sa surprise, et si je l'avais laissé faire, je crois qu'il aurait adoré mon fusil aussi bien que moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours ; mais il lui parlait comme si cet instrument eût été capable de lui répondre : c'était, ainsi que je l'ai appris par la suite, pour le prier de ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau, ce qu'il exécuta : mais voyant qu'il avait de la peine à le trouver, parce que la bête n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil, à l'insu de mon sauvage. Il revint bientôt après avec ma proie, et moi ne trouvant pas l'occasion de l'étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir j'écorchai le chevreau, je le dépeçai, et j'en mis quelques morceaux sur le feu dans un pot que j'avais : je les fis étuver, j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande ainsi préparée à mon valet qui, voyant que j'en mangeais, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir ; mais ce qui lui parut étrange, c'est que je mangeais du sel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le sel n'était pas bon, et après en voir mis quelques grains dans sa bouche, il les cracha, et fit une grimace comme

s'il en avait mal au cœur, et ensuite se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant une bouchée de viande sans sel; mais je ne pus pas le porter à en faire de même, et il fut fort long-temps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi apprivoisé avec cette nourriture, je voulus, le jour d'après, le régaler d'un plat de rôti; ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que Vendredi en eut goûté, il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvait excellent et qu'il ne mangerait plus de chair humaine, qu'il y aurait eu bien de la stupidité à ne le pas entendre.

Le jour d'après, je l'occupai à battre du blé et à le vaner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que moi; il apprit même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours d'apprentissage pour être capable de me servir de toutes les manières.

J'avais à présent deux bouches à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. C'est pourquoi je choisis un champ plus étendu, et je me mis à le clore, comme j'avais fait par rapport à mes autres terres; en quoi Vendredi m'aida non-seulement

avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions, et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et il me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec d'autant plus d'assiduité. C'est-là l'année la plus agréable que j'aie passée dans l'île. Vendredi commençait à parler assez passablement ; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin, et de tous les lieux où j'avais à l'envoyer; ce qui me rendait l'usage de ma langue qui m'avait été si long-temps inutile, du moins par rapport au discours. Ce n'était pas seulement par sa conversation qu'il me plaisait, j'étais charmé de plus en plus de sa probité, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant que de son côté il avait pour moi tout l'attachement et toute la tendresse possible.

Un jour j'eus envie de savoir de lui s'il regrettait beaucoup sa patrie; et comme il savait assez l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'était jamais victorieuse dans les combats ; et se mettant à sourire : *oui*, me dit-il, *nous toujours cõmbattre le meilleur*, c'est-à-dire, nous remportons toujours la victoire.

Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant, que je range ici en forme de dialogue.

Le Maître. Votre nation combat toujours le

meilleur? d'où vient donc que vous avez été fait prisonnier.

Vendredi. Ma nation pour combattre beaucoup.

Le Maître. Mais comment donc avez-vous été pris?

Vendredi. Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux dans l'autre place où moi n'être pas; là ma nation prendre un, deux, grand, mille.

Le Maître. Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis?

Vendredi. Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

Le Maître. Eh bien! Vendredi, dites moi, que fait votre nation des prisonniers qu'elle fait, les emmene-t-elle pour les manger?

Vendredi. Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout-à-fait.

Le Maître. Où les mene-t-elle?

Vendredi. Les mener partout où trouve bon.

Le Maître. Les mène-t-elle quelquefois ici.

Vendredi. Oui, ici et beaucoup autres places.

Le Maître. Avez-vous été ici avec vos gens?

Vendredi. Oui, moi venir ici, dit-il, en montrant du doigt le nord-ouest de l'île.

Par-là je compris que mon sauvage avait été

par le passé dans l'île, à l'occasion de quelque festin cannibale, sur le rivage le plus éloigné de moi; et quelque temps après, lorsque je hasardai d'aller de ce côté là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, et me conta qu'il avait aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable, et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avait de l'île au continent, et si dans ce trajet les canots ne périssaient pas souvent. Il me répondit qu'il n'y avait point de dangers, et qu'un peu avant dans la mer on trouvait les matins le même vent et le même courant, et toutes les après dînées un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'était autre chose que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène était causé par la grande rivière Orénoque, dans l'embouchure de laquelle mon île était située, et que la terre que je découvrais à l'ouest et au nord-ouest, était la grande île de la Trinité, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à Vendredi touchant le pays, les habitans, la mer, les côtes et les peuples qui en étaient voisins, et il me donna sur tout cela toutes les ouvertures qu'il pouvait; mais j'avais beau lui demander les noms des différens

peuples des environs, il ne me répondait rien, sinon *Caribs*, d'où j'inférais que c'étaient les Caraïbes, que nos cartes placent du côté de l'Amérique, qui s'étend de la rivière Orénoque vers la Guyane et Sainte-Marthe. Il me dit encore, que bien loin derrière la lune (il voulait dire vers le couchant de la lune, ce qui doit être à l'ouest de leur pays), il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tué *grand beaucoup d'hommes* : c'était-là sa manière de s'exprimer. Il était aisé de comprendre qu'il désignait par là les Espagnols dont les cruautés se sont répandues par tous ces pays, et que les habitans détestent par tradition.

Là-dessus je m'informai de lui, comment je pourrais faire pour me rendre chez ces hommes blancs. Il me répartit que j'y pouvais aller *en deux canots*, ce que je ne compris pas d'abord; mais quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendait par là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir, et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île, et de trouver pour cela un puissant secours dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeais pas parmi ces différentes conversations de poser dans son âme les bâses de la religion chrétienne. Un jour, entre autres, je lui demandai qui l'avait fait? Le pauvre garçon ne

me comprenant pas, crut que je lui demandais qui était son père. Je donnai donc un autre tour à ma question, et je lui demandai qui avait fait la mer, la terre, les collines, les forêts. Il me dit que c'était un vieillard nommé Bénakmukée, *qui survivait à toutes choses.* Tout ce qu'il en savait dire, c'est qu'il était fort âgé, plus âgé que la mer, la lune et les étoiles. Je lui demandai encore, pourquoi, puisque ce vieillard avait fait toutes choses, toutes les choses ne l'adoraient pas? Il me répartit avec un air de simplicité, que toutes créatures lui disaient *Oh!* c'est-à-dire, dans son style, lui rendaient hommage. Mais, lui dis-je, où vont les gens de votre pays après leur mort? Ils vont tous chez Bénakmukée, me répliqua-t-il, et il me donna la même réponse à la même question que je lui fis touchant leurs ennemis qu'ils mangeaient.

Je tirai de-là occasion de l'instruire dans la connaissance du vrai Dieu : je lui dis que le grand créateur de tous les êtres vit dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même pouvoir et par la même sagesse avec lesquels il a tout formé ; qu'il est tout puissant, capable de faire tout pour nous ; de nous donner tout, de nous ôter tout; et je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos

prières à Dieu, qui pouvait les entendre, quoiqu'il fût dans le ciel.

Il me dit là-dessus, que, puisque notre Dieu pouvait nous entendre, quoiqu'il demeurât au-delà du soleil, il devait être plus grand Dieu que leur Bénakmukée, qui n'était pas si éloigné d'eux, et qui ne pouvait les entendre, à moins qu'ils ne vinssent lui parler sur les hautes montagnes, où il avait sa demeure. Y avez-vous été quelquefois, lui dis-je, pour avoir une semblable conférence? Il me répondit que les jeunes gens n'y allaient jamais, et que c'était l'affaire des Ookakée, qui vont leur dire *Oh!* et qui leur rapportent sa réponse. Par ces Ookakée, il entendait certains vieillards qui leur tiennent lieu de prêtres.

Je compris par-là qu'il y a des fraudes pieuses même parmi les aveugles payens, et que la politique de se réserver certains mystères du culte religieux, ne se trouve pas seulement chez le clergé du papisme, mais encore chez le clergé de toutes les religions, quelque absurde et quelque barbares qu'elles puissent être.

Je fis mes efforts pour rendre sensible à mon sauvage la fraude de ses prêtres, en lui disant que leur prétention d'aller parler à Bénakmukée et d'en rapporter les réponses, était une fourberie, ou bien que s'ils avaient réellement de pareilles conférences, ce ne devait être qu'avec quelque mauvais génie. J'eus par-là occasion d'entrer dans

un discours détaillé concernant le diable, son origine, sa rébellion contre Dieu, sa haine pour les hommes qui le porte à se placer parmi les peuples les plus ignorans pour s'en faire adorer, les stratagêmes qu'il emploie pour nous duper, la communication secrète qu'il se ménage avec nos passions et nos penchans, et sa subtilité à acccommoder si bien ses piéges à nos inclinations naturelles, que nous devenons nos propres tentateurs, et que nous courons à notre perte de notre propre gré.

Les idées justes que je m'efforçais à lui donner du diable, ne faisaient pas sur son esprit les mêmes impressions que les notions de la Divinité. La nature même l'aidait à sentir l'évidence de mes argumens, touchant la nécessité d'une première cause et d'une providence, comme aussi touchant la justice qu'il y a à rendre hommage de notre existence et de notre conservation, à celui à qui nous la devons. Mais il était fort éloigné de trouver les mêmes secours pour se former l'idée du démon, de son origine, de son inclination à faire du mal, et à porter le genre humain à l'imiter.

Le pauvre garçon m'embarrassa un jour terriblement sur cette matière, par une question qu'il me fit sans malice, et à laquelle pourtant je ne sus que lui répondre. En voici l'occasion :

Je venais de lui parler d'une manière étendue de la toute-puissance de Dieu, de son aversion

pour le péché, par laquelle il devient un feu consumant pour des ouvriers d'iniquité, et de son pouvoir de nous détruire dans un moment, comme dans un moment il nous a créés. Il avait écouté tout cela d'un air fort sérieux et fort attentif.

J'en étais venu ensuite à lui conter que le diable était l'ennemi de Dieu dans le cœur des hommes, et qu'il se servait de toute sa subtilité malicieuse pour détruire les bons desseins de la providence, et pour ruiner le royaume de Jésus-Christ. *Comment!* dit là-dessus Vendredi, *Dieu être si grand, si puissant, n'être pas lui plus grand, plus puissant que le Diable?* Certainement, il est plus puissant que le diable, lui dis-je; et c'est pour cette raison que nous prions Dieu de pouvoir fouler le diable sous nos pieds, résister à ses tentations, et éteindre ses dards enflammés. Mais, répliqua-t-il, *Dieu plus puissant, plus grand que le diable, pourquoi Dieu ne pas tuer le diable, pour le diable non plus faire mauvais?*

La question me surprit: j'étais un homme d'âge, mais fort jeune docteur, et peu qualifié pour résoudre les difficultés. Comme je ne savais que dire, je fis semblant de ne pas l'entendre et je lui demandai ce qu'il voulait dire; mais il souhaitait trop sérieusement une réponse, pour oublier sa question, et il la répéta dans le même mauvais style. Pour moi, ayant eu le temps de me reconnaître, je lui répondis que Dieu punirait sévère-

ment à la fin le diable; qu'il était réservé pour le jugement dernier, où il le condamnerait au feu éternel. Ma solution ne satisfit pas mon sauvage, et répétant mes paroles, *à la fin*, dit-il, *réservé pour le jugement ? moi non entendre : pourquoi non tuer le diable à présent? pourquoi non tuer grand auparavant?* Il vaudrait autant me demander, repartis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas vous et moi, quand nous l'offensons. Il nous conserve, pour que nous nous repentions, et qu'il puisse nous pardonner. Après avoir un peu ruminé là-dessus : *bon, bon,* dit-il avec une espèce de passion; *ainsi vous, moi, diable, tous mauvais, tous préserver, tous repentir, Dieu tout pardonner à la fin.*

Me voilà atterré pour la seconde fois; marque certaine que les simples notions de la nature peuvent conduire les créatures raisonnables à connaître la Divinité, et à lui adresser un culte religieux; mais que la révélation seule nous peut mener à la connaissance d'un Christ, rédempteur du genre humain, médiateur de la nouvelle alliance, et notre intercesseur devant le trône de Dieu. Il n'y a, dis-je, qu'une révélation divine qui puisse imprimer de telles notions dans notre âme, et par conséquent la sainte écriture seule, accompagnée de l'esprit de Dieu, nous peut instruire dans la science du salut.

Cette réflexion me fit interrompre mon entre-

tien, avec Vendredi, et me levant avec précipitation, je fis semblant d'avoir des affaires; je trouvai même moyen de l'envoyer bien loin de là sous quelque prétexte, et dans cet intervalle, je priai Dieu ardemment de préparer le cœur de ce malheureux sauvage par son saint-esprit, pour le rendre accessible à la connaissance de l'évangile, qui seul pouvait le réconcilier avec son créateur; je le suppliai de guider tellement ma langue, quand je lui parlerais de sa sainte parole, que ses yeux pussent s'ouvrir, son esprit être convaincu, et son âme sauvée.

Dès qu'il fut de retour, je me mis à lui parler fort au long de la rédemption du genre humain par notre divin Sauveur, de la doctrine de l'évangile, qui nous a été prêchée par le ciel même, dont les principaux points sont la repentance et la foi en Jésus-Christ. Je lui expliquai de mon mieux, pourquoi il n'avait pas revêtu la nature d'un ange, mais celle d'un homme, et comment, pour cette raison, la rédemption ne regardait pas les anges tombés, mais uniquement *les brebis égarées de la maison d'Israël.*

Il y avait beaucoup plus de bonne volonté que de lumières dans ma méthode d'instruire mon pauvre Vendredi, et j'avoue qu'il m'arriva ce qui arrive en pareil cas à bien d'autres : en travaillant à son instruction, je m'instruisais moi-même sur plusieurs points, qui m'avaient été inconnus au-

paravant, ou que du moins je n'avais pas considérés avec assez d'attention, mais qui se présentaient naturellement à mon esprit lorsque j'en avais besoin. Je me trouvais même plus animé à la recherche des vérités salutaires, que je ne l'avais été de ma vie; ainsi, que j'aie réussi avec mon sauvage ou non, du moins est-il sûr que j'avais de fortes raisons pour rendre grâces au ciel de me l'avoir fait rencontrer. Quel bonheur, en effet, pour moi, dans l'exil auquel j'avais été condamné, d'être non-seulement porté par les châtimens de Dieu, à tourner mes yeux du côté du ciel pour chercher la main qui me frappait, mais encore de me trouver un instrument de la providence pour sauver le corps d'un malheureux sauvage, et peut-être aussi son âme, en le conduisant à la connaissance de Jésus-Christ, qui est la vie éternelle!

Quand je réfléchissais sur toutes ces choses, une joie secrète et calme s'emparait de mon cœur, et j'étais ravi d'être conduit par la providence dans un lieu que j'avais si souvent regardé comme la source de mes plus cruels malheurs.

Dans cette agréable disposition de mon cœur, entretenue par les conversations de mon cher sauvage, je passai trois années entières parfaitement heureux, s'il est permis d'appeler bonheur parfait aucune situation de l'homme dans cette vie. Mon esclave était déjà aussi bon chrétien que moi,

et peut-être meilleur; nous pouvions jouir ensemble de la lecture de la parole de Dieu, et son esprit n'était pas plus éloigné de nous, que si nous nous étions trouvés en Angleterre.

Je m'appliquai sans relâche à cette lecture, et à lui en expliquer le sens selon mes faibles lumières; lui, à son tour, animait mon esprit par ses demandes sensées, et me rendait plus habile dans les vérités salutaires, que je ne serais devenu en lisant seul. L'expérience m'apprit alors que, par une bénédiction inexprimable, la connaissance de Dieu et la doctrine nécessaire au salut sont si clairement exposées dans la sainte Écriture, que la simple lecture en suffit pour nous faire comprendre nos devoirs, pour nous exciter à nous mettre en possession d'un sauveur, et à réformer entièrement notre vie, en nous soumettant avec obéissance à tous les commandemens de Dieu. Tel était mon sort; je n'avais aucun secours, du moins aucun secours humain, pour contribuer à mon instruction, et les mêmes moyens se trouvèrent suffisans pour éclairer mon sauvage, et pour en faire un aussi bon chrétien que j'en aie jamais rencontré.

Quant à la connaissance des disputes et des controverses, qui sont fréquentes dans le monde, et qui roulent sur le gouvernement ecclésiastique, ou sur quelque subtilité en matière de doctrine, elle nous était parfaitement inutile, comme, à

mon avis, elle l'est à tout le reste du genre humain. Nous avions un guide sûr pour le salut, savoir, la parole de Dieu; et, grâces au Seigneur, nous sentions d'une manière très-consolante les grâces de son saint-esprit, qui nous menait en toute vérité, et qui nous rendait soumis aux ordres et aux préceptes de sa parole. A quoi nous aurait servi de démêler l'embarras des *points disputés*, qui ont produit tant de désordres dans le monde, quand même nous aurions eu assez d'habileté pour y parvenir? Mais il est temps de revenir à la suite de mon histoire.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de conférer ensemble, et qu'il commença à parler mauvais anglais, je lui fis le récit de mes aventures, au moins de celles qui avaient quelque relation avec mon séjour dans cette île, et avec la manière dont j'avais vécu; je lui révélai le mystère de la poudre à canon et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, qu'il se faisait un plaisir extraordinaire de posséder, et lui fabriquai un ceinturon avec une gaîne suspendue, comme celle où l'on met en Angleterre les couteaux de chasse; mais appropriée pour porter une hache, dont l'utilité est beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une description de l'Europe, et principalement de l'Angleterre ma patrie : je lui dépeignis notre manière de vivre, notre culte

religieux, le commerce que nous faisons dans tout l'univers, par le moyen de nos vaisseaux; je n'oubliai pas de lui donner une idée du vaisseau que j'avais été visiter, et de l'endroit où il avait échoué. Il est vrai que cette particularité était peu nécessaire, puisque, selon toutes les apparences, la mer l'avait si bien ruiné, qu'il n'en restait pas le moindre débris.

Je lui fis aussi remarquer les restes de la chaloupe, que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage : à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se mit à penser avec un air d'étonnement, sans dire un seul mot. Je lui demandai quel était le sujet de sa méditation, à quoi il ne répondit rien, sinon : *moi voir telle chaloupe ainsi chez ma nation.*

Je fus assez long-temps à comprendre ce qu'il voulait dire ; mais après un plus mûr examen, je devinai qu'il voulait me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus que quelque vaisseau européen devait avoir fait naufrage sur ces côtes, et que peut-être les vents ayant détaché la chaloupe, l'avaient poussée sur le sable : mais je fus assez stupide pour ne me pas mettre seulement dans l'esprit que des hommes s'étaient sauvés du naufrage par ce moyen. L'unique chose à laquelle je songeai, ce fut de demander à mon sauvage une description de la chaloupe en question.

Il s'en acquitta assez bien; mais il me fit entrer tout-à-fait dans sa pensée, en y ajoutant : *nous sauver les blancs hommes de noyer.* Je lui demandai d'abord s'il y avait donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe. *Oui*, dit-il, *la chaloupe pleine d'hommes blancs.* Et en comptant par ses doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait eu jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeuraient chez sa nation.

Ce discours remplit mon cerveau de nouvelles chimères; je m'imaginai d'abord que c'étaient les gens du vaisseau échoué à la vue de mon île, qui, dès que le bâtiment avait donné contre des rochers, et qu'ils s'étaient crus perdus, s'étaient jetés dans la barque, et que, par bonheur, ils s'étaient sauvés sur les côtes des sauvages. Cette imagination m'excita à demander, avec plus d'exactitude, ce que ces gens étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient encore là; qu'ils y avaient demeuré pendant quatre ans, subsistant des vivres qui leur étaient fournis par sa nation; et lorsque je lui demandai, pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me répondit: *ils firent frères avec eux; non manger hommes que quand la guerre fait battre.* C'est-à-dire, que sa nation avait fait la paix avec eux, et qu'elle ne mangeait que les prisonniers de guerre.

Il arriva, assez long-temps après, qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme

je l'ai dit, l'on pouvait découvrir, dans un temps serein, le continent de l'Afrique, après avoir attentivement regardé de ce côté là, il parut tout extasié : il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet; il commença à crier de toutes ses forces : *O joie ! ô plaisant ! là voir mon pays, là ma nation.*

Le sentiment de sa joie était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie. Cette découverte me rendit moins tranquille sur son chapitre; et je ne doutai point que, si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oubliât et ce que je lui avais enseigné sur la religion, et toutes les obligations qu'il pouvait m'avoir. Je craignais même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes, et d'en amener dans l'île quelques centaines, pour se régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis.

Mais je faisais grand tort au pauvre garçon, ce dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques semaines que la jalousie me posséda, je fus plus circonspect à son égard, et je lui fis moins de caresses; c'était pourtant dans le temps même que cet honnête sauvage fondait toute sa conduite sur les plus excellens principes du christianisme, et d'une nature bien dirigée.

On n'aura pas de peine à croire que je ne négli-

geais rien pour pénétrer les desseins dont je le soupçonnais ; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant de probité, que mes soupçons devaient nécessairement tomber à la fin faute de motifs. Il ne s'apercevait seulement pas que mes manières étaient changées à son égard ; preuve évidente qu'il ne songeait à rien moins qu'à me tromper.

Un jour me promenant avec lui sur la colline, dont j'ai déjà fait plusieurs fois mention, dans un temps trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandai s'il ne se souhaitait pas dans son pays au milieu de sa nation. *Oui,* répondit-il, *moi fort joyeux voir ma nation.* Eh ! qu'y feriez vous, lui dis-je ? voudriez-vous redevenir sauvage, et manger encore de la chair humaine ? Il parut chagrin à cette question, et branla la tête : *non,* répliqua-t-il, *Vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bête, lait ; non plus manger hommes.* Mais ils vous mangeront, répartis-je. *Non*, dit-il, *eux non tuer moi ; volontiers aimer apprendre ;* à quoi il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus, qui y étaient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avait envie d'y retourner, et lorsqu'il m'eut répondu en souriant qu'il ne pouvait pas nager jusques-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le voulait bien, pourvu que je fusse de la partie, et il m'assura que bien loin de me manger, ils

feraient grand cas de moi, lorsqu'il leur aurait conté que j'avais sauvé sa vie, et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser là-dessus, il me fit un détail de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour les hommes barbus que la tempête avait jetés sur le rivage.

Depuis ce temps-là, je pris la résolution de hasarder le passage, dans le dessein de joindre ces étrangers, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnasse ma patrie, si j'avais une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une si nombreuse compagnie; ce que je ne pouvais plus espérer, en restant dans une île éloignée de la terre ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue, je résolus de mettre Vendredi au travail, et je le menai de l'autre côté de l'île, pour lui montrer ma chaloupe; et l'ayant tirée de l'eau, sous laquelle je la conservais, je la mis à flot, et nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la maniait avec beaucoup d'adresse et de force, et qu'il la faisait avancer du double de ce que j'étais capable de faire : « Eh bien! lui dis-je, Vendredi, nous en irons-nous chez votre nation » ? Mais quand je le vis tout stupéfait, par la crainte que la barque ne fût trop faible pour ce voyage, je lui montrai l'autre que j'avais construite autrefois, et qui étant demeurée à sec pendant vingt-trois ans, était fendue partout et presque entière-

ment pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment était grand de reste pour passer la mer avec toutes les provisions qui nous étaient nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions nous occuper à en faire un de cette grandeur-là, pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition il baissa la tête d'un air fort chagrin sans répondre un seul mot : et quand je lui demandai la raison de son silence, il me dit d'un ton lamentable : *Pourquoi vous en colère contre Vendredi? quoi moi faire contre vous?* Je lui répondis qu'il se trompait, et que je n'étais point du tout en colère. *Point colère?* répliqua-t-il en répétant plusieurs fois les mêmes paroles, *point colère? Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation?* Quoi! dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être? *Oui*, répartit-il; *souhaiter tous deux là; non Vendredi là, et point maître là.* En un mot, je vis bien qu'il ne songeait point du tout à entreprendre le passage sans moi.

Après l'avoir questionné sur l'utilité qui lui reviendrait d'un tel voyage, il me répondit avec vivacité : *Vous faire grand beaucoup de bien, vous enseigner hommes sauvages être bons hommes apprivoisés, leur enseigner à connaître Dieu, prier Dieu, vivre nouvelle vie.* Hélas! mon enfant, lui dis-je, vous ne savez ce que vous dites, je ne suis moi-même qu'un ignorant : *oui, oui,* répliqua-t-il,

vous moi enseigner bonnes choses, vous enseigner eux bonnes choses aussi.

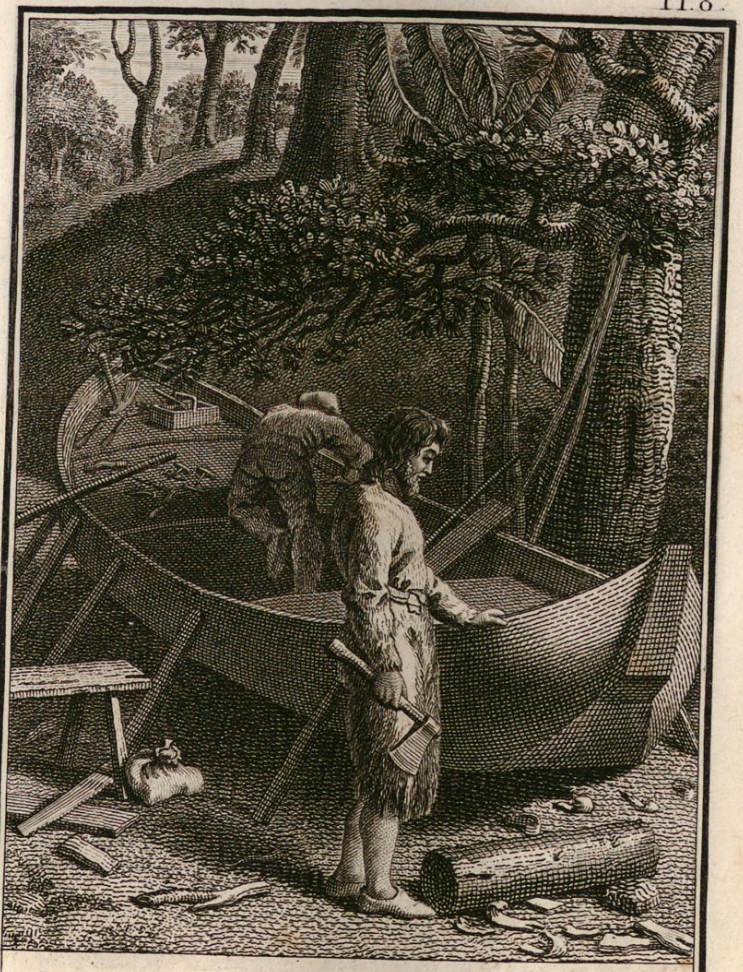
Nonobstant ces marques de son attachement pour moi, je fis semblant de continuer dans le dessein de le renvoyer, ce qui le désespéra si fort, que courant à une des haches qu'il portait d'ordinaire, il me la présenta, en me disant : *Vous prendre, vous tuer Vendredi, non envoyer Vendredi chez ma nation.* Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes, et d'une manière si touchante, que je fus convaincu de sa constante tendresse pour moi, et que je lui promis de ne le renvoyer jamais contre son gré.

Tout ce qui portait mon sauvage au désir de me mener avec lui dans sa patrie, c'était son amour pour ses compatriotes, auxquels il croyait mes instructions bien utiles. Pour moi, mes vues étaient d'une autre nature ; je ne songeais qu'à joindre les hommes ; et sans différer davantage, je me mis à choisir un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre au voyage que nous méditions. Il y en avait assez dans l'île : mais je souhaitais d'en trouver un assez près de la mer pour pouvoir le lancer sans beaucoup de peine, dès qu'il serait transformé en barque.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il connaissait propre pour notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans ; mais après que je lui eus

enseigné la manière de le faire par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement; et après un mois d'un rude travail, il perfectionna son ouvrage; la barque était fort proprement faite, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes donné par dehors la véritable tournure d'une chaloupe; après quoi, nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer pouce à pouce, par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai si elle était assez bonne pour y hasarder le passage, et il m'assura que nous le pouvions, même dans un grand vent. J'avais pourtant encore un dessein qui lui était inconnu, c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un cable. Pour cet effet, je choisis un jeune cèdre fort droit, et j'employai Vendredi à l'abattre, et à lui donner la forme nécessaire. Pour moi, je fis mon affaire de la voile; je savais qu'il me restait un bon nombre de morceaux de vieilles voiles; mais comme je n'avais été guères soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'elles ne fussent absolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons; je me mis à y travailler, et après la fatigue d'une couture longue et pénible, faute d'aiguilles, j'en fis une mauvaise voile triangulaire



La barque étoit fort proprement faite ; nous lui donnâmes par dehors la tournure d'une chaloupe.

Tom. I. pag. 358.

Desmaret inv.

Delaune sculp.

que nous appelons en Angleterre *une épaule de mouton*, et qu'on emploie d'ordinaire dans les chaloupes de nos vaisseaux; c'était celle dont la manœuvre m'était la plus familière, puisqu'avec une pareille voile je m'étais échappé autrefois de Barbarie, comme le lecteur l'a vu ci-devant.

Je mis près de deux mois à funer et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à la barque; j'y ajoutai un petit *étai* et une *mizaine*, pour aider le bâtiment en cas qu'il fût trop emporté par la marée; et, qui plus est, j'attachai un gouvernail à la poupe, quoique je fusse assez mauvais charpentier; comme je savais l'utilité et même la nécessité de cette pièce, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je considère toutes les inventions dont je me servis pour suppléer à tout ce qui me manquait, je suis persuadé que le gouvernail seul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissait alors d'enseigner la manœuvre à mon sauvage : car, quoiqu'il sût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand il me voyait tourner et virer ma barque à ma fantaisie, et les voiles changer et s'enfler du côté où je voulais faire cours. Cependant, un peu d'habitude lui rendit toutes ces

choses familières, et en peu de temps il devint un très-bon matelot, à l'exception qu'il me fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur, car nous avions rarement un temps couvert, et jamais de brouillards, de manière que la boussole nous était assez inutile, puisque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles et découvrir le continent, même pendant le jour, hormis dans les saisons pluvieuses, dans lesquelles personne ne s'avisait de mettre en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil dans cette île, quoique je ne puisse guère appeler exil les trois dernières années où j'ai joui de la compagnie de mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de mon débarquement dans l'île, avec la même reconnaissance envers Dieu, dont j'avais été animé dans le commencement : il est certain même que, dans ma situation présente, cette reconnaissance devait redoubler par les nouveaux bienfaits dont la providence me comblait, et surtout par l'espérance prochaine qu'elle me faisait concevoir de ma délivrance. J'étais persuadé que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisant rien négliger de mon économie ordinaire, je labourais la terre comme de coutume, je plantais, je faisais des enclos, je séchais mes raisins ; en un mot, j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies étant survenue, je me vis obligé à garder la maison plus qu'en d'autres temps; j'avais déjà pris auparavant mes mesures pour mettre notre bâtiment en sûreté; je l'avais fait entrer dans la petite baie dont j'ai parlé plusieurs fois; je l'avais tiré sur le rivage pendant la haute marée, et Vendredi lui avait creusé un petit chantier justement assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il fallait pour le mettre à flot, et pendant la basse marée nous avions pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toît de chaume n'est pas plus impénétrable. De cette manière, nous attendîmes les mois de novembre et de décembre, dans l'un desquels je m'étais déterminé à hasarder le passage.

Mon désir d'exécuter mon entreprise s'affermit avec le retour du temps stable, et j'étais continuellement occupé à préparer tout, principalement à assembler les provisions nécessaires pour le voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin, pendant que je travaillais ainsi à nos préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le bord de la mer pour chercher quelque tortue dont la trouvaille nous était fort agréable, tant à cause des œufs que de la chair même.

Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, et voler par dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas à terre. Sans me donner le temps de lui faire des questions, il se mit à crier : *O maître, maître ! ô douleur ! ô mauvais !* Qu'y a-t-il, Vendredi, lui dis-je? *Oh!* répondit-il, *là-bas un, deux, trois canots, un, deux, trois.* Je conclus, de sa manière de s'exprimer, qu'il devait y avoir six canots ; mais je trouvai dans la suite qu'il n'y en avait que trois.

J'avais beau tâcher de le rassurer, le pauvre garçon continuait à être dans des transes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer. Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi ; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma peau que la tienne : il faut donc que nous nous hasardions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant? *Moi tirer*, répliqua-t-il *; mais venir là plusieurs, grand nombre.* Ce n'est pas une affaire, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas : je suis résolu de hasarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, et que tu veuilles exactement suivre mes ordres. *Oui*, répondit-il, *moi mourir, quand mon maître ordonne mourir.*

Là-dessus je lui fis boire un bon coup de mon rhum pour lui fortifier le cœur. Je lui fis prendre

mes deux fusils de chasse que je chargeai de la plus grosse dragée : je pris encore quatre mousquets dans chacun desquels je mis deux clous et cinq petites balles; je chargeai mes pistolets tout aussi bien à proportion : je mis à mon côté mon grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

M'étant préparé de cette manière, je pris une de mes lunettes, et je montai au haut de la colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage : j'apperçus bientôt que nos ennemis y étaient au nombre de vingt-un, avec trois prisonniers; qu'ils étaient venus en trois canots, et qu'ils avaient dessein de faire un festin de triomphe de ces trois corps humains.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués, non dans l'endroit où Vendredi leur était échappé, mais bien plus près de ma petite baie, où le rivage était bas, et où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage; et retournant vers mon esclave, je lui dis que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec vigueur. Sa peur étant alors passée, et le rhum ayant mis ses esprits en mouvement, il parut plein de feu, et répéta avec un air ferme : *Moi mourir, quand vous ordonne mourir.*

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partageai les armes entre nous deux; je

lui donnai un pistolet pour mettre à sa ceinture; je lui mis trois fusils sur l'épaule; j'en prends autant pour moi: nous nous mettons en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé mon esclave d'un sac plein de poudre et de balles. Le seul ordre qu'il avait à suivre était de marcher sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot sans que je lui eusse commandé. Dans cette posture, je cherchai à main droite un détour pour passer de l'autre côté de la baie, et pour gagner le bois, afin d'avoir les cannibales à la portée du fusil avant qu'ils m'eussent découvert. Je vins aisément à bout de trouver une telle route par le moyen de mes lunettes d'approche.

Tout en marchant, je ralentis beaucoup, par mes réflexions, l'ardeur qui m'avait porté à cette entreprise; ce n'était pas que le nombre des ennemis me fît peur : ils étaient nus, et certainement j'avais lieu de nous croire plus forts qu'eux; mais les mêmes raisons, qui m'avaient donné autrefois de l'horreur pour un pareil massacre, faisaient encore de vives impressions sur mon esprit: quelle nécessité, dis-je en moi-même, me porte à tremper mes mains dans le sang d'un peuple qui n'a jamais eu la moindre intention de m'offenser? Leurs coutumes barbares font leur propre malheur, et sont une preuve que Dieu les a livrés, aussi bien que tant de nations, à leur stupide bru-

talité : sans m'établir juge de leurs actions et exécuteur de sa justice, il l'exercera sur eux lui-même quand il le voudra, et de la manière qu'il le trouvera bon. C'est une autre affaire par rapport à Vendredi, qui est leur ennemi déclaré, et dans un état de guerre légitime avec eux ; mais il n'y a rien entre eux et moi.

Ces pensées me jetèrent dans une grande incertitude, dont je sortis enfin, en me déterminant à approcher seulement du lieu de leur barbare festin, et à agir selon que le ciel m'inspirerait ; mais à ne me point mêler de leurs affaires, à moins que quelque chose ne se présentât à mes yeux comme une détermination particulière de la providence.

Dans cette vue, j'entrai par le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes talons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle Vendredi tout doucement, et lui ordonne de percer jusques-là, pour découvrir à quoi les sauvages s'occupaient. Il le fit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinctement de cette place, qu'ils étaient tous autour de leur feu, se régalant de la chair d'un de leurs prisonniers, et qu'à quelques pas de là, il y en avait un autre garotté et étendu sur le sable, qui aurait bientôt le même sort ; que ce dernier n'était pas de leur nation, mais un des hommes barbus, qui

s'étaient sauvés dans son pays avec une chaloupe. Ce rapport, et surtout la particularité du prisonnier barbu, ranima toute ma fureur; je m'avançai moi-même vers l'arbre, et j'y vis clairement un homme blanc couché sur le sable, les mains et les pieds garottés; les habits dont je le vis couvert ne me laissèrent pas de doute que ce ne fût un Européen.

Il y avait un autre arbre, revêtu d'un petit buisson, plus près de leur horrible festin, d'environ cinquante verges, où, si je pouvais parvenir sans être aperçu, je vis que je les aurais à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour maîtriser ma passion pour quelques momens, quoique ma rage fût montée jusqu'au plus haut degré, et me glissant derrière quelques broussailles, je parvins à cet endroit, où je trouvai une petite élévation, d'où je découvris, à quatre-vingts verges de moi, tout ce qui se passait.

Je vis qu'il n'y avait pas un instant à perdre, dix-neuf de ces barbares étaient assis à terre, serrés les uns contre les autres, ayant détaché deux bouchers, pour leur apporter apparemment le pauvre chrétien, membre à membre. Ils étaient déjà occupés à lui délier les pieds, quand me tournant vers mon esclave: allons, Vendredi, lui dis-je, suis mes ordres exactement; fais précisément ce que tu me verras faire, sans manquer dans le moindre point; il me le promit; et là-dessus, posant à

terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mousquet je couchai les sauvages en joue, en lui ordonnant d'en faire autant : Es-tu prêt? lui dis-je; oui, répondit-il, et en même temps nous fîmes feu l'un et l'autre.

Vendredi m'avait tellement surpassé à viser juste, qu'il en tua deux et en blessa trois, au lieu que je n'en blessai que deux, et n'en tuai qu'un seul. On peut juger si les autres étaient dans une terrible consternation : tous ceux qui n'étaient pas blessés, se levèrent précipitamment, sans savoir de quel côté tourner leur pas, pour éviter un danger dont la source leur était inconnue. Vendredi cependant avait toujours les yeux fixés sur moi, pour observer et imiter mes mouvemens. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jetai mon mousquet pour prendre le fusil de chasse, et mon esclave en fit de même. Il coucha en joue comme moi. Es-tu prêt? lui demandai-je encore, et dès qu'il m'eut répondu oui : feu donc, lui dis-je, au nom de Dieu; et en même temps nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée; et, comme nos armes étaient chargées d'une dragée, grosse comme de petites balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y en avait tant de blessés, que nous les vîmes courir la plupart çà et là, tout couverts de sang, et qu'un moment après il en tomba encore trois à demi-morts.

Ayant jeté alors à terre les armes déchargées, je saisis mon second mousquet, et j'ordonnai à Vendredi de me suivre ; ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je sortis brusquement avec Vendredi sur mes talons, et dès que je fus découvert, je poussai un grand cri, comme il fit de son côté ; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettait le poids des armes que je portais, vers la pauvre victime qui était étendue sur le sable, entre le lieu du festin et la mer. Les bouchers, qui allaient exercer leur art sur ce pauvre malheureux, l'avaient abandonné au bruit de notre première décharge, et prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étaient jetés dans un des canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à Vendredi de courir de ce côté-là, et de tirer dessus. Il m'entendit d'abord, et s'étant avancé sur eux d'une quarantaine de verges, il fit feu. Je m'imaginai au commencement qu'il les avait tous tués, les voyant tomber les uns sur les autres ; mais j'en revis bientôt deux sur pied : il en avait pourtant tué deux, et blessé un troisième si griévement qu'il resta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon sauvage s'attachait ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du pauvre prisonnier, et ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le mis sur son séant, et je lui demandai en portugais

qui il était. Il me répondit en latin, *christianus*; mais le voyant si faible, qu'il avait de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille, et lui fis signe de boire. Il le fit, et mangea en outre un morceau de pain, que je lui avais donné pareillement. Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il était Espagnol, et qu'il m'avait toutes les obligations imaginables, pour l'important service que je venais de lui rendre : je me servis de tout l'espagnol que je pouvais rassembler, et je lui dis : *Signor*, nous parlerons une autre fois; mais à présent il faut combattre; s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en un bon usage. Il les prit d'un air reconnaissant, et il semblait que ses armes lui rendissent toute sa vigueur. Il tomba dans le moment sur ses ennemis comme une furie, et dans un tour de main il en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendaient guère. Ces pauvres barbares étaient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils étaient aussi peu en état de songer à leur conservation, que leur chair avait été capable de résister à nos balles. Je m'en étais bien aperçu, lorsque Vendredi avait fait feu sur ceux qui étaient dans la barque, dont les uns avaient été terrassés par la peur, tout aussi bien que les autres par les blessures.

Je tenais toujours mon dernier fusil dans la main, sans le tirer, pour n'être pas pris au dé-

pourvu. C'était tout ce que j'avais pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. J'ordonnai cependant à Vendredi de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées; ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que je m'étais mis à terre pour les charger de nouveau, je vis un combat très-vigoureux entre l'Espagnol et un des sauvages qui était allé sur lui avec un de ces sabres de bois qui devait servir à le priver de la vie, si je ne l'avais empêché. L'Espagnol qui, bien que faible, était aussi brave et aussi hardi qu'il est possible de l'être, avait déjà combattu l'Indien pendant quelque temps, et lui avait fait deux blessures à la tête, quand l'autre l'ayant saisi par le milieu du corps, le jeta à terre, et fit tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid dans cette occasion, il quitta sagement le sabre, mit la main au pistolet, et tua son ennemi sur le champ. Vendredi, qui n'était plus à portée de recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, de laquelle il dépêcha d'abord trois de ceux qui avaient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté, l'Espagnol ayant pris un de mes fusils, se mit à la poursuite de deux autres qu'il blessa tous deux; mais comme il n'avait pas la force de courir, ils se sauvèrent dans le bois,

où Vendredi en tua encore un : pour le second, qui était d'une agilité extrême, il se jeta à corps perdu dans la mer, et gagna à la nage le canot où il y avait trois de ses camarades, dont l'un, ainsi que je l'ai déjà dit, était blessé : ces quatre furent les seuls de toute la troupe qui se sauvèrent de nos mains, comme il est aisé de le voir par la liste suivante :

Trois tués par notre première décharge	3
Deux tués par la seconde	2
Deux tués par Vendredi dans le canot	2
Deux tués par le même, de ceux qui avaient été d'abord blessés	2
Un tué par le même dans le bois	1
Trois tués par l'Espagnol	3
Quatre tués par Vendredi dans les bois où leurs blessures les avaient fait tomber çà et là	4
Quatre sauvés dans le canot, parmi lesquels un blessé	4
En tout	21

Ceux qui étaient dans le canot faisaient force de rames, pour se mettre hors de la portée du fusil ; et quoique mon esclave leur tirât encore deux ou trois coups, je n'en vis pas un faire mine d'en être atteint. Il souhaitait fort que nous prissions un des canots, pour leur donner la chasse : ce n'était pas sans raison. Il était fort à craindre, s'ils échappaient, qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques, pour nous accabler par leur nombre. J'y consentis donc ; je me

jetai dans un de leurs canots, en commandant à Vendredi de me suivre ; mais je fus bien surpris en y voyant un troisième prisonnier, garotté de la même manière que l'avait été l'Espagnol, et presque mort de peur, n'ayant pas su ce dont il s'agissait; car il était tellement lié, qu'il était hors d'état de lever la tête, et qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodaient si fort; je m'efforçai à le soulever, mais il n'avait pas la force de se soutenir ou de parler. Il jeta seulement des cris sourds, mais lamentables, craignant sans doute qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que Vendredi fut entré dans la barque, je lui dis de l'assurer de sa délivrance, et de lui donner un coup de mon rhum; ce qui, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le fit revivre, et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Quelques minutes après que Vendredi l'eut bien regardé, et l'eut entendu parler, c'était une chose à tirer les larmes des yeux à l'homme le plus insensible, de le voir baiser, embrasser ce sauvage ; de le voir pleurer, rire, sauter, danser à l'entour, ensuite se tordre les mains, se battre le visage, et puis sauter, danser de nouveau, enfin se comporter comme s'il fût hors de sens. Pendant quelques momens, il n'eut pas la force de m'expli-

quer la cause de tant de mouvemens opposés; mais, étant un peu revenu à lui, il me dit que ce sauvage était son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel point je fus touché, des transports que l'amour filial produisit dans le cœur de ce pauvre garçon, à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce spectacle le jetait : tantôt il entrait dans le canot, tantôt il en sortait, tantôt il y rentrait de nouveau, il s'asseyait auprès de son père, et, pour le réchauffer, il lui tenait la tête serrée contre sa poitrine pendant des demi-heures entières; il lui prenait les mains et les pieds, roidis par la force dont ils avaient été liés, et tâchait de les amollir en les frottant. Voyant quel était son dessein, je lui donnai de mon rhum, pour rendre ce frottement plus utile, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Cet accident nous fit oublier de poursuivre le canot des sauvages, qui était déjà hors de notre vue : ce fut un bonheur pour nous; car, deux heures après, lorsqu'ils ne pouvaient pas encore avoir fait le quart du chemin, il s'éleva un vent terrible qui continua pendant toute la nuit, et comme il venait du nord-ouest, et qu'il leur était contraire, il ne me parut guères possible alors qu'ils pussent regagner leurs côtes.

Pour revenir à Vendredi, il était tellement occupé autour de son père, que pendant assez longtemps je n'eus pas le cœur de le retirer de là; mais quand je crus qu'il avait suffisamment satisfait à ses transports, je l'appelai; il vint en sautant, en riant et en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avait donné du pain à son père. *Non*, dit-il, *moi vilain chien! manger tout moi-même*. Là-dessus, je lui donnai un de mes gâteaux d'orge, que j'avais dans ma poche et j'y ajoutai un coup de rhum pour lui-même. Il n'y goûta pas seulement, mais alla porter le tout à son père, avec une poignée de raisins secs, que je lui avais donnés encore pour ce bon-homme.

Un moment après je le vis sortir de la barque, et se mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité, que je le perdis de vue dans un instant; car c'était le garçon le plus habile et le plus léger que j'aie vu de mes jours. J'avais beau crier, il n'entendait rien; mais environ un quart d'heure après, je le vis revenir avec moins de vitesse, parce qu'il portait quelque chose.

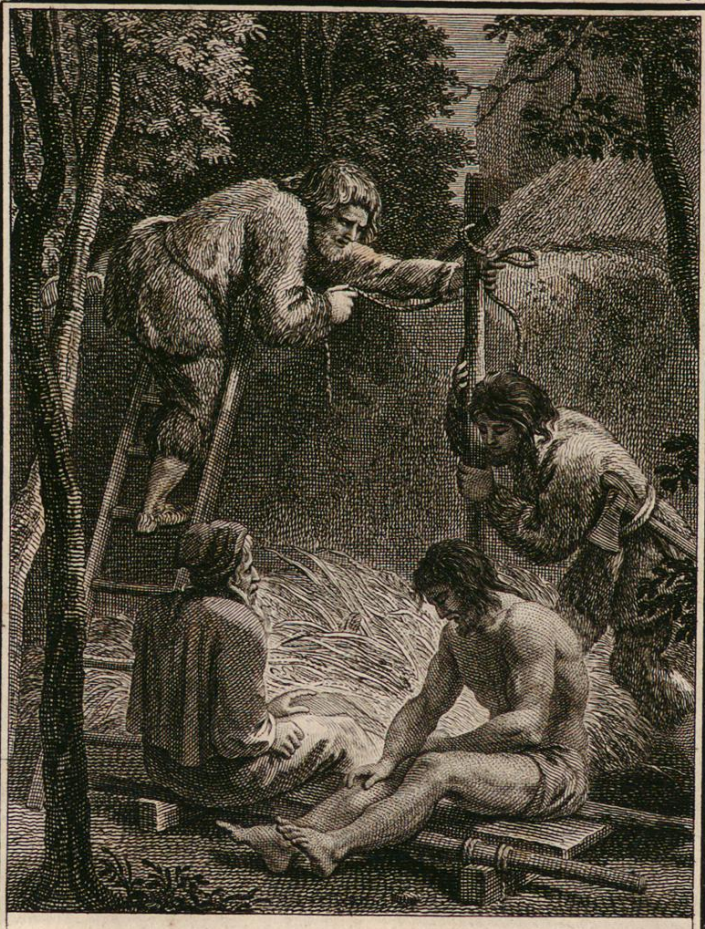
C'était un pot rempli d'eau fraîche et quelques morceaux de pain qu'il me donna : pour l'eau il la porta à son père après que j'en eus bu un petit coup pour me désaltérer. Elle ranima entièrement le pauvre vieillard, et lui fit plus de bien que toute la liqueur forte qu'il avait prise, car il mourait de soif.

Quand il eut bu, et que je vis qu'il y avait encore de l'eau de reste, j'ordonnai à Vendredi de la porter à l'Espagnol avec un des gâteaux qu'il m'avait été chercher. Celui-ci était extrêmement faible, et s'était couché sur l'herbe à l'ombre d'un arbre : il se releva néanmoins pour manger et pour boire, et je m'approchai moi-même pour lui donner une poignée de raisins. Il me regarda d'un air tendre et plein de la plus vive reconnaissance; mais il avait si peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes; il l'essaya deux ou trois fois, mais en vain; ses pieds, enflés prodigieusement à force d'avoir été garottés, lui causaient trop de douleur. Pour le soulager, j'ordonnai à Vendredi de les lui frotter avec du rhum, comme il avait fait à l'égard de son père.

Quoique mon pauvre sauvage s'acquittât de ce devoir avec affection, il ne pouvait pas s'empêcher, de moment à autre, de tourner les yeux vers son père, pour voir s'il était toujours dans le même endroit, et dans la même posture. Une fois entre autres, ne le voyant pas, il se leva avec précipitation, et courut de ce côté là avec tant de vitesse qu'il était difficile de voir si ses pieds touchaient à terre; mais en entrant dans le canot, il vit qu'il n'y avait rien à craindre, que son père s'était couché seulement pour se reposer. Dès que je le vis de retour, je priai l'Espa-

gnol de souffrir que Vendredi l'aidât à se lever, et le conduisit vers la barque, pour le mener de là vers mon habitation, où j'aurais de lui tout le soin possible. Mon sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fît le moindre effort ; comme il était aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, et le fit asseoir sur un des côtés du canot ; ensuite il se plaça tout auprès de son père ; puis sortant de la barque il la lança à l'eau, et quoiqu'il fît un grand vent, il la fit suivre le rivage plus vite que je n'étais capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il se mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des sauvages qui nous était resté, et il y arriva avec cette barque, aussi vite que j'y étais venu par terre. Il me fit passer la baie, et ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du canot où ils étaient ; mais ils ne se trouvaient ni l'un ni l'autre en état de marcher, de manière que Vendredi ne savait comment faire.

Après avoir médité sur les moyens de remédier à cet inconvénient, je priai mon sauvage de s'asseoir et de se reposer, et pour moi je me mis à travailler cependant à une espèce de civière ; nous les y posâmes tous deux et les portâmes jusqu'à notre retranchement extérieur : mais nous voilà dans un plus grand embarras qu'auparavant. Je n'avais nulle envie d'abattre ce rempart, et je ne voyais pas comment on pourrait les faire passer



Voilà mon Île peuplée.

Tom. I. pag. 377.

Stothart inv. Delvaux sculp.

par dessus. Le seul parti qu'il y eut à prendre, ce fut de travailler de nouveau, et avec l'aide de Vendredi je dressai, en moins de deux heures, une jolie petite tente couverte de ramées et de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur et le bocage que j'avais eu soin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels je mis une couverture pour coucher dessus, et une autre couverture pour leur tenir chaud.

Voilà mon île peuplée; je me croyais riche en sujets, et c'était une idée fort satisfaisante pour moi de me considérer ici comme un petit monarque; toute cette île était mon domaine par des titres incontestables. Mes sujets m'étaient parfaitement soumis; j'étais leur législateur et leur souverain seigneur : ils m'étaient tous redevables de la vie, et ils étaient tout prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenterait. Ce qui était le plus remarquable, c'est qu'il y avait dans mes états trois religions différentes : Vendredi était protestant, son père était payen et cannibale, l'Espagnol était catholique romain; et moi, comme un prince sage et équitable, j'établissais la liberté de conscience dans tout mon royaume. Cela soit dit en passant.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas : je commandai à Vendredi d'aller pren-

dre parmi mon troupeau apprivoisé un chevreau d'un an; je le mis en petites pièces, je le fis bouillir et étuver, et je vous assure que je leur accommodai un fort bon plat de viande et de bouillon, où j'avais mis de l'orge et du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, et ayant servi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes que je régalai et encourageai de mon mieux, me servant de Vendredi comme de mon interprète, non-seulement auprès de son père, mais auprès de l'Espagnol qui parlait fort bien la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou, pour mieux dire, soupé, j'ordonnai à mon esclave de prendre un des canots, et d'aller chercher nos armes à feu que nous avions laissées sur le champ de bataille, et le jour suivant je lui dis d'enterrer les morts qui, étant exposés au soleil, nous auraient bientôt incommodés par leur mauvaise odeur, et d'ensevelir en même temps les restes affreux du festin, qui étaient répandus en quantité sur le rivage. J'étais si fort éloigné de le faire moi-même, que je ne pouvais pas y penser sans horreur, et que j'en détournais les yeux quand j'étais obligé de passer par cet endroit. Pour mon sauvage, il s'en acquitta si bien, qu'il ne resta pas seulement l'apparence ni du combat, ni du festin, et que je n'aurais pu reconnaître le lieu même, sans la pointe du bois qui s'avançait de ce côté-là.

Je crus qu'il était temps alors d'entrer en con-

versation avec mes nouveaux sujets. Je commençai par le père de Vendredi à qui je demandai ce qu'il pensait des sauvages qui nous étaient échappés, et si nous devions craindre leur retour dans cette île avec des forces capables de nous accabler. Son sentiment était qu'il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent pu échapper à la tempête, et qu'ils devaient être tous péris; ou bien qu'ils avaient été portés du côté du sud sur certaines côtes, où ils seraient dévorés indubitablement. A l'égard de ce qui pouvait arriver, en cas qu'ils eussent été assez heureux pour regagner leur rivage, il me dit qu'il les croyait si fort effrayés par la manière dont ils avaient été attaqués, si étourdis par le bruit et par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueraient pas de raconter à leurs compatroites que leurs compagnons avaient été tués par la foudre et par le tonnerre, et que les deux ennemis qui leur avaient apparu étaient sans doute des esprits descendus du ciel pour les détruire. Il était confirmé dans cette opinion, parce qu'il avait entendu dire aux fuyards qu'ils ne pouvaient pas comprendre que des hommes pussent *souffler foudre*, *parler tonnerre*, et tuer à une si grande distance, sans lever seulement la main.

Ce vieux sauvage avait raison; car j'ai appris dans la suite que ceux qui s'étaient sauvés dans le canot étaient revenus chez eux, et avaient donné une telle épouvante à leurs compagnons, qu'ils s'é-

taient mis dans l'esprit que quiconque oserait approcher de cette *île enchantée* serait détruit par le feu du ciel : on peut juger s'ils furent assez hardis pour s'y exposer. Mais comme alors ces circonstances m'étaient inconnues, je fus pendant quelque temps dans des appréhensions continuelles qui m'obligèrent à être sur mes gardes, et à tenir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions quatre alors, et je n'aurais pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en rase campagne.

Cependant ne voyant pas arriver ur seul canot sur mon rivage pendant un assez long-temps, mes frayeur s'appaisèrent, et je commençais à délibérer sur mon voyage vers le continent, où le père de Vendredi m'assura que je serais bien reçu par les sauvages pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il m'apprit qu'il avait laissé au continent seize autres chrétiens, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage, et s'étant sauvés sur ces côtes, y vivaient, à la vérité en paix avec les sauvages, mais avaient à peine assez de vivres pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et je découvris qu'ils avaient monté un vaisseau espagnol, venant de Rio de la Plata, pour porter à la Havane des peaux et de l'argent, et pour s'y charger de toutes les marchandises européennes

qu'ils y pourraient trouver; qu'ils avaient sauvé d'un autre vaisseau cinq matelots portugais, mais qu'ils en avaient perdu un pareil nombre des leurs, et que les autres, à travers une infinité de dangers, étaient à demi morts de faim sur le rivage des cannibales, saisis de la crainte d'être dévorés aussitôt qu'on les aurait apperçus.

Il me conta encore qu'ils avaient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étaient absolument inutiles, faute de balles et de poudre, dont ils n'avaient sauvé qu'une quantité très-petite, qu'ils avaient consumée les premiers jours de leur débarquement, en allant à la chasse.

Mais, lui dis-je, que deviendront-ils à la fin? N'ont-ils jamais formé le dessein de se tirer de là? Il me répondit qu'ils y avaient pensé plus d'une fois, mais que n'ayant ni vaisseau, ni instrumens nécessaires pour en construire un, ni aucune provision, toutes leurs délibérations là-dessus avaient été terminées par des larmes et par le désespoir.

Je lui demandai de quelle manière il croyait qu'ils pouvaient recevoir une proposition de ma part, tendante à leur délivrance, et s'il ne jugerait pas qu'elle serait aisée à exécuter, en cas qu'on pût les faire venir tous dans mon île. Mais, ajoutai-je, je vous avoue franchement que je crains fort quelque coup de traître de leur façon. La gratitude n'est pas une vertu très-familière aux hommes qui, d'ordinaire, conforment moins leur con-

duite aux services qu'ils ont reçus, qu'aux avantages qu'ils peuvent espérer. Ce serait pour moi une chose bien dure, continuai-je, si, pour prix d'avoir été l'instrument de leur délivrance, ils m'amenaient comme leur prisonnier dans la Nouvelle-Espagne, où tout Anglais, par quelque accident qu'il y puisse venir, ne doit s'attendre qu'à la plus cruelle destinée. Je vous assure que j'aimerais mieux être dévoré tout vivant par les sauvages, que de tomber entre les mains de l'Inquisition. Sans cette difficulté, ajoutai-je, je croirais mon dessein fort aisé, et s'ils se trouvaient tous ici, on pourrait construire un bâtiment assez grand pour nous mener, ou du côté du sud dans le Brésil, ou du côté du nord dans les îles espagnoles.

Après avoir écouté mon discours très-attentivement, il me répondit avec un air de candeur, que ces gens-là sentaient avec tant de vivacité tout ce qu'il y avait de misérable dans leur situation, qu'il était sûr qu'ils auraient horreur de la seule pensée de maltraiter un homme qui contribuerait à les en délivrer. Si vous voulez, poursuivit-il, j'irai les voir avec le vieux sauvage, je leur communiquerai votre intention, et je vous apporterai leur réponse: je n'entrerai point en traité avec eux, sans qu'ils m'assurent de le garder par les sermens les plus solennels. Je veux stipuler qu'ils vous reconnaîtront pour leur commandant, et je les ferai jurer, par les sacremens et par l'évangile, de vous suivre

dans quelque pays chrétien que vous trouviez à propos de les mener, et de vous obéir exactement, jusqu'à ce que nous y soyons arrivés; je prétends même vous apporter sur tout cela un contrat formel, signé par toute la troupe.

Pour me donner plus de confiance en lui, il me proposa de me prêter serment lui-même, avant son départ, et il me jura qu'il ne me quitterait jamais sans mes ordres, et qu'il me défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ses compatriotes étaient assez lâches pour manquer à leurs promesses dans le moindre point. Au reste, il m'assura que c'étaient tous de fort honnêtes gens, qu'ils étaient accablés de toute la misère imaginable, destitués d'armes et d'habits, et n'ayant d'autres vivres que ceux que leur fournissait la pitié des sauvages; qu'ils étaient privés de tout espoir de revenir jamais dans leur patrie, et que si je voulais bien songer à finir leurs malheurs, ils étaient gens à vivre et à mourir avec moi.

Sur ces assurances, je résolus fermement de travailler à leur bonheur, et d'envoyer, pour traiter avec eux, l'Espagnol avec le vieux Sauvage. Mais quand tout fut prêt pour leur départ, mon Espagnol lui-même me fit une difficulté où je trouvai tant de prudence et tant de sincérité, que je fus très-satisfait de lui, et que je suivis le conseil qu'il me donna, de différer cette affaire pour cinq ou six mois. Voici le fait.

Il y avait déjà un mois qu'il était avec nous, et je lui avais montré toutes les provisions, assemblées par le secours de la providence. Il comprenait parfaitement bien que ce que j'avais amassé de blé et de riz, quoique suffisant de reste pour moi-même, ne suffirait pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une économie exacte, bien loin de pouvoir fournir aux besoins de ses camarades, qui étaient encore au nombre de seize. D'ailleurs, il en fallait une bonne quantité pour avitailler le vaisseau que je voulais construire, pour passer dans quelque colonie chrétienne; et son avis était de défricher d'autres champs, d'y semer tout le grain dont je pouvais me passer, et d'attendre une nouvelle moisson, avant de faire venir ses compatriotes. La disette, me dit-il, pourrait les porter à la révolte, en leur faisant voir qu'ils ne sont sortis d'un malheur que pour tomber dans un autre. Vous savez, poursuivit-il, que les enfans d'Israël, quoique ravis d'abord d'être délivrés de la servitude de l'Egypte, se révoltèrent contre Dieu lui-même, leur libérateur, quand ils manquèrent de pain dans le désert.

Son conseil me parut si raisonnable, et j'y trouvai tant de preuves de sa fidélité, que j'en fus charmé, et que je me déterminai à le suivre. Nous nous mettons donc tous quatre à labourer la terre, autant que nos instrumens de bois pouvaient nous le permettre; et, dans l'espace d'un mois, le temps

d'ensemencer les terres étant venu, nous en avions défriché assez pour y semer vingt-deux boisseaux d'orge et seize jarres de riz, c'était tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en resta-t-il pour vivre pendant les six mois qui devaient s'écouler avant la prochaine récolte ; car le grain est six mois en terre dans ce pays-là.

Etant alors assez forts pour ne rien craindre des sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île, sans aucune inquiétude; et, comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance, il m'était impossible de ne pas songer aux moyens de l'effectuer. Entre autres choses, je marquai plusieurs arbres, qui me paraissaient propres pour mes vues: j'employai Vendredi et son père à les couper, et leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avais fait des planches d'un arbre fort épais, et je leur ordonnai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne, d'à-peu-près deux pieds de large, de trente-cinq de long, et épaisses depuis deux pouces jusqu'à quatre. On peut comprendre quelle peine il fallut pour en venir à bout.

Je songeai en même temps à augmenter mon troupeau; tantôt j'allais à la chasse moi-même avec Vendredi, tantôt je l'envoyais avec l'Espagnol, et de cette manière nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à notre trou-

peau apprivoisé ; car quand il nous arrivait de tuer une chèvre, nous ne manquions jamais d'en conserver les petits. Outre cela, la saison étant venue de cueillir le raisin, je fis sécher une si grande quantité de grappes, qu'il y en avait de quoi remplir plus de soixante barils. Ce fruit faisait, avec notre pain, une grande partie de nos alimens, et je puis vous assurer que c'est quelque chose d'extraordinairement nourrissant.

C'était alors le temps de la moisson, et notre grain se trouvait en fort bon état. Quoique j'aie vu des années plus fertiles dans l'île, la récolte fut pourtant assez bonne pour répondre à nos fins : de vingt-deux boisseaux d'orge que nous avions semés, il nous en vint deux cent vingt, et notre riz s'était multiplié à proportion ; ce qui formait une provision suffisante pour nous, et pour les hôtes que nous attendions, jusqu'à notre moisson prochaine ; ou bien, s'il s'agissait de faire le voyage projeté, il y en avait assez pour avitailler abondamment notre vaisseau, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre course.

Après avoir recueilli ainsi nos grains, nous nous mîmes à travailler en osier et à faire quatre grands paniers pour les y conserver. L'Espagnol était extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, et il me blâmait souvent de n'avoir pas employé cet art à faire mes enclos et mes retranchemens.

Mais par bonheur la chose n'était plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à l'Espagnol de passer en terre ferme, pour voir s'il y avait quelque chose à faire avec ses compatriotes; et je lui donnai un ordre par écrit de ne pas emmener un seul homme avec lui sans l'avoir fait jurer, devant lui et devant le vieux sauvage, que bien loin d'attaquer le maître de l'île, et de causer le moindre chagrin à un homme qui avait la bonté de travailler à sa délivrance, il ne négligerait rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, et qu'il se soumettrait entièrement à ses commandemens, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. J'ordonnai encore à l'Espagnol de m'en rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que, selon toutes les apparences, elle n'avait ni papier ni encre.

Muni de ces instructions, il partit avec le vieux sauvage, dans le même canot qui avait servi à les conduire dans l'île, pour être dévorés par les cannibales leurs ennemis. Je leur donnai à chacun un mousquet à rouet, et environ huit charges de poudre et de balles, en leur enjoignant d'en être bons ménagers, et de ne les employer que dans les occasions pressantes.

Voilà les premières mesures que je pris pour ma délivrance, depuis vingt-sept ans et quelques

jours que j'étais dans cette île. Aussi, ne négligeai-je aucune précaution nécessaire pour les rendre justes; je donnai à mes voyageurs une provision de pain et de grappes sèches pour plusieurs jours, et une autre provision pour huit jours, destinée aux Espagnols : je convins encore avec eux d'un signal qu'ils devaient mettre au canot à leur retour, pour pouvoir les reconnaître par-là avant qu'ils abordassent; et là-dessus je leur souhaitai un heureux voyage.

Ils mirent en mer avec un vent frais, pendant la pleine lune. C'était au mois d'octobre, selon mon calcul; car, pour avoir un compte exact des jours, je ne pus jamais m'assurer de l'avoir juste, depuis que je l'eus une fois perdu; je n'étais pas tout-à-fait sûr même d'avoir compté exactement les années, quoique dans la suite je vis que mon calcul s'accordait parfaitement avec la vérité.

J'avais déjà attendu pendant huit jours le retour de mes députés, quand il m'arriva à l'improviste une aventure, qui n'a peut-être pas sa semblable dans aucune histoire. C'était le matin, et j'étais encore profondément endormi, lorsque Vendredi approcha de mon lit avec précipitation, en criant : maître, maître, ils sont venus, ils sont venus.

Je me lève, et m'étant habillé, je me mets à traverser mon bois, qui était déjà devenu épais, songeant si peu au moindre danger, que j'étais sans armes, contre ma coutume; mais je fus bien

surpris en tournant mes yeux vers la mer, de voir à une lieue et demie de distance une chaloupe, avec une voile que nous appelons *épaule de mouton*, faisant cours du côté du rivage, et poussée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venait pas du côté directement opposé à mon rivage, mais du côté du sud de l'île. Là-dessus, je dis à Vendredi de ne pas se donner le moindre mouvement, puisque ce n'était pas là les gens que nous attendions, et que nous ne pouvions pas savoir encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci, je fus chercher ma lunette d'approche, et par le moyen de mon échelle, je montai au haut du rocher, comme j'avais coutume de faire, quand j'appréhendais quelque chose, et que je voulais le découvrir sans être découvert moi-même.

A peine avais-je mis le pied sur le haut de la colline, que je vis clairement un vaisseau à l'ancre, à peu près à deux lieues et demie au sud-ouest de moi; et je crus observer par la structure du bâtiment que le vaisseau était anglais, aussi-bien que la chaloupe.

Je ne saurais exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination. Quoique ma joie de voir un navire, dont l'équipage devait être sans doute de ma nation, fût extrême, je ne laissais pas de sentir quelques mouvemens secrets, dont j'ignorais la cause, qui m'inspiraient de la

circonspection. Je ne pouvais pas concevoir quelles affaires un vaisseau anglais pouvait avoir dans cette partie du monde, puisque ce n'était assurément la route d'aucun des pays où ils ont établi leur commerce : de plus, je savais qu'il n'y avait eu aucune tempête capable de les porter de ce côté-là malgré eux; par conséquent j'avais lieu de croire qu'ils n'avaient pas de bons desseins, et qu'il valait mieux pour moi demeurer dans ma solitude, que de tomber entre les mains de voleurs et de meurtriers.

Je l'ai déjà dit : qu'aucun homme ne méprise ces avertissemens secrets, qui lui seront inspirés quelquefois, quoiqu'il n'en sente pas la vraisemblance. Je crois que peu de gens capables de réflexion peuvent nier que ces sortes d'avertissemens ne nous soient donnés quelquefois; je crois encore qu'il est incontestable que ce sont des marques de l'existence d'un monde invisible, et du commerce de certains esprits avec nous, qui tend à nous détourner du danger. Il n'y a rien ici de plus naturel à mon sens que d'attribuer ces avertissemens à quelque intelligence qui nous est favorable, soit suprême, soit inférieure et subordonnée à la divinité.

Le cas dont je vais parler prouve évidemment la vérité de mon opinion; car si je n'avais pas obéi à ces mouvemens secrets, c'était fait de moi, et ma condition serait devenue infiniment plus malheureuse.

Je ne m'étais pas tenu long-temps dans cette posture, sans voir clairement la chaloupe approcher du rivage, comme si elle cherchait une baie, pour la commodité du débarquement; mais ne découvrant pas celle dont j'ai parlé souvent, ils poussèrent leur chaloupe sur le sable, environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étais ravi; car sans cela ils auraient débarqué précisément devant ma porte, ils m'auraient chassé sans doute de mon château, et auraient pillé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage, je vis clairement qu'ils étaient Anglais, hormi un ou deux que je pris pour des Hollandais, mais qui pourtant ne l'étaient pas. Ils étaient onze en tout, mais il y en avait trois sans armes, et garottés, comme je crus m'en appercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage, ils firent sortir les autres de la chaloupe, comme des prisonniers : je vis un des trois marquer par des gestes une affliction qui allait jusqu'à l'extravagance; les deux autres levaient quelquefois les mains vers le ciel, et paraissaient fort affligés, mais leur douleur me semblait plus modérée.

Dans le temps que j'étais dans une grande incertitude, sans concevoir ce que signifiait un pareil spectacle, Vendredi s'écria en son mauvais anglais : *O maître, vous voyez homme anglais manger prisonniers aussi-bien qu'hommes sauvages : voyez eux les vouloir manger.* Non, non, dis-je,

Vendredi, je crains seulement qu'ils ne les massacrent, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. Je tremblais cependant, et j'étais pénétré d'horreur à cette vue ; à chaque moment je m'attendais à les voir assassiner; même je vis une fois un de ces scélérats lever déjà un grand sabre pour frapper un de ces malheureux, et je crus que je l'allais voir tomber à terre; ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Dans ces circonstances je regrettais extrêmement mon Espagnol et mon vieux Sauvage, et je souhaitais fort de pouvoir attraper ces indignes Anglais, sans être découvert, à la portée du fusil, pour délivrer les prisonniers de leurs cruelles mains ; car je ne leur voyais point d'armes à feu : mais il plut à la Providence de me faire réussir dans mon dessein d'une autre manière.

Pendant que ces insolens matelots rôdaient par toute l'île, comme s'ils voulaient aller à la découverte du pays, j'observai que les trois prisonniers étaient en liberté d'aller où ils voulaient, mais ils n'en eurent pas le cœur; ils s'assirent à terre d'un air pensif et désespéré.

Leur triste contenance me fit souvenir de celle que j'avais eue autrefois en abordant le même rivage, me croyant perdu, tournant mes yeux de tous côtés, rempli de la crainte des bêtes sauvages, et réduit par mes frayeurs à passer une nuit entière sur un arbre.

Comme alors je ne m'étais attendu à rien moins qu'à voir notre vaisseau porté plus près du rivage par la tempête et par la marée, et de trouver ainsi l'occasion d'en tirer les moyens de subsister, de même ces malheureux n'avaient pas la moindre idée de la délivrance prochaine que le ciel préparait pour eux, dans le temps qu'ils croyaient tout secours impossible.

Combien de fortes raisons n'avons-nous pas, dans ce monde, de nous reposer avec joie sur la bonté de notre créateur, puisque nous sommes rarement dans d'assez malheureuses circonstances pour ne pas trouver quelque sujet de consolation, et puisque nous sommes fort souvent portés à notre délivrance par les mêmes moyens qui semblaient nous conduire à notre ruine?

La marée était justement au plus haut, quand ces gens étaient venus à terre; et en partie en parlant à leurs prisonniers, en partie en rôdant par tous les coins de l'île, ils s'étaient amusés jusqu'à ce que la mer, s'étant retirée par le reflux, eût laissé leur chaloupe à sec.

Ils y avaient laissé deux hommes qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étaient endormis: cependant, l'un s'éveillant plus tôt que son camarade, et trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable, pour l'en tirer tout seul, fit approcher les autres par ses cris; mais ils n'eurent pas assez de force tous ensemble pour la tirer de là, parce qu'elle

était extrêmement pesante, et que de ce côté là le rivage n'était guères qu'un sable mouvant.

Voyant cette difficulté, comme de véritables gens de mer, c'est-à-dire, les plus négligens de tous les hommes, ils résolurent de n'y plus songer, et ils se mirent à parcourir l'île. J'en entendis un qui appelait un de ses camarades, pour le faire venir à terre : *Hé ! Jean*, lui cria-t-il, *laisse-la en repos, si tu peux ; la marée prochaine la remettra bien à flot.* Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps je me tins dans l'enceinte de mon château, sans aller plus loin que mon *observatoire*, et j'étais bien aise d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation; je savais que la chaloupe ne pouvait pas être à flot avant dix heures du soir, qu'alors il ferait obscur, et que je pourrais en toute sûreté observer leurs discours.

En attendant, je me préparais pour le combat, mais avec plus de précaution que jamais, persuadé que j'aurais affaire à d'autres ennemis que par le passé. J'ordonnai à Vendredi d'en faire de même, et je m'en promettais de grands secours, puisqu'il tirait d'une justesse étonnante; je lui donnai trois mousquets, et je pris moi-même deux fusils. Ma figure était effroyable ; j'avais sur la tête mon terrible bonnet de peau de chèvre ; à mon côté pendait mon sabre nu, et je portais deux

pistolets à ma ceinture, et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était de ne rien entreprendre avant la nuit; mais sur les deux heures, au plus chaud du jour, je trouvai que mes drôles étaient allés tous dans les bois, apparemment pour s'y reposer; et quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir, je les vis pourtant qui s'étaient couchés à l'ombre d'un grand arbre, assez près de moi, et hors de la vue des autres.

Là-dessus, je résolus de me découvrir à eux, pour être instruit de leur situation : et dans le moment je me mis en marche, Vendredi me suivant d'assez loin, armé aussi formidablement que moi, mais ne ressemblant pas pourtant à un spectre.

Après que je me fus approché d'eux, sans être découvert, autant qu'il me fut possible, je leur dis d'un ton élevé, en espagnol, qui êtes-vous, messieurs? Ils ne répondirent rien, et je les vis sur le point de s'enfuir, quand je me mis à leur parler anglais. « Messieurs, n'ayez pas peur, peut-être » avez-vous trouvé ici un ami, sans vous y atten- » dre ». Il devrait donc être envoyé du ciel, répondit un d'entre eux d'une manière grave, et le chapeau à la main; car nos malheurs sont au-dessus de tout secours humain. « Tout secours » est au ciel, monsieur, lui dis-je; mais ne vou- » driez-vous pas enseigner à un étranger le moyen » de vous secourir? Car vous paraissez accablés

» d'une grande affliction : je vous ai vu débarquer ; » et quand vous vous êtes entretenus avec les bru- » taux qui vous ont conduits ici, j'en ai vu un ti- » rer le sabre et faire mine de vouloir vous tuer ».

Le pauvre homme tremblant, et les yeux pleins de larmes, me répartit d'un air étonné : Parlé-je à un homme, à un Dieu, ou à un ange ? « Tran- » quillisez-vous là dessus, monsieur, lui dis-je : si » Dieu avait envoyé un ange à votre secours, il » paraîtrait à vos yeux sous de meilleurs habits » et avec d'autres armes. Je suis réellement un » homme, je suis même un Anglais, et tout dis- » posé à vous rendre service. Je n'ai avec moi » qu'un esclave ; nous avons des armes et des mu- » nitions ; dites librement si nous pouvons vous » rendre service, et expliquez-moi la nature de » vos malheurs ».

Hélas ! monsieur, dit-il, le récit en est trop long pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si proches ; il suffira de vous dire que j'ai été commandant du vaisseau que vous voyez ; mes gens se sont révoltés contre moi ; peu s'en faut qu'ils ne m'aient massacré ; mais ce qui vaut presque tout autant, ils veulent m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes, dont l'un est mon contre-maître, et l'autre un passager. Nous nous sommes attendus à périr ici dans peu de jours, croyant l'île inhabitée, et nous ne sommes pas encore rassurés là-dessus.

Mais, lui dis-je, que sont devenus vos coquins

de rebelles? Les voilà couchés, répondit-il, en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaisse; je tremble de peur qu'ils ne nous aient entendu parler; si cela est, il est certain qu'ils nous massacreront tous.

Je lui demandai là-dessus si les mutins avaient des armes à feu, et j'appris qu'ils n'avaient avec eux que deux fusils, et qu'ils en avaient laissé un dans la chaloupe. Laissez-moi donc faire, lui répondis-je; ils sont tous endormis, rien n'est plus aisé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. Il me conta alors qu'il y avait parmi eux deux coquins, dont il n'y avait rien de bon à espérer, et que, si on mettait ceux-là hors d'état de nuire, il croyait que le reste retournerait facilement à son devoir: il ajouta qu'il ne pouvait pas me les indiquer de si loin, et qu'il était tout prêt à suivre mes ordres en tout. « Eh » bien! dis-je, commençons par nous tirer d'ici, » de peur qu'ils ne nous aperçoivent en s'éveil- » lant, et suivez-moi vers un lieu où nous pour- » rons délibérer sur nos affaires à notre aise ».

Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois: écoutez donc, Monsieur, lui dis-je, je veux hasarder tout pour votre délivrance, pourvu que vous m'accordiez deux conditions. Il m'interrompit pour m'assurer que, si je lui rendais sa liberté et son vaisseau, il emploierait l'un et l'autre à me témoigner sa reconnaissance, et que, si je ne pou-

vais lui rendre que la moitié de ce service, il était résolu de vivre et de mourir avec moi, dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire. Ses compagnons me donnèrent les mêmes assurances.

Ecoutez mes conditions, leur dis-je, il n'y en a que deux. 1° Pendant que vous serez dans cette île avec moi, vous renoncerez à toute sorte d'autorité, et si je vous mets les armes en main, vous me les rendrez dès que je le trouverai bon : vous serez entièrement soumis à mes ordres, sans songer jamais à me causer le moindre préjudice. 2° Si nous réussissons à reprendre le vaisseau, vous me menerez en Angleterre avec mon esclave, sans rien demander pour le passage.

Il me le promit avec les expressions les plus fortes qu'un cœur reconnaissant puisse dicter.

Je leur donnai alors trois mousquets avec des balles et de la poudre, et je demandai au capitaine de quelle manière il jugeait à propos de diriger cette entreprise. Il me témoigna toute la gratitude imaginable, et me dit qu'il se contenterait de suivre exactement mes ordres, et qu'il me laissait avec plaisir toute la conduite de l'affaire Je lui répondis qu'elle me paraissait assez épineuse, que cependant le meilleur parti était, selon moi, de faire feu sur eux tous en même temps, pendant qu'ils étaient couchés, et que si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me répliqua, avec beaucoup de modération, qu'il serait fâché de les tuer, s'il y avait moyen de faire autrement : mais pour ces deux scélérats incorrigibles dont je vous ai parlé, continua-t-il, et qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils nous échappent, nous sommes perdus à coup sûr; ils amèneront tout l'équipage pour nous détruire.

Cela étant, répartis-je, il faut s'en tenir à mon premier avis; une nécessité absolue rend l'action légitime. Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour le dessein de répandre tant de sang, je lui dis à lui et à ses compagnons, de prendre les devants, et d'agir selon que les circonstances les dirigeraient.

Au milieu de cet entretien, nous en vîmes deux se lever et se retirer de là; je demandai au capitaine si c'étaient les chefs de la rébellion, desquels il m'avait parlé. Il me dit que non; eh bien donc! lui dis-je, laissons-les échapper, puisque la providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie; pour les autres, s'ils ne sont pas à vous, c'est votre faute.

Animé par ces paroles, il s'avance vers les mutins, un mousquet sur les bras, et un de mes pistolets à la ceinture. Ses deux compagnons le devancent de quelques pas, font d'abord un peu de bruit qui réveille un des matelots. Celui-là se met à crier pour éveiller ses camarades, mais en même temps ils font feu tous deux; le capi-

taine gardant son coup avec beaucoup de prudence, et visant avec toute la justesse possible les chefs des mutins, ils en tuent un sur la place. L'autre, quoique dangereusement blessé, se lève avec précipitation, et se met à crier au secours : mais le capitaine le joint, en lui disant qu'il n'était plus temps de demander du secours, et qu'il n'avait qu'à prier Dieu de lui pardonner sa trahison; il l'assomme aussitôt d'un coup de fusil.

Il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé; mais me voyant arriver, et sentant qu'il était impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le capitaine y consentit, à condition qu'ils lui marqueraient l'horreur qu'ils devaient avoir de leur crime, en l'aidant fidèlement à recouvrer le vaisseau et à le ramener à la Jamaïque d'où il venait. Ils lui donnèrent toutes les assurances de leur repentir, et de leur bonne volonté qu'il pouvait désirer, et il résolut de leur sauver la vie, ce que je ne désapprouvai pas; je l'obligeai seulement à les tenir pieds et mains liés, tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites, j'envoyai Vendredi avec le contre-maître, vers la chaloupe, avec ordre de la mettre en sûreté, et d'en ôter les rames et les voiles; ce qu'ils firent : en même temps trois matelots qui, pour leur bonheur, s'étaient écartés de la troupe, revinrent au bruit des mousquets; et voyant leur capitaine, de leur prisonnier, de-

venu leur vainqueur, ils se soumirent à lui, et consentirent à se laisser garotter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le temps de faire au capitaine le récit de toutes mes aventures : il l'écouta avec une attention qui allait jusqu'à l'extase, et surtout la manière miraculeuse dont j'avais été fourni de munitions et de vivres. Comme toute mon histoire est un tissu de prodiges, elle fit de fortes impressions sur lui; mais quand il commença à réfléchir sur son propre sort, et à considérer que la providence ne semblait m'avoir conservé que pour lui sauver la vie, il fut si touché, qu'il lui fut impossible de prononcer une seule parole.

Notre conversation étant finie, je le conduisis avec ses deux compagnons dans mon château; je lui donnai tous les rafraîchissemens que j'étais en état de lui fournir, et je lui montrai toutes les inventions dont je m'étais avisé pendant mon séjour dans l'île.

Tout ce que je disais au capitaine, tout ce que je lui montrais, lui paraissait surprenant : il admirait surtout ma fortification, et la manière dont j'avais caché ma retraite par le moyen du bocage que j'avais planté il y avait déjà vingt ans. Comme les arbres croissent dans ce pays plus vite qu'en Angleterre, ce petit bois était devenu d'une épaisseur impénétrable de toutes parts, excepté d'un côté où je m'étais ménagé un petit passage tor-

tueux. Je lui dis que ce qu'il voyait était mon château, le lieu de ma résidence, mais que j'avais encore, à l'exemple d'autres princes, une maison de campagne que je lui montrerais une autre fois; que pour le présent il fallait songer aux moyens de nous rendre maîtres du vaisseau. Il en convint; mais il m'avoua qu'il ne savait quelles mesures prendre. Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord qui, sachant que par leur conspiration ils ont mérité de perdre la vie, s'y opiniâtreront par désespoir, car ils sont tous persuadés sans doute, qu'en cas qu'ils se rendent, il seront pendus dès qu'ils arriveront en Angleterre, ou dans quelque colonie de la nation : le moyen donc de les attaquer avec un nombre si fort inférieur au leur?

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, et je vis qu'il n'y avait rien à faire, sinon de tendre quelque piége à l'équipage, et de l'empêcher au moins de débarquer et de nous détruire. J'étais sûr qu'en peu de temps les gens du vaisseau, étonnés du retardement de leurs camarades, mettraient leur autre chaloupe en mer, pour aller voir ce qu'ils étaient devenus; et je craignais fort qu'ils ne vinssent armés en trop grand nombre pour que nous puissions leur résister.

Là-dessus je dis au capitaine, que la première chose que nous avions à faire, c'était de couler la chaloupe à fond, afin qu'ils ne pussent pas l'emmener, ce qu'il approuva. Nous mettons

d'abord la main à l'œuvre, nous commençons à ôter de la chaloupe tout ce qui y restait, c'est-à-dire, une bouteille d'eau-de-vie, et une autre pleine de rhum, quelques biscuits, un cornet rempli de poudre, et un pain de sucre d'environ six livres, enveloppé d'une pièce de cannevas. Toute cette trouvaille m'était fort agréable, et surtout l'eau-de-vie et le sucre, dont j'avais presque eu le temps d'oublier le goût.

Après avoir porté tout cela à terre, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que s'ils débarquaient en assez grand nombre pour nous être supérieurs, ils ne pussent pas néanmoins faire usage de cette barque et l'emmener.

A dire la vérité, je ne pensais guère sérieusement à recouvrer le vaisseau; ma seule vue était, en cas qu'ils fissent cours en nous laissant la chaloupe, de la reboucher, et de la mettre en état de nous mener vers nos amis les Espagnols, dont je n'avais pas perdu l'idée.

Non content d'avoir fait, dans la chaloupe, un trou assez grand pour n'être pas fort aisément bouché, nous mîmes toutes nos forces à la pousser assez avant sur le rivage, pour que la marée même ne pût pas la mettre à flot. Mais au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, et nous vîmes en même temps sur le vaisseau le signal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avaient beau faire des

signaux et redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avait garde d'obéir.

Dans le même instant, nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer, et aller vers le rivage à force de rames; et quand ils furent à la portée de notre vue, nous aperçûmes distinctement qu'ils étaient au nombre de dix, et qu'ils avaient des armes à feu. Nous pûmes distinguer jusqu'aux traits de leurs visages, pendant assez long-temps, parce qu'ayant été dérivés par la marée, ils étaient obligés de suivre le rivage, pour débarquer dans le même endroit où ils découvrirent leur première chaloupe.

De cette manière, le capitaine pouvait les examiner à loisir; il n'y manquait pas, et il me dit qu'il voyait parmi eux trois fort braves garçons, et qu'il était sûr que les autres les avaient entraînés par force dans la conspiration; mais que pour le *Bosseman*, qui commandait la chaloupe, et pour les autres, c'étaient les plus grands scélérats de tout l'équipage, qui n'auraient garde de se désister de leur entreprise, et qu'il craignait bien qu'ils ne fussent trop forts pour nous.

Je lui répondis, en souriant, que des gens dans notre situation devaient être au-dessus de la peur; que, voyant presque toutes les conditions meilleures que la nôtre, nous devions considérer la mort même comme une espèce de délivrance, et qu'une vie comme la mienne, qui avait été sujète à tant

de revers, méritait bien que je hasardasse quelque chose pour la rendre plus heureuse. « Qu'est de-
» venue, continuai-je, votre persuasion que la pro-
» vidence ne m'avait conservé ici que pour vous
» sauver la vie? Ayez bon courage, je ne vois pour
» nous, dans toute cette affaire, qu'une seule cir-
» constance embarrassante. *Quelle donc?* me dit-il.
» C'est, répondis-je, qu'il y a parmi cette petite
» troupe trois ou quatre honnêtes gens qu'il faut
» songer à conserver. S'ils étaient tous les plus
» grands coquins de l'équipage, je croirais que la
» providence les aurait séparés du reste pour les
» livrer entre nos mains; car, fiez-vous à moi, tout
» ce qui débarquera sera à notre disposition, et
» nous serons les maîtres de leur vie et de leur
» mort ».

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et d'une contenance gaie, lui donnèrent courage, et il se mit à m'aider vigoureusement à faire nos préparatifs. A la première apparence de la chaloupe qui venait à nous, nous avions déjà songé à séparer nos prisonniers, et à les mettre en lieu sûr.

Il y en avait deux, dont le capitaine était moins assuré que des autres; je les avais fait conduire par Vendredi, et par un compagnon du capitaine, dans ma grotte, d'où ils n'avaient garde de se faire voir, ou de se faire entendre, ni de trouver le chemin au travers des bois, quand même ils par-

viendraient à se débarrasser de leurs liens. Je leur avais donné quelques provisions, en les assurant que, s'ils se tenaient en repos, je les remettrais dans quelques jours en pleine liberté; mais que, s'ils faisaient la moindre tentative pour se sauver, il n'y aurait point de quartier pour eux. Ils me promirent de souffrir leur prison patiemment, et ils me marquèrent une vive reconnaissance de la bonté que j'avais de leur donner des provisions et de la lumière; car Vendredi leur avait donné quelques chandelles : ils s'imaginaient qu'il devait rester en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers étaient plus heureux ; à la vérité, nous en avions garotté deux, qui étaient un peu suspects; mais pour les trois autres, je les avais pris à mon service; à la recommandation du capitaine, et sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière, nous étions sept bien armés, et j'étais persuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis, surtout à cause des trois ou quatre honnêtes gens que le capitaine m'assurait avoir découverts parmi eux.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où était leur première chaloupe, ils poussèrent sur le sable celle où ils étaient, et la quittant tous en même temps, ils la tirèrent après eux sur le rivage, ce qui me faisait plaisir, car je craignais qu'ils ne la laissassent à l'ancre, à quelque distance, avec

quelques-uns d'entre eux pour la garder, et que ainsi il nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent, ce fut de courir vers leur autre chaloupe, et nous nous aperçûmes aisément de la surprise avec laquelle ils la virent percée par le fond, et destituée de tous ses agrès. Un moment après, ils poussèrent tous en même temps deux ou trois grands cris, pour se faire entendre de leurs compagnons; mais voyant que c'était peine perdue, ils se mirent en cercle, et firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois : nous étions bien sûrs pourtant que les prisonniers de la grotte ne l'entendaient pas, et que ceux que nous gardions nous-mêmes, n'avaient pas le courage d'y répondre.

Ceux de la chaloupe ne recevant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons, étaient dans une telle surprise, comme nous l'apprîmes d'eux par la suite, qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du vaisseau, pour y aller raconter que l'esquif était coulé à fond, et que leurs camarades devaient être massacrés. Aussi les vîmes-nous lancer leur chaloupe en mer, et y entrer tous.

A peine avaient-ils quitté le rivage, que nous les vîmes revenir, après avoir délibéré apparemment sur quelques nouvelles mesures pour trouver leurs compagnons; il en resta trois dans la chaloupe,

et les autres entrèrent dans le pays pour aller à la découverte.

Je considérais le parti qu'ils venaient de prendre, comme un grand inconvénient pour nous ; en vain, nous rendrions-nous maîtres des sept qui étaient à terre, si la chaloupe nous échappait, car en ce cas là, ceux qui y étaient, auraient regagné certainement leur navire, qui n'aurait pas manqué de faire voile ; ce qui nous eût ôté tout moyen possible de le recouvrer.

Cependant le mal était sans remède, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage, et jeter l'ancre à quelque distance de là. Tout ce qui nous restait à faire, c'était d'attendre l'événement.

Les sept qui étaient débarqués se tenaient serrés en marchant de front du côté de la colline, sous laquelle était mon habitation, et nous les pouvions voir clairement sans en être aperçus. Nous souhaitions bien qu'ils approchassent davantage, afin de faire feu sur eux, ou bien qu'ils s'éloignassent pour que nous pussions sortir de notre retraite sans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvaient découvrir une grande partie des bois et des vallées de l'île, surtout du côté du nord-est, où le terrain est plus bas, ils se mirent de nouveau à crier, jusqu'à n'en pouvoir plus ; et n'osant pas, ce semble, se hasarder à pénétrer dans le pays plus

avant, ils s'assirent pour se consulter ensemble. S'ils avaient trouvé bon de s'endormir, comme avait fait le premier parti que nous avions défait, ils nous auraient rendu un bon service ; mais ils étaient trop remplis de frayeur pour le risquer, quoique assurément ils n'eussent aucune idée du danger qui les menaçait.

Le capitaine croyant deviner le sujet de leur délibération, et s'imaginant qu'ils allaient faire une seconde décharge, pour se faire entendre de leurs camarades, me proposa de tomber sur eux tous à la fois, dès qu'ils auraient tiré, et de les forcer par là à se rendre, sans que nous fussions obligés de répandre du sang. Je goûtai fort ce conseil, pourvu qu'il fût exécuté avec justesse, et que nous fussions assez près d'eux, pour qu'ils n'eussent pas le temps de recharger leurs armes.

Mais ce dessein s'évanouit, faute d'occasion, et nous fûmes fort long-temps sans savoir quel parti prendre. Enfin, je dis à mes gens qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit, et que si alors ils n'étaient pas rembarqués nous pourrions trouver moyen de nous mettre entre eux et le rivage ; et nous servir de stratagême pour entrer avec eux dans la barque, et pour les forcer à regagner la terre.

Après avoir attendu long-temps le résultat de leur délibération, nous les vîmes, à notre grand regret, se lever et marcher vers la mer : ils avaient apparemment une idée si affreuse des dangers qui

les attendaient, dans cet endroit, qu'ils étaient résolus, comptant leurs compagnons perdus sans ressource, de retourner à bord du vaisseau, et de poursuivre leur voyage.

Le capitaine voyant qu'ils s'en retournaient tout de bon, en était au désespoir; mais je m'avisai d'un stratagême, pour les faire revenir sur leurs pas, dont le succès répondit exactement à mes vues.

J'ordonnai au contre-maître et à Vendredi de passer la petite baie du côté de l'ouest, vers l'endroit où j'avais sauvé le dernier de la fureur de ses ennemis : je leur recommandai qu'aussitôt qu'ils seraient parvenus à quelque colline, ils se missent à crier de toutes leurs forces; qu'ils restassent là jusqu'à ce qu'ils fussent assurés d'avoir été entendus par les matelots, et qu'ils poussassent un nouveau cri, dès que les autres leur auraient répondu : qu'après cela, se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournassent en cercle, en continuant de pousser des cris de chaque colline qu'ils rencontreraient, enfin de les attirer par là bien avant dans ces bois, et qu'ensuite ils revinssent à moi par les chemins que je leur indiquais.

Ils mettaient justement le pied dans la chaloupe, quand mes gens poussèrent le premier cri. Ils l'entendirent d'abord, et courant vers le rivage du côté de l'ouest, d'où ils avaient entendu la voix, ils furent arrêtés par la baie, qu'il leur fut impos-

sible de passer à cause de la hauteur des eaux; ce qui les porta à faire venir la chaloupe, comme je l'avais prévu.

Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'observai qu'on la faisait monter plus haut dans la baie, comme dans une bonne rade, et qu'un des matelots en sortait, n'y laissant que deux de ses compagnons, qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'était justement ce que je souhaitais : et laissant Vendredi et le contre-maître exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi, et faisant un détour pour venir de l'autre côté de la baie, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un y était resté, nous trouvâmes l'autre couché sur le sable à moitié endormi; il se réveilla en sursaut à notre approche : le capitaine, qui était le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, et cria ensuite à celui qui était dans l'esquif de se rendre, ou qu'il était mort.

Il ne fallait pas beaucoup de peine pour l'y résoudre : il se voyait arrêté par cinq hommes; son camarade était assommé, et d'ailleurs c'était un de ceux dont le capitaine m'avait dit du bien; aussi ne se rendit-il pas seulement, mais encore il s'engagea avec nous, et nous servi avec beaucoup de fidélité.

Sur ces entrefaites, Vendredi et le contre-maître

ménagèrent si bien leurs affaires, qu'en criant et en répondant aux cris des matelots, ils les menèrent de colline en colline, jusqu'à les avoir mis sur les dents. Ils ne les laissèrent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois, pour qu'ils ne pussent pas regagner leur chaloupe, avant qu'il ne fît tout-à-fait obscur.

Ils étaient bien fatigués eux-mêmes en revenant à moi; il est vrai qu'ils avaient du temps pour se reposer, puisque le plus sûr pour nous était d'attaquer les ennemis pendant l'obscurité.

Ceux-là ne revinrent à leur chaloupe que quelques heures après le retour de Vendredi, et nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser; à quoi les autres répondaient, qu'ils étaient à moitié morts de lassitude : nouvelle fort agréable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer quel fut leur étonnement, quand ils virent la marée écoulée, la chaloupe engagée dans le sable, et sans gardes. Nous les entendions crier les uns aux autres de la manière la plus lamentable, qu'ils étaient dans une île enchantée; et que si elle était habitée par des hommes, ils seraient tous massacrés; et si c'était par des esprits, qu'ils seraient enlevés et dévorés.

Ils se mirent à crier de nouveau, et à appeler leurs deux camarades par leurs noms; mais point de réponse. Nous les vîmes alors, par le peu de

jour qui restait encore, courir çà et là, et se tordre les mains, comme des gens désespérés. Tantôt ils entraient dans la chaloupe pour s'y reposer, tantôt ils en sortaient pour courir sur le rivage; et ils continuèrent ce manége sans relâche pendant assez de temps.

Mes gens avaient grande envie de donner dessus tous ensemble; mais mon dessein était de les prendre à mon avantage, afin d'en tuer le moins qu'il me serait possible, et de ne pas hasarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre, dans l'espérance qu'ils se sépareraient; et pour qu'ils ne s'échappassent pas, je fis approcher davantage mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se traîner à quatre pieds pour se placer aussi près d'eux qu'il serait possible, sans se découvrir.

Ils n'avaient pas été long-temps dans cette position, quand le *Bosseman*, le chef principal de la mutinerie, et qui se montrait dans son malheur plus lâche et plus désespéré qu'aucun autre, tourna ses pas vers ce côté-là avec deux autres. Le capitaine était si passionné contre ce scélérat, qu'il avait de la peine à le laisser approcher assez pour en être sûr : il se retint pourtant; mais, après s'être donné encore un peu de patience, il se lève tout d'un coup avec Vendredi et fait feu dessus.

Le *Bosseman* fut tué sur la place ; un autre fut blessé dans le ventre ; mais il n'en mourut

que deux heures après, et le troisième gagna au pied.

Au bruit de ces coups, j'avançai brusquement avec toute mon armée, qui consistait en huit hommes. J'étais moi-même généralissime : Vendredi était mon lieutenant-général ; et nous avions pour soldats le capitaine avec ses deux compagnons, et les trois prisonniers à qui j'avais confié des armes.

La nuit était fort obscure, de manière qu'il leur fut impossible de connaître notre nombre ; en conséquence j'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'esquif, et qui était alors un de mes soldats, de les appeler par leurs noms, pour voir s'ils voulaient capituler, ce qui me réussit, comme il est assez aisé à croire.

Il se mit donc à crier très-haut, *hé! Thomas Smith? Thomas Smith?* Celui-là répondit d'abord : *Est-ce toi, Robinson?* car il le reconnut à la voix. *Oui, oui,* répartit l'autre : *Au nom de Dieu, Thomas, mettez bas les armes, et rendez-vous, sans cela vous êtes morts, tous tant que vous êtes, dans le moment.*

A qui faut-il nous rendre? dit Smith ; *où sont-ils? Ils sont ici,* répondit Robinson ; *c'est notre capitaine avec cinquante hommes qui vous ont cherché déjà pendant deux heures. Le Bosseman est tué ;* Guillaume Frie *est blessé dangereussment, je suis prisonnier de guerre, moi ; et si vous ne*

voulez pas vous rendre, vous êtes tous perdus.

Y aura-t-il quartier, répliqua Smith, *si nous mettons les armes bas? Je m'en vais le demander au capitaine*, dit Robinson. Le capitaine se mit alors à parler lui même à Smith. *Vous connaissez ma voix*, lui cria-t-il *; si vous jetez vos armes, vous aurez tous la vie sauve*, *excepté* Guillaume Atkins. *Au nom de Dieu, capitaine*, s'écria là-dessus Atkins, *donnez-moi quartier! qu'est-ce que j'ai fait de plus que les autres? Ils sont aussi coupables que moi.* Il ne disait pas la vérité; car cet *Atkins* avait été le premier à maltraiter le capitaine. Il lui avait lié les mains, en lui disant les injures les plus outrageantes.

Aussi le capitaine lui dit qu'il ne lui promettait rien, qu'il devait se rendre à discrétion, et avoir recours à la bonté du gouverneur. C'était moi qu'il désignait par ce beau titre.

En un mot, ils mirent tous les armes bas, demandant la vie; j'envoyai Vendredi et deux autres pour les lier tous; ensuite ma grande armée prétendue de cinquante hommes, qui réellement n'était que de huit, avec le détachement, s'avança et se saisit d'eux et de leur chaloupe. Pour moi je me tins à l'écart avec un seul de mes gens, pour des raisons d'Etat.

Le capitaine eut le loisir alors de parler avec tous les prisonniers. Il leur reprocha aigrement leur trahison, et les autres mauvaises actions dont

elle aurait été sans doute suivie, et qui sûrement les auraient entraînés dans les derniers malheurs, et peut-être conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentans, et demandèrent la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île. Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déserte; mais il a plu à Dieu de vous diriger d'une telle manière, que cet endroit se trouve habité, et même gouverné par un Anglais. Ce gouverneur est le maître de vous perdre tous; mais vous ayant donné quartier, il pourrait bien vous envoyer en Angleterre, pour être livrés entre les mains de la justice, excepté *Atkins*, à qui j'ai ordre de dire, de sa part, de se préparer à la mort; car il doit être pendu demain au matin.

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable. *Atkins* se jeta à genoux pour prier le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et les autres le conjurèrent au nom de Dieu de faire en sorte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Comme je m'étais mis dans l'esprit que le temps de ma délivrance allait venir, je me persuadai que tous ces matelots pourraient être portés aisément à s'employer de tout leur cœur à recouvrer le vaisseau. Pour les duper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne leur pas faire voir

quel personnage ils avaient pour gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le capitaine, et là-dessus un de mes gens, qui était à quelque distance de moi, se mit à crier : *capitaine, le gouverneur veut vous parler. Dites à son excellence*, répondit d'abord le capitaine, *que je m'en vais venir dans le moment.* Ils donnèrent dans ce panneau à merveille, et ne doutèrent pas d'un moment que le gouverneur fût près de-là avec ses cinquante soldats.

Quand le capitaine fut venu, je lui communiquai le dessein que j'avais formé pour nous emparer du vaisseau. Il l'approuva fort, et résolut de le mettre à exécution le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il fallait séparer nos prisonniers, et j'ordonnai au capitaine et à ses deux compagnons de saisir *Atkins* avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où il y en avait déjà deux autres, et qui certainement n'était pas un lieu fort agréable, surtout pour des gens effrayés.

J'envoyai le reste à ma maison de campagne, qui était entourée d'un enclos; et comme ils étaient garottés, et que leur sort dépendait de leur conduite, je pouvais être sûr qu'ils ne m'échapperaient pas.

Ce fut à ceux-là que j'envoyai le lendemain le capitaine, pour tâcher d'approfondir leurs senti-

mens et pour voir s'il était de la prudence de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla et de leur mauvaise conduite et du triste sort où elle les avait réduits, et leur répéta que quoique le gouverneur leur eût donné quartier, ils ne laisseraient pas d'être certainement pendus si on les envoyait en Angleterre. *Cependant*, aujouta-t-il, *si vous voulez me promettre de m'aider fidèlement dans une entreprise aussi juste que celle de m'emparer de mon vaisseau, le gouverneur s'engagera formellement à obtenir votre pardon.*

On peut juger quel effet une pareille proposition devait produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant le capitaine, et lui promirent, avec les plus horribles imprécations, qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, qu'ils le suivraient partout où il voudrait les mener, et qu'ils le considéreraient toujours comme leur père, puisqu'ils lui seraient redevables de la vie.

Eh bien, dit le capitaine, *je m'en vais communiquer vos promesses au gouverneur, et je ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable.* Là-dessus il me vint rapporter leur réponse, en ajoutant qu'il ne doutait pas de leur sincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre sûreté, je le priai d'y retourner, et de leur dire qu'il consentait à en choisir cinq d'entre eux, pour les employer dans son entreprise; mais que le gou-

verneur garderait comme ôtages les deux autres, avec les trois prisonniers qu'il avait dans son château, et qu'il ferait pendre sur le bord de la mer ces cinq ôtages, si leurs camarades étaient assez perfides pour manquer à la foi de leurs sermens.

Il y avait là-dedans un air de sévérité, qui faisait voir que le gouverneur ne badinait pas. Les cinq, dont il s'agissait, acceptèrent le parti avec joie, et c'était autant l'affaire des ôtages que du capitaine, de les exhorter à faire leur devoir.

L'état des forces que nous avions alors, était tel : 1° Le capitaine, son contre-maître et son passager; 2° deux prisonniers faits dans la première rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avais donné la liberté et mis les armes à la main; 3° les deux que j'avais tenus jusqu'alors garottés dans ma maison de campagne, mais que je venais de relâcher à la prière du capitaine; 4° les cinq que j'avais mis en liberté les derniers. Selon ce calcul, ils étaient douze en tout, outre les cinq ôtages.

C'était-là tout ce que le capitaine pouvait employer pour se rendre maître du vaisseau; car pour Vendredi et moi, nous ne pouvions pas abandonner l'île, où nous avions sept prisonniers, que nous devions tenir séparés, et pourvoir de vivres.

Quant aux cinq ôtages, qui étaient dans la grotte, je trouvai bon de les tenir garottés; mais

Vendredi avait ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Pour les deux autres, je les employai à porter les provisions à une certaine distance, où Vendredi devait les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étais montré à ces derniers, c'était en compagnie du capitaine, qui leur dit que j'étais l'homme que le gouverneur avait destiné pour avoir l'œil sur leur conduite, avec ordre à eux de n'aller nulle part sans ma permission, sous peine d'être menés dans le château et mis aux fers.

Comme ils ne me connaissaient pas en qualité de gouverneur, je pouvais jouer un autre personnage devant eux; ce que je fis à merveille, en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château, du gouverneur et de la garnison.

La seule chose qui restait encore à faire au capitaine, pour se mettre en état d'exécuter son dessein, c'était d'*agréer* les deux chaloupes, et de les *équiper*. Dans l'une, il mit son passager pour capitaine, avec quatre hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son contre-maître, et cinq autres matelots, et il conduisit son entreprise dans la perfection.

Il était environ minuit quand il découvrit le vaisseau, et dès qu'il le vit à la portée de la voix, il ordonna à *Robinson* de crier, et de dire à l'équipage, qu'ils amenaient la première chaloupe avec les matelots; mais qu'ils avaient été long-temps

avant que de les trouver; *Robinson* amusa les mutins de ces discours, et d'autres semblables, jusqu'à ce que l'esquif fût sous le navire. Le capitaine et le contre-maître y montèrent les premiers avec leurs armes; ils assommèrent d'abord à coups de crosse le second maître et le charpentier; et, fidèlement secondés par les autres, ils se rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouvèrent sur les ponts. Ils étaient déjà occupés à fermer les écoutilles, afin d'empêcher ceux d'en bas de venir au secours de leurs camarades, lorsque les gens de la seconde chaloupe montèrent du côté de la proue, nétoyèrent tout le château d'avant, et s'emparèrent de l'écoutille qui menait à la chambre du cuisinier, où ils firent prisonniers trois des mutins.

Etant ainsi maîtres de tout le tillac, le capitaine commanda au contre-maître de prendre trois hommes avec lui, et de forcer la chambre où était le nouveau commandant. Celui-là, ayant pris l'allarme, s'était levé; et, assisté de deux matelots et d'une massue, s'était saisi d'armes à feu. Dès que le contre-maître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre mutins firent courageusement feu sur lui et ses compagnons, sans en tuer un seul; mais ils en blessèrent deux légèrement, et cassèrent le bras au contre-maître lui-même, qui ne laissa pas, tout blessé qu'il était, de brûler la cervelle au nouveau capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche, et sortit

derrière l'oreille : et ses compagnons le voyant roide mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit par là, et le capitaine recouvra son vaisseau, sans être obligé de répandre plus de sang.

Il m'instruisit d'abord du succès de son entreprise, en faisant tirer sept coups de canon, ce qui était le signal dont nous étions convenus ensemble. On peut juger si j'étais charmé de les entendre, puisque je m'étais tenu sur le rivage, depuis le départ des chaloupes jusqu'à deux heures après minuit.

Dès que je fus sûr de cette heureuse nouvelle, je me mis sur mon lit, et ayant extrêmement fatigué le jour précédent, je dormis profondément jusqu'à ce que je fus réveillé par un coup de canon : à peine me fus-je levé, pour en apprendre la cause, que je m'entendis appeler par mon nom de *gouverneur* : je reconnus d'abord la voix du capitaine, et dès que je fus monté au haut du rocher, où il m'attendait, il me serra dans ses bras de la manière la plus affectueuse, et tendant la main vers le vaisseau : *Mon cher ami*, me dit-il, *mon cher libérateur, voilà votre vaisseau, il vous appartient, aussi bien que nous, et que tout ce que nous possédons.*

Là-dessus je tournai les yeux vers la mer, et je vis effectivement le vaisseau qui était à l'ancre, à un petit quart de lieue du rivage; car le capitaine avait fait voile dès qu'il eut exécuté son entreprise,

et comme le temps était beau, il avait pu conduire le bâtiment jusqu'à l'embouchure de ma petite baie; et la marée étant haute alors, il était venu avec sa *pinace*, pour ainsi dire jusqu'à ma porte.

Je considérais alors ma délivrance comme sûre: les moyens en étaient aisés; un bon vaisseau m'attendait pour me conduire où je jugerais à propos. Mais j'étais tellement saisi de la joie que me donnait un bonheur si inespéré, que je fus long-temps hors d'état de prononcer une parole, et que je me serais évanoui, si les embrassemens du capitaine ne m'avaient soutenu.

Me voyant prêt à tomber en faiblesse, il me fit prendre un verre d'une liqueur cordiale, qu'il avait apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je me mis à terre; je revins à moi peu à peu; mais je fus encore assez long-temps avant que de pouvoir lui parler.

Le pauvre homme n'était pas moins ravi de joie que moi, quoiqu'il n'en sentît pas les mêmes effets; il me dit, pour me tranquilliser, une infinité de choses tendres et obligeantes, qui firent enfin cesser mon extase par un ruisseau de larmes, et peu après je repris l'usage de la parole.

Je l'embrassai alors, à mon tour, comme mon libérateur, en lui disant que je le regardais comme un envoyé du ciel, et que je trouvais dans tout le cours de notre aventure un enchaînement de merveilles propres à prouver évidemment que l'uni-

vers est gouverné par une providence, qui fait trouver dans les coins les plus reculés du monde, des ressources inespérées aux malheureux qu'elle veut honorer des marques de sa bonté infinie.

On peut bien croire que je n'oubliai pas aussi d'élever mon cœur reconnaissant vers le Ciel : il aurait fallu que je fusse la dureté même, si je n'eusse béni le nom de Dieu, qui, non-seulement avait pourvu si long-temps à ma subsistance d'une manière miraculeuse, mais qui voulait bien me tirer de ce triste désert d'une manière plus miraculeuse encore.

Après ces protestations mutuelles, le capitaine me dit qu'il avait apporté quelques rafraîchissemens, tels qu'un vaisseau en pouvait fournir, et un vaisseau qui encore venait d'être pillé par les mutins. Là-dessus il cria aux gens de sa chaloupe de mettre à terre les présens destinés pour le gouverneur : et en vérité, c'était un vrai présent pour un gouverneur, et pour un gouverneur qui devait rester dans l'île, et non pas près de s'embarquer, comme c'était ma résolution.

Ce présent consistait dans un petit cabaret, rempli de quelques bouteilles d'eau cordiale, en six bouteilles de vin de Madère, contenant chacune deux bonnes pintes, deux livres d'excellent tabac, deux grandes pièces de bœuf, six pièces de cochon, un sac de pois et environ cent livres de biscuit. Il y avait ajouté une boîte de sucre, et

une autre remplie de muscade, deux bouteilles de jus de limon et un grand nombre d'autres choses utiles et agréables. Mais ce qui me fit infiniment plus de plaisir, c'était six chemises toutes neuves, autant de cravattes fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, une paire de bas, un chapeau et un habit complet tiré de sa propre garderobe, mais qu'il n'avait guères portés. En un mot, il m'apporta tout ce qu'il me fallait pour m'équiper depuis les pieds jusqu'à la tête. On s'imaginera sans peine quel air je devais avoir dans ces habits, et quelle incommodité ils me causèrent la première fois que je les mis, après m'en être passé pendant un si grand nombre d'années.

Je fis porter tous ces présens dans ma demeure, et je me mis à délibérer avec le capitaine sur ce que nous devions faire de nos prisonniers; la chose en valait la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins, dont nous connaissions la méchanceté opiniâtre et incorrigible. Le capitaine m'assurait que les bienfaits étaient aussi peu capables de les réduire que les punitions, et que s'il s'en chargeait, ce ne serait que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre, ou à la première colonie anglaise, afin de les mettre entre les mains de la justice.

Comme je voyais le capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je je savais un moyen de porter ces deux scélérats à

lui demander comme une grâce la permission de demeurer dans l'île, et il y consentit de tout son cœur.

J'envoyai là-dessus Vendredi et deux des ôtages (que je venais de mettre en liberté, parce que leurs compagnons avaient fait leur devoir), j'envoyai, dis-je, à la grotte pour amener les cinq matelots garottés à ma maison de campagne, et pour les y garder jusqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque temps après, paré de mon habit neuf, en compagnie du capitaine ; et c'est alors qu'on me traita de gouverneur ouvertement. Je me fis d'abord amener les prisonniers, et je leur dis que j'étais parfaitement instruit de leur conspiration contre le capitaine, et desmesures qu'ils avaient prises ensemble, pour commettre des pirateries avec le vaisseau dont ils s'étaient emparés ; mais que, par bonheur, ils étaient tombés eux-mêmes dans le puits qu'ils avaient creusé pour les autres, puisque le vaisseau venait d'être recouvré par ma direction, et qu'ils verraient dans le moment leur nouveau capitaine, pour prix de sa trahison, pendu à la grande vergue ; que quant à eux, je voudrais bien savoir quelles raisons il avaient à m'alléguer assez fortes pour m'empêcher de les punir, comme j'étais en droit de le faire, en qualité de pirates pris sur le fait.

Un d'eux me répondit, qu'ils n'avaient rien à dire en leur faveur, sinon que le capitaine, en les

prenant, leur avait promis la vie, et qu'ils demandaient grâce. Je leur répartis, que je ne savais pas trop bien quelle grâce j'étais en état de leur faire, puisque j'allais quitter l'île, et m'embarquer pour l'Angleterre; et qu'à l'égard du capitaine, il ne pouvait les emmener que garottés, et dans le dessein de les livrer à la justice, comme mutins et comme pirates; ce qui les conduirait tout droit à la potence; qu'ainsi, je ne trouvais de meilleur parti pour eux que de rester dans l'île, que j'avais l'intention d'abandonner avec tous mes gens; et que j'étais assez porté à leur pardonner, s'ils voulaient se contenter du sort qu'ils pouvaient s'y ménager.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnaissance, en me disant, qu'ils préféraient infiniment ce séjour à la destinée qui les attendait en Angleterre; mais le capitaine fit semblant de ne la point approuver, et de n'oser pas y consentir; sur quoi j'affectai de lui dire d'un air fâché qu'ils étaient mes prisonniers, et non pas les siens; que leur ayant offert leur grâce, je n'étais pas homme à leur manquer de parole; et que, s'il y trouvait à redire, je les remettrais en liberté, comme je les avais trouvés; permis à lui de courir après eux, et de les attraper s'il pouvait.

Je le fis, comme je l'avais dit, et leur ayant fait ôter les liens, je leur dis de gagner les bois, et je leur promis de leur laisser des armes à feu, des

munitions, et les directions nécessaires pour vivre à leur aise, s'ils voulaient les suivre. Ensuite, je communiquai au capitaine mon dessein de rester encore cette nuit dans l'île, pour préparer tout pour mon voyage, et je le priai de retourner cependant au vaisseau, pour y tenir tout en ordre, et d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer de faire pendre à la vergue le nouveau capitaine qui avait été tué, afin que nos prisonniers l'y pussent voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, et j'entrai dans une conversation très-sérieuse touchant leur situation. Je les louai du choix qu'ils avaient fait, puisque le capitaine, s'il les avait fait conduire à bord du vaisseau, les aurait fait pendre certainement, aussi bien que le nouveau capitaine, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'île, je leur donnai tout le détail de cet endroit, et la manière de faire du pain, d'ensemencer mes terres et de sécher mes raisins; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvait rendre leur vie agréable et commode. Je leur parlai encore de seize Espagnols qu'ils avaient à attendre, et pour lesquels je leur laissai une lettre, en leur faisant promettre de vivre avec eux en bonne amitié.

Je leur laissai mes armes; savoir : mes mousquets, trois fusils de chasse, et trois sabres : j'a-

vais encore, outre cela, un baril et demi de poudre; car j'en avais consumé fort peu. Je leur enseignai aussi la manière d'élever mes chèvres, de les traire, de les engraisser, de faire du beurre et du fromage. De plus, je leur promis de faire en sorte que le capitaine leur laissât une plus grande provision de poudre, et quelques graines pour les jardins potagers, dont j'aurais été ravi d'être fourni moi-même quand j'étais dans leur cas. Je leur fis encore présent d'un sac plein de pois, que le capitaine m'avait donné, et je les informai jusqu'à quel point ils se multiplieraient, s'ils avaient soin de les semer.

Le jour d'après, je les quittai et je m'embarquai; mais nous ne pûmes pas faire voile ce jour là, ni la nuit suivante. Il était environ cinq heures du matin; quand nous vîmes deux de ceux que j'avais laissés venant à la nage, et priant, au nom de Dieu, qu'on leur permît d'entrer dans le vaisseau, quand ils devraient être pendus un quart-d'heure après, puisque certainement les trois autres scélérats les massacreraient, s'ils restaient parmi eux.

Le capitaine fit quelques difficultés de les recevoir, sous prétexte qu'il n'en avait pas le pouvoir sans moi; mais il se laissa gagner à la fin par les promesses qu'ils lui firent de se bien conduire; et effectivement, ils devinrent de fort braves garçons.

Quelque temps après, la chaloupe fut envoyée

à terre, avec les provisions que le capitaine avait promises aux *Exilés*, auxquelles il avait fait ajouter, en ma faveur, leur coffres et leurs habits, qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude. Je leur promis encore que si je pouvais leur envoyer un vaisseau pour les prendre, je ne les oublierais pas.

En disant adieu à mon île, je pris avec moi, pour m'en souvenir, mon grand bonnet de peau de chèvre, mon parasol et mon perroquet; je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention, et qui était resté enfoui pendant si longtemps, qu'il était tout rouillé, sans pouvoir être reconnu pour ce que c'était, avant d'avoir été manié et frotté : je n'y laissai pas non plus la petite somme que j'avais tirée du vaisseau espagnol qui avait fait naufrage.

C'est ainsi que j'abandonnai l'île, le 19 décembre de l'an 1686, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, étant délivré de cette triste vie, le même jour que je m'étais échappé autrefois dans une barque longue des Maures de Salé. Mon voyage fut heureux; j'arrivai en Angleterre le onze de juin de l'an 1687, ayant été hors de ma patrie pendant trente-cinq ans.

FIN DU PREMIER VOLUME.